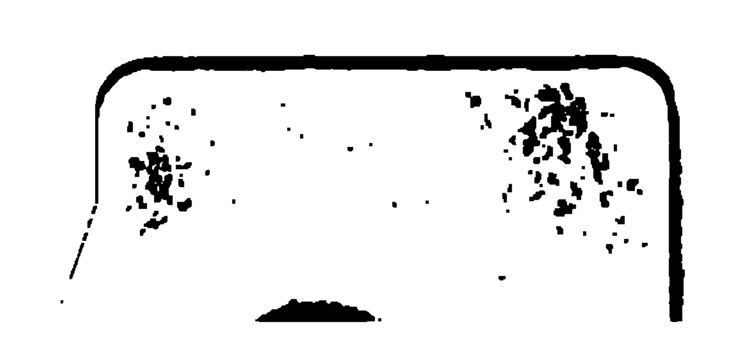






[redacted]

VOYAGES
EN ORIENT.

[redacted]

VOYAGES
EN ORIENT.

VOYAGES

EN ORIENT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE

[illegible]

[redacted]

VOYAGES
EN ORIENT,

ENTREPRIS

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

DE L'ANNÉE 1821 A L'ANNÉE 1829,

PAR V. FONTANIER,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE,

Tros Tyriusve mihi nullo discrimine agetur.

VIRGILE.

Constantinople, Grèce.

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE 1827 A 1829.

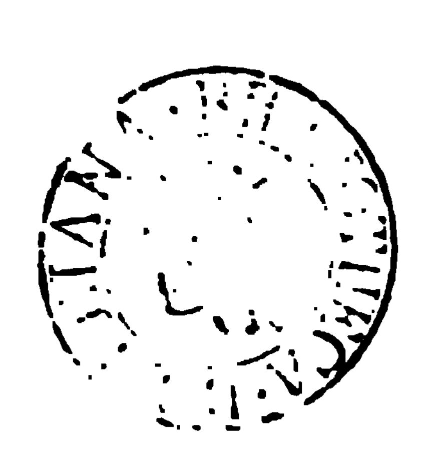
PARIS,

LIBRAIRIE UNIVERSELLE,

DE P. MONGIE AINÉ,

BOULEVART DES ITALIENS, N° 10.

1829.



[redacted]

VOYAGES

EN ORIENT.

CONSTANTINOPLE, GRÈCE,

ÉVÉNEMENTS POLITIQUES DE 1827 A 1829.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART POUR CONSTANTINOPLE EN 1821. — MALTE. — TÉNÉDOS. — TROUPES TURQUES. — PHÉNOMÈNE DE MIRAGE. — MARINE MILITAIRE DES TURCS. — ARRIVÉE A CONSTANTINOPLE.

J'ai vu deux fois la capitale de l'ancien monde, et deux fois je m'y suis trouvé après ces commotions violentes qui changent la face des empires; l'une était la révolution grecque, l'autre la destruction des janissaires.

Je m'étais embarqué à Marseille, le 10 octobre 1821, sur un trois-mâts Ragusais;

poussés par des vents favorables, nous avions côtoyé la Corse et la Sardaigne, et après quelques jours nous comptions entrer à Malte; malheureusement un gazetier de Marseille avait imprimé que la fièvre jaune faisait des ravages dans cette ville, et on ne nous permit pas l'entrée du port. Ce fut avec de grandes précautions qu'on laissa le capitaine remplir quelques formalités relatives à son passe-port; quant à nous, nous dûmes rester à la cape, et attendre le retour de la barque que nous avions envoyée à terre. Au nord nous voyions la Sicile couronnée par le mont Etna; au sud, un horizon rougeâtre, quelques rafales d'un vent brûlant annonçaient le voisinage de la côte d'Afrique, cependant que l'île de Malte paraissait sortir de la mer, et présentait une plaine aride défendue par des remparts épais et par une artillerie formidable. Le pavillon royal d'Angleterre flottait sur la ville et sur les bastions. Les nombreux bâtiments de guerre que l'on apercevait dans le port, appartenaient à l'escadre bleue. Une foule de barques et de transports apportant de la Sicile les provisions nécessaires à ce dernier boulevart de la

puissance britannique sillonnaient le canal; ils étaient remplis de passagers qui se rendaient d'une île à l'autre.

Il y a dans le canal entre Malte et la Sicile un courant constant qui porte à l'est, et qui est à peu près d'un mille par heure. Ce courant oblige à louvoyer souvent lorsque l'on veut ne pas s'éloigner de l'île. Je ne remarquai autre chose que l'extrême phosphorescence de la mer et la fréquence de la foudre, lorsque les nuages, poussés par les vents du sud et arrêtés par les hautes cimes de la Sicile se répandent et se heurtent sur la surface de la mer. L'horizon est alors si brumeux qu'à la distance d'un mille on aperçoit à peine les fanaux destinés à guider le navigateur.

C'était pendant une de ces tempêtes que nous continuâmes notre route; elle nous était favorable et nous poussa rapidement vers les côtes de la Morée, que nous aperçûmes le lendemain; nous doublâmes le cap Matapan, puis passant entre Candie et Cérigo, entre Zéa et le cap Sunium, nous atteignîmes Mitylène; le cap Baba se montra devant nous dans toute sa magnificence; nous sui-

vîmes la côte de l'Asie, et nous vînmes jeter l'ancre à l'embouchure de la Propontide; nous nous trouvions sur la côte de Troie, et en face était Ténédos. Nous demeurâmes huit jours pour attendre qu'un vent favorable nous permît de franchir le détroit; tantôt nous allions nous promener sur la côte, tantôt nous faisions des excursions à Ténédos.

Ténédos peut avoir cinq à six lieues de circuit; la ville est bâtie au pied d'une petite montagne, et n'est habitée que par des Grecs; les Turcs résident dans le château; ceux qui font le commerce ou se livrent à quelque profession, s'établissent pendant le jour dans le bazar et retournent le soir à leur domicile. Le gouvernement est confié à un musselim. L'île est fertile en vin; on en exporte jusqu'à Constantinople, où il a une assez grande réputation. Les propriétaires le vendent chez eux, et le mettent dans de grands tonneaux fabriqués sur les lieux avec du bois qu'ils transportent du canal d'Ismit, ou de la côte voisine de Salonique. Notre capitaine, voulant profiter du grand marché auquel on le vend, se rendit à terre le même jour qu'arrivait un convoi de troupes, commandées par

un pacha; un vent contraire les avait forcées à se réfugier dans le port : je demandai quelques détails sur leur organisation, et voici ce que j'appris.

Plusieurs îles de l'Archipel avaient levé l'étendard de l'indépendance, et la Porte craignait que Lemnos ne suivît leur exemple; elle jugea convenable d'envoyer un renfort de troupes pour s'opposer au mouvement insurrectionnel; pour cela elle *donna* l'île à un pacha qui dut s'arranger de manière à en rester le maître. Celui-ci planta des *baïracs*, c'est-à-dire que ses délégués arborèrent dans plusieurs lieux publics un petit drapeau, pendant que des derviches et autres religieux personnages annoncèrent que l'islamisme était en danger; que les infidèles voulaient secouer le joug, et que l'on accorderait une somme de tant à ceux qui s'enrôleraient sous les drapeaux du pacha. Des prières étaient faites pour exciter le fanatisme des vrais croyans; chacun d'eux s'armait et s'équipait comme il le jugeait convenable. Le rendez-vous était donné sur la côte de Troie, et les principaux domestiques du pacha y conduisaient sous leur baïrac la petite troupe qu'ils

avaient levée; telle était la méthode de recrutement. Des personnes pieuses, soit pour faire une action méritoire, soit pour accomplir quelque vœu, se joignaient gratuitement à ces hordes; on y remarquait une grande quantité de mollahs, de derviches, de muezzims; quelques marchands grecs et arméniens suivaient le camp pour y vendre leurs denrées. Le pacha avait loué un certain nombre de transports sur lesquels il entassait tout son monde; au moindre signe de temps contraire, il ne manquait pas de débarquer et de frapper de quelque contribution les lieux où il relâchait.

Il est bien évident, d'après la composition de ces troupes, que leur passage devait être marqué par des scènes de désordre et par des actes de barbarie. Dans les villages, on s'enfuyait à leur approche; les villes leur fermaient leurs portes, mais elles avaient libre accès dans des lieux tels que Ténédos, où elles pouvaient se répandre dans la ville, sans qu'on leur permît l'entrée du château occupé par les Turcs. On n'oubliera pas de long-temps la consternation causée par leur débarquement, bien que le pacha eût an-

[redacted]

noncé qu'il veillerait à ce que l'ordre ne fût pas troublé. Je vois encore toutes les boutiques se fermer, les hommes barricader les portes de leurs maisons, les femmes se rassembler dans de petites chapelles, et là prier leur panaïa (madone) de hâter le départ des infidèles. Je trouvai asile dans la maison de l'agent hollandais, mais nos matelots furent obligés de passer la journée entière dans la rue; personne ne voulait les recevoir. Cependant les nouveaux venus parcouraient les différents quartiers par troupes de huit à dix, frappant inutilement à toutes les portes pour demander des vivres. Puis ils se rassemblèrent sur une place qui est près du port, et là ils déchargèrent leurs armes sur les malheureux qui revenaient de travailler à la campagne, et les obligèrent à s'enfuir. Deux enfants grecs furent surpris et impitoyablement massacrés. Protégés par notre costume européen, le capitaine du navire et moi, nous allâmes dans un café où les nouveaux venus étaient en grand nombre; je n'avais pas encore appris à les connaître, mais je ne pus voir sans horreur toutes ces figures sauvages ombragées par d'épaisses mous-

avaient levée; telle était la méthode de recrutement. Des personnes pieuses, soit pour faire une action méritoire, soit pour accomplir quelque vœu, se joignaient gratuitement à ces hordes; on y remarquait une grande quantité de mollahs, de derviches, de muezzims; quelques marchands grecs et arméniens suivaient le camp pour y vendre leurs denrées. Le pacha avait loué un certain nombre de transports sur lesquels il entassait tout son monde; au moindre signe de temps contraire, il ne manquait pas de débarquer et de frapper de quelque contribution les lieux où il relâchait.

Il est bien évident, d'après la composition de ces troupes, que leur passage devait être marqué par des scènes de désordre et par des actes de barbarie. Dans les villages, on s'enfuyait à leur approche; les villes leur fermaient leurs portes, mais elles avaient libre accès dans des lieux tels que Ténédos, où elles pouvaient se répandre dans la ville, sans qu'on leur permît l'entrée du château occupé par les Turcs. On n'oubliera pas de long-temps la consternation causée par leur débarquement, bien que le pacha eût an-

taches et par de longues barbes, ces vêtements sales et en lambeaux, ces énormes coutelas si souvent trempés dans le sang, ces armes que jamais ils n'abandonnaient. Ce n'étaient plus ces hommes voluptueux que l'imagination se représente reposant sur des coussins, assis sur de riches tapis, plongés dans les délices des harems, enivrés des parfums de l'Arabie, ou, mollement balancés sur une barque légère, suivant alternativement les côtes délicieuses de l'Europe et de l'Asie.

Nous ne pûmes opérer notre chargement de vins avant le départ des troupes; ce fut alors seulement que nous rejoignîmes notre navire. Nous attendîmes quelques jours encore avant de partir, et pendant ce temps nous allions sur la côte de Troie pour nous promener; un jour que nous revenions à bord, des cavaliers se précipitèrent vers nous, et sans aucune provocation, sans le moindre prétexte, nous tirèrent des coups de fusil; heureusement ils n'atteignirent personne.

La côte de Troie est tout-à-fait unie, et l'ancrage y est fort bon; on est abrité contre tous les vents, et des flottes nombreuses

pourraient y trouver refuge. Les marins qui ont le plus d'habitude de ces parages, préfèrent s'y rendre plutôt qu'à Ténédos. L'île de Ténédos est composée de calcaire secondaire sur lequel croît la vigne; au-dessous, on trouve du grès grossier, ou plutôt une espèce de poudingue avec d'énormes pectinites. Ce grès repose lui-même sur le granit qui forme la montagne conique au pied de laquelle est située la ville. Je n'ai jamais vu de transitions aussi bien marquées que celles qui existent entre les trois espèces de roches que je viens de citer.

Pendant que je me trouvais sur la côte de Troie, j'eus plusieurs fois l'occasion de remarquer le phénomène connu sous le nom de mirage. Nous étions entrés dans la baie par un vent frais du sud; le thermomètre était élevé de 18° au-dessus de zéro; la mer était calme, l'horizon d'une extrême pureté. Les marins, habitués à reconnaître le changement de temps, prétendirent que le vent du nord prendrait le lendemain, et leur prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Au matin, le thermomètre ne marquait plus que 4°, tandis que la première couche des eaux de la mer était

à 15°. Nous étions éloignés d'environ trois milles du château de Ténédos, et l'on apercevait facilement sur ses murs blanchis une ligne formée par le niveau vrai de la mer; l'horizon apparent se trouvait au-dessous, et en mesurant avec un sextant l'angle qui séparait ces deux lignes, je trouvai qu'il était d'un degré. Je fis les mêmes observations sur les différents caps que nous apercevions, et j'obtins le même résultat. Tous ces caps paraissaient brisés à un degré au-dessus de l'horizon, et leur image se réfléchissait au-dessous du point d'intersection. La grandeur de l'angle diminuait avec l'élévation du soleil. Pendant deux heures environ une évaporation très évidente se faisait sur la mer, que recouvrait une brume épaisse de quatre ou cinq pieds de hauteur. Un phénomène assez remarquable encore était la rapidité avec laquelle paraissaient s'élever des vagues larges et éloignées; c'était encore un phénomène d'optique que je m'expliquai, en considérant que celles-là seules le présentaient qui montaient assez haut pour que le rayon direct et le rayon réfracté arrivassent simultanément à l'œil de l'observateur. Le vent du nord ayant

[redacted]

duré pendant huit jours, la température de la mer diminua, et avec elle l'intensité de la réfraction; lorsque nous mîmes à la voile, ces effets de mirage n'étaient presque plus apparents. C'était le matin et le soir qu'on pouvait le plus aisément les remarquer. J'ai vu plusieurs fois des barques qui traversaient la mer, présenter trois images distinctes; deux placées l'une au-dessus de l'autre, et d'autant plus distantes entre elles que nous étions plus éloignés; la troisième était sous l'image supérieure, et en sens inverse. Il est évident que ce phénomène, que l'on ne fait pas entrer dans le calcul en se servant du sextant, doit introduire de grandes erreurs dans les relevés de navigation; en effet, dans une mer calme, la couleur de l'eau étant à peu près la même que celle du ciel, on prend pour horizon la ligne la plus apparente, tandis que l'horizon vrai est cette trace circulaire dessinée un peu au-dessus. La distance qui les sépare est plus ou moins grande, suivant les différences de température; plus elle est grande, plus l'horizon est abaissé, plus le navigateur se trouve élevé. Pendant que j'étais à Bouschir, sur le golfe Persique, il se présenta un

combinées du grand-seigneur et du pacha d'Égypte. Elles étaient composées de quatre-vingt-douze voiles, et présentaient un spectacle imposant. Comme nous, elles attendaient le moment favorable pour remonter le canal, et stationner près de Gallipoli.

Puisque j'ai donné des détails sur l'organisation des troupes de terre, je vais indiquer le mode de composition d'une flotte turque à l'époque dont je parle. L'administration de la marine est divisée en deux parties bien distinctes, confiées à un fonctionnaire nommé captan-pacha qui, bien entendu, doit acheter sa charge. Il doit veiller à la confection, à la conservation et à l'armement des bâtiments; il doit encore administrer les îles de l'Archipel, dont il est gouverneur. Comme de raison, le gouvernement ne lui donne rien pour tout cela, et il doit se tirer d'affaire comme il peut. Depuis l'incendie de Tchesmé, la marine turque n'avait éprouvé aucun échec notable, et l'on se bornait en grande partie à entretenir ce que contenait l'arsenal. Des ports de construction étaient à Constantinople, à Synope et à Boudroum; de riches particuliers, des négociants auxquels on faisait des avanies,

donnaient des sommes assez considérables à ces arsenaux. La main-d'œuvre ne coûtait presque rien, parce que l'on faisait travailler par corvées soit les individus renfermés dans les bagnes, soit les rayas habitant les villes maritimes. Les canons étaient rassemblés çà et là; les uns provenaient des arsenaux, d'autres étaient offerts; quant aux matelots, voici comment on les recrutait : les gardes du captan-pacha se répandaient dans les rues, et là arrêtaient les sujets non musulmans, quels que fussent leur rang et leur profession. Ils composaient avec eux pour les relâcher, ou bien ils les conduisaient à bord et les convertissaient en marins. On décimait les pêcheurs et les bateliers, et on leur faisait subir le même sort. Le pacha choisissait des pilotes parmi les Grecs, les Ragusais, les Ioniens, qui sont en grand nombre dans la capitale, et, quand le moment que les astrologues avaient jugé favorable était arrivé, on mettait à la voile, et les Turcs, toujours armés, faisaient, à coups de bâton, travailler les Chrétiens à la manœuvre. Du reste, on ne cherchait aucunement à exercer les nouveaux venus. Quand on devait exécuter quelque évolution, le pilote et ceux

que l'on supposait plus expérimentés, donnaient des ordres tous à la fois ; on criait, on se disputait, on commandait, on obéissait sans aucune distinction de rang. Si le temps devenait mauvais, les Turcs tombaient le plus souvent malades ; ils se couchaient et laissaient les Chrétiens se tirer d'affaire ; s'il s'agissait de combattre, ils couraient se cacher et obligeaient les rayas à s'exposer et à les défendre. La flotte sortait presque toujours à la même époque pendant le printemps, parce que *c'était la coutume*. Ordinairement, on se rendait aux Dardanelles, puis dans les îles qui ne payaient pas régulièrement leurs contributions, et dans lesquelles il y avait quelques différends à accommoder. On débarquait là quelques Turcs des plus rébarbatifs pour mettre les habitants à la raison ; enfin on revenait à l'époque fixée par les astrologues ; on suspendait aux vergues quelques Grecs pris dans les îles ; la flotte était désarmée, et les marins retournaient à leurs occupations habituelles. Il est inutile de faire observer que pour devenir capitan-pacha, il n'était aucunement nécessaire de connaître la mer ; pour en donner une preuve, il suffit de dire que l'on avait une

fois nommé à cet emploi le *tchoban-bachi*, ou chef des bergers, vieillard qui n'avait encore compté que des têtes de moutons, et qui se laissa choir dans l'eau le premier jour où il devait prendre possession du vaisseau amiral.

Les vices de l'administration maritime ne sont faciles à reconnaitre que lorsqu'on les observe de pres; ils ne nous frappèrent pas lorsque nous passâmes au milieu de la flotte turque. Toutes ces voiles qu'enflait un vent frais, tous ces bâtiments qui semblaient rivaliser de vitesse, ces côtes verdoyantes de l'Europe et de l'Asie, ces coups de canon tirés pour saluer les forteresses et les lieux où de saints personnages étaient ensevelis, ne nous permettaient guère d'autres sentiments que l'admiration. Les Grecs que l'on avait pendus aux vergues du vaisseau amiral, nous montraient seuls que nous étions avec des barbares; ces malheureux avaient été capturés sur un bâtiment indépendant; le pavillon blanc, orné d'une croix bleue qu'ils avaient voulu défendre, était placé sous la proue du vaisseau ennemi, qui portait sur sa poupe une large bannière de soie rouge.

Nous laissâmes la flotte entrer à Gallipoli, pendant que nous pénétrions dans la mer de Marmara. Dès le matin nous aperçûmes Constantinople, où nous entrâmes le jour même. Il est inutile de parler encore de la beauté de cette ville, tant de fois décrite. Je dirai seulement que l'entrée du côté du sud n'est pas, à beaucoup près, aussi belle que du côté du nord. De vieux mûrs noirâtres, au dessus desquels on voit s'élever des minarets, ne m'ont pas paru d'un effet aussi pittoresque qu'on s'est plu à le dire. Le spectacle n'est vraiment majestueux que lorsque après avoir doublé la pointe du sérail on entre dans le port, quand on voit le canal de la Mer-Noire et cette suite non interrompue de villages qui le bordent; quand on laisse le sérail à la gauche, Scutari en arrière, quand on est en face de la ville, devant les dômes et les minarets de ses mosquées, devant toutes ces maisons et ces jardins bâtis en amphithéâtre, quand on aperçoit cette forêt de mâts dans le port, et toutes ces mille barques qui rasent la surface des eaux.

CHAPITRE II.

CONSTANTINOPLE. — SITUATION DE LA VILLE EN 1831. — EXCURSION DANS LE CANAL DE LA MER-NOIRE. — MONTAGNE DU GÉANT. — GÉOLOGIE.

J'étais recommandé à Constantinople à M. Jouanin, alors premier interprète de l'ambassade française. M. le vicomte de Viella était chargé d'affaires en attendant l'arrivée de M. de Latour-Maubourg. J'allai me loger à Péra, et pour arriver à mon hôtellerie je suivis d'abord une rue étroite, sale, remplie de chiens, où l'on apercevait des corps d'hommes nouvellement décapités, gisant à côté d'une boucherie où étaient suspendus des bœufs et des moutons dont le sang ruisselait encore. Une foule d'individus se pressait, ou plutôt se glissait dans cet étroit passage; chacun parlait à voix basse et craignait d'être

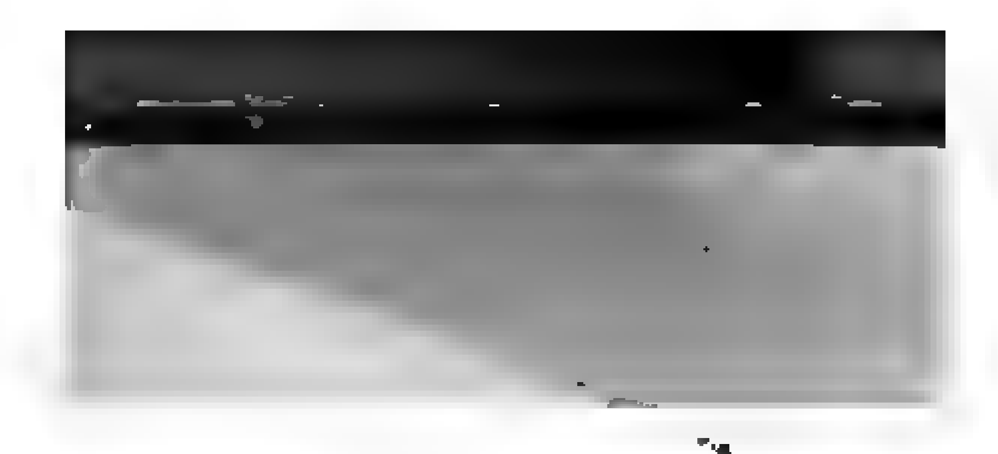
entendu ; quelques janissaires, armés de pistolets, passaient d'un air fier et traversaient les groupes comme s'ils eussent été formés d'ombres qui devaient se dissiper à leur approche. C'étaient là les environs de la douane ; plus loin, un morne silence remplaçait le bruit sourd que j'avais entendu ; quelques pauvres femmes assises sur leurs talons, près la porte de Péra, imploraient la charité publique et interpellaient les passants en turc, en grec et en arménien ; puis je vis les francs de Constantinople avec leurs allures diplomatiques et prétentieuses ; alors je me crus encore en Europe, mais je ne pouvais dire chez quel peuple ; ils parlaient toutes les langues, prenaient tous les usages avec une inconcevable facilité. Enfin, je pénétrai dans mon domicile en suivant un passage obscur, et je m'établis dans une chambre d'où je découvrais le port, l'arsenal, le champ des morts et la pointe du sérail. C'était une des plus belles vues de la capitale ; pour prendre les repas, on descendait, par une espèce de souterrain, dans une salle entourée de murs ; pendant mon séjour, qui a duré un mois, je n'ai jamais vu le maître de la maison ; le service

[redacted]

se faisait comme par enchantement, tous les habitants paraissaient se cacher; des quatre étrangers qui habitaient cette maison, aucun n'a aperçu ses voisins; nous ne connaissions qu'un domestique Albanais, dont les cheveux flottaient sur les épaules.

Je m'attache à rendre les diverses impressions que j'éprouvai à Constantinople, bien persuadé qu'elles sont les mêmes pour tous ceux qui y arrivent de la même manière que moi. Il est impossible de ne pas être étourdi de l'espèce de fantasmagorie dont on est témoin; de ce mélange de barbarie et de civilisation, de luxe et de misère, de bonheur et d'infortune, de tranquillité et de désordre. Voici quelle était la situation de la ville. La première fureur était apaisée; la police du quartier européen, confiée au vaïvode de Galata, se faisait avec fermeté; les groupes de janissaires et d'asiatiques n'osaient plus parcourir les différents quartiers et mettre à mort les Grecs qu'ils rencontraient. Les ambassades recevaient l'assurance que le gouvernement veillerait à leur sûreté et à celle de leurs protégés; on avait pour cela placé des janissaires dans la plupart des maisons européennes, pour

entendu ; quelques janissaires, a…
pistolets, passaient d'un air fier …
saient les groupes comme s'ils en…
formés d'ombres qui devaient se…
leur approche. C'étaient là les en…
douane ; plus loin, un morne sile…
çait le bruit sourd que j'avais en…
ques pauvres femmes assises sur…
près la porte de Péra, implor… …e
rité publique et interpellaient … on…
turc, en grec et en arménien … ncore
francs de Constantinople ave… …uni des
plomatiques et prétentieuse… …ouvaient
encore en Europe, mais j… …e insurrec-
chez quel peuple ; ils parl… …sition que les
gues, prenaient tous le… …ur calme et leur
concevable facilité. En… …use, c'est que je
mon domicile en suiva… …s éloges des Turcs,
et je m'établis dans u… …un trait d'huma-
couvrais le port, l'ars… … de modération. Les
et la pointe du sér… …rendait au marché,
belles vues de la ca… …étaient épars çà et là ;
pas, on descendai… …trop de douceur ; on
rain, dans une sa… …modération de la
dant mon séjour… …ce que cette tran-
jamais vu le m… …avec tant d'emphase ?



...ême dans
été invité
...ant auquel
... seul, je fus
...us, étonnés de
...e heure inusitée,
... le petit champ des
...s firent pleuvoir sur
...es; j'approchais de mon
...voir échappé à tout autre
...x, lorsque au milieu de la
malheureux Grec que l'on
...piter. On l'avait couché sur le
tête était placée sur ses reins
postés près de ce lieu entouraient
...y, en riant et en le poussant avec
...ains; l'horreur que je témoignai ne
qu'augmenter leur hilarité; le soir,
un incendie se manifesta et l'on m'en-
voya chercher pour jouir du magnifique spec-
tacle que présente cette agréable catastrophe.
C'était l'œuvre de quelques uns de ces hon-
nêtes Turcs, qui le lendemain furent étranglés
et précipités dans le Bosphore.

Quelle que fût la sécurité dont on jouissait,
on me conseilla de ne pas me hasarder dans

la ville sans me faire accompagner d'un janissaire; j'allai avec lui voir ce que chacun va observer à Constantinople, l'hippodrome et l'obélisque d'Égypte, les citernes, les lions maigres et galeux que sa hautesse conserve dans une espèce de hangar; quelques ours noirs et un éléphant; la porte du sérail, et les vertèbres de baleine, qui avec les têtes coupées et des chapelets d'oreilles servent à sa décoration. Quelques jours après je m'aventurai seul avec M. de la Flèchèle, drogman de Patras, et nous allâmes faire visite à un Turc de ses amis qui résidait dans le Bosphore. Celui-là ne partageait pas l'insouciance générale; il nous tança vertement d'être venus sans nous faire accompagner dans un moment où lui-même n'osait pas se rendre à la Sublime-Porte sans crainte d'être attaqué. Quelque temps auparavant on avait dépouillé de ses habits Tchiaoux-bachi, lorsqu'il sortait de l'audience du *dispensateur des trônes et des couronnes*.

Le seul plaisir que j'aie pu goûter pendant ce premier séjour à Constantinople consistait à me réunir à la société que recevait chez lui M. Jouanin. J'y rencontrais souvent M. Levail-

[redacted]

lant, qui à des connaissances variées joignait un goût prononcé pour la minéralogie et les études géologiques. Nous résolûmes d'aller ensemble faire une excursion dans le canal de la Mer-Noire, jusqu'aux îles Cyanées. M. de la Fléchèle voulut bien nous accompagner, ainsi que le docteur Ferry, médecin de l'hôpital français de Galata. Nous louâmes un bâteau à trois paires de rames, et, côtoyant le littoral d'Europe, nous nous rendîmes à Thérapia, résidence d'été de l'ambassadeur de France. Le lendemain, nous passâmes sur la côte d'Asie pour nous élever ensuite sur la montagne du Géant (Youcha-Dagh). Cette montagne se termine par deux mamelons, et à son sommet est bâtie une maison, séjour du derviche qui est chargé de veiller sur le tombeau du Géant; il ouvre l'enceinte moyennant quelques paras. L'individu que l'on a enseveli n'aurait pas eu moins de trente-six pieds de longueur, et les exploits que l'on en raconte sont à peu près les mêmes que l'on attribue chez nous à Gargantua. Nous ne fîmes pas grande attention à tout ce que l'on nous dit à son sujet; nous étions plus occupés de considérer deux ou trois femmes que la curiosité avait amenées à une fenêtre.

Deux d'entre elles appartenaient au derviche, qui faisait avec son Géant des bénéfices assez considérables pour les entretenir. L'autre était vendue de l'ancien possesseur de l'ermitage. On a, du haut de la montagne du Géant, une vue fort étendue; on aperçoit Constantinople, les villages qui l'entourent, la Mer-Noire, celle de Marmara, et on suit de l'œil toutes les sinuosités du canal. Au pied de la montagne est un fort nommé Youcha; pour ne pas suivre la même route qu'en montant, nous descendîmes directement de ce côté, et nous rencontrâmes un villageois qui nous indiqua une route par laquelle nous arrivâmes précisément au milieu du fort. L'officier préposé à sa garde ne nous fit aucun reproche, mais promit que des coups de bâton seraient la récompense de celui qui montrait à des infidèles les secrets des vrais croyants. Je ne doute pas qu'il n'ait été exact à tenir sa promesse. Nous nous hatâmes de regagner notre bâteau, mais nous fûmes assez surpris de le trouver abandonné. Voici quelle en était la cause : dès que les Turcs de la forteresse eurent appris que nous étions montés sur la montagne, ils se hâtèrent de nous poursuivre comme des espions,

et sans doute ils nous auraient fait un mauvais parti malgré notre janissaire. Les bateliers de leur côté, qui nous considéraient comme étant sous leur protection, s'empressèrent d'accourir pour nous défendre. Heureusement aucune troupe ne rencontra l'autre, et quand nous fûmes tous réunis, M. de la Fléchelle sut calmer toutes les inquiétudes avec quelques tasses de café distribuées à propos; grâce à cette précaution, on nous laissa partir sans nous inquiéter. Pour continuer notre excursion, nous longeâmes alternativement la côte d'Europe et celle d'Asie; en arrivant à Buijukdéré, nous fîmes une visite aux chefs du camp que l'on rassemblait déjà pour s'opposer aux janissaires, sous prétexte de faire la guerre aux Russes. Nous vîmes là deux pachas entourés de cartes géographiques et armés de compas, instruments dont ils étaient probablement peu en état d'apprécier la valeur. Puis nous suivîmes le littoral d'Europe jusqu'aux Cyanées; nous revînmes à Constantinople en longeant la côte d'Asie.

On ne s'étonnera pas qu'après le travail minutieux du général Andréossy, il soit difficile de rien dire de nouveau sur le canal de

la Mer-Noire; je me bornerai donc à ajouter quelques observations particulières et à discuter quelques unes de ses opinions. Je ne crois pas d'abord que le calcaire de Constantinople soit intermédiaire, quoiqu'il ait tous les caractères que les naturalistes donnent à cette variété. Il est en effet grisâtre, d'une cassure conchoïde, à grains fins, mais il contient des *détritus* et des *détritus* de Mollusques, comme je m'en suis assuré en 1827. A cette époque je revenais d'Arnaoût-Kéui, sur la côte d'Europe, et je suivais près du chemin de Constantinople le ravin tracé par le ruisseau qui traverse le village, lorsque j'aperçus sur le calcaire, qui là prenait une apparence schisteuse, des empreintes de pectinites d'un pouce environ de rayon. L'ensemble des roches que l'on trouve près du canal loin de s'opposer à mon opinion ne tend qu'à la confirmer. Vient-on du sud, du côté de l'Asie, on trouve du calcaire bien évidemment secondaire, semblable à celui de la Franche-Comté, de grains assez gros et placé en couches de deux pouces d'épaisseur environ. Ces couches sont inclinées vers le nord à 35° environ; ce n'est pas là l'appa-

[redacted]

reuce de terrains intermédiaires; puis on arrive à un grès grossier et enfin à ce calcaire, qui à Constantinople paraît, à la vérité, de transition, mais qui se lie avec des roches évidemment secondaires, comme, par exemple, celles qui constituent la montagne du Géant et les Iles-des-Princes. La montagne du Géant est formée du calcaire noirâtre que nous avons cité, mais à son sommet les couches deviennent plus blanches, leur puissance est de quinze pieds, elles sont identiques avec celles du Vivarais. Si au contraire nous regardons vers le nord, nous verrons près des aquéducs de Justinien, à Pyrgos, au fond de la vallée de Buyukdéré elle-même, une suite de calcaires faiblement inclinés, en couches bien distinctes, passant quelquefois au grès. Vers le couchant, ce calcaire est uni presque immédiatement à un autre calcaire blanc à gryphites. Notons que tout cela se passe dans l'espace de quelques lieues. Ainsi je considère la formation de Constantinople comme secondaire; elle est appuyée d'un côté sur les grandes chaînes de la Bithynie, de l'autre sur le mont Hémus. Une coulée volcanique a eu lieu du côté du nord

et sur l'un et l'autre rivage. Cette coulée commence près d'Arnaout-Keni sur la côte d'Europe, et près d'*Youm-Bournou* sur la côte d'Asie; c'est là en effet que nous avons vu avec M. Levaillant les colonnes basaltiques triangulaires dont parle le général Andréossy, mais en descendant un peu au sud nous les avons vues reposer sur le calcaire sujet de la discussion. Les îles Cyannées appartiennent à la même formation volcanique; autant que j'ai pu le remarquer, la coulée se sera faite dans la direction du S. E; elle paraît couvrir un plus grand espace sur la côte d'Europe que sur celle d'Asie. Je dois ajouter que parmi les roches décrites par M. Cordier, la Téphrine verte porphyroïde, qui se trouve dans le golfe de Buyuk-Liman, est renfermée dans la lave porphyroïde par masses assez considérables et sans aucun ordre; elle paraît de loin comme une tache verte sur la montagne.

Il est inutile de parler encore de la magnificence du canal de la Mer-Noire. A l'époque où je m'y trouvais, c'est-à-dire au mois de novembre, la chaleur était assez grande et le thermomètre marquait de douze à quinze

degrés; les arbres avaient encore conservé toutes leurs feuilles, mais la fureur musulmane avait aussi passé par là. Qui n'eût gémi à l'aspect de toutes les maisons du Bosphore, naguère habitées par les Grecs et les Arméniens, maintenant criblées de balles; en voyant les palais réduits en cendres et les farouches habitants d'Erzeroum et de la côte des lazzes transportant la sauvage simplicité de leur pays dans le séjour de l'opulence et de la civilisation!

CHAPITRE III.

RÉVOLUTION GRECQUE. — DE LA CONDUITE DE LA RUSSIE. — DE CELLE DES AUTRES PUISSANCES EUROPÉENNES. — DU COMMERCE DE CONSTANTINOPLE. — DES DROGMANS DE CONSTANTINOPLE. — DES EMPLOYÉS EUROPÉENS.

Je ne me propose pas de faire l'histoire d'événements dont je n'ai pas été témoin; mais, puisque j'ai à parler de ce que j'ai vu de la révolution grecque, il me paraît nécessaire de jeter un coup-d'œil sur les circonstances qui l'ont accompagnée. L'Espagne, le Piémont et le royaume de Naples avaient été presque simultanément le théâtre de révolutions, lorsque l'on apprit que la Grèce venait de se soulever à son tour, que la Moldavie et la Valachie avaient été envahies par une troupe d'insurgés; en même temps des corsaires grecs infestaient le littoral du Péloponèse, et les îles de l'Archipel, excitées par l'exemple d'Hydra, les

vaient l'étendard de l'indépendance. On prétendit qu'une vaste conspiration avait été découverte à Constantinople; on prétendit que les conjurés devaient mettre le feu à l'un des quartiers de la capitale et assassiner le grand-seigneur, tandis que la flotte sur laquelle les Grecs se trouvaient en grande majorité, intercepterait toute communication entre l'Europe et l'Asie, et rendrait la fuite des Mahométans impossible. La Porte, peu accoutumée à rechercher la vérité de ces complots, y avait immédiatement répondu par des massacres. Le patriarche de l'Église grecque, avait subi le dernier supplice avec une foule de ses compatriotes, les autres étaient dispersés; d'horribles représailles avaient eu lieu de part et d'autre. Puis le baron Strogonoff, ambassadeur de Russie, avait quitté Constantinople après avoir déclaré, au nom de son souverain, que sa Cour désapprouvait la conduite des révoltés; les autres puissances, suivant cet exemple, s'étaient empressées de reconnaître au grand-seigneur le droit de châtier des sujets rebelles.

Sans doute, ce sera une des pages les plus honteuses de notre histoire que l'ignorance

dans laquelle les gouvernements chrétiens sont restés si long-temps sur les affaires du Levant, malgré le grand nombre d'agents qu'ils y entretiennent. Qui croira que l'on ait pu trouver quelques rapports entre la révolte d'un peuple esclave d'un autre peuple dont il dédaignent sa religion, ses mœurs et son langage, et celle des nations européennes que nous avons nommées? Fallait-il donc tant d'années pour reconnaître, d'un côté, une société vivant sans lois, sans justice, sans moralité, et, de l'autre, des sociétés homogènes, où l'ordre est maintenu par des règles fixes, par des institutions plus ou moins parfaites, qui assurent à chacun une sécurité et le plus souvent une liberté convenable? Honte surtout à ce gouvernement qui tant de fois s'est dit le protecteur des Grecs, qui s'est engagé à l'être par des traités, et qui deux fois a donné au monde l'exemple d'un lâche abandon. Qui ignore, en effet, la quantité de Grecs qui vivaient sous la domination russe; la facilité avec laquelle on les recevait au nombre des sujets de S. M. I. Ne sait-on pas que les neuf dixièmes des bâtiments de cette nation portaient le pavillon moscovite; que dans les chancelleries d'am-

bassade, des consulats, on ne voyait que des Grecs? N'avaient-ils pas dans le malheur quelque droit à la bienveillance d'une puissance qui leur donnait de si grands encouragemens; qui s'immisçait si avant dans leurs affaires; qu'elle envoyait un des principaux officiers de son ambassade pour connaître de leurs plaintes et recevoir des sermens pour l'Empereur? Et s'ils avaient craint de s'en rapporter à des apparences trompeuses d'amitié, ils devaient se rassurer en voyant leurs bataillons s'organiser tranquillement sur le sol de la Russie, en apprenant que là on donnait des fêtes en leur honneur, que d'avance on célébrait leurs victoires et leur affranchissement. La conduite du gouvernement russe fut une trahison; et cette trahison n'avait aucune excuse, car ce gouvernement qui compte au nombre de ses sujets tant de mahométans ne devait se méprendre ni sur leur fanatisme, ni sur les suites inévitables de sa neutralité.

Quant aux autres gouvernemens, si l'on examine quels motifs ont dû influer sur leur conduite et comment les opinions défavorables aux Grecs ont pu s'accréditer si long-temps auprès d'eux, on trouvera sans doute

que toute la responsabilité doit en peser sur la société européenne qui habite le Levant. Or, voyons quelle est la composition de cette société. Il faut la diviser en classes très distinctes qui toutes ont leurs intérêts à part, et des intérêts qui ont toujours été opposés à ceux des Grecs. C'est d'abord un certain nombre de négociants pour la plupart nés en Turquie, puis des familles vivant à Péra de leurs revenus ou des places qu'elles occupent près des ambassades et des particuliers; enfin des agents des gouvernements.

Avant la révolution française, le commerce du Levant appartenait presque exclusivement à la France; il se faisait alors par caravane, c'est-à-dire que des bâtiments partis de Marseille allaient relâcher dans les différentes échelles du Levant, y trafiquaient en commun, puis rentraient dans le port. Les maisons que l'on établissait avaient pour ainsi dire leur capitale à Marseille; chaque commis devait, avant de partir pour l'Orient, se faire cautionner pour sa bonne conduite. Le consul était choisi parmi eux; sa principale occupation consistait à diriger les nouveaux venus et à chercher de nouveaux débouchés; tous les

négocians étaient responsables les uns pour les autres; aucun n'avait droit de faire des démarches contraires à l'intérêt de la colonie, et des peines sévères étaient infligées à ceux qui transgressaient les réglements.

Cette méthode était sans doute contraire à la liberté générale du commerce comme on l'entend de nos jours, mais elle ne laissait pas d'être avantageuse. Il n'en est pas du Levant comme des pays chrétiens, qui se régissent par des lois fixes, où la connaissance des lieux et des mœurs est facile à acquérir. Là tout est ruse et vénalité; tel individu connaissant les localités y fera d'excellentes affaires, tandis qu'un nouveau venu n'en fera jamais que de mauvaises, quelles que soient les bases sur lesquelles il aura établi ses calculs. La révolution et les guerres qui l'ont suivie ont arrêté le commerce français dans cette partie du monde comme ailleurs; les traditions se sont perdues; la concurrence étrangère s'est établie, et au lieu de ces corps vigoureux que l'on appelait la nation il n'est resté que quelques comptoirs des différents pays, mais pauvres, malhabiles, désunis, tristes restes de l'ancienne prospérité. Tandis que le com-

merce européen diminuait ainsi chaque jour, celui des Grecs faisait de nouveaux progrès; le privilége d'appartenir à une puissance qui n'était pas mêlée aux guerres du continent, et la faculté de devenir les facteurs de la Mer-Noire et de la Méditerranée donnèrent une grande activité à leur marine; ils se livrèrent pour la plupart à la vente des grains, puis s'établirent progressivement sur les places les plus avantageuses de l'Europe. Alors ils obtinrent le monopole du commerce du Levant; payant à Constantinople, en leur qualité de sujets, moins de droits que les étrangers; naviguant à la part; habiles à construire des bâtiments plus légers et à meilleur compte que ceux d'Europe; sobres, intrépides et fidèles à leurs engagements, ils rendirent toute concurrence impossible; et les anciens établissements, loin de faire des spéculations pour leur compte, s'estimèrent heureux de devenir leurs commissionnaires moyennant une faible rétribution. A ces motifs de jalousie se joignait une autre cause pour exciter l'inimitié contre eux; c'était la différence de religion. On n'ignore pas que le seul lien qui, en Orient, unisse les hommes

est la croyance religieuse, et ce lien est d'autant plus fort que les rapports sociaux sont moins multipliés, et que le gouvernement est plus oppressif. Une grande partie de l'Archipel et la Morée avait été soumise aux Vénitiens. La domination barbare et féodale de la république n'était pas de nature à réunir deux sectes ennemies, aussi les Grecs lui préférèrent-ils le joug ottoman. Ils aidèrent les Turcs dans leurs conquêtes, ils les appelèrent de leurs vœux; les uns se soumirent sans conditions; d'autres firent des traités et stipulèrent des priviléges dont on trouve encore des traces. Les haines se perpétuèrent cependant sous l'esclavage commun, et se manifestèrent par des dénonciations qui donnèrent à la Porte le moyen d'opprimer chaque jour davantage ses nouveaux sujets. Mais, à mesure que les Francs vinrent s'établir en Turquie, les Latins s'introduisirent dans leurs maisons, y contractèrent des alliances et les forcèrent à épouser leurs haines et leurs préjugés; ils finirent par se faire protéger ouvertement par l'ambassadeur de France, et c'est à cause de ce privilége, qui pourtant n'est pas reconnu par la Porte, que le roi prend le titre de Très Chrétien.

Les rivalités commerciales influèrent peu sur les familles qui habitent Péra, et qui sont depuis long-temps en possession de fournir des interprètes aux ambassades et aux consulats. Celles-ci affectent de grands airs de noblesse; les relations entre les gouvernements étrangers et la Porte ayant lieu par leur intermédiaire, elles se trouvent mêlées dans les affaires d'état, obtiennent facilement des récompenses, des décorations et des titres honorifiques, qui, dans leur opinion, les placent bien haut dans l'échelle sociale; aussi tout ce qui sent le négociateur paraît-il digne d'un souverain mépris; elles n'en étaient pas cependant plus amies des Grecs et de la révolution qui menaçait l'existence de la Turquie, et par suite les troublait dans leurs espérances de fortune, de paix et de tranquillité. D'ailleurs, ce corps de drogmans, connu à Constantinople sous le nom de Pérotes, parce qu'il habite le faubourg de Péra, avait toujours rencontré pour ennemie dans ses négociations la noblesse grecque du Fanar, qui défendait les intérêts des Turcs, et il faut avouer qu'il n'avait pas eu souvent à se louer de sa bonne foi et de son désintéressement. La jalousie de ces corps rivaux s'accrut

encore lorsque les familles grecques firent donner à leurs enfants une éducation aussi soignée que celle que l'on recevait dans le noble faubourg, et lorsque ceux qui avaient été regardés comme presque aussi ignorants que les Turcs eux-mêmes, joignirent une connaissance parfaite de l'Europe à celle qu'ils avaient déjà des intrigues du sérail et des mœurs asiatiques.

Si nous passons à présent aux agents étrangers que les différentes puissances entretiennent dans le Levant, nous reconnaîtrons que le système sur lequel on les établit est loin de donner à leurs rapports une indépendance suffisante. J'entrerai à cet égard dans un certain développement, et j'espère que l'on n'y verra pas l'intention d'attaquer les individus mais bien celle de faire prévaloir des idées que je sais être partagées par des hommes d'un grand savoir et d'un grand esprit; et comme la composition des consulats est à peu près la même pour tous les Européens, je prendrai, par exemple, celle des consulats français. Voici son organisation : un consul, un chancelier, un ou plusieurs interprètes ou drogmans français, puis une suite plus ou moins con-

[redacted]

sidérable de drogmans bénévoles que l'on protége, et que l'on choisit parmi des Grecs catholiques, des Arméniens et des Juifs.

On a reconnu que l'on ne pouvait que difficilement confier les fonctions consulaires aux individus nés dans le Levant; l'éducation qu'ils reçoivent ne présente pas assez de garanties; leurs liaisons et leurs parentés les placent trop sous l'influence des coteries. Les choisit-on au contraire parmi des hommes tout-à-fait étrangers au pays, l'inconvénient est plus grand encore, parce que, ne connaissant pas les intrigues qui s'agitent autour d'eux, ignorant les langues et les habitudes, ils sont exposés chaque jour à commettre des erreurs, là où toute erreur peut avoir de graves conséquences. Aussi peut-on assurer que parmi ceux qui se trouvent dans ce cas, il n'en est presque pas un qui ait pu conserver un nom sans tache, qui n'ait vu compromettre une longue réputation d'honneur et d'habileté.

Quant aux drogmans français, et les chanceliers sont compris dans cette classe, voici comment on les prend. On choisit parmi les fils d'employés dans le Levant des enfants de sept ou huit ans, que l'on fait étudier à Paris

dans un collége royal; ils y suivent les cours généraux et apprennent en outre les langues orientales. Ont-ils terminé leurs études, on les met en disponibilité à Constantinople, puis on les répartit, après quelque séjour, dans les différentes Échelles; voici les conséquences de ce mode d'éducation. Bien que versés dans la connaissance de la littérature orientale, ils ne parviennent que difficilement à parler comme on le fait en Turquie; ils sont hommes d'honneur et bien élevés pour remplir des fonctions qui ne demandent que de l'astuce et de l'intrigue. Enfin ils se trouvent officiers du roi pour ensuite être obligés de se mêler avec la valetaille des pachas. Il en résulte que plusieurs abandonnent une carrière peu en harmonie avec leur éducation, tandis que d'autres sont obligés de s'en rapporter le plus ordinairement aux drogmans auxiliaires, qui, nés dans le pays, ne craignent pas d'user de ces moyens de séduction et de basse flatterie nécessaires pour réussir auprès des Turcs. De ce que ces derniers réussissent mieux dans leurs négociations, il s'ensuit qu'ils inspirent plus de confiance aux consuls, qui ne voient souvent dans leurs drogmans que d'inutiles

auxiliaires et d'incommodes censeurs. Aussi n'avaient-ils pas craint d'adopter ce proverbe si connu dans le Levant, que trois fléaux étaient à redouter en Turquie, les incendies, la peste et les drogmans. Je dois me hâter de dire que l'institution des drogmans français, bien qu'inutile telle qu'elle est aujourd'hui, rendrait de grands services si elle était appliquée aux consulats; il suffirait que les jeunes gens au lieu de venir à Paris dès leur enfance y vinssent seulement lorsqu'ils parleraient les langues orientales; ils recevraient dans la capitale les principes d'honneur qui président à l'éducation publique, sans risquer de les compromettre dans cette atmosphère impure qui s'étend sur le Levant. D'abord élèves vice-consuls, puis placés dans les consulats, leurs connaissances les préserveraient des intrigues; ils pourraient prendre quelque consistance dans les postes qu'on leur confierait, et exercer une protection efficace, sans laisser de fâcheux ou de ridicules souvenirs. Une carrière s'ouvrirait devant eux, digne de leur éducation, digne surtout du gouvernement qui se fait un devoir de protéger les fils d'employés vivant dans un long exil et dans

une lutte perpétuelle contre une administration abominable et contre les vexations de toute espèce suscitées par le fanatisme et la barbarie. En un mot, il faudrait ne jamais croire que l'on doive agir dans le Levant comme en chrétienté; il ne faudrait jamais supposer qu'un homme habile dans une partie quelconque de l'Europe le sera dans une Échelle. Il faut au contraire des hommes spéciaux, un corps à part. Si nous voulions donner des exemples, nous n'aurions qu'à citer l'Autriche, et nous verrions que ses drogmans loin de voir la porte des consulats se fermer devant eux peuvent au contraire aspirer aux ambassades. Aussi cette puissance est-elle la seule dont on ne connaisse jamais les démarches à Constantinople, et qui, indépendamment des circonstances particulières, ait quelque crédit près du divan. Nous pourrions également citer la Compagnie anglaise des Indes, et quelle différence ne trouverions-nous pas entre les agents spéciaux qu'elle nomme et ceux qu'envoient les gouvernements de l'Europe? ceux-là sont considérés comme des intermédiaires entre l'homme et la divinité. Le chef de la moindre résidence marche l'égal des souverains

devant lesquels tremblent nos consuls; trente-cinq mille Anglais suffisent pour gouverner quatre-vingt millions d'hommes, et, on doit le proclamer, cette facilité de gouvernement tient à la science et à l'éducation convenables que la Compagnie sait donner à ses agents. Or, voici comment sont nommés les agents près des puissances asiatiques. Aucun ne peut entrer dans l'administration civile s'il ne connaît une des langues usitées dans l'Orient; on attache les jeunes gens aux différentes résidences, afin qu'ils s'instruisent des mœurs et des usages; quant aux drogmans, ils ne sont jamais officiers mais plutôt ce que l'on appelle *grands domestiques* des consuls ou des résidents; tout officier anglais leur est supérieur; ils ne sont pas non plus responsables près de la Compagnie, qui ne connaît que ses employés européens; ceux-là doivent s'arranger de manière à remplir leurs devoirs, et ils se servent des hommes qu'ils jugent leur convenir. Cette méthode, la plus simple de toutes, est aussi la plus en harmonie avec les mœurs des Orientaux, qui ne peuvent concevoir qu'il faille pour administrer un misérable consulat plusieurs individus indépendants

les uns, des autres, souvent égaux en rang, et correspondant chacun de leur côté avec le gouvernement.

Nous avons exposé le mode de composition des consulats, et il ne sera pas difficile d'en conclure que les opinions qu'ils pouvaient émettre étaient dictées par leurs entourages, par des hommes qui naturellement étaient ennemis des Grecs. Si nous en venons aux ambassades qui étaient le centre où se réunissaient les vœux du commerce, des habitants et des employés, nous ne serons pas surpris qu'elles aient été influencées à leur tour, et qu'elles aient transmis les opinions accréditées autour d'elles.

C'est à ces causes que l'on doit attribuer la lente intervention des puissances dans les affaires de la Grèce; c'est à ces causes que l'on doit rapporter cette fausse prévision des événements qui est venue déconsidérer la diplomatie, et a obligé les différents cabinets à suivre les événements, sans pouvoir jamais en maîtriser aucun. On a vu en effet des hommes d'état, des publicistes distingués, chercher sérieusement des carbonari et des libéraux parmi de malheureux esclaves qui voulaient se

soustraire au bâton et à l'infamie; puis un congrès de souverains délibérer gravement et l'on entendrait leurs plaintes et leurs doléances; ils connaissaient cependant peu les théories du droit social ceux qui s'étaient soulevés, et leur surprise a dû égaler leur indignation lorsqu'ils ont trouvé chez des rois chrétiens moins de miséricorde que n'en montrent en pareil cas le grand-seigneur et ses visirs.

Je ne pouvais, après quelques jours de résidence, reconnaître toutes les raisons que je viens d'exposer comme ayant donné aux gouvernements une fausse opinion de la révolution grecque; aussi adoptai-je les principes reçus à Péra. Quelques traits de générosité que l'on me cita me donnèrent une haute idée du caractère turc; la situation malheureuse des Grecs m'était trop peu connue pour que je pusse l'apprécier; on se gardait surtout de dire une vérité incontestable, c'est que celui d'entre eux qui aurait voulu être un honnête homme comme on l'entend dans notre Europe, aurait vu renverser sa fortune et compromettre son existence sans qu'on le considérât autrement que comme victime de sa propre sottise. Aussi, quand je quittai

4

la capitale de l'empire ottoman, mes vœux n'étaient pas en faveur des opprimés. Du moins si je me trompai ce ne fut que par ignorance, et je suis loin de croire que cet aveu puisse nuire au crédit que l'on peut donner à mes raisons.

[redacted]

CHAPITRE IV.

SITUATION DE LA GRÈCE EN 1826. — DISCUSSION ENTRE LA PORTE ET LA RUSSIE. — CONFÉRENCES D'AKERMAN. — POLITIQUE DU MINISTÈRE ANGLAIS. — CAUSES DES DIVISIONS ENTRE LA TURQUIE ET LA RUSSIE. — SITUATION RESPECTIVE DE CES DEUX PUISSANCES.

Pendant mon séjour en Asie, la révolution des Grecs avait vivement excité l'intérêt général de l'Europe. Peut-être les personnes qui s'intéressaient à leur cause les considéraient-ils avec une prévention aussi grande que leurs adversaires. Au dire des apologistes, rien ne pouvait être comparé à leur valeur, à leur amour pour la patrie ; ils étaient dignes de leurs ancêtres ; ils avaient hérité de leurs vertus. Malheureusement il n'y avait pas moins d'exagération dans l'éloge que dans le blâme. Je venais de les voir dans l'Asie-Mineure et je ne reconnaissais que des infortunés qui cherchaient à secouer leurs chaînes, mais

chez lesquels le patriotisme n'était le plus souvent qu'un prétexte pour satisfaire leur cupidité, leur amour du lucre et de la rapine. Leur courage n'était qu'une cruauté révoltante, et, disons-le avec franchise, je ne les ai jamais vus courageux que pour le vol; ils avaient tous les vices que peut faire naître la plus abominable administration, mais aucune de ces vertus qui ne se trouvent que chez les peuples libres et civilisés. La religion seule les unissait dans leur haine contre les Turcs, et trop souvent ils la sacrifiaient au désir d'acquérir des richesses, au besoin de la vengeance et à la jalousie. Tel était le caractère général. Quelques exemples se sont rencontrés que l'histoire consignera comme dignes de l'antiquité; elle n'oubliera ni le caractère bon et confiant, ni le courage héroïque, ni le parfait désintéressement d'un homme tel que Canaris; elle nous parlera de l'habileté du prince Mavrocordato, de la bravoure de Miaulis; elle dira plusieurs citoyens plus obscurs, dont la générosité et la grandeur de caractère ont brillé pendant cette révolution comme pour consoler des scènes horribles et dégoûtantes qui l'ont signalée. Mais pourrait-

[redacted]

elle confirmer toutes ces louanges données sinon avec mauvaise foi, du moins avec une connaissance imparfaite des hommes et des événements!

Depuis le départ de l'ambassade russe de Constantinople, les puissances européennes désiraient vivement que la bonne harmonie fût rétablie entre le czar et le sultan. S'il faut dire la vérité, la Porte n'avait manqué en aucune manière au traité de Bucharest lorsque le baron de Strogonoff jugea convenable de se retirer; la Russie au contraire n'avait fait aucun cas des conventions à sa charge; ainsi elle n'avait pas hésité à garder sur la Mer-Noire les forteresses qu'elle aurait dû rendre; n'ayant pas sur cette mer un seul bâtiment qui eût été construit en Russie ou qui fût monté par des Russes, elle avait trafiqué de son pavillon avec une telle impudeur qu'il couvrait les neuf dixièmes de la marine grecque; de plus elle profitait de la protection religieuse qu'elle avait droit d'accorder à la Moldavie, à la Valachie, pour s'immiscer dans toutes les affaires intérieures de ces pays et susciter de nouveaux embarras au divan. Non contente de ces avantages, elle cherchait à se

faire livrer par un traité une des portes du Bosphore, qui l'aurait rendue maîtresse de la capitale. Tels étaient les griefs de la Porte contre la Russie, et certes ils étaient mieux fondés que ceux que la Russie a exposés dernièrement pour en venir au traité d'Akerman; on s'étonnera que dans cette circonstance la Russie n'ait pas osé invoquer comme griefs les outrages faits à ses coreligionnaires, ni soutenir ouvertement des malheureux qu'elle avait elle-même excités, auxquels elle avait prodigué ses conseils et ses secours. L'Europe, qu'elle avait cherché à dominer par une exposition exagérée de ses forces et de ses ressources, a été témoin d'une déloyauté semblable à celle dont avait eu à gémir la Morée sous le règne de Catherine. Cependant, à défaut de la Russie, des publicistes de France et d'Angleterre plaidèrent la cause des victimes, la commisération publique fut excitée, on fournit des secours, des armes; des officiers partirent pour discipliner les troupes; les gouvernements eurent honte de leur inaction et ordonnèrent à leurs délégués de faire des remontrances à la Porte, de prêcher la tolé-

[redacted]

rance et l'humanité, comme si de pareilles recommandations pouvaient avoir quelque effet près des Turcs. Ils y répondirent par les expéditions de Chio, d'Aïvali, d'Ipsara. Ces scènes affreuses étaient passées, lorsque l'Angleterre, craignant qu'elles ne fussent un nouveau prétexte à l'ambition des Russes, envoya à Pétersbourg un négociateur chargé de s'entendre sur le sort des Grecs. Il faut toujours admirer dans ces événements la marche que l'on s'est obstiné à suivre, de parler au lieu d'agir; de tourmenter ces hommes barbares de notes diplomatiques, que quelquefois ils ne lisent pas, auxquelles souvent ils ne daignent pas répondre, au lieu de leur en imposer par la force; en un mot, de s'engager sans résolution arrêtée, sans plan fixe, et probablement sans bonne foi. Une décision fut prise, connue sous le nom de protocole; dès qu'on l'eut signé, la Russie, certaine qu'il ne serait pas fidèlement exécuté, envoya un *ultimatum* à la Porte, et l'on ouvrit les conférences d'Akerman. Qui pourrait dire combien de démarches furent faites près du divan pour l'engager à montrer quelque bonne volonté, afin de pré-

venir la guerre qui le menaçait. On a cru, que, considérant les réformes à faire dans l'empire, effrayé de l'appareil des forces qu'on lui présentait, il s'était cru trop heureux d'en finir par un traité; il serait plus vrai de dire que son obstination fut vaincue par les sollicitations toujours renouvelées des Européens; probablement même fut-on obligé d'employer la séduction. Une chose toutefois paraîtra remarquable : le protocole sur la Grèce était signé, et sans doute, la cour de Pétersbourg tenait à son exécution; cependant on n'en fit à Akerman aucune communication aux commissaires du divan. Je ne sais s'il était fort loyal de s'accommoder d'abord avec les Turcs, pour se présenter quelque temps après armé de nouvelles prétentions. Ainsi la paix venait de se conclure entre la Porte et la Russie; mais les affaires de la Grèce étaient loin de se présenter sous un jour aussi favorable. Des membres influents des comités philhelléniques venaient de la parcourir pour s'assurer de la position des choses. Les secours arrivaient plus abondants, l'escadre turque avait été forcée de rentrer dans la capitale, après avoir tenté une expédition inutile; de misérables

navires de commerce l'avaient chassée jusqu'à l'entrée des Dardanelles; d'un autre côté, le général Karaiskaki, après avoir recruté quelques troupes qui se chargèrent de veiller à la récolte du raisin, donnait de vives inquiétudes aux Turcs campés dans l'Attique. Les ambassades, plus éclairées par l'expérience, ne s'en rapportaient plus aux opinions des habitans de Pera, et chaque jour elles prenaient un plus vif intérêt à l'affranchissement. A mesure que l'on s'occupait davantage des affaires grecques, elles paraissaient sous un jour plus vrai; on reconnaissait la légitimité de l'insurrection, et si on ne mettait pas un zèle ardent à la défendre, du moins le zèle était éclairé et consciencieux. Il était difficile, en effet, de ne pas voir que les relations directes avec la Porte étaient chaque jour plus fâcheuses, que les capitulations étaient à chaque instant enfreintes, que les priviléges dont jouissaient les Européens étaient chaque jour de plus en plus restreints. D'un autre côté, l'opinion publique, si favorable aux Grecs, avait pénétré jusque dans les cabinets, et y avait trouvé un homme capable de la comprendre et de la tourner de manière à assurer la tranquillité

de l'Europe, et à opposer une digue aux barbares du Nord. Cet homme était G. Canning. On ne peut nier que ce soit lui qui ait donné l'impulsion aux autres cabinets signataires du traité de Londres. Si l'on considère l'appui que prêta l'Angleterre à la cause grecque sous son ministère, reconnaissant le tribunal des prises de Naples de Romanie; si l'on veut considérer l'arrivée de lord Cochrane dans le Levant, et cette proclamation dans laquelle il ne parle de rien moins que de planter l'étendard de la croix sur le dôme de sainte Sophie; enfin si l'on examine attentivement le langage des feuilles ministérielles de cette époque, on ne saurait douter que le but éloigné ne fût le rétablissement de l'empire Grec. Je n'examinerai pas dans ce moment si les choses étaient alors préparées pour un si grand résultat; je me bornerai à dire que s'il avait eu lieu peu d'événements eussent été aussi glorieux, aussi utiles à l'humanité, aussi avantageux à la paix publique.

Je ne pourrais mieux démontrer ce que j'avance qu'en exposant quelles sont les relations de la Turquie et de la Russie; qu'en prouvant que la guerre est le résultat néces-

[redacted]

sait de la position respective de ces deux puissances; et que le seul moyen de l'empêcher est de former un état nouveau, qui, par ses formes et ses préjugés, ne soit pas constamment en hostilité avec ses voisins.

La Russie touche la Turquie par toute sa frontière de la Moldavie; Constantinople, passage obligé de tous les bâtiments qui de la Mer-Noire viennent dans la Méditerranée, peut, à cause de ses relations constantes, être considérée comme une autre frontière; nouvelles frontières encore dans le Caucase, où des peuples que les traités ont laissés sous la protection de la Porte divisent entièrement les possessions russes; enfin les deux empires se touchent par les provinces situées au-delà du Caucase, et qui sont limitrophes des pachaliks d'Akalsik, de Kars et de Bayazid.

C'est une chose assez évidente que la Moldavie et la Valachie excitent chez les Russes peu d'intérêt; qu'est-ce en effet que des pays depuis long-temps ravagés par la guerre, habités par un peuple rare et paresseux, ne produisant que ce que fournissent abondamment la Bessarabie, la Crimée et les côtes de l'Azof? L'intérêt, en ce qui touche Constantinople,

est bien différent. Que l'on observe que le moindre ordre du grand-seigneur, fermant l'entrée du Bosphore, ruine les places maritimes de la Russie, arrête son commerce, frappe de mort ses provinces méridionales, et on concevra combien un point d'appui dans le canal est important pour cette puissance; on concevra ses démarches pour l'obtenir, démarches qui jusqu'à ce jour ont été repoussées par la Porte.

Après Constantinople, le Caucase donne le plus de motifs de discussions entre les deux puissances. Cette chaîne de montagnes est habitée par des peuplades sauvages que les traités ont laissées sous la protection de la Porte. L'amour du pillage et la haine contre la Russie les poussent sans cesse à commettre des hostilités sur son territoire. Elles se précipitent à certaines époques de l'année sur les villages russes, ou bien interceptent les routes et envoient en esclavage les prisonniers qu'elles enlèvent. La Russie ne manque pas de faire des représentations à la Porte, mais celle-ci n'a aucun moyen de donner satisfaction; les offenses restent impunies, et le plus ordinairement le divan ne s'en inquiète guère, parce que les

protégés sont mahométans, et que des avantages remportés par eux sur les infidèles ne peuvent que leur être agréables. Quant aux pachalicks de Kars, d'Akalsik et de Bayazid, ils ne donnaient que peu de motifs de mécontentement; les Turcs sont là en possession du commerce; les Russes n'ont pas une seule barque qui leur appartienne, et ceux de leurs négocians qui s'aventurent par terre sur le territoire voisin sont des Arméniens qui connaissent mieux que l'autorité le moyen de se protéger et de parcourir le pays sans courir de grands risques. On ne peut reprocher de ce côté aux Turcs qu'un commerce peu important d'individus que l'on enlève dans la Mingrelie et le Guriel, et l'on a droit de s'étonner qu'un gouvernement, chez lequel on vend les hommes en masse, dans les transactions de Moscou et aux contrats de Kieff, se montre si chatouilleux sur le commerce des esclaves.

J'ai montré dans mon voyage en Turquie combien peu la Porte a d'autorité sur ses sujets; elle ne saurait en aucune façon empêcher les habitants du Caucase de se précipiter sur les Russes, non plus que de faire le commerce d'esclaves, autorisé par les mœurs

et les habitudes. Toutes les charges étant vénales et non rétribuées, elle ne saurait en outre empêcher que les bâtimens russes n'éprouvent des retards et des contrariétés à leur passage à Constantinople. Aussi regardé-je la guerre comme amenée plutôt par la force des choses que comme le résultat d'une haute politique, d'un vaste plan tracé d'avance. Je suis intimement convaincu que si la guerre n'avait eu lieu dans ce moment, elle serait devenue plus tard inévitable, car la Turquie n'aurait jamais manqué de donner des prétextes pour la faire naître. Ses conséquences peuvent devenir funestes, car rien n'est aussi dangereux pour l'Europe entière que l'agrandissement d'une puissance toute militaire, qui ne connaît d'autres lois que la volonté du souverain, et où le souverain est entouré d'une noblesse qui ne peut s'illustrer que par les armes; qu'une puissance qui lorsqu'elle se sera affermie se trouvera dans une indépendance totale des autres états; qui tirera de son sein toutes les productions nécessaires aux pays civilisés, et qui malheureusement ne présente pas plus de garanties morales que la Turquie elle-même. Que l'on considère, en effet,

[redacted]

que jusqu'à ce jour les conquêtes des Russes avaient été pour eux d'un médiocre avantage. Ils ne s'étaient établis que sur de vastes plaines au milieu d'une population rare et asservie. L'absence de tiers-état et d'hommes industrieux les rendait tributaires de l'Europe; mais aujourd'hui qu'ils veulent dominer sur des peuples libres, habiles dans toutes les spéculations, propres à tout entreprendre, qui oserait dire que, s'étendant d'une mer à l'autre, embrassant l'Europe dans un arc de cercle, maîtres des contrées fertiles dont ils détruiront les libertés, ils ne pressent de tout leur poids sur les nations civilisées? Ils connaissent peu la nature de son gouvernement ceux qui se fieraient à des protestations, croyant que ces protestations opposeraient une barrière suffisante au caractère national, aux mœurs et à l'éducation. Telle n'était pas l'opinion de l'homme d'état que j'ai cité; les Anglais sont de tous les peuples ceux qui savent le mieux la position des affaires en Asie, où ils entretiennent de nombreux agents, où ils exercent une si grande influence. Rien n'était plus urgent que de réconcilier les deux puissances; mais rien ne présentait de plus

grandes difficultés que de détruire les prétextes de rupture, que d'obliger à la fidèle exécution des traités des voisins également empressés de les violer. Le rétablissement de l'empire Grec pouvait seul résoudre ce problème. Il jetait dans la balance européenne un peuple neuf, docile à prendre telle forme de gouvernement qu'on aurait voulu lui imposer; alors la terre fertile de la Grèce ne serait pas restée inculte; alors l'industrie se serait développée; une administration régulière succédant à l'anarchie turque, le premier czar ambitieux n'aurait pas eu constamment un motif légitime de s'emparer de Constantinople. Je sais comme on est porté à traiter de rêves les spéculations un peu étendues, et je n'en suis pas moins persuadé qu'il eût été facile d'arriver au résultat que j'indique; le traité du 6 juillet même, s'il eût été exécuté avec fermeté et bonne foi, aurait suffi pour l'amener. Telle était la prévision du ministère anglais, qui espérait de cette manière soustraire Constantinople et l'Europe à la domination russe, et créer une nation qui aurait été l'amie naturelle des puissances du midi, et spécialement de la France et de l'Angleterre.

Voilà quelle était la position des choses lorsque j'arrivai vers la fin de 1826; le protocole de Pétersbourg était signé; les conférences d'Akerman avaient été terminées, et un ambassadeur russe venait d'être nommé près la Sublime Porte. Le général Guilleminot venait de son côté d'arriver à son ambassade; la bonne harmonie paraissait régner entre toutes les puissances, mais déjà on soupçonnait que la paix ne serait pas de longue durée.

CHAPITRE V.

SÉJOUR A CONSTANTINOPLE EN 1827. AFFAIRES POLITIQUES. — PRÉJUGÉS DES TURCS. — LEURS OPINIONS SUR L'ART MILITAIRE. — CONDUITE DES GRECS DE CONSTANTINOPLE.

J'avais pris la précaution de louer une chambre à Péra, et cette fois je ne fus pas obligé de me rendre dans une hôtellerie. Quelques jours après mon arrivée j'assistai à une fête donnée à Thérapia par l'ambassadeur, en l'honneur de notre souverain. Depuis longtemps j'avais oublié les pompes et les plaisirs de l'Europe; je me crus transporté dans ma patrie que tout me rappelait, le langage, le costume et le motif qui nous rassemblait. Mon dessein était toujours de me rendre à Smyrne, de faire une excursion dans l'Archipel, puis de traverser la Caramanie et la Syrie, pour me rendre ensuite à Alexandrie. Cependant je

résolus de rester pendant l'hiver à Constantinople, pour y mettre mes notes en ordre et pour me reposer un peu de mes fatigues. Je profitai, pendant mon séjour, des plaisirs qu'offre cette capitale, et je connus mieux les éléments dont se compose la société que l'on y rencontre. Bien que les différentes nations s'y trouvent souvent réunies, l'intimité ne s'établit guère qu'entre compatriotes. L'ambassadeur m'avait permis de vivre avec les jeunes de langues attachés à son ambassade, et le docteur Schultz, que l'on envoyait en Perse pour faire des recherches sur les manuscrits orientaux, partageait la même faveur. Je n'oublierai ni l'hospitalité cordiale que je trouvai dans cette réunion, ni la bienveillance que me montrèrent le général Guilleminot et les personnes attachées à sa légation.

Pendant cet hiver, les affaires politiques prenaient chaque jour un caractère plus grave; la Porte ne dissimulait plus le vif mécontentement que lui causaient ces invitations, si souvent répétées, de s'accommoder avec les Grecs. Voici le résumé de ses réponses chaque fois que l'on en venait à ce sujet : « Que vous importe ? — De quoi vous

mêlez-vous ? — Sont-ce vos affaires ? — Le Grand-Seigneur n'est-il pas souverain des pays théâtre de l'insurrection ? Dans ce cas, n'est-il pas maître de les traiter comme il l'entend ? — Vous défendez les Grecs parce qu'ils sont des infidèles, vous l'êtes vous-mêmes, et les infidèles sont tous d'accord, comme grâce au ciel tous les vrais croyants sont unis pour défendre leur religion. » En parlant ainsi, les Turcs ne pensaient pas, sans-doute, qu'une intimité parfaite regnât entre toutes les puissances ; on avait assez de soin de les avertir de la division et de la jalousie qui les animent à Constantinople plus que partout ailleurs ; mais ils pensaient, en bons mahométans, que toute inimitié devait cesser devant l'intérêt religieux. Il faut dire la vérité toute entière ; aucune puissance n'a sur le gouvernement ottoman une influence marquée. Le dernier des Turcs se croit un homme autrement important que le plus grand potentat de l'Europe, et tel est le préjugé, que le petit nombre de ceux qui ont une opinion contraire, n'oserait la manifester. Et qui douterait de ce que j'avance, n'aurait qu'à voir à Constantinople, les hommes chargés de porter la parole pour des gou-

vernements, se glisser dans l'antichambre des ministres près desquels leurs fonctions les appellent, chausser là des pantoufles jaunes, et attendre au milieu des valets insolents qu'on leur fasse l'honneur de les recevoir; puis s'ils parviennent à être introduits, que l'on examine leur satisfaction quand on daigne leur permettre de s'asseoir, ou quand, dans un jour heureux, on leur fait le singulier honneur de leur offrir une pipe et du café; souvent ils refusent cette faveur, et espèrent par cet acte d'humilité réussir dans leurs demandes. Sont-ils chargés de porter des paroles un peu fortes, que d'artifice dans leur langage! quelles formes, quelles précautions oratoires, comme ils se retranchent sur le malheur de leur position, qui les oblige à exprimer des sentiments qu'ils ne partagent pas! Et encore ne parviennent-ils pas toujours à éviter les injures. Tu m'ennuies. — Vous êtes des chiens, des infidèles. — Cela suffit. — Nous verrons. — Tais-toi. — Si tu cries, je te ferai couper les oreilles. Voilà des réponses que l'on reçoit quelquefois, que l'on supporte en silence et dont on ne s'offense guère, parce qu'on y est habitué et qu'on les considère

comme un droit acquis, souvent même comme l'expression d'une douce familiarité.

Il n'est pas étonnant qu'avec de pareils préjugés la Porte ne fût pas disposée à céder aux sollicitations dont on l'obsédait par rapport à la Grece. A l'impatience succéda le mépris de tant de démarches qui n'étaient suivies d'aucune démonstration hostile; elle commença à traiter les Européens avec moins de considération encore qu'elle n'en avait montré jusqu'alors. Les janissaires qui veillaient à la porte des palais des ambassadeurs ayant été dispersés, on leur donna pour gardes des domestiques du vaïvode de Galata, qui font le plus ordinairement le métier d'espions dans la capitale, et on ne voulut entendre à aucune des observations qu'on fit pour les remplacer par des troupes régulières; d'un autre côté, la douane mit dans ses opérations une rigueur que jusqu'alors elle n'avait pas déployée; enfin le reis-effendi, c'est-à-dire le chef des matelots, domestique du grand visir, chargé des affaires des Européens, ne craignit pas d'annoncer un jour, que le premier interprète de l'ambassade de France lui déplaisait, et qu'il ne voulait plus avoir à faire à lui. On

resta par conséquent près d'un mois sans relations avec les autorités.

Il ne faudrait pas supposer que de pareils procédés eussent lieu par ordre du Grand-Seigneur; loin de les commander il ne s'occupait aucunement des Européens, et il aurait été étrangement surpris d'apprendre qu'ils prenaient un si grand intérêt à ses affaires. Aucun de ses serviteurs n'aurait osé l'instruire d'une telle insolence. Le grand visir lui-même s'en occupait peu et son attention était assez excitée par le soin de conserver son emploi, et par celui d'administrer l'empire, d'enrôler de nouvelles troupes et de s'opposer aux entreprises des janissaires.

Cependant loin de se décourager, loin de s'irriter de ce silence et de cette obstination, les cabinets européens ne continuaient pas moins à envoyer leurs éternelles notes, et c'était un curieux spectacle que cette suite non interrompue de courriers, d'agents diplomatiques dont l'arrivée et le départ ne produisaient à Constantinople d'autre effet qu'un mouvement prononcé dans les comptoirs, charmés d'avoir une occasion de recevoir ou de préparer des lettres. L'inertie du sérail

était un mur contre lequel venaient se briser les phrases longuement élaborées dans les bureaux des capitales, les projets les mieux combinés, les représentations les plus sages, les plus pompeuses protestations sur les droits des souverains, sur leur mécontentement, sur la religion et sur l'humanité. Pour se conformer aux intentions de leurs gouvernements, les ambassades étaient de leur côté obligées de dissimuler les mortifications qu'elles recevaient dans la personne de leurs interprètes, et certes on ne saurait trop applaudir à l'habileté qu'elles montrèrent dans ces circonstances difficiles. Il est évident que, si la conduite du divan eût été publiée, les Russes en auraient fait un prétexte pour élever encore davantage leurs prétentions, et qu'ils se seraient récriés sur l'impossibilité de s'entendre définitivement avec leurs ennemis. Tant de soins et de prudence ne furent pas perdus; l'envoyé de la cour de Pétersbourg reçut l'ordre de se rendre à Constantinople et de veiller aux affaires de la Russie, qui jusqu'alors n'entretenait plus qu'un agent commercial, autrefois chargé d'affaires à Bucharest. La Porte ne fût pas insensible au plaisir que devait lui

causer cet accommodement momentané; elle avait le temps de s'occuper de son organisation nouvelle et d'opérer les réformes nécessaires. Elle se hâta de lever des troupes et de les exercer régulièrement. En même-temps elle fit construire comme par enchantement de vastes casernes destinées à les loger. Quelques officiers européens eurent mission de les instruire, mais on était loin encore de savoir exactement ce que l'on faisait.

Pour montrer quelle idée avaient les Turcs de la discipline et de l'organisation militaire, je crois qu'un exemple ne sera pas inutile. L'ancien capitan-pacha, aujourd'hui Seraskier-Kosrow, avait eu avec les Européens des relations fréquentes; pendant sa dernière et malheureuse campagne dans l'Archipel, il avait pris à sa solde un ancien sous-officier français, nommé Gaillard, et l'avait chargé d'exercer ses troupes régulières. Un officier vint, qui espérait concourir par ses connaissances à la nouvelle réforme, et qui fut admis comme instructeur du bataillon qu'avait levé le successeur de Kosrow. Animé du désir de se signaler et d'être utile, il formait de magnifiques plans de réforme et d'administra-

tion; bientôt après il comprit qu'il en serait réduit à faire exécuter de simples évolutions, et encore n'eut-il pas le bonheur de plaire à son chef. Un jour que celui-ci assistait à l'exercice, il fit venir l'instructeur et lui dit : « Te moques-tu de moi? Je te paie deux cents piastres par mois de plus que Kosrow ne donne à Gaillard, et tu montres à mes troupes précisément ce que l'on enseigne aux siennes; c'est du nouveau que je te demande; je suis fatigué de voir ces hommes rangés sur deux files exécuter toujours les mêmes mouvements. Je vais, *moi qui* ne suis pas militaire, te montrer qu'on peut faire mieux. » A ces mots, le grand amiral ôta sa longue robe, se saisit du fusil, puis faisant battre le tambour, marchant avec lenteur ou célérité, suivant le bruit de la caisse, il rangea sa troupe en rond, en ovale, en triangle, pensant à chaque manœuvre avoir fait une découverte nouvelle dans l'art militaire. Puis il sollicita l'approbation de l'officier, et lui demanda combien de jours encore il faudrait pour que sa troupe fut suffisamment instruite. Trois mois, répondit celui-ci. « C'est trop, dit le pacha; si vous, qui êtes des chiens de chrétiens, avez besoin de trois mois d'é-

tudes, grâces à notre sainte religion, nous devons en apprendre autant dans quinze jours; ainsi, vois si tu peux réussir dans cet intervalle; il faudra alors que je fasse manœuvrer mon monde devant notre Seigneur; et dans le cas où tu resterais, si je n'étais assez heureux pour obtenir son approbation, je te préviens que peu m'importerait ta qualité de Français, que je te considérerais comme mon serviteur et que je te châtierais comme tel ». On conçoit qu'un homme honorable ne pouvait rester à de telles conditions; aussi l'officier que je cite ne tenta pas l'expérience, et en fut pour ses frais de voyage et pour les dépenses nécessaires à son établissement.

Ainsi la formation de l'armée régulière n'était considérée par plusieurs hauts fonctionnaires que comme un moyen comme un autre de rassembler des hommes, et surtout comme une occupation agréable et divertissante. Lorsqu'il y avait une revue, et elles avaient ordinairement lieu à Dolma-Bagtché, près de la ville, une foule considérable ne manquait pas de s'y rendre; les femmes surtout s'y précipitaient, et, s'asseyant sur de petits tapis, elles fumaient tranquillement en considérant ce

spectacle nouveau. Il était peu du goût des hommes de les troubler dans leurs contemplations ; les plus âgés ne voyaient pas sans dépit l'introduction de ces mœurs étrangères, mais tous se taisaient, et leurs observations portaient plus ordinairement sur les formes plus ou moins gracieuses des jeunes soldats. On ne manquait pas, pendant ces exercices, de faire de fréquentes décharges d'armes à feu, et vus de loin, ils présentaient un spectacle assez majestueux. Les Turcs montraient quelque fierté de ces simulacres de guerre ; voyez, disaient-ils souvent aux Européens, combien nous serions redoutables, quelle quantité de soldats! c'est pour vous châtier que nous avons adopté cette nouvelle méthode, et, Dieu aidant, cela ne tardera pas. Ils ne manquèrent pas, le jour même de l'arrivée de M. Ribeaupierre, d'engager une fusillade beaucoup plus vive que de coutume, comme pour donner au nouveau venu une haute idée de leur puissance.

Si ces troupes n'étaient pas de nature à inspirer une grande crainte à des armées européennes, du moins elles entretenaient une grande sécurité dans cette ville siége de tant de désordres. Des patrouilles la parcouraient

se promener dans les rues de Constantinople, et retourner librement à leur poste, ou prendre du service chez les Turcs suivant leur fantaisie. Des capitaines marchands ont reconnu sur le port les mêmes corsaires grecs qui les avaient dépouillés en mer, sans pouvoir se faire rendre aucune raison.

Ce fut à l'époque de l'arrivée de lord Cochrane et du général Church que je me décidai à quitter Constantinople, où j'avais passé l'un des hivers les plus rigoureux dont on ait conservé le souvenir.. La neige qui n'y dure ordinairement que trois jours, couvrit la terre pendant plus de trois semaines; puis succédèrent des nuages qui pendant près de deux mois se répandirent sur la ville, et y entretinrent une pluie fine qui occasiona une espèce d'épidémie dont furent atteints la plupart des Européens. C'était le vent du nord qui amenait la neige; celui du sud apportait les nuages et les brouillards. En me rendant à Therapia pendant cette saison, je remarquai que, lorsque la pluie était le plus abondante, le vent du nord dominait à l'embouchure de la Mer-Noire tandis que celui du sud soufflait à Constantinople; je pensai que les nuages re-

foulés par le vent du sud étaient arrêtés par celui du nord, qui ne leur permettait pas de franchir les Balkans, et que c'était à cette cause que l'on devait attribuer la constance avec laquelle ils se maintinrent pendant un temps si considérable.

Je ne quittai pas toutefois Constantinople sans avoir fait une excursion dans ses environs; j'allai voir les aquéducs de Justinien, que je n'avais pas visités à mon premier passage, puis les *bendes* ou grands réservoirs d'eau qui les alimentent. Pour faire cette course nous partîmes à pied, nous nous rendîmes à Pyrgos, puis à Bellegrade; nous traversâmes une petite montagne pour descendre dans la vallée de Bujukdéré, enfin nous cotoyâmes le littoral de l'Europe jusqu'à Arnaout-Keui d'où nous revînmes directement à Péra.

[redacted]

CHAPITRE VI.

DÉPART DE CONSTANTINOPLE. — BROUSSE. — BAINS TURCS. — EAUX MINÉRALES. — FILLES PUBLIQUES — DÉPART POUR SMYRNE.

Je devais me rendre à Smyrne, et je préférais suivre la route de terre plutôt que de m'embarquer. Cette fois, du moins, je n'étais pas seul pour voyager; M. le baron Rouen, aujourd'hui résident du Roi en Grèce, avait été envoyé en mission à Constantinople, et devait aussi aller à Smyrne; nous résolûmes de faire le chemin ensemble, et, après les préparatifs nécessaires, nous louâmes une des barques qui conduisent aux îles des Princes, et nous nous dirigeâmes vers la plus grande d'entre elles. Nous suivîmes d'abord la côte d'Asie, et nous arrivâmes dans la soirée, sans autre accident qu'un mât qui avait été rompu par l'impétuosité du vent du nord, et que nous fûmes obligés de réparer en route. L'île où nous

abordâmes n'est habitée que par des Grecs. Un Turc est là, vivant dans un café, et qui paraît chargé de les surveiller. Le lendemain à la pointe du jour nous nous embarquâmes de nouveau, et le soir nous étions arrivés à Moudania, petite ville sur la mer de Marmara. Cette ville est peuplée moitié par les Grecs, moitié par les Turcs; on y a établi une douane. Ses environs sont bien cultivés et le paysage est très pittoresque. Cependant les fièvres y sont endémiques pendant le printemps, et les habitants prétendent qu'elles ne dominent que dans la partie où habitent les mahométans. Le quartier grec n'en est pas atteint. Le jour suivant nous parvînmes à Brousse, qui n'en est éloigné que de quatre lieues, et nous nous rendîmes chez M. Crépin, négociant français, auquel nous étions recommandés.

Brousse, l'ancienne Prusia, capitale de la Bithynie, est située au pied du mont Olympe, et domine une vaste plaine, couverte de plantations de mûriers. On compte dans cette ville cent vingt-cinq mosquées et un grand nombre de caravansérails; je ne sais quelle est sa population, mais je suppose qu'elle s'élève au-

dessus de cent mille âmes. La citadelle commande la ville ; on peut y remarquer d'anciennes murailles de construction grecque ; elle renferme les tombeaux d'Orcan et d'Osmanjik, que l'on a recouverts de schalls de Cachemire ; le Turc qui nous y conduisit nous fit voir une croix qui était encore peinte dans une ancienne église convertie en mosquée, et où l'on a élevé ces mausolées.

Les monuments les plus remarquables que l'on trouve à Brousse sont les bains thermaux, situés à quelques pas de la ville, et presque tous placés de manière à faire supposer que les eaux qui les alimentent proviennent de la même source, bien que ce ne soit pas là l'opinion des habitants. Ces eaux thermales ont une odeur sulfureuse et sont plus ou moins limpides ; leur température s'élève de 60 à 70 degrés Réaumur. Elles déposent une grande quantité de calcaire coloré par de l'oxide de fer. J'ai remarqué qu'elles surgissaient entre du calcaire secondaire et une couche d'argile siliceuse qui est placée immédiatement au-dessous.

La manière de prendre ces bains est la même que celle qui est en usage dans tout

abordâm

Turc est ... espèce de

chargé ... pour se re-

pointe ... usse ensuite

nouv ... pérature est

dani ... ap et on en-

Cett ... eur est de 36°

moi ... est entièrement

ne. ... trouve un réser-

pa ... u il y a le plus

fi ... vé est en pierres.

... mpérature on ré-

... s dalles, et il s'é-

... peur qui obscurcit

... une transpiration

... s minutes de trans-

... ain chausse un gant

... au des baigneurs,

... avonne. L'opération

... e craquer les diffé-

... exécuter des mouve-

... e ressortir les parties

... vent serrées entre les

... r a soin de suivre la

... ifférentes cérémonies

... urs se plongent dans

... autres qui ne peuvent

en supporter la température, se font jeter sur le corps de l'eau mélangée. Quand tout est terminé on s'enveloppe d'un drap et l'on met une serviette sur la tête pour rentrer dans la première pièce, où l'on se repose quelques moments avant de sortir. On ne saurait trop louer cette pratique hygiénique. Quand on n'y est pas habitué elle fatigue un peu, mais du moins elle est un préservatif puissant contre un grand nombre de maladies. Je n'ai jamais vu les Turcs se plaindre de rhumatismes, de la goutte, et je n'ai que fort rarement observé chez eux des maladies cutanées. Je ne pense pas cependant que l'on doive leur attribuer, comme on le fait généralement, l'absence de cette dernière affection. Les bains sont en effet autant en usage en Perse qu'en Turquie, et cependant les maladies cutanées s'y trouvent fréquemment.

Les bains ne sont pas seulement un usage utile en Turquie, ils entrent pour beaucoup dans les plaisirs des Orientaux. Plusieurs y passent une partie de la journée à causer entre eux, à fumer et à prendre du café; quelques-uns même y prennent leur repas. Les femmes s'y rendent à d'autres heures que les hommes

et s'y livrent aux mêmes divertissemens. Du reste, tout s'y passe avec une assez grande décence; malheur aux curieux qui chercheraient à s'y introduire ou y entreraient par mégarde quand les femmes sont rassemblées; chacune d'elles s'armerait des pantoufles, qu'on laisse à la porte, et l'indiscret ne se déroberait pas aisément à leur colère.

Les bains sont mis à la portée de toutes les fortunes, et les pauvres peuvent en jouir aussi bien que les riches; il n'en coûte que quelques paras pour la plupart; mais quand un homme distingué s'y rend, c'est toujours avec une sorte de pompe, et il fait une action religieuse en donnant des sommes considérables. Galib-Pacha, d'Erzerum, payait cinq cents piastres chaque fois qu'il prenait un bain, et il n'était ni le plus riche ni le plus généreux des pachas. Quelquefois des particuliers retiennent le bain pour eux seuls, et en sont quittes pour quatre ou cinq francs. C'est le vendredi que les maîtres des bains font la meilleure recette; ce jour est le dimanche des Turcs. Chaque semaine les mahométans doivent cohabiter avec leur femme, d'après la loi du coran; ils choisissent de préférence la nuit du jeudi au

vendredi, par esprit de religion. Aussi le vendredi matin voit-on les femmes accourir au bain, portant chacune leur petit paquet de hardes et se complimentant dans les rues. C'est une manière de donner à leurs maris une réputation de bons mahométans.

Les bains sont une fondation pieuse et on les élève rarement par spéculation; ils appartiennent soit aux communes soit au gouvernement; la plupart sont aux mosquées et rentrent dans les biens de Vakouf; il y en a peu à des particuliers. On les afferme à un prix fort modéré, et souvent le soumissionnaire les fait desservir par des esclaves plutôt que par des domestiques loués; ils préfèrent employer les Géorgiens à ce service.

La plupart des bains de Brousse appartiennent au gouvernement; le plus beau de tous, Eski-Kaplidja, est un bâtiment évidemment de construction grecque. Les autres se nomment Yeni-Kaplidja, Kaïnardjé, Kukurdli, Hadji-Moustapha. Tchékirgué est situé beaucoup plus loin. Du reste les Turcs tirent peu d'avantage de ces eaux thermales; il n'en est que très peu qui se rendent à Brousse pour en profiter. Les étrangers, au contraire, et

même les Grecs y vont exprès pour se guérir; les Turcs n'y voient que l'avantage de se procurer de l'eau chaude sans allumer de feu. Aussi n'attirent-elles pas, à beaucoup près autant de monde que pourraient le faire supposer leur abondance et le charmant paysage qu'offrent leurs environs. Les bains, quoique d'une construction vaste et élégante, sont sales et mal tenus, et sous ce rapport ne valent pas à beaucoup près ceux de l'orient de l'empire, de Trébizonde, de Sivas et d'Erzeroum.

Brousse est peut-être la seule ville où l'on rencontre des filles publiques mahométanes connues du gouvernement; c'est là que l'on exile toutes celles que l'on trouve exerçant à Constantinople leur infame profession; elles marchent la figure découverte, les joues grossièrement fardées et ornées d'une grande quantité de mouches et de dessins tracés avec une épingle et de la poudre à canon. Quelques pièces d'or sont attachées à leurs cheveux; leur front est décoré d'une couronne de sequins.

On récolte à Brousse des fruits de toute espèce et on y fait d'assez bon vin. Mais la

soie forme le meilleur produit du pays ; elle alimente des manufactures considérables d'étoffes qui servent à vêtir la plupart des habitants. Chacun peut s'habiller pour une somme de soixante piastres (environ vingt-cinq francs). On en fait la robe des hommes et des femmes, ainsi que des pantalons pour ces dernières. Une grande partie de la soie s'exporte encore à l'étranger; on lui faisait prendre autrefois la route de Smyrne, mais la Porte, ne voulant pas être privée du droit de douane, avait ordonné que Constantinople eût le monopole de ce commerce. Du reste cette soie, connue sous le nom de soie-de-Brousse, n'est pas seulement récoltée dans les environs; on en apporte de toutes les parties de l'Asie et il en vient jusque de la Perse. Aussi est-il difficile d'apprécier ce que ce produit peut ajouter aux richesses du pays. On l'évalue à vingt millions de piastres par année.

On prétend que l'Olympe a sept cent cinquante toises de hauteur; les neiges n'y sont pas perpétuelles; la montagne est couverte de pins presque jusqu'à son sommet, qui est couronné par un plateau assez étendu, où

croît un gazon ras; autrefois il y avait un lac, mais un jour il disparut et ne se forma pas de nouveau; à la même époque le *Niloufer*, rivière qui baigne la plaine de Brousse, s'accrut considérablement et fit de grands ravages. La chaîne de l'Olympe est formée de marbre, et c'est cette pierre qu'on emploie en plus grande partie pour paver la ville et les routes qui y aboutissent; plus on s'éloigne de la cime plus ce marbre devient noirâtre; enfin il prend une apparence schisteuse. Le sommet de la montagne est de granit gris. Les deux chaînes qui renferment la vallée de Brousse vont de l'Est à l'Ouest. C'est aussi la direction du *Niloufer*; cette rivière, qui se jette dans la mer de Marmara, est nommée par les Turcs Delbi-Tchaï (fleuve fou). Lors de la fonte des neiges elle s'élève considérablement et inonde la plaine, qui paraît alors former un vaste lac. Tel était le spectacle qu'elle nous présenta pendant notre résidence. Des pluies continuelles nous forcèrent à séjourner pendant trois jours et nous empêchèrent de faire les excursions que nous aurions désiré. Nous parcourûmes la ville et les bazars, qui ne présentaient rien autre chose que ce que

[redacted]

l'on voit dans toute la Turquie; le gouvernement de Brousse dépendait de Constantinople et l'on y exerçait aussi des troupes à l'européenne.

On compte deux jours et demi de distance entre Brousse et Guévé, ce qui, vu la difficulté des chemins tracés à travers la chaîne nord de la plaine, peut faire environ quinze lieues; on compte vingt heures jusqu'à Kutaieh, douze jusqu'à Mohalich, quatre jusqu'à Moudania; la population est composée en partie de mahométans; on y trouve des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Quelques Européens s'y rendent pour s'occuper d'achats de soie. Ce sont des agents des maisons de Constantinople. C'est dans cette ville que le divan avait envoyé plusieurs Grecs du Fanar, lorsqu'éclata la révolution; on y remarquait le prince Callimachi et d'autres personnes qui avaient rempli des emplois importants. Tous vivaient de quelques revenus que leur avait laissés la Porte. Je ne pourrais que dire et répéter sur leur compte ce que j'ai déjà dit sur ceux de leurs compatriotes que j'avais vus à Amassia. Comme eux ils avaient le privilége de porter un costume particulier; comme eux

ils regrettaient leur ancienne position ; comme eux ils formaient un parti invariablement dévoué aux Turcs et ennemi de l'affranchissement de leurs compatriotes.

Nous louâmes à Brousse le nombre de chevaux nécessaire pour nous rendre à Smyrne, et après avoir pris congé de notre compatriote, dont l'hospitalité et les prévenances nous avaient été si agréables, nous prîmes la route de Mohalich.

[redacted]

CHAPITRE VII.

DÉPART DE BROUSSE. — BACH-KEUI. — APOLLONIE. — ANTIQUITÉS DE CETTE VILLE. — LAC APOLLONIUS. — MOHALICH. — MÉDECIN FRANC. — FÊTE TURQUE. — MAGNÉSIE. — ARRIVÉE A SMYRNE.

On compte six lieues de Brousse à Bâch-Keuï, village situé sur la route de Mohalich. On traverse d'abord le dernier embranchement de l'Olympe, puis on suit un chemin assez uni à travers des campagnes bien cultivées et fertiles en grains. Le village est petit, sale et habité par des Grecs. Nous eûmes toutes les peines du monde à trouver une chambre obscure pour y passer la nuit, et sans la précaution que nous avions prise de porter des provisions nous n'aurions pu trouver rien à manger. Nous étions encore à six lieues de Mohalich, et les habitants nous conseillèrent de nous y rendre plutôt par le lac qu'à cheval; pour cela nous devions aller jus-

qu'à Apollonie, que l'on nomme encore Apolouna. La route ordinaire longe le bord du lac, tandis que la ville est située à son extrémité et qu'on la laisse à gauche. C'est pour cela sans doute qu'elle n'a pas été décrite. Nous y parvînmes après beaucoup de peine; l'humidité du terrain était telle, que nos chevaux s'enfonçaient à chaque instant dans les terres grasses et dans les marécages qui séparent Bâch-Keuï des bords du lac; en y arrivant, nous aperçûmes une grande quantité d'hommes qui malgré le froid se tenaient dans l'eau pour y pêcher des carpes d'une grosseur énorme, qu'ils envoient ensuite au marché de Brousse. Ils les vendent là par quartiers; j'en ai vu qui avaient de cinq à six pieds de longueur. Enfin nous entrâmes à Apolouna, après avoir traversé un pont en bois qui sert de défense à la ville; lors des grandes eaux elle est tout-à-fait isolée, mais ordinairement elle est jointe au continent par une langue de terre. La partie occidentale est toujours baignée par le lac, dont la profondeur est assez considérable de ce côté.

J'ai vainement cherché dans les anciens auteurs quels rapports pouvaient exister entre

l'ancienne Apollonia et celle dont je parle; il m'a semblé que la distance de 300 stades, qui d'après Strabon la séparait de Pergame, n'était guère que la moitié de celle qui sépare aujourd'hui ces deux villes. Ce ne peut être cependant que celle-là, car la ville d'Apollonis, la seule qui ait quelque similitude de nom, se trouve près de Sardes, au pied du mont Tmolus, nommé aujourd'hui Bouz-Dagh par les Turcs. Apollouna est une ville de deux mille ames, habitée par des Grecs et des Turcs, qui pour la plupart s'adonnent à la pêche. Son étendue étant limitée par les eaux, elle a peu souffert des changements qu'apporte le temps. De fortes murailles l'entourent de tous les côtés, et elle couvre entièrement l'ilot sur lequel elle est bâtie. Nous abandonnâmes là nos montures, et, moyennant la valeur de cinq francs, nous louâmes une barque assez grande pour nous transporter. Comme nous tournions un des bastions, j'aperçus une inscription et une fresque de la plus grande élégance. C'étaient des têtes de taureau jointes par des guirlandes, et surmontées de rosaces. M. de Rouen, qui connaissait l'Italie, prétendait que dans ce pays il n'avait rien vu de plus gracieux en

ce genre. Nous ne pouvions guère nous arrêter pour copier l'inscription sous les yeux des Mahométans qui nous observaient; cependant nous en déchiffrâmes les lettres suivantes; il fallut en omettre plusieurs cachées sous l'herbe qui avait cru le long de la muraille. Je ne crois pas qu'elles forment un sens, cependant il y aurait peu de chose à ajouter. J'ai laissé les intervalles où manquent les lettres.

ΙΣΑΡΤΡΑΙ ΑΝΟΣΑΥΣ ΟΒΟΥΣ ΘΕΟΥΝΕΤ ΙΙΙ ΠΑΕΙΚΑ

Je regrette vivement que nos affaires ne nous aient pas permis de faire un plus long séjour dans cette ville, et j'invite les voyageurs à la visiter avec plus de soin, car c'est une de celles qui, comme je l'ai dit, ont dû éprouver le moins de changements. Mais, pour cela, il faut être préparé à un séjour, et trouver quelque prétexte de résidence.

Le lac Apollonius a huit lieues de longueur sur cinq de largeur; il est placé entre deux ramifications de l'Olympe, et pour y arriver de Brousse, nous avions été obligés d'en franchir une. Vers l'occident, il touche aux monticules de Mohalich; il n'y a pas de vents dominants, mais des bourasques s'élèvent de tous

côtés, et, avec une promptitude incroyable, on passe du calme à la tempête. Sur les bords sont plusieurs villages et une ville nommée Loupad qui lui donne aussi son nom. Les villages principaux sont *Kalaatch* et *Global*. Kalaatch est abandonné, mais on y voit des restes de fortifications d'un genre sévère, comme toutes celles qu'ont construites les Romains; assez semblables d'ailleurs à toutes celles que l'on trouve plus tard à Magnésie. Quant à Global, c'est un îlot joint à la terre par un pont en bois au-dessous duquel nous passâmes. On y voit quelques maisons et d'anciennes murailles en briques. Sur la surface du lac s'élèvent une île et quelques îlots abandonnés; un homme seul était venu s'établir dans l'île principale où il a été enterré; les lauriers roses, l'olivier et le figuier croissent spontanément dans toutes les campagnes que l'on peut découvrir; rien de si beau que l'aspect du lac, lorsqu'on regarde à l'orient; vers l'occident, au contraire, on n'aperçoit que les plaines de Mohalich qui, bien que fertiles, n'offrent pas un coup-d'œil agréable.

Les eaux du lac étaient si élevées vers le 15 du mois d'avril que nous débarquâmes à

une portée de fusil de Mohalich, tandis que la plupart des cartes l'en éloignent de trois à quatre lieues.

Mohalich est une ville de quatre mille habitants dont l'industrie consiste dans la culture du mûrier et de la vigne. Il y a bon nombre de Grecs et d'Arméniens qui y font le commerce et on élève le produit de la soie à 2,400,000 piastres. Nous allâmes d'abord dans un assez beau caravanserail situé au milieu de la ville; mais un Arménien auquel nous étions recommandés nous engagea à passer la nuit dans sa maison. Cela signifie qu'il nous plaça dans sa plus belle chambre, qu'il nous fit servir ce qu'il avait de meilleur, qu'il veillait à ce que nous eussions tout ce qui pouvait nous plaire, et que nous aurions pu rester plusieurs jours sans qu'il changeât ses manières à notre égard, et sans qu'il mît plus d'ostentation et moins de cordialité dans ses procédés. Il crut entre autres choses nous faire grand plaisir en envoyant chercher un homme qui exerçait sans scrupule la médecine comme docteur français et en l'invitant à dîner avec nous. Ce pauvre diable, qui était Génois, se présenta d'un air piteux; à peine était-il

capable de parler; ses vêtements étaient en lambeaux; il vivait plutôt de la charité publique que de sa pratique. Je lui fis quelques questions sur les maladies endémiques qui règnent au bord de la mer de Marmara; mais il parvint à nous faire comprendre qu'il n'était pas plus médecin que français. Il ne laissait pas toutefois de se croire de beaucoup supérieur à l'hôte dont il mangeait le dîner avec un appétit remarquable. Il n'aurait pas échangé son chapeau crasseux et sa redingote trouée contre le vêtement de l'Arménien quand bien même il aurait dû comme lui tenir bonne maison et se livrer à des spéculations qui demandent du savoir et de l'intelligence. M. de Rouen, peu habitué à rencontrer les Francs errants dans l'Asie, ne pouvait revenir de l'impudence de celui-là, et cependant les habitants ne s'en apercevaient pas; il pourra pendant longues années encore exercer son industrie sans contrainte aucune. Cet art si noble et si beau, à l'exercice duquel aucune science n'est étrangère, qui exige tant de travail et d'observations que l'imagination s'en effraie, cet art qui a pour devise, *ars longa, vita brevis*, n'est pas plus considéré en Orient qu'une autre

profession. La meilleure raison pour obtenir la confiance est d'être fils d'un docteur, parce qu'on suppose alors que l'on a reçu de lui quelque merveilleux secret; de même qu'un cordonnier ou un rôtisseur seront d'autant plus respectables qu'ils auront appris leur métier dans la boutique de leur père. Mais si l'on n'a pas l'avantage de compter des médecins parmi ses aïeux, il faut au moins avoir servi chez quelque praticien, c'est-à-dire qu'il faut lui avoir préparé sa pipe et son café, lui avoir présenté ses habits, l'avoir vu composer ses médicaments; alors on est usta (maître), et on peut espérer quelque succès. Les médecins européens de Constantinople sont ordinairement obligés de se servir d'interprètes, et ceux-là ne manquent jamais après quelque temps de les supplanter près de leurs pratiques. Il en est qui se répandent ensuite dans l'intérieur, et notre homme de Mohalich était fort probablement dans ce cas. Voilà où en est en Turquie l'art médical.

Nous partîmes de Mohalich pour nous rendre au petit village de Sousouguerli. Nous traversâmes la rivière du même nom qui coule à son pied, partie en bateau, partie à gué,

[redacted]

parce que les débordements avaient recouvert la plaine au-dessous du village. Elle entraînait dans son cours une quantité d'arbres qu'elle avait déracinés et des roches détachées des montagnes. Ces roches étaient primitives, de granit gris et de marbre. Jusque là nous avions suivi une grande plaine coupée par des étangs et à peu près inculte. On voyait au loin sur la gauche des aqueducs pyramidaux pareils à ceux qui portent l'eau à Constantinople. Toute la plaine était sur du calcaire grossier blanchâtre. On compte sept heures de Mohalich à Sousouguerli, de huit à neuf lieues communes.

De Sousouguerli à Mendehora on a huit lieues de chemin à travers des montagnes dont la cime la plus élevée se nomme Kal-dagh. Sur la gauche sont d'épaisses forêts; ce pays est presque désert, on ne voit d'habitations que sur le revers méridional; encore Mendéhora n'est-il qu'un bien misérable village. Les montagnes sont de calcaire et de granit. Le lendemain nous arrivâmes à un petit village nommé Jelemboch, dont les environs sont bien cultivés; il est remarquable par la quantité d'émerillons qui y habitent comme font

[illegible] quantité de petits
[illegible] qui vivent sous les fen-
[illegible] situés près du village.
[illegible] arrivée, un individu auquel
[illegible] ement heureux régalait
[illegible] choisit pour local une des
[illegible] maison de poste où nous ha-
[illegible] ment il ne nous invita
[illegible] repas consistait en un pilau
[illegible] cuire sur la place publi-
[illegible] immense chaudière de cuivre.
[illegible] de pelles en bois remuaient
[illegible] qu'il ne brûlât; dans un autre
[illegible] rôtir un mouton tout entier.
[illegible] invitation était aussi simple que
[illegible] un mahométan étant arrivé,
[illegible] village qu'il rencontra lui dit
[illegible] *a fête, viens et mange*, et il se
[illegible] les autres conviés. Dès que
[illegible] couché et que chacun eut fait
[illegible] les enfants et les femmes du

[redacted]

village accoururent armés de plats d'une assez grande capacité pour la famille entière et prirent la première part du festin. Quelquefois ils disputaient sur la quantité. Les hommes se réunirent à part, et leurs plaisirs ne furent pas plus bruyants que de coutume. En deux heures ils eurent expédié leur mouton et la partie du pilau qu'ils s'étaient réservée; ils avaient pris leur café et s'étaient retirés sans que nous les eussions entendus, bien que nous fussions dans la chambre voisine.

Je ne négligerai pas cette occasion de citer un fait que je ne crois pas sans importance parce qu'il prouve ce que peuvent sur la santé une vie sobre, des habitudes simples et un exercice modéré. Bien que la viande ne soit pas chère en Turquie, la plupart des Turcs n'en mangent que rarement; leur nourriture habituelle est le riz et le laitage; cependant quelque quantité de chair qu'on leur présente il est rare qu'ils ne la finissent pas. On cite des individus capables de manger un mouton de moyenne grosseur dans un seul repas. Moi-même j'ai pris le plaisir d'en acheter quelquefois pour la valeur de trois ou quatre piastres (2 francs). C'était alors un spectacle curieux que

de voir la joie qui se répandait parmi les muletiers; le plus considéré d'entre eux s'armait de son coutelas, tournait la tête de la victime vers la Mecque, faisait une courte prière en retroussant sa barbe et ses moustaches, puis mettait à mort la pauvre bête en invoquant le nom du *Dieu puissant et miséricordieux*. Tous se plaisaient à préparer le repas en commun; mais, quelque restreint que fût leur nombre, je n'ai jamais vu qu'il restât du mouton autre chose que les os et la peau; et pourtant aucun des conviés n'était incommodé d'une nourriture si différente de celle qu'ils prennent ordinairement. Il n'est personne qui, ayant une fois assisté à ces festins, ne se soit cru reporté aux temps de l'antiquité, qui n'ait cru voir encore Agamemnon et Diomède faisant des sacrifices aux Dieux immortels, immolant eux-mêmes les victimes, présentant au feu les chairs attachées à leurs dards, ou les faisant cuire sous la cendre. Ces vastes appétits feraient presque ajouter foi aux merveilleuses histoires que l'on nous a transmises, et la fable de Milon de Crotone trouverait en Asie peu de contradicteurs.

La plus forte journée que nous fîmes est

·h à Palamout ; nous étions entrés
ı dans les montagnes, et après avoir
Hyllus nous étions montés sur le pic
.tué Ak-Hissar, village où se croisent
.rs routes et où nous arrivâmes un jour
.urché ; avant d'y parvenir nous avions
in petit lac qui n'est pas porté sur les
.es. Nous marchions sur le calcaire, et une
.aussée était élevée à travers des bouquets
pais de bois et sur un terrain marécageux.
Ensuite nous descendîmes sur le revers méridional et nous arrivâmes à notre destination par une plaine assez douce ; le village de Palamout, qui se présente d'une manière assez agréable, est baigné par un ruisseau limpide ; il domine une belle plaine qui se joint à celle de Magnésie ; nous avions fait neuf lieues jusqu'à cette station ; il nous en restait douze à faire pour nous rendre à Magnésie ; nous partîmes de fort bonne heure, et après avoir traversé quelques monticules, nous aperçûmes la grande chaîne de montagnes qui la dominent et la séparent de celle de Smyrne. Nous passâmes en bateau la rivière de Sarabad. L'hiver régnait encore à Constantinople lors de notre départ ; nous trouvâmes dans la plaine de

Magnésie toutes les chaleurs de l'été, et ce changement subit de climat ne laisse pas de nous incommoder.

Magnésie, que l'on nomme aujourd'hui Manissa, est une grande ville gouvernée par un Musselim; on porte sa population à quarante mille ames. Une magnifique chaussée antique conduit jusqu'à ses portes où l'on voit une forteresse abandonnée et construite en briques cuites. Cet ouvrage est évidemment un travail romain. Il en est de même de la citadelle, dont on ne voit plus que quelques murailles délabrées qui paraissent sur les flancs de la montagne. Nous allâmes nous établir dans un beau caravansérail placé au milieu du Bazar où nous reçûmes la visite de quelques Grecs qui voulaient nous vendre des médailles. Nous reconnûmes l'un d'entre eux pour un Tiniote, à cause du privilége qu'il avait de porter un chapeau avec son vêtement oriental. Dès le lendemain, nous partîmes pour Smyrne, qui est à huit lieues de distance; nous suivîmes d'abord la direction des montagnes, puis tournant au sud nous nous élevâmes jusqu'à leur sommet. Elles étaient entièrement formées de granit qui quelque-

[redacted]

fois se délitait; les cristaux de feld-spath étaient décomposés et la roche avait une apparence rougeâtre. Nous arrivâmes ensuite au joli village de Sédi-Keuie; enfin nous entrâmes dans cette vaste forêt d'oliviers qui couvre Smyrne. C'était un jour de fête, et nous remarquâmes un mouvement et une apparence de gaîté bien rares dans les villes mahométanes. Des Arméniens montés sur des ânes osaient se promener seulement pour leur plaisir, tandis que des matelots appartenant aux différentes flottes ne craignaient pas de se *commettre* sur des chevaux. Quand nous fûmes plus près nous vîmes le pont des caravanes couvert d'une suite de promeneurs; un mélange singulier d'Européens, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Turcs, de militaires et de bourgeois nous offrait un de ces spectacles que l'on ne trouve qu'en Asie, et qu'aucune ville ne présente d'une manière aussi complète que Smyrne. Nous eûmes bientôt traversé le quartier des Juifs et des Arméniens pour entrer dans la rue des roses, quartier habité par les Francs; des dames élégamment parées se tenaient à leurs fenêtres, ou étaient assises devant leurs portes, tan-

dis que les habitations présentaient l'apparence du luxe et de la richesse. Tout nous aurait fait supposer que nous nous trouvions dans une ville d'Italie; la pureté et la fraîcheur de l'air, les gestes et l'abandon des habitants, et jusqu'aux voix glapissantes qui faisaient retentir cette langue grecque si forte et si cadencée.

[redacted]

CHAPITRE VIII.

SMYRNE. — POPULATION. — COMMERCE. — CAUSES DE LA DÉCADENCE GÉNÉRALE DU COMMERCE A SMYRNE ET DANS LE LEVANT. — SYSTÈME DES QUARANTAINES. — IMPORTANCE D'UN LAZARET AU HAVRE.

Smyrne est bâtie au pied d'une montagne aride formée d'un calcaire jaunâtre; cette ville contient de cent vingt à cent cinquante mille ames; les Turcs y sont en plus grand nombre, puis les Grecs, les Arméniens et les Juifs. Le nombre des familles franques ne s'élève guère au-delà de cinq cents. Cette ville, sans être belle, présente un aspect agréable; quelques maisons bien bâties appartiennent pour la plupart aux Européens et forment un assez joli quartier; vers le nord sont des jardins très-bien cultivés; au sud, une caserne élevée pour les nouvelles troupes et quelques fortifications. Elle ne renferme aucun monu-

ment remarquable, et quoique célébrée par la plupart des voyageurs elle serait loin d'être une des plus remarquables cités de l'Asie, si sa situation avantageuse au fond d'un beau golfe, ses relations faciles avec l'intérieur ne la rendaient le centre d'un grand commerce. Mais ce qui fait de Smyrne le séjour le plus agréable de l'orient, c'est l'extrême liberté dont on y jouit, cette végétation active, cet air pur, cette brise qui chaque jour s'élève pour tempérer la chaleur du climat; ce sont ces flottes de l'Europe, qui, toujours en station dans le port, protègent efficacement les familles et le commerce. Aussi les Turcs n'ont-ils pas à Smyrne l'insolence qui les caractérise ailleurs; les Grecs et les autres Rayas y jouissent d'un bien-être, d'une aisance qu'ils ne pourraient se procurer dans d'autres parties de l'empire. Un des grands avantages de cette résidence est aussi la facilité de la vie. Toutes les denrées y sont à bon compte; des familles nombreuses vivent à leur aise avec des revenus qui ailleurs suffiraient à peine à deux ou trois personnes. Je me suis assuré par exemple que les dépenses d'un individu turc vivant à la campagne

ne s'élevaient pas au-delà de trente paras par jour, ce qui fait environ douze sous; il se nourrissait cependant comme tous les autres.

Smyrne a beaucoup perdu de son importance commerciale et je ne crains pas de l'attribuer en grande partie à la concurrence qu'à établie Mehemed-Ali pacha d'Egypte, et au monopole de la soie, dont on a gratifié Constantinople. Ces deux articles entraient pour beaucoup dans les exportations; on pourrait ajouter, comme un autre article qui a pris une direction différente, le cuivre que les marchands de Cahissarié envoient plus volontiers à Tarsous. Mais aucune concurrence ne peut s'établir sur les fruits secs, et Smyrne restera long-temps encore la capitale des figues et des raisins. Pendant l'année 1827, on avait compté jusqu'à trente bâtiments Anglais qui ne faisaient pas d'autre chargement; je ne sais combien il y en avait des autres nations. A l'époque de la récolte, c'est un curieux spectacle que le mouvement qui règne sur la place; partout de longues caravanes de chameaux qui obstruent tous les passages; sur le port, dans les magasins, on voit la population entière occupée à mettre

en ordre les boîtes dans lesquelles on renferme les fruits. Les autres exploitations sont la valonée, la laine, la laine de chevron, des graines jaunes, des galles, quelques gommes, du salep, de la cire jaune, des éponges. On porte en échange à Smyrne du sucre, du café, de l'indigo, des fers, de l'étain, qui forment les chargements les plus considérables; l'Angleterre fait la plus grande partie de ce commerce. Les Allemands envoient les draps de Belgique et de Saxe, des étoffes de la Suisse, du zinc, du laiton, et plusieurs espèces de papiers. Quant à ce que l'on appelle pompeusement *le commerce français du Levant*, il ne se compose que d'assez minces cargaisons dont les pacotilles forment la partie principale.

Il existe à Smyrne et dans les environs un nombre assez considérable de métiers qui servent à fabriquer des cotonnades que l'on vend à assez vil prix pour exclure toute concurrence; on n'emploie pour cela que les cotons filés du pays. On fait aussi à Smyrne des étoffes rayées de jaune et de blanc, que l'on nomme *mouhabet-hani*; ces étoffes sont d'une durée remarquable. Parmi ces produits de l'industrie il ne faut pas omettre les brocarts d'or

[redacted]

et d'argent, qui rivalisent pour la beauté avec ceux des manufactures de Lyon. Cependant la population s'adonne plus particulièrement à l'agriculture; aussi les environs de la ville et les villages circonvoisins sont-ils bien cultivés.

Parmi ces villages on distingue Bournabat, où la plupart des Francs ont leurs maisons de campagne. Ces maisons servent aussi de refuge en temps de peste, et sont divisées à peu près comme les bastides de Marseille : chacune est ceinte de murs, et contient ordinairement un petit *jardin*. Il en est qui ont dû coûter pour leur construction des sommes considérables; elles avaient été bâties lorsque le commerce était plus florissant qu'aujourd'hui. Après Bournabat on cite Boudja et Sedi-Keuie comme les lieux de retraite les plus agréables. Pendant l'été, les familles abandonnent la ville et se retirent à la campagne; les hommes s'y rendent le samedi pour y passer le dimanche. On ne saurait concevoir dans notre Europe, où la variété des affaires et des plaisirs tend à isoler les hommes et enfante l'égoïsme, de quelle douceur d'existence on jouit dans le Levant, surtout quand on réside à la campa-

gne. J'allai passer quelques jours à Bournabat, et je fus frappé de l'union qui régnait entre tous les habitants, comme aussi j'admirai l'accueil bienveillant qu'ils faisaient aux étrangers. Français, Anglais, Italiens, tous vivaient dans la plus grande concorde, et cet assemblage de personnes des différentes nations prêtait un grand charme à la société. C'est à ce mélange que les Levantins doivent une grande supériorité sur les habitants des autres pays. On peut remarquer, en effet, qu'ils ne sont jamais déplacés nulle part, qu'ils ont des connaissances variées, et qu'ils ne sont dominés par aucun de ces préjugés nationaux dont bien peu d'hommes sont exempts. Habitués dès leur enfance à voir des étrangers de tous les rangs, ils connaissent leurs usages et leur langue. Il n'en est aucun qui ne parle le grec, l'italien, le français, souvent même l'anglais et le turc. Ils ont moins étudié que nous la littérature et les sciences, mais je crois que les connaissances pratiques qu'ils acquièrent sont préférables à l'éducation routinière que nous recevons. Quant aux femmes, il est rare qu'elles aient une grande éducation; plusieurs même ne savent pas écrire. Mais vi-

vant de bonne heure dans le monde, parlant avec une égale facilité toutes les langues, je ne sais si elles ne gagnent pas du côté de la grace et du naturel. Il n'en est pas une qui, transportée en Europe, s'y fit remarquer par un mauvais ton, par des manières gauches et empruntées, tandis qu'une Française ou une Anglaise, conduite hors de sa patrie, conserve toujours des formes étrangères.

Il est impossible que la douceur et la facilité des mœurs qui dominent à Smyrne n'aient pas d'influence sur les relations commerciales; aussi voyons-nous que, lorsqu'un négociant fait de mauvaises affaires, ses confrères, loin de chercher à l'accabler, s'empressent de le secourir. Ce cas a dû se présenter bien des fois pendant ces dernières années où le commerce a nécessairement souffert des coups que lui ont portés le pacha d'Égypte, la piraterie grecque et la politique. Mais les Français sont ceux de tous les Européens qui ont eu le plus à souffrir. J'entrerai à ce sujet dans quelques détails qui, je pense, ne seront pas inutiles. On verra ce que c'est que ce commerce français que l'on suppose si prospère. On verra que nous avons à peine trois ou quatre comptoirs qui

fassent quelques affaires, et que les relations de la France avec ce pays ne sont guère entretenues que par une dizaine de maisons grecques et juives établies à Marseille. On verra enfin que la cause pour laquelle, malgré notre situation avantageuse pour exploiter le Levant, nous sommes si fort en arrière des Anglais et des Allemands, n'est que le monopole concédé à la ville de Marseille par l'administration sanitaire.

Transporter des objets manufacturés en Europe et des denrées coloniales dans le Levant; prendre ses produits en échange, tel est, en un mot, le commerce du Levant. Il ne peut être fait qu'autant que l'on peut offrir ses marchandises à un prix égal à celui de ses rivaux; qu'autant que l'on possède des capitaux assez considérables pour soutenir la concurrence. Les Anglais sont en possession de fournir les produits manufacturés, mais la différence de leurs prix avec ceux du nord de la France n'est pas tellement grande qu'ils pussent exclure entièrement les manufactures françaises des marchés de l'Orient, si elles y parvenaient. Quant aux denrées coloniales, elles ne sont pas plus chères pour les Français

que pour les Anglais, et le bénéfice serait le même pour les uns et pour les autres, si l'on pouvait employer d'autres bâtiments que ceux de la marine provençale qui est incontestablement inférieure à celle de tous les pays. Voici les causes pour lesquelles la marine méridionale peut seule parcourir les mers du Levant. Un bâtiment venant de l'Orient ne peut entrer dans aucun port français s'il n'a fait sa quarantaine à Marseille; cette quarantaine est plus ou moins prolongée suivant que les bâtiments apportent des certificats plus ou *moins* rassurants des autorités consulaires résidant dans les différentes échelles. Dans tous les cas elle n'est pas de moins de trente-cinq jours. Ainsi donc, un bâtiment venant du Havre, par exemple, sera obligé de se détourner de sa route, de stationner à grands frais dans une ville étrangère, et ne reviendra au port que quatre mois, au moins, après qu'il aura été expédié. Un bâtiment anglais au contraire venant de Londres ou de Liverpool se rendra dans le Levant de la même distance à peu près, retournera directement et, s'il a patente nette, sera soumis seulement à quatre ou cinq jours d'observation. Pour peu qu'on ait quelque

habitude de la mer, on n'ignore pas que le fait seul d'entrer dans un port ou d'en sortir entraîne une grande perte de temps et augmente les charges de l'armateur. Il suit de là que, devant faire des bénéfices plus considérables pour rentrer dans ses plus grandes dépenses, le négociant du Havre, qui voudrait faire des expéditions dans le Levant, aurait un désavantage sur le négociant anglais. S'il envoyait des denrées coloniales il ne pourrait les céder à aussi bon compte, bien qu'elles ne soient pas plus chères pour l'un que pour l'autre; si c'étaient des produits de manufacture, à plus forte raison serait-il obligé de tenir ses prix plus élevés. Ainsi les marchands du nord de la France sont exclus du commerce direct du Levant par la concurrence étrangère. Ils le sont aussi par la concurrence de Marseille qui a l'avantage de posséder le lazaret, y voit arriver ses bâtiments, les surveille et obtient des économies que l'on ne peut faire que sur les lieux. Aussi ces marchands du Havre quand ils ont besoin des produits du Levant ne se les procurent pas directement, mais sont obligés de les acheter de seconde main dans les entrepôts. Que l'on considère

cependant que ces productions du Levant sont bien plus utiles aux départements du nord qu'à ceux du midi où l'industrie est moins développée, et l'on comprendra de quelle importance serait l'établissement d'un lazaret organisé d'après le système des Anglais sur les côtes de l'Océan.

Quel que fût l'avantage que Marseille avait sur les autres villes de la France pour exploiter le Levant, elle était loin de pouvoir rivaliser avec les étrangers, grace à l'intendance sanitaire. Bien que l'abus ait été détruit, je ne crois pas inutile de le signaler tel qu'il a existé, ne fût-ce que pour montrer jusqu'à quel point une petite administration peut porter l'amour de son pouvoir et de ses prérogatives. Un bâtiment français venait du Levant à Marseille, présentait sa patente et déchargeait ses marchandises dans le lazaret. Dès lors on ne le laissait plus partir qu'il n'eût terminé sa quarantaine; comme si le fait de l'obliger à rester avait influé le moins du monde sur la santé publique. On craignait, disait-on, qu'il ne partît du port et ne se présentât sur les côtes de la France, comme s'il n'aurait pu le faire avant d'entrer à Marseille. L'effet de cette mesure a été d'é-

lever le fret pour Marseille à un prix double de celui des autres pavillons, et il a obligé malgré eux les marchands français de Smyrne et d'Alexandrie à se servir de navires étrangers; de cette manière ils gagnaient sur les frais de transport, bien qu'ils acquittassent le surplus de droits exigés par la douane lorsqu'on n'emploie pas les bâtiments français; ils gagnaient encore sur les assurances qui coûtent plus ou moins, suivant la plus ou moins grande sécurité que présentent les navires. Or, il faut avoir vu cette vieille marine provençale pour en avoir une idée; cette parcimonie honteuse dans l'armement et le grèement, ces bombardes malpropres, sans aucune voile de rechange, cette navigation à la part; aucun de ces vices n'est encore détruit, et les compagnies d'assurance qui ne l'ignorent pas, ne sauraient faire les mêmes conditions que pour les superbes bâtiments italiens ou anglais. Croirait-on cependant que malgré les réclamations constantes du commerce, des consulats, des ambassades, l'intendance sanitaire n'ait pu être vaincue par le gouvernement que l'année dernière, lorsque les plaintes ont été portées à la Chambre des députés? Ce sera

là, sans doute encore qu'il faudra s'adresser pour obtenir un lazaret au Havre, pour obtenir une institution dont la nécessité est si évidente. Comment en effet s'en rapporter à la ville de Marseille pour lutter contre le commerce étranger? Ne sait-on pas que cette ville reste étrangère au mouvement qui a lieu dans les autres parties de la France, que naguère encore elle se plaignait d'être *infectée* de fabriques? Quels secours peuvent en attendre les négociants du Levant, puisqu'au lieu d'être comme auparavant les facteurs des Marseillais, ils ont été peu à peu réduits à travailler pour leur compte, et que la plupart, n'étant pas riches, sont obligés de payer des intérêts de 5 ou 6 p. 100 par an à ceux qui les cautionnent, et doivent leur donner leurs marchandises en consignation? Il en serait tout autrement si les côtes du nord pouvaient établir des relations avec le Levant; l'esprit d'association, la confiance, qui est le premier besoin du commerce, la concurrence enfin, produiraient ce que l'on ne peut attendre de la routine provençale. Nous pourrions espérer alors reprendre quelque ascendant dans des pays où nous sommes supplantés chaque jour

par des étrangers que la nature a placés dans une position moins avantageuse que la nôtre.

CHAPITRE IX.

DÉPART DE SMYRNE POUR CHIO. — VOURLA. — TCHESMÉ. — AGENT CONSULAIRE FRANÇAIS. — SAC DE L'ILE EN 1822. VILLAGES DE MASTIC.

J'étais resté quelques jours à Smyrne, où nous comptions à chaque instant voir arriver l'amiral de Rigny qui s'était rendu à Alexandrie. Je désirais vivement lui remettre des lettres de recommandation que l'ambassadeur avait bien voulu me donner pour avoir la facilité de parcourir l'Archipel. Enfin je me décidai à partir pour Chio. A cet effet je louai un bateau qui me conduisit d'abord près de Vourla, grand village situé à environ six lieues S. O. de Smyrne et à une lieue de distance de la mer. En route, je vis le château devant lequel doivent passer tous les bâtiments qui entrent dans le port de Smyrne. Ce château se trouve à environ trois milles de la ville. Il est

défendu par des murs assez épais dans lesquels on a ménagé de grandes ouvertures pour laisser passer d'énormes pièces d'artillerie. Cependant ne serait-ce qu'une faible défense en cas d'attaque, à cause de la difficulté de manœuvrer les canons; aussi lorsque lord Cochrane avait promis à la marine grecque de la conduire à l'attaque de Smyrne, la population de cette ville avait-elle été grandement effrayée: rien ne serait pourtant plus aisé que d'obstruer l'entrée du port. Le passage est si étroit à cause des bas-fonds qui sont au nord qu'une grande barque que l'on y coulerait suffirait pour le rendre impraticable. La rade de Vourla présente un abri sûr contre les tempêtes; du côté du sud elle est abritée par la pointe avancée de Cara-Bournou; du côté du nord, par de petites îles couvertes de bruyères et habitées par un nombre considérable de lapins. Une fontaine abondante coule sur le rivage, et c'est là que les bâtiments de guerre vont le plus ordinairement faire de l'eau. Comme le pays est peu peuplé on évite de cette manière les disputes qui souvent s'élèvent entre les matelots et les habitants.

[redacted]

Le village de Vourla est en grande partie peuplé de Grecs; on y compte aussi quelques Turcs; les environs sont bien cultivés, et on y récolte comme dans la plaine de Smyrne une grande quantité d'huile, de blé et de raisin; les fruits de toute espèce y sont abondants. Les raisins surtout ont une grande réputation, et lorsqu'ils sont séchés on les préfère dans le commerce. On en fait un vin très fort, chargé en couleur et d'un goût douceâtre. Le paysage est très varié et ce lieu est fort agréable; au commencement de la révolution, la persécution contre les Grecs avait été plus grande de ce côté qu'ailleurs, mais les habitants avaient eu plus de facilité pour s'enfuir à cause du voisinage de la côte. J'allai loger chez un malheureux dont on avait massacré le fils sous ses yeux lorsqu'il venait de travailler à la campagne.

On compte six lieues encore de Vourla à Tchesmé, lieu fameux où la flotte turque fut incendiée par le général Orloff. Pour y arriver on est obligé de passer des chaînes de montagnes assez élevées, et on cotoie le littoral nord de l'isthme; ces montagnes sont de calcaire de transition reposant sur le granit.

Tchesmé est bâtie sur du calcaire secondaire jaunâtre. La première partie de la route en venant de Vourla est fort belle ; on y trouve deux fontaines alimentées par des canaux ; plus loin le pays est désert, et quand on est près du village, on traverse un terrain d'alluvion formé par la mer, dont le retrait aurait été de huit pieds de hauteur. Les Turcs avaient cru prudent de placer de loin en loin des vedettes chargées de les avertir des mouvements des Grecs qui souvent venaient de Samos et des pays insurgés, débarquaient dans les golfes nombreux que présentent les côtes, et enlevaient les troupeaux et les habitants. Les Tartares qu'Hassan pacha de Smyrne expédiait à son confrère Youssouf de Chio, n'osaient traverser le pays sans se faire accompagner par des hommes armés, et encore parvenait-on à en saisir quelques-uns.

Tchesmé est bâti presque en face de Chio ; le gouvernement appartient à un aga et les Turcs y ont des habitations dont les murs sont assez épais pour les mettre à l'abri d'un coup de main. Le port est bon quoique peu spacieux.

On ne saurait se faire une idée de

l'audace des corsaires grecs, qui pendant la nuit se glissaient, sur de petites barques, entre la terre et les bâtiments qui étaient à l'ancre. La distance où se trouvaient ces bâtiments n'était pas à une portée de pistolet, et malgré le voisinage d'un petit fort garni de quelques pièces d'artillerie, une semaine ne se passait pas sans qu'il y en eût de capturés.

J'allai loger à Tchesmé chez un agent consulaire français que l'on nommait Antonio. Cet homme avait servi dans les mameluks pendant presque toutes les guerres ; lorsque le corps fut dissous, il obtint des lettres de naturalisation, une petite pension, et la décoration de la légion d'honneur; puis il se retira dans son pays où il cultivait le champ de ses pères : il avait été assez heureux pour sauver lors du sac de Chio une grande quantité de Grecs qui s'étaient réfugiés dans sa maison. Quelques jours après mon passage, le pacha de Chio le fit saisir et plonger dans un cachot, pour tirer de lui le *caratch* qu'il n'avait pas payé depuis longues années. En vain on réclama l'appui de l'ambassade ; en vain on fit valoir son titre d'agent français, le mépris que l'on avait à Constantinople

pour notre gouvernement était tel, que ce pauvre homme ne sortit de prison que plusieurs mois après, mais mutilé, mais perclus de tous ses membres. C'est avec douleur que je rapporte un pareil fait; mais il est utile de montrer à quelles humiliations sont exposés les sujets d'un gouvernement qui se conduit sans règles fixes, sans force, sans énergie: quoique je n'en sois pas certain, je ne craindrais pas d'assurer que le malheureux que je cite n'aura reçu aucune indemnité, aucune consolation. Les circonstances étaient telles à la vérité, que les réclamations de l'ambassade devaient rester infructueuses; mais n'avions-nous pas à Smyrne de nombreux bâtiments de guerre, et le premier qui se serait présenté pour réclamer cet infortuné, ne l'aurait-il pas immédiatement arraché à ses oppresseurs? Il faut gémir sur cet esprit de vanité qui fait que les deux pouvoirs établis dans le Levant pour agir dans l'intérêt national s'abstiennent d'intervenir dans ce qui ne les regarde pas spécialement; il est presque ridicule qu'une flotte en station dans la Méditerranée, obligée d'avoir des relations constantes avec les autorités turques, ne soit pas sous les ordres

immédiats de l'ambassadeur ; qu'elle se considère comme une puissance indépendante subordonnée au ministre de la Marine, tandis que l'on suit ailleurs les instructions du ministère des affaires étrangères.

Je recherchai vainement à Tchesmé les bains dont parle Chandler, et qui avaient été d'après son rapport construits par les Génois; je ne vis que quelques pans de murailles remarquables par leur vétusté; cette nation n'avait laissé d'autres traces que quelques maisons bâties dans le genre Italien et à plusieurs étages, que l'on trouve dans le centre de la ville. Le port de Tchesmé est peu fréquenté, on y fait quelques entrepôts de grains que l'on renferme dans de grands magasins et que l'on vend ensuite aux habitants de l'Archipel ; ce port sert également de refuge aux bâtiments qui veulent entrer à Smyrne et qui sont surpris par des temps contraires avant d'avoir doublé la pointe de Cara-Bournou formée par le prolongement de Mont-Mimas dans la mer. Comme je l'ai dit, la route suit souvent le littoral du nord de la presqu'île; je n'ai vu cependant d'autres traces d'antiquité qu'une construction épaisse et de

forme carrée que l'on trouve au sud du mont Corycus, dans une belle plaine, et au bord d'un ruisseau assez limpide. Ce lieu était abandonné et quelques pasteurs seuls y faisaient paître des chèvres. On venait aussi dans les montagnes des environs pour y fabriquer du charbon. La distance de ce lieu à Tchesmé est de cinq lieues environ.

Je m'embarquai pour traverser le détroit, dans une des sacolèves qui vont de Tchesmé à Chio. Il est à remarquer que dans ce canal comme dans tous ceux de l'Archipel il ne règne guère que deux vents qui soufflent suivant sa direction : l'un vient du nord, l'autre du sud. La ville de Chio se trouvant précisément à l'ouest de Tchesmé, on a par conséquent toujours un vent largue et le trajet est extrêmement facile. Aussi les relations ont-elles lieu avec une grande régularité. On porte une grande quantité de bétail de la côte d'Asie à l'île de Chio, et comme on est obligé de se tenir assez au large à cause des bas-fonds, on jette tous les animaux dans la mer et on les laisse gagner le rivage à la nage. Les bœufs sont d'une petite taille et bien inférieurs à ceux de l'Europe. Cette variété n'a

[redacted]

pas les cornes aussi proéminentes que chez nous; elle tient le milieu entre le bœuf de l'Arabie et le nôtre.

A l'entrée du port de Chio, on remarque des fortifications qui ont été construites par les Génois; puis une forteresse entourée de fossés et habitée par les Turcs qui forment la garnison et par le pacha qui y a établi sa résidence. Ce pacha se nommait Youssouf, vieillard d'une figure vénérable, dont une longue barbe blanche couvrait la poitrine. Les Grecs se louaient assez de la douceur de son gouvernement; il donnait volontiers à ferme aux anciens propriétaires et pour une modique rétribution les terres qui leur avaient appartenu. Les maisons de Chio étaient grandes, spacieuses, bien aérées; la plupart avaient été construites pendant l'occupation des chrétiens et ne ressemblaient en aucune manière aux misérables baraques que l'on voit en Asie. Mais lorsque j'arrivai quelques unes seulement restaient debout; elles avaient appartenu aux catholiques et se trouvaient réunies autour des consulats; celles, au contraire, qui étaient aux Grecs ne présentaient plus qu'un vaste amas de décombres; il faut avoir vu de ses yeux l'état

dans lequel on avait mis cette ville jadis si florissante pour comprendre jusqu'où peut se porter la rage d'une populace ignorante et fanatique. L'île de Chio était le lieu de retraite des Grecs qui cherchaient à jouir de leur fortune; ils la dépensaient en partie à bâtir de superbes habitations à la ville et à la campagne; un certain nombre de primats exerçaient un pouvoir municipal, et administraient le pays. Le pacha qui y résidait était obligé de s'en rapporter à ces chefs, qui avaient une grande influence à Constantinople par leurs richesses, et le faisaient remplacer lorsqu'ils n'étaient pas satisfaits de son gouvernement. Il se contentait de prélever les impôts et de veiller à la récolte du mastic, qui entrait dans les contributions de l'île. Aussi les institutions des pays civilisés étaient-elles florissantes à Chio; on y avait établi un lazaret, et un collége d'où sont sortis nombre d'enfants grecs qui recevaient une bonne éducation, apprenaient les langues étrangères, puis exerçaient avec succès des professions libérales. Plusieurs d'entre eux, et ce sont les plus distingués, n'ont pas hésité à épouser les intérêts de la révolution, et ils sont nombreux aujourd'hui parmi

ceux qui exercent les premières charges du nouvel état. La beauté du climat et la liberté dont on jouissait à Chio avaient concouru à sa prospérité : on y comptait plus de cent mille ames lorsque le capitan pacha Cara-ali se présenta avec la flotte turque devant l'île et protégea le passage des mahométans qui se trouvaient sur la côte de Tchesmé. Après que le débarquement eut été opéré, le signal de massacre fut donné; des bandes d'assassins se répandirent dans les campagnes et égorgèrent tous les grecs qu'ils purent rencontrer; en même temps ils firent esclaves les femmes et les enfants. Le pacha gouverneur de l'île payait les têtes qu'on lui apportait en trophée; il donnait d'abord douze piastres pour chacune, puis il réduisit la récompense à trois; enfin, fatigué de tant de carnage, il ne voulut plus rien donner. On porte à quarante mille le nombre d'individus qui ont péri dans cette effroyable catastrophe : j'ai vu moi-même, au fond de l'Asie, à Bagdad et à Bassora des femmes Chiotes que des spéculateurs y avaient conduites; des enfants que l'on avait convertis au mahométisme et qui appartenaient à des Arabes aux plaisirs honteux desquels ils ser-

vaient. On me cita un homme qui seul avait égorgé quatre-vingts personnes. L'île produit une grande quantité d'oranges et de citrons. Lorsqu'on les récolte on les place dans des paniers d'osier que l'on nomme *coufes* et que l'on charge ensuite sur des ânes pour les transporter à la ville. C'était de la même manière que l'on apportait au pacha les têtes des villageois, qu'il devait expédier à Constantinople. Quand son excellence ne voulut plus les payer on jeta les *coufes* dans la mer, et quelquefois encore aujourd'hui lorsque les vagues se retirent elles laissent à découvert des crânes et des ossements humains renfermés dans ces paniers. Dès qu'il n'y eut plus à tuer, la fureur se porta sur les maisons ; l'espérance d'y trouver des trésors cachés les fit renverser de fond en comble, et on se donna presque autant de peine pour les détruire qu'on en avait mis à les élever ; on n'épargna pas plus celles de la campagne que celles de la ville. Ce qui rendit l'expédition de Chio plus affreuse encore, c'est qu'on ne l'entreprit qu'avec connaissance de cause, que loin de s'opposer à la fureur des troupes, on chercha autant qu'on put à les exciter. Les catholiques de l'île et les habitants

des villages de mastic devaient être épargnés et on les fit prévenir; ce ne fut même que trois jours après le débarquement que l'on commença la boucherie que je viens de rapporter.

Je logeai à Chio chez le vice-consul de France, M. Fleurat, qui quelque temps après eut à pleurer la perte de son fils, tué à la bataille de Navarin, où il remplissait les fonctions d'interprète de l'amiral. Je fis quelques excursions autour de la ville avec un de ses parents, et je me rendis avec lui au principal village où on récolte le mastic. Le nombre des villages où s'opère cette récolte est de vingt-deux. Depuis ces derniers temps on ne cultive plus le lentisque que dans douze, dans les autres la culture en a été abandonnée. Nous suivîmes, pour nous rendre à *Mastico-Khori*, la magnifique plaine de l'île, et nous passâmes à travers des jardins plantés d'orangers et de citronniers; de tous côtés nous voyions de superbes maisons qui partout ailleurs auraient passé pour des palais, puis, gravissant une petite montagne, nous nous trouvâmes dans des plantations de vigne. Le village où nous nous rendions était situé sur

une montagne conique d'où l'on découvrait une grande partie de l'île. Ce village avait été construit avant l'occupation des Turcs ; on y remarquait des portes et un château semblable à ceux qui attestent encore en France les temps de la féodalité. L'aga chargé de la surveillance du mastic l'habitait et passait assez volontiers sa journée dans l'appartement le plus élevé d'une tourelle, d'où il



découvrait la campagne dont la garde lui était confiée ; armé d'une bonne lunette il étendait ses observations jusque sur la mer et cherchait à reconnaître si les bâtiments qui se montraient à l'horizon n'appartenaient pas aux grecs insurgés. Dans ce cas il envoyait prévenir le pacha ; souvent on trompait sa vigilance, et il n'était pas rare de voir les corsaires venir enlever les transports turcs jusque sous les murs de la forteresse ; pour cela ils se cachaient derrière les îles Spalmadores, qui se trouvent au nord, et sont inhabitées ; quelquefois aussi ils venaient de Samos, se répandaient dans la partie méridionale de l'île, et ne se retiraient qu'après avoir fait quelque butin. Les villageois qui demeuraient dans cette partie de l'île étaient traités avec beau-

[redacted]

coup de douceur par la Porte, à laquelle ils devaient chaque année donner une quantité déterminée du mastic qu'ils récoltaient. Ils étaient placés sous la protection des sultanes, qui possédaient l'île à titre d'apanage; et ils avaient le droit de porter des turbans blancs, comme les Turcs, et de faire sonner les cloches de leurs églises. Outre le mastic, qui appartenait au gouvernement, et dont la vente était défendue sous peine de mort, ils récoltaient beaucoup de vins, dont plusieurs avaient une grande réputation. Ces paysans, malgré les avantages que leur concède la Porte, ne m'ont pas paru dans une situation meilleure que celle des autres habitants.

Voici comment on recueille le mastic : on bat avec soin la terre placée au-dessous du lentisque, et au mois de juin, époque à laquelle la végétation a le plus d'activité, on fait avec la pointe d'un couteau de petites incisions au tronc et aux branches; à la fin d'août, moment de la récolte, le village se rassemble, et tous vont recueillir la gomme qui est adhérente à l'arbre; on ramasse celle qui est tombée à terre; alors on la divise en plusieurs espèces, selon la beauté des larmes.

Un homme est préposé pour recevoir le produit, qu'on lui apporte au son de la musique; on pèse ce qui est destiné au grand-seigneur et on le renferme dans des pots de terre, auxquels le receveur applique son cachet ; ce qui reste est distribué dans le pays. Les précautions sont grandes pour empêcher la contrebande de cette denrée, puisque l'on place des gardes pendant le temps de la récolte, et que ceux qui seraient surpris vendant ou achetant le mastic, et même coupant les branches de l'arbre qui le produit, seraient punis de mort. Cependant les cultivateurs trouvent moyen de soustraire et de cacher au moins la moitié du produit ; et l'on s'en procure aisément.

Pour un marché de cette nature, un individu porteur d'un passeport français avait failli être saisi trois jours avant mon arrivée à Chio. Il avait été assez heureux pour se réfugier à temps dans le consulat, où pourtant les Turcs l'avaient suivi sans craindre de violer le pavillon. La fermeté de M. Fleurat l'avait seule arraché à la mort, mais ce n'avait pas été sans de vives contestations avec le pacha Youssouf. Puisque je viens de citer le nom

[redacted]

de ce pacha, je dois donner comme exemple du caractère turc en général sa conduite avec le malheureux agent de Tchesmé dont j'ai parlé. M. Fleurat venait de s'arranger avec lui par rapport au contrebandier, et lui faisait une visite, lorsque dans la conversation ils se reconnurent pour avoir été en même temps l'un drogman français de l'arsenal et l'autre chiaoux-bachi du capitan pacha; les protestations de son excellence furent grandes sur le plaisir qu'il avait à retrouver une ancienne connaissance : le lendemain il donna ordre de saisir le malheureux Antonio, qui était placé sous les ordres immédiats de M. Fleurat.

Le mastic dissous dans l'eau-de-vie lui donne à peu près le goût de l'anisette, et la plus grande partie sert à cet usage ; le reste est employé par les femmes, qui prennent grand plaisir à le mâcher, et en ont constamment dans la bouche. Je n'ai trouvé à cette substance qu'un goût aromatique assez agréable, et la propriété d'exciter fortement la salivation. Une chose assez remarquable, c'est que les habitants des villages de mastic prétendent que le lentisque qui produit cette gomme,

ne saurait croître dans d'autres parties de l'île que dans celles où il s'élève ; ils m'ont assuré avoir fait des expériences qui le leur avaient prouvé.

L'île de Chio est entièrement formée de calcaire ; on y trouve même une carrière d'un marbre que l'on polit, et qui est veiné de différentes couleurs, plus ordinairement de rouge et de noir ; on en fait des colonnes, que l'on emploie aujourd'hui encore dans la construction des maisons. Une montagne élevée courant du nord au sud divise l'île en deux parties et détermine sa forme alongée ; c'était là autrefois le mont Pœlineus. Un autre monticule, qui s'appelle Tourlouti, est près de la ville, et les Génois y avaient construit un fort dont il reste encore quelques vestiges. Je n'ai pas vu le lieu que l'on nomme l'École d'Homère ; il est situé vers le nord-ouest de l'île : l'excursion que nous avions faite était du côté du sud.

Après sept jours de résidence je songeai à quitter ce séjour, autrefois si agréable et alors si triste. Quand on est sous ce beau ciel de l'Ionie, quand on respire l'air embaumé qui s'exhale des jardins dont la ville est entourée,

[redacted]

on ne saurait exprimer quels sentimens pénibles on éprouve en ne voyant près de soi qu'un triste amas de ruines. On est peu disposé à considérer le magnifique aspect que présentent l'île, la côte dAsie, la pointe de Cara-Bournou, les Spalmadores et l'île de Samos, que l'on aperçoit tout à la fois. Pour revenir je suivis la même route que j'avais prise en allant; je ne mis que onze heures à faire le trajet, grace à l'imbat qui favorisait notre navigation de Vourla à Smyrne. Ce vent d'imbat souffle de l'ouest à l'est et facilite l'entrée des bâtiments dans le port; il se lève ordinairement vers neuf heures du matin et dure jusqu'au coucher du soleil. On explique facilement ce phénomène par la théorie de M. Ramond sur les courants d'air ascendants le long des montagnes ; mais la profondeur du golfe de Smyrne, et la distance du mont Sypile qui termine la plaine de l'ouest et formé le sommet d'un vaste cone de montagnes, lui donnent une plus grande intensité que partout ailleurs.

[redacted]

CHAPITRE X.

TRAITÉ DE LONDRES DU 6 JUILLET 1827. — VUES DES DIFFÉRENTES PUISSANCES. — MALHEUREUSE ISSUE DES EXPÉDITIONS GRECQUES. — KARAÏSKAKI. — LORD COCHRANE. — CHURCH. — DISCUSSION DU TRAITÉ. — SA PRÉSENTATION AU GOUVERNEMENT GREC.

J'étais rentré à Smyrne, et nous attendions chaque jour le traité qui fut signé le 6 juillet 1827. La France n'avait pu voir sans un vif mécontentement que l'Angleterre et la Russie eussent pris des arrangements relatifs à la Grèce, sans consulter les puissances qui depuis le plus de temps avaient des rapports suivis avec la Porte Ottomane ; ce fut sur ses représentations que le protocole de Pétersbourg fut converti en un traité, dans lequel les trois cabinets intervinrent et s'obligèrent à agir d'un commun accord. L'Autriche refusa d'entrer dans la coalition, et aujourd'hui l'on peut reconnaître que s'il y eut peu de dignité

dans son refus, il y eut au moins une grande prudence à ne pas donner son assentiment à un traité qui devait s'exécuter avec tant de mollesse et si peu de bonne foi. Il était évident en effet que les gouvernements agissaient dans des vues tout-à-fait différentes ; la Russie voulait s'assurer un plus grand pouvoir dans l'Orient, y établir ce qu'elle appelle *sa prépondérance* ; l'Angleterre désirait affranchir les Grecs de la Morée et des îles, les favoriser dans leurs entreprises contre les Turcs ; créer enfin un gouvernement qui, s'étendant de proche en proche et finissant par dominer la Turquie, aurait été un grand obstacle opposé aux Russes, et aurait empêché de nouveaux empiétements. La France, divisée à l'intérieur par les différents partis, n'ayant jamais une politique extérieure bien déterminée, attendait les événements et ménageait également les Turcs et les Grecs, les Russes et les Anglais. De là une inertie et des tergiversations continuelles qui ne nous attirèrent ni l'amitié ni la confiance des partis. Les pirates grecs infestaient l'Archipel sans que l'on osât prendre sur soi de les punir ; d'un autre côté on envoyait au pacha d'Égypte une frégate

construite à Marseille, portant pavillon français et commandée par des officiers décorés de l'uniforme et de la cocarde française. Le gouvernement turc ne nous traitait pas mieux à Constantinople que les Russes et les Anglais; le pacha d'Égypte avait seul quelque considération pour nous, et nous ne la devions qu'à la vieille amitié qui l'unissait au consul-général M. Drovetti. Mais en revanche nous étions vus en Grèce du même oeil que les Autrichiens. Non seulement les Grecs n'avaient pas daigné se mettre sous la protection du roi de France comme ils s'étaient mis sous celle du roi d'Angleterre, mais ils n'avaient même pas voulu envoyer des députés au général Guilleminot lors de son passage à Milo, tandis qu'ils en avaient envoyé à la rencontre de M. Straffort Canning dans une circonstance pareille. Enfin le commodore Hamilton ne craignait pas de conseiller au gouvernement grec toutes les mesures qu'il jugeait convenables; les meneurs se réunissaient autour de lui et il dirigeait toutes les opérations; le vice-amiral de Rigny, au contraire, était obligé de ne faire en Grèce que de courtes apparitions, et son habileté ne lui servit qu'à

ne se point compromettre et à dissimuler le peu d'influence de son gouvernement.

Cependant, à mesure que les Grecs concevaient une plus grande espérance d'être aidés par les puissances européennes, leurs opérations devenaient plus malheureuses. Lord Cochrane et le général Church, voulant se signaler, dès le commencement de la campagne avaient résolu de débloquer et de ravitailler Athènes. Pour cela ils avaient levé avec les deniers philhelléniques un nombre considérable de troupes, et avaient engagé le général Caraïskaki, qui manœuvrait dans l'Attique, à attaquer les Turcs et à se joindre à eux. En vain celui-ci représenta que son mode de guerroyer sur les derrières de l'ennemi, de lui enlever les convois, d'intercepter ses communications, était bien plus sûr, bien plus en harmonie avec le caractère de ses soldats; en vain il dit que les Grecs, bien qu'habiles dans une guerre de partisans, n'oseraient jamais regarder en face les troupes turques, et les combattre en rase campagne : il fallut obéir aux étrangers; il fallut que ce chef, heureux jusqu'alors dans ses entreprises, capable seul de retenir les soldats sous leurs drapeaux,

[redacted]

cédât au reproche de lâcheté dont on l'accusait ; il obéit et fut tué ; sa troupe se dispersa. Lord Cochrane et le général Church n'eurent pas un meilleur sort ; leurs troupes se débandèrent au premier coup de canon ; quelques Souliotes seuls et le corps régulier du colonel Fabvier résistèrent et furent détruits. Les généraux de terre et de mer furent obligés de s'enfuir, et lord Cochrane, poursuivi par des cavaliers, dut se précipiter dans la mer pour regagner son canot. Ainsi se termina cette attaque téméraire, entreprise malgré l'avis des chefs les plus expérimentés, dès l'arrivée d'un homme nouveau qui opérait avec des éléments qu'il ne connaissait pas.

Peu de jours après cette bataille, la ville d'Athènes capitula ; elle pouvait tenir encore au dire de plusieurs chefs, mais le général Church après sa levée de boucliers paraissait avoir perdu toute énergie ; il donna de sa main l'ordre de rendre la place ; ordre honteux, que l'histoire lui reprochera. La marine française et autrichienne garantirent le traité qui remit Athènes entre les mains des Turcs. Les assiégés sortirent protégés par le

ne se point compromettre et à dissimuler le peu d'influence de son gouvernement.

Cependant, à mesure que les Grecs concevaient une plus grande espérance d'être aidés par les puissances européennes, leurs opérations devenaient plus malheureuses. Lord Cochrane et le général Church, voulant se signaler, dès le commencement de la campagne avaient résolu de débloquer et de ravitailler Athènes. Pour cela ils avaient levé avec les deniers philhelléniques un nombre considérable de troupes, et avaient engagé le général Caraïskaki, qui manœuvrait dans l'Attique, à attaquer les Turcs et à se joindre à eux. En vain celui-ci représenta que son mode de guerroyer sur les derrières de l'ennemi, de lui enlever les convois, d'intercepter ses communications, était bien plus sûr, bien plus en harmonie avec le caractère de ses soldats; en vain il dit que les Grecs, bien qu'habiles dans une guerre de partisans, n'oseraient jamais regarder en face les troupes turques, et les combattre en rase campagne : il fallut obéir aux étrangers; il fallut que ce chef, heureux jusqu'alors dans ses entreprises, capable seul de retenir les soldats sous leurs drapeaux,

drapeau blanc qui flottait toujours là où l'humanité avait des devoirs à remplir. Alors on crût que c'en était fini de la Grèce. La Morée entière était occupée par Ibrahim-pacha; quelques chefs Grecs guerroyaient encore dans les montagnes, mais les places, excepté Nauplie, Corinthe et Monembazie, étaient toutes au pouvoir des Turcs. Nauplie pouvait à la vérité se défendre long-tems encore, mais le commandant de la citadelle tenait sous sa dépendance le gouvernement qui y résidait alors, et il l'obligea à se retirer à Égine qui n'était pas défendue. Ce chef, nommé Grivas, résista courageusement à toutes les sommations qui lui furent faites de remettre la place au général Church, et peut-être rendit-il un véritable service à sa patrie. Quant aux îles, elles étaient menacées par la flotte turque qui au premier jour devait partir d'Alexandrie, où elle se trouvait réunie à celle de l'Égypte. Si elle fût venue dans l'Archipel, aucune des îles n'aurait osé résister, et nous aurions vu se renouveler partout les scènes de Chio. Ce fut dans ce moment de craintes et de détresse que le traité du 6 juillet 1827 parvint dans le Levant.

Parmi les traités qui ont excité le plus de discussions se trouve sans doute celui du 6 juillet. Les uns prétendaient que les puissances n'avaient en aucune manière le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de la Turquie, et d'autres au contraire pensaient que l'on devait immédiatement reconnaître le nouvel état de la Grèce. Je crois que l'un et l'autre de ces deux reproches étaient peu fondés. Il est évident que lorsque des états dépendants d'une métropole jugent opportun de se soustraire à la domination de cette métropole, ou bien ils ont de grands intérêts à ne pas en dépendre, ou bien ils n'agissent que par esprit de sédition, esprit que ne partage jamais la majorité : dans le premier cas l'intervention est odieuse, dans le second elle est inutile, car la métropole appuyée par l'opinion publique des pays insurgés est toujours assez forte pour y ressaisir le pouvoir. Ces principes ne sauraient toutefois s'appliquer à des provinces turques, où une population qui s'insurge peut être tout entière dévouée à la mort et disparaître de la surface de la terre. Il n'y aurait pour les voisins que de la honte à garder la neutralité. Quant à la reconnais-

sance de la Grèce; elle aurait été possible si dans ce moment la Grèce avait existé, s'il y avait eu un gouvernement. Tout, au contraire, n'y était que désordre et anarchie; chaque chef d'une vingtaine de voleurs s'inquiétait peu du gouvernement; chaque bâtiment corsaire était une république indépendante qui le dominait. Le gouvernement véritable n'était autre que le tribunal des prises, parce que c'était là que l'on donnait de l'argent.

Ainsi donc les considérants du traité annonçaient des intentions justes, bienveillantes et honorables; on voulait la cessation des hostilités et de la piraterie. Il n'en était pas de même des dispositions que l'on devait prendre pour arriver à ce résultat; et ces dispositions, qui étaient de nature à réussir auprès de tout autre gouvernement, devaient avoir peu d'influence sur le divan. Les parties contractantes disaient qu'elles voulaient d'office s'établir médiatrices entre la Porte et ses sujets; qu'elles empêcheraient les hostilités et que cependant elles resteraient en paix avec la Turquie. Elles donnèrent un mois au divan pour accéder à leurs propositions, après quoi les ambassadeurs devaient se retirer. Qui ne voit qu'une marche

aussi tortueuse avait peu de chance de succès près d'un gouvernement pareil à celui des Turcs? On ne voulait pas faire la guerre au Grand-Seigneur; que risquait-il donc à résister? pourvu qu'on ne le troublât pas dans la nouvelle organisation de ses troupes, que lui importaient quelques bâtiments qu'il courait le danger de perdre? Les ambassadeurs se retireraient; que lui importait encore? Chacun d'eux avait été admis devant le trône impérial, y avait déposé ses présents, ou plutôt son tribut suivant l'opinion turque; on ne pouvait trop tôt les remplacer. Aussi la Porte ne voulut-elle entendre à aucun accommodement, et trompa par son obstination la prévision de tous les cabinets. En Europe, où personne ne doutait que le divan ne cédât devant une volonté imposante, on n'avait pas même prévu ce que l'on ferait en cas de refus. Loin de suivre une marche ferme et régulière, les ambassadeurs hésitaient à chaque pas; les uns voulaient se retirer au moment que l'on avait décidé; d'autres désiraient rester espérant que de nouvelles instances auraient un meilleur succès. Puis ils furent obligés de quitter leur résidence, et après avoir erré çà et là ils re-

tournèrent à leur poste, bien que le divan n'eût dévié en rien de ses principes. Toutes ses démarches humiliantes auraient été épargnées à la diplomatie du Levant si les ministères de l'Europe l'avaient un peu mieux consultée. Loin de là, on avait nommé à Londres des plénipotentiaires, dont aucun n'avait la moindre idée de l'état des pays sur lesquels ils délibéraient. Comme si ce n'était pas assez des retards que les distances apportaient aux relations, il devint nécessaire après avoir consulté les cabinets des Tuileries, de Londres et de Pétersbourg, de courir de nouveau se consulter à Londres. Les résolutions n'arrivaient sur les lieux où elles auraient dû être prises qu'après tous ces détours. Il en résultait une singulière incertitude et l'impossibilité de rien prévoir, de rien arrêter. Ah! sans doute, si au lieu de confier de si grands intérêts à des hommes qui leur étaient étrangers, on les avait mis entre les mains de ceux qui résidaient depuis longtemps dans le Levant et qui pouvaient apprécier l'état des choses, il n'eût pas été difficile d'arriver à un meilleur résultat; la Porte n'eût pas osé tenir cette conduite, que l'on a décorée en Europe du nom de fermeté invincible, on

n'aurait pas été obligé de détruire une marine tout entière, de faire une expédition en Morée; on n'aurait pas fait renvoyer de Constantinople plus de six mille Arméniens catholiques, qui ont payé de leur fortune l'ignorance des plénipotentiaires; on n'aurait pas en un mot compromis la sûreté des Francs, des Grecs et de tous les chrétiens qui vivent sur le territoire ottoman. Ce traité de Londres, qui produisit en Europe une sensation si agréable, n'eut pas le même sort à Constantinople; ces drogmans de Péra, qui connaissent si bien les Turcs, le vieux *Franchini* entre autres, le regardèrent en pitié; tous prévirent ses fâcheuses conséquences. Ils pensaient, eux, que les phrases étaient peu utiles avec les Turcs, qui ne voyaient dans les conférences qu'on leur demandait autre chose qu'une vaine cérémonie et l'occasion de prendre des pipes et du café; ils pensaient que les puissances coalisées ayant dans la Méditerranée un assez grand nombre de vaisseaux, rien n'était plus aisé que de les faire entrer à Constantinople et d'obtenir là en vingt-quatre heures ce que n'ont pu faire deux années de négociations. Si on leur objectait que ce mode de procéder était peu en har-

monie avec les mœurs des Européens, avec les traités antérieurs, ils répondaient que lorsqu'une mesure est adoptée il faut prendre les meilleurs moyens de la faire réussir; que l'on ne devait pas ignorer l'obstination de la Porte, la responsabilité qu'elle ferait peser sur ses sujets chrétiens; que si le traité avait été fait dans des vues d'humanité, il ne fallait pas, par la manière de le présenter, ouvrir un champ plus vaste aux soupçons et à la vengeance.

Non seulement le traité déplut à la Porte, mais les Grecs eux-mêmes ne le virent pas avec plaisir, bien qu'on le supposât fait à leur avantage. Il y avait peu d'adresse et peu de générosité à disposer, sans l'en prévenir, d'un peuple qui avait fait tant et de si longs sacrifices; qui avait résisté pendant plusieurs années à la puissance ottomane. Les conditions du traité étaient inexécutables et presque ridicules. Que signifiait ce tribut que l'on devait payer annuellement à la Porte? Que signifiait cette espèce d'hospodarat qu'elle devait instituer? Ainsi donc les Grecs les plus libres, les plus heureux, les plus favorisés par les Turcs avaient défendu leur indépendance afin que plus tard des puissances étran-

gères qui les avaient tranquillement vu égorger, vinssent les réduire à la condition des Valaques et des Moldaves, ceux de tous les sujets du grand-seigneur qui sont le plus maltraités, le plus asservis. Puis, les Grecs de l'intérieur étaient obligés de se rendre en Morée, où il devait se faire un échange de propriétés, une mutation de nations; il fallait indemniser d'anciens propriétaires qui tous avaient été massacrés! On a peine à concevoir que de pareilles extravagances aient été mises dans un traité; si elles sont excusables à Londres, elles montrent au moins que ce n'est pas dans cette ville que l'on doit chercher l'organisation de la Grèce.

Cependant les Grecs reçurent ces sommations avec la reconnaissance que devait dicter la situation malheureuse dans laquelle ils se trouvaient. Trois commissaires furent chargés de leur faire connaître le sort qu'on leur réservait. Les commissaires français et russe partirent du port de Smyrne; c'était le capitaine Hugon et M. Timoni; ils rejoignirent le commodore Hamilton, qui représentait pour la même mission le gouvernement anglais. Ce fut au milieu de toutes les misères humaines que la com-

Troie, puis laissant Mitylène à l'est, nous vînmes passer entre Tinos et Myconi, et nous entrâmes à Syra cinq jours après notre départ.

L'île de Syra était de toutes celles de l'Archipel la plus tranquille, la plus florissante, celle où le commerce trouvait le plus d'avantages; M. de Rigny avait, plus que personne, contribué à sa prospérité, en l'ayant plusieurs fois préservée du pillage et des exactions des capitaines grecs qui à cette époque parcouraient successivement les différentes îles. Aussi la population de Syra qui n'était autrefois que de trois mille âmes s'était-elle élevée à près de trente mille; il y avait quelques maisons assez bien construites, et une petite ville venait de remplacer les quatre ou cinq magasins qui se trouvaient seuls sur le port. Cette ville nouvelle avait pris le nom d'*Hermopolis*. La vieille cité, habitée par les catholiques, autrefois seuls possesseurs du pays, se trouvait à une demi-lieue environ du rivage de la mer; elle était bâtie sur une montagne conique d'un accès difficile; des portes y restaient encore et des murailles l'entouraient.

Syros est une des Cyclades, c'est-à-dire qu'elle fait partie de cette couronne d'îles qui entou-

rent Délos; elle était consacrée à Castor et à Pollux. Il y a quelque temps que lors de la construction de l'église grecque que l'on a placée dans la ville nouvelle, on trouva en faisant les fouilles des débris de statues. L'île peut avoir environ dix lieues de circuit, c'est-à-dire quatre lieues dans sa plus grande longueur et trois dans sa plus grande largeur. On y récolte des fruits et du vin. Les catholiques y ont une église; elle est aussi le siége d'un évêché.

De toutes les îles de l'Archipel Syra avait été la dernière à reconnaître l'insurrection et à payer les tributs imposés par le gouvernement grec; aussi le Grand-Seigneur lui avait-il conféré le titre de fidèle. Son opposition tenait surtout à la haine que les catholiques portent aux Grecs. Elle tenait encore au véritable bien-être dont on jouissait sous la domination turque. Que l'on considère en effet que l'île ne payait au gouvernement que 7,000 piastres d'impositions par année, sans autre charge que d'entretenir un aga accompagné de trois ou quatre domestiques, et révocable suivant la volonté des habitants; que cet aga n'avait aucune autorité, mais seulement un droit d'inspection sur le pays. Notons en-

core que l'impôt des 7,000 piastres portât sur les marchandises, comme sur les individus; ceux-ci avaient le droit de faire tel commerce qu'ils voulaient sans qu'on pût rien exiger d'eux au-delà de ce qu'il avait payé la communauté. Il s'ensuivait qu'ils portaient leurs productions à Constantinople, sans être soumis à aucune douane, et qu'ils pouvaient aussi librement parcourir toutes les parties du territoire ottoman.

On ne saurait concevoir l'extrême liberté dont on jouissait dans ce pays avant la révolution, et il faut entendre dire aux habitants combien ils pensent avoir perdu au changement. La commune se gouvernait par un conseil de primats, qui faisait des lois simples et peu nombreuses; les jeunes gens devaient, quand ils étaient en âge, se rendre à Constantinople, pour y exercer une profession; ils n'avaient le droit de revoir la terre natale, et de jouir du repos, qu'après avoir fait quelque fortune; autrement ils étaient méprisés. Les mœurs étaient simples et faciles; il n'était pas rare que des troupes de jeunes filles se rendissent seules à la campagne pour y passer plusieurs jours, et jamais on n'entendait

dire qu'on les eût insultées. Une honnêteté parfaite résultait de cette innocence. Le vol n'était pas connu ; si des objets précieux se perdaient, il n'était pas nécessaire de l'annoncer ; il suffisait d'aller à la messe le dimanche suivant et on les trouvait à la porte de l'église. Personne n'y songeait si ce n'est le propriétaire, qui ne croyait pas même devoir de reconnaissance à celui qui avait restitué, tant son action paraissait simple et naturelle. Peut-on blâmer les hommes qui se trouvaient dans une si heureuse situation de n'avoir pas épousé immédiatement les intérêts des Grecs ; de n'avoir pas compris cette meilleure liberté qu'on leur annonçait par des impôts exorbitants, par le pillage et par la plus complète anarchie ! Peu à peu cependant les idées nouvelles prenaient le dessus ; les haines religieuses s'effaçaient ; et lorsque j'arrivai il y avait peu d'inimitié entre les orthodoxes et les schismatiques : tous s'occupaient du commerce et plusieurs avaient fait des fortunes considérables. Ce que je dis de Syra s'applique également aux autres îles de l'Archipel, excepté à celles où la population turque était nombreuse, comme Chypre, Candie, Rhodes et Négrepont.

La plupart des Syriotes se rendaient à la capitale et entraient chez les Européens en qualité de domestiques. Revenus dans leur pays ils se plaisaient à parler les langues étrangères qu'ils avaient apprises et à répéter entre eux les cérémonies dont ils s'étaient instruits dans les salons du Péra. J'en ai vu plusieurs fois qui se promenaient dans leurs habits de livrée et qui ne s'en croyaient pas moins de bons bourgeois de la ville.

Grâce au docteur Bailly, agent du comité philhellénique de Paris, je ne fis que vingt-quatre heures de quarantaine. L'établissement destiné à cet usage me parut avoir été fait bien plus dans des vues d'intérêt que dans un but d'utilité publique. Aucun bâtiment de guerre n'y était astreint. En conséquence, le canot du capitaine Bandiera et les matelots qui le montaient entrèrent immédiatement dans le port, tandis que l'on m'envoya au lazaret. Heureux encore d'y trouver une chambre, car il n'y en avait que six, et le nombre des arrivants était considérable. Il n'était pas facile de se loger au sortir de la quarantaine; les maisons étaient peu spacieuses et la population si considérable que la plus

[redacted]

grande partie habitait sous des huttes fabriquées avec des pierres rassemblées à la hâte ou avec de la terre et quelques branches d'arbres; M. Manaraki, ancien courrier du cabinet français, et remarquable par les voyages qu'il avait faits avec le docteur Clarke, prit sur lui de me mettre dans la maison qu'occupait le général Gueheneuc, qui alors s'était rendu à Poros. A son retour, cet officier me permit de rester encore chez lui; nous étions trois couchés dans la même chambre, d'où nous découvrions le port et la mer; les domestiques du général étaient entassés pêle-mêle avec les bagages dans un autre appartement; il y avait de plus une petite cuisine, et, comparativement aux autres habitants, nous nous considérions comme dans un palais.

Il est bien difficile de dire quelle raison cachée avait maintenu l'ordre à Syra. Il y avait à la vérité un simulacre de gouvernement, mais son pouvoir était si peu étendu, il était si souvent obligé de céder à la force des choses, à l'influence d'individus puissants, que l'on doit s'étonner qu'il n'ait pas été renversé à chaque pas. L'île était administrée par une épitropie, et les autres autorités étaient l'ad-

ministration du port et celle de la quarantaine. Toutes étaient mues par le désir de gagner de l'argent et se souciaient peu de l'intérêt public. La police était confiée à un *Politarque*, qui, renouvelant les usages des Turcs, ne sortait qu'escorté d'hommes armés de pistolets et de poignards. Celui-là était Hydriote, et, d'après cet esprit de pays qui domine dans les îles bien autrement que l'amour de la patrie, on disait hautement que l'île appartenait aux Hydriotes. Ces Hydriotes, venus d'Hydra après la révolution, avaient demandé l'hospitalité aux Syriotes ; puis, se trouvant en nombre plus considérable, ils avaient fini par les subjuguer et s'étaient emparés de terrains qui leur appartenaient. Des habitants de Chio étaient aussi venus s'établir à Syra, où ils formaient comme une petite nation à part, peu estimée des autres à cause de ses mœurs douces et pacifiques, mais puissante par ses richesses, son industrie et ses nombreuses relations. Plus tard arrivèrent des Candiotes qui s'étaient enfuis de leur île et voulurent aussi dominer à Syra ; enfin des capitaines grecs, parmi lesquels on remarquait le voleur Vasso, vinrent à la tête des Palicares de la

Romélie, pour frapper une contribution. Déjà ils s'étaient rendus maîtres de la ville et avaient fait assembler le conseil communal au milieu duquel ils siégeaient, lorsque l'amiral de Rigny parut et les força à la retraite. Sans cet heureux événement la ville eût été pillée.

Malgré toutes ces sources de désordres l'intérêt de la conservation avait prévalu, et Syra était le seul lieu tranquille de l'Archipel; on commençait à trouver parmi les personnes le plus à leur aise quelque imitation des mœurs des pays policés; et ce mélange de Grecs accourus de toutes les parties de la terre s'organisant en commun et marchant vers la civilisation, était assez remarquable. Chaque peuplade perdait insensiblement ses préjugés particuliers. Les femmes Hydriotes ne pensaient plus qu'un voile fût indispensable; les hommes ne tenaient plus autant à porter leur costume national; peu à peu ils prenaient les vêtements européens. Mais d'un autre côté l'immoralité succédait aux vertus qu'ils avaient autrefois. Ils ajoutaient les vices de l'Europe à ceux qu'ils tenaient de leur éducation; la religion perdait chaque jour de son empire sur leur esprit; aucun n'avait honte de dire

je suis voleur, pirate, faux monnoyeur. Les corsaires venaient dans le port sans aucune contrainte; les bandits arrivaient sans se cacher davantage, et au milieu du bazar, devant tout le peuple assemblé, on faisait sans scrupule aucun de la fausse monnaie dont on se servait aussitôt que possible dans les transactions commerciales.

Tous les étrangers qui habitaient la Grèce, tous ceux qui étaient accourus pour la secourir, se réunissaient à Syra. Aussi y trouvai-je nombre d'Européens qui y résidaient ou qui venaient s'y reposer de leurs fatigues. Ce fut là que je vis les agents des comités philhelléniques, le docteur Bailly, envoyé du comité de Paris, le docteur Gosse, député par celui de Genève; enfin le colonel Heydeck venu de la part des Bavarois. Tous les philhellènes se groupaient autour de ces messieurs; les Français s'adressaient le plus souvent au docteur Bailly, les Anglais au docteur Gosse, qui représentait lord Cochrane; les Allemands entouraient le colonel Heydeck. Il est aisé de concevoir de quelles difficultés était hérissée leur mission. Chaque jour ils avaient de nouvelles prétentions à rejeter; tous croyaient

avait un droit égal aux secours des comités ; le gouvernement, la marine, les corsaires, les corps réguliers, les capitaines qui se lançaient dans des expéditions aventureuses, tous demandaient de l'argent, des vivres, des munitions, des vêtements ; tous étaient successivement amis ou ennemis des comités, suivant que leurs sollicitations avaient eu un bon ou un mauvais succès.

Deux choses étaient nécessaires aux Grecs, l'ordre au dedans et la guerre au dehors. A l'intérieur l'ordre ne pouvait être établi que par une force régulière, dépendante du gouvernement et capable seule de faire respecter les lois. A l'extérieur, au contraire, la guerre de partisans était la seule praticable ; les expéditions toujours malheureuses du colonel Fabvier, celles que venaient de faire lord Cochrane et le général Church avaient prouvé avec évidence que des troupes régulières ne pouvaient offrir qu'un faible secours ; qu'une fois battues, le sort de la révolution était compromis. On ne pouvait donc s'empêcher d'aider tous ces capitaines, tous ces Palicares, bien que l'on eût peu d'estime pour eux. Mais il était impossible de ne pas recon-

naître que des chefs de voleurs, tels que Colocotroni, Karaïskaki et autres, avaient seuls maintenu la guerre par le pillage dans des pays où une armée régulière grecque n'aurait pu subsister faute d'administration. De là le mécontentement des officiers Européens, pour qui les corps qu'ils avaient formés et qui leur avaient donné des preuves de dévouement étaient tout et paraissaient autrement intéressants que les hordes rassemblées en Romélie ou dans le Péloponèse. Chaque chef avait les mêmes prétentions; chacun vantait les secours qu'il avait apportés à la patrie, les sacrifices qu'il lui avait faits, les récompenses auxquelles il avait droit, la confiance qu'il méritait. Honneur donc aux membres du comité qui ont eu à supporter les plaintes de chacun, qui ont eu d'amères critiques à essuyer, dont on n'a même pas craint d'attaquer la moralité, et qui n'ont pas cessé de remplir avec zèle l'honorable mission dont ils s'étaient chargés; ils savaient cependant qu'ils ne devaient compter ni sur l'estime ni sur la reconnaissance du peuple qu'ils servaient avec un si grand dévouement. Ils savaient que chez lui tout était calcul, spéculation d'argent; que l'on ne faisait aucune

expédition dans un but d'utilité publique, mais seulement après s'être assuré de ce qu'elle pourrait rapporter, et que l'on n'était pas disposé à supposer aux membres des comités plus de désintéressement qu'il n'y en avait ailleurs.

On s'étonnera sans doute de cet esprit de rapine qui s'était emparé d'un peuple que partout on considérait comme animé seulement de l'amour de la patrie ; il est très vrai que dans les premiers temps de la révolution il fut inspiré par de nobles sentiments, mais les premières guerres avaient enrichi les soldats qui les avaient entreprises. Presque tous les Turcs de la Morée avaient été massacrés ; leurs richesses, les bijoux de leurs femmes et de leurs enfants étaient devenus la proie des vainqueurs; les provisions et les trésors qui suivaient Dramali-Pacha avaient eu le même sort; l'esprit de piraterie avait succédé aux combats maritimes contre les Turcs; un nombre considérable de bâtiments marchands de toutes les nations était chaque jour dépouillé par le tribunal des prises ; l'emprunt fait en Angleterre était allé s'enfouir dans la caisse de quelques particuliers. Les matières d'or et

d'argent abondaient. Chaque individu dont on soupçonnait les richesses les convertissait en marchandises ou en traites sur Zante, Corfou ou Céphalonie; de telle sorte que chacun affectait les dehors de la misère et après avoir morcelé la fortune publique se mettait à l'abri de retours fâcheux. Il n'était pas un de ces misérables soldats connus sous le nom de klephtes et de palicares qui, suivant l'usage de porter toujours son argent sur soi, n'eût grand nombre de pièces d'or cachées sous sa tunique crasseuse. La générosité des Européens avait contribué à exciter encore cette soif des richesses. Tout paraissait bon pour faire de l'argent; les munitions de guerre étaient exposées sur la place publique; les armes destinées à la défense de la patrie étaient un objet de commerce; les vêtements, le pain étaient également vendus. Le gouvernement lui-même agissait comme les particuliers, à tel point que l'on ne craignait pas de faire payer des droits d'ancrage aux bâtiments qui portaient les secours des comités philhelléniques. Tout sentiment honorable avait disparu, et la vieille haine religieuse que l'on portait aux Turcs s'affaiblissait chaque jour. Les habitants

des campagnes, tour à tour pillés par leurs amis et leurs ennemis, soupiraient seuls après un meilleur ordre de choses, et leurs plaintes étaient étouffées par les hommes qui étaient à la tête des affaires.

Quant à ceux qui étaient venus offrir leur bras et leur épée, on ne cherchait plus à les employer. Le plus grand nombre avait été volé par ces alliés d'un nouveau genre; on s'inquiétait peu de leur avenir, et sans les secours des comités, le plus grand nombre serait mort de misère et de maladie. Aussi la plupart fuyaient cette terre ingrate où ils avaient été si mal récompensés; quelques autres, doués d'une plus grande fermeté ou séduits par la vie aventurière qu'ils menaient, se disposaient encore à courir de nouveaux hasards et de nouveaux dangers. Pour cela les occasions ne manquaient pas; on annonçait plusieurs expéditions; l'une devait avoir lieu contre Chio, une autre contre Candie; une troisième dans le golfe de Volo; la quatrième enfin, dirigée par le général Church, devait se porter vers la partie occidentale de la Romélie.

CHAPITRE XII.

DÉPART DE SYRA. — POROS. — [illegible] — ARRIVÉE DE LORD COCHRANE. — LE COLONEL FABVIER. — LE PRINCE MAVROCORDATO. — ARRIVÉE A ÉGINE.

Je partis de Syra avec le colonel Heydeck sur une goëlette que la commision philhellénique avait louée pour assurer le transport des objets dont elle était chargée; je désirais, sous les auspices du colonel, visiter Poros, la côte de la Morée qui lui est opposée, puis passer à Égine et dans d'autres îles de l'Archipel. Nous partîmes au coucher du soleil et le lendemain nous arrivâmes à notre destination. Nous aperçûmes dans le lointain un petit fort construit par M. de Heydeck pour défendre l'entrée du port de Poros, l'un des plus beaux de l'Archipel, et le centre de la marine militaire des Grecs.

La ville de Poros est bâtie en amphithéâtre sur le penchant de la montagne et n'est séparée du Péloponèse que par un bras de mer fort

étroit que l'on peut aisément traverser à la nage. L'île est peu peuplée et les habitants sont pour la plupart des marins hydriotes qui pendant l'hiver conduisent leurs bâtiments dans le port, où ils sont plus en sûreté. Au midi on voit l'immense plaine de Damala, cultivée en coton et en vignes; sur le penchant de la colline sont des forêts d'orangers et de citronniers. L'olivier se trouve dans le bas pays et y parvient à une grosseur considérable. Le terrain est volcanique; on y voit du basalte, des brèches composées de tuf renfermant des débris de basalte. De l'autre côté du détroit les montagnes sont de calcaire primitif sur lequel la coulée paraît avoir eu lieu; elle aurait recouvert Poros, une partie de la plaine et la presqu'île de Méthana. Les habitants de Poros s'adonnent à la pêche et à la navigation. Le port situé au midi de l'île forme un cercle autour d'elle; on y est à l'abri de tous les vents; on peut y entrer de deux côtés avec de légers bâtiments, et si on le creusait un peu vers son extrémité orientale, il aurait le précieux avantage que l'on pourrait en sortir, quel que fût le vent dominant. Les maisons sont basses et mal construites à Poros, et en général l'île n'offre

[redacted]

pas de vestiges d'une ancienne prospérité. Le colonel Heydeck logeait avec ses gens dans une petite chambre; les personnes qui le secondaient dans ses travaux occupaient un autre appartement. Il y avait quelque mérite de la part de ces hommes qui pour la plupart appartenaient à de bonnes familles, et qui avaient obtenu dans leur patrie des grades supérieurs, à vivre au milieu des privations de toute espèce, sans chaises, sans tables, sans lits, manquant souvent des choses les plus nécessaires, et ne se vengeant que par quelques épigrammes lancées contre les Grecs qu'ils ne servaient pas avec moins de zèle et moins de courage.

Le lendemain de notre arrivée fut pour ces messieurs un jour de triomphe. Le bâtiment à vapeur commandé par le capitaine Hastings, suivi par le brick du capitaine Thomas, avait forcé le détroit de Lépante malgré le feu des batteries turques, et venait d'incendier sept bâtiments de guerre de cette nation. Ce fait d'armes, l'un des plus beaux de la marine grecque, fut raconté par un des acteurs, et le lendemain, lord Cochrane parut dans les eaux de Poros montant la frégate l'Hellas, la plus belle de

l'Archipel. Il venait pour exiger du gouvernement la paie des troupes qui se révoltaient à son bord. Croirait-on jamais quelle était l'intention de ces marins qui s'étaient conduits avec tant de bravoure contre l'ennemi? Fatigués de ne pas recevoir leur solde, ils voulaient s'emparer d'une corvette qu'ils avaient capturée à Ibrahim Pacha et la lui vendre pour leur compte. Lord Cochrane, suivi de quelques hommes dévoués, fut obligé de se précipiter dans son canot armé de raquettes, et de déclarer qu'il incendierait la prise plutôt que de la voir de nouveau entre les mains des Turcs. Cette menace et l'annonce de la victoire de Lépante purent seules calmer l'équipage et le faire rentrer dans le devoir. Si l'on prend en considération le peu de secours que la marine nationale recevait du gouvernement, le manque de discipline des troupes de terre et de mer, on ne sera pas étonné du peu de succès qu'un homme aussi célèbre a obtenu pendant qu'il a commandé les forces maritimes de la Grèce; peut-être lui reprochera-t-on d'avoir accepté le commandement d'hommes qu'il ne connaissait pas, de s'en être trop légèrement rapporté aux promesses faites

[redacted]

par les comités de lui fournir des matelots européens et des secours qu'il n'a jamais reçus. Mais il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître que des obstacles insurmontables s'opposèrent à ses projets et à ses entreprises ; il y en aurait une plus grande encore à ne pas reconnaître qu'il fit tout ce que l'on pouvait attendre de son caractère ferme et résolu, et qu'il fut exempt de ces sentiments de haine et de jalousie qui portèrent un si grand préjudice à la Grèce ; à ne pas reconnaître enfin qu'il prêta son appui à toutes les entreprises utiles sans rechercher quels en étaient les auteurs.

Après lord Cochrane nous vîmes à Poros un homme non moins célèbre que lui dans l'histoire de la Grèce ; c'était le colonel Fabvier, fameux par sa bravoure, par la constante opiniâtreté avec laquelle il avait formé et maintenu un corps régulier malgré le gouvernement, et malgré la jalousie de tous les chefs. Le colonel était habillé en Albanais ; son vêtement était d'une extrême simplicité, et on aurait eu peine à reconnaître en lui l'officier qui s'était distingué si souvent dans les rangs de l'armée française. Mais une conver-

sation animée, un esprit vif et pénétrant, des vues grandes et lumineuses, décelaient bientôt l'homme supérieur. Bien que malheureux dans la plupart de ses entreprises, le colonel Fabvier avait rendu à la Grèce le service le plus signalé en la dotant d'une troupe régulière. Si le traité du 6 juillet avait eu l'assentiment de la Porte, si la guerre contre les Turcs était devenue impossible, rien n'aurait pu sauver ce pays d'un bouleversement complet que le corps régulier. Il était nécessaire pour donner de la force au gouvernement et pour réduire à l'obéissance tous ces chefs de l'intérieur habitués au pillage et à la révolte.

Un autre personnage vivait encore à Poros, qui naguère s'était trouvé chef du gouvernement grec, et qui alors encore avait une grande influence dans les affaires; c'était le prince Mavrocordato, diplomate habile, qui seul avait dédaigné de s'enrichir quand tous les trésors du pays étaient entre ses mains, mais qui n'avait pu empêcher les dilapidations. Habitué dès son enfance aux intrigues des cours de la Moldavie et de la Valachie, personne ne pouvait

lui être comparé pour le tact et pour la finesse ; personne ne connaissait mieux les intrigues et les intérêts des différents partis; personne ne savait mieux la situation et les ressources de la Grèce. Bien que dévoué à la révolution, il ne dissimulait pas qu'un gouvernement militaire ne fût nécessaire pour rétablir l'ordre ; d'après ses calculs la population libre de la Grèce ne s'élevait pas au-delà de huit cent mille ames ; il pensait que la seule limite possible du nouvel état devait être entre le golfe de Prevesa et celui de Zeitoun, et c'était lui-même qui avait indiqué ces frontières que le gouvernement venait de demander dans un mémoire adressé aux puissances médiatrices. Il comptait que la révolution avait fait périr environ deux cent mille Grecs et un nombre à peu près double de Turcs; et quant aux impositions que d'après le traité on aurait à payer au Grand-Seigneur, il pensait que l'on ne pouvait avoir que des présomptions, car jamais rien de fixe ni de régulier n'avait eu lieu à cet égard.

Le prince Mavrocordato était dévoué aux Anglais et ne s'en cachait pas; c'était, d'après son opinion, la seule puissance qui eût agi

eux pour prendre à Methana des munitions qui s'y trouvaient déposées. Je profitai du départ de l'un de ces bâtiments pour me rendre à Égine. Il était du nombre de ces corsaires d'Hydra qui depuis quelques années donnaient de si vives inquiétudes au commerce européen; le capitaine me montra des certificats des officiers qu'il avait rencontrés en mer et qui l'avaient empêché de visiter leurs convois; il était offensé de ce procédé qu'il prétendait n'avoir jamais mérité. Par précaution cependant, et à l'exemple de tous les bâtiments qui suivaient la même carrière que lui, il était muni de trois pavillons; il avait en même temps le pavillon ionien, le pavillon russe et le pavillon grec; il présentait l'un ou l'autre suivant l'occurrence. Ce navire, qui appartenait à la marine militaire, était fort léger; des voiles énormes de coton lui donnaient une marche supérieure; il avait à bord trente marins bien armés et quatre petites pièces de canon. On ne remarquait aucun objet de luxe, aucun ameublement dans la chambre du capitaine; du biscuit, des olives salées, du caviar, des anchois et quelques barriques d'eau-de-vie, composant les

[redacted]

provisions, y étaient entassés. Dans l'un des angles une lampe était toujours allumée devant l'image du saint protecteur du bâtiment. Nous allâmes jusqu'en vue d'Égine; mais comme nous étions près d'entrer, le frère du capitaine vint à bord, portant une lettre de marque qui l'autorisait à aller en course sur les côtes de Candie. On ne perdit pas de temps pour prendre cette nouvelle direction; je montai dans la barque qui avait apporté le nouveau venu et je me rendis à terre; bientôt j'eus perdu de vue mes compagnons de voyage, empressés de mettre à profit les derniers jours de la saison pendant lesquels la course est un peu productive.

CHAPITRE XIII.

ÉGINE. — GOUVERNEMENT GREC. — MAVROMICHALI PRÉSIDENT. — [illegible]. — [illegible] DE LA PIRATERIE. — ARRIVÉE DE LA FRÉGATE DE S. M. [illegible].

L'île d'Égine se trouve dans le golfe d'Athènes ; elle est entourée par les côtes du Péloponèse, l'isthme de Corinthe, l'Attique et le cap Sunium ; au nord est Salamine, fameuse par la bataille de ce nom. Vers l'orient sont l'île de Poros et quelques rochers inhabités. Des montagnes élevées se trouvant sur tous ces pays, dont la distance est peu considérable, la mer est ordinairement calme et présente l'apparence d'un vaste lac peu accessible aux orages, et où les bâtiments peuvent sans danger rester à l'ancre. Aussi plusieurs ne font-ils autre chose que de se placer derrière une petite jetée qui se trouve en face de la ville ; ceux qui sont plus considérables vont se mettre vers l'est derrière un cap formé par

les montagnes qui couronnent l'île de ce côté.

Il ne faudrait pas juger d'Égine par ce qu'elle était lorsque je l'ai vue. Cette île, qui passe pour une des plus agréables de l'Archipel, venait de recevoir tous les réfugiés de l'Attique, tous ceux qui demandaient des secours au gouvernement qui s'y était établi. La ville était formée de petites maisons de terre, et on ne pouvait citer que deux ou trois habitations un peu vastes. L'une d'elles servait de siége au gouvernement et était entourée de murs élevés. La salle du conseil était placée dans une espèce de tour, et on y parvenait par une échelle de bois; le reste était habité par Piétro, bey du Magne et par son fils, alors président du gouvernement grec. Celui-ci se faisait sans aucun scrupule nommer bey-zadé, comme au temps de la domination turque. Un autre membre du gouvernement, l'Hydriote Marqui, logeait dans une maison qui n'avait qu'une seule chambre, où il vivait avec sa famille. J'étais recommandé à tous les deux par le colonel Fabvier, et lorsque je réclamai un logement, on ne put m'offrir que la salle où le commissaire de police tenait ses audiences. Encore fut-ce là une faveur spéciale; je la refusai et

j'établis mon domicile dans un cabaret; je couchais sur le comptoir où l'on vendait de l'eau-de-vie pendant la journée; le soir on plaçait un matelas, et dès le matin il fallait être debout et céder la place aux matelots qui désiraient se lester avant le départ. Comme tout est relatif, je me trouvais heureux en comparant mon logement à celui des personnes qui étaient à Egine en même temps que moi. M. Timoni, le même qui était venu comme commissaire du gouvernement russe, avait été forcé de rester dans la mauvaise goélette grecque qui l'avait conduit. Le consul autrichien, M. Groppius, alors seul agent public près du gouvernement, menait la vie d'un nomade; tantôt à bord des bâtiments de guerre quand il s'en trouvait dans le port, tantôt dans la maison des particuliers qui étaient obligés de s'absenter; il occupait alors conjointement avec trois ou quatre personnes la petite maison du général Church et il y avait transporté sa chancellerie. Le ministre de la marine et des affaires étrangères, Glaraky, n'était pas mieux logé. J'étais chargé de lui remettre vingt francs, et quand je me présentai chez lui pour remplir cette importante

commission, je trouvai son excellence dans une méchante chambre où étaient un lit une malle et deux chaises; deux femmes Chiotes, qu'il avait de ses deniers rachetées de l'esclavage, raccommodaient du linge, et quelques livres de médecine, épars çà et là, attestaient son ancienne profession. J'eus l'honneur de m'asseoir sur la malle tandis que le ministre se tenait sur une chaise à trois pieds; dans l'antichambre était la chancellerie, où nous entendions les commis se disputer avec les corsaires qui venaient demander l'autorisation de faire la course.

C'est ici le moment d'expliquer les causes de cette piraterie qui a si souvent alarmé le commerce européen et souillé la révolution grecque. J'ai déjà dit que les Grecs étaient parvenus avant l'insurrection à créer une puissante marine commerciale. On ne comptait pas dans l'Archipel moins de vingt-deux mille marins; la plus grande part appartenait aux îles d'Hydra, de Spezzia et d'Ipsara. Cependant, d'après le mode usité de navigation, la plus grande part des bénéfices venait aux principaux de ces îles, et ces primats avaient acquis des fortunes considérables; quelques-

uns, tels que les Conduriotti et les Tombazi, pouvaient se ranger parmi les plus riches capitalistes de l'Europe. Lorsque ces îles suivirent le parti de l'indépendance, le commerce avec Constantinople fut suspendu, et les sources de prospérité se tarirent. Mais alors le gouvernement pouvait disposer de quelque argent; des emprunts faits en Europe, des dons patriotiques, donnèrent le moyen d'entretenir pendant quelque temps une marine nationale et de subvenir par là aux besoins toujours renaissants de ce peuple de matelots. Il n'en fut plus de même dès que le trésor public eut été épuisé par les charges de l'état et par les concussions des particuliers. Le nombre de matelots employés diminua chaque jour, et les propriétaires des navires durent venir au secours de ceux qui avaient travaillé à l'édifice de leur fortune. Ce n'était pas sans doute la reconnaissance mais bien la crainte qui les engageait à faire des sacrifices. Cet état de malaise tendait toujours à s'accroître, lorsque par une inconcevable condescendance, ou plutôt pour ne pas dévier de son principe maritime, que le pavillon ne couvre pas la marchandise, l'Angleterre permit que l'on

condamnât à Naupli des bâtiments anglais. Aussitôt les Grecs adoptèrent le principe anglais, et ne se trompèrent pas en y voyant une source inépuisable de trésors. Tous ces navires prirent des lettres de marque; tous se mirent en course, et aucun ne revenait sans avoir fait quelque prise qu'il était sûr d'avance de faire condamner. Il ne fut plus possible dès lors d'avoir une marine nationale; il était bien plus agréable pour les équipages de s'emparer des bâtiments neutres dont ils s'appropriaient la cargaison, que de croiser et de se battre pour quelques centaines de piastres; aussi lorsque lord Cochrane prit le commandement de la flotte, loin de pouvoir se faire seconder par les vaisseaux grecs, il ne put les empêcher de le quitter, et de suivre telle route qui leur semblait plus avantageuse. Les uns se placèrent entre le cap Matapan et l'île de Candie, lieu obligé de passage quand on vient de l'Europe; d'autres se rendirent dans le golfe d'Alexandrie et sur les côtes de Barbarie. Un de ces vaisseaux, que l'on avait expédié à Volo pour coopérer à une attaque projetée dans cette partie de la Grèce, ne craignit pas de gagner l'Adriatique, et d'en-

lever deux bâtiments qui se rendaient de Trieste à Livourne ; puis il vint effrontément les vendre à Égine. Encouragés par l'impunité, et trouvant que le jugement du tribunal des prises était une vaine formalité, plusieurs finirent par s'emparer de prime abord des cargaisons qu'ils rencontrèrent ; une multitude de pérames, de sacolèves, de mistics couvrit l'Archipel, où tout fut abandonné à un pillage général. Ceux qui avaient des capitaux les donnèrent pour construire les barques, d'autres vendirent les produits de la course ; il n'était pas une marchandise d'Europe qu'on ne livrât à vil prix sur toute l'étendue du territoire Grec ; bientôt la fureur du gain s'emparant de toutes les ames, on vit succéder d'horribles actes de barbarie. Des équipages entiers furent massacrés ; on mit des capitaines à la torture pour leur faire avouer où était déposé leur argent ; quel que fût l'âge, le sexe, le rang, personne ne pouvait se soustraire aux mauvais traitements.

Ce n'était pas au gouvernement grec, ni même aux particuliers un peu influents, que l'on devait attribuer tous ces désordres. Ils en étaient les premières victimes ; les cabinets de

d'Europe, et surtout l'Angleterre, doivent en supporter tout le blâme. Que pouvaient en effet lord Cochrane, le ministre Glaraki, contre les pirates? Les ordres de l'amiral Grec pouvaient-ils être exécutés mieux que ceux des amiraux français et anglais? Avait-il comme eux une marine nombreuse et fidèle? Sa frégate et deux ou trois autres bâtiments montés par des Grecs, étaient-ils comme les leurs disposés à faire la chasse aux forbans? Avait-il comme eux à venger tant d'outrages faits à leur pavillon? Ses équipages ne se seraient-ils pas révoltés si on les avait obligés à se battre contre leurs compatriotes, à punir des hommes dont ils se seraient estimés heureux de partager les méfaits? Et quant au ministre de la Marine, pouvait-il, comme on l'exigeait, refuser des lettres de course? Quand un capitaine venait à la tête de trente hommes armés lui demander un brevet, quand on le menaçait, quand on frappait ses employés, sans qu'aucune résistance fût possible, comment aurait-il refusé? Le tribunal des prises même, n'avait-on pas été obligé de le composer d'hommes abjects, qui s'estimaient trop heureux de s'arranger avec les pirates pour condamner

toutes les prises? Si ces hommes eussent eu quelque pudeur, sans doute ils se seraient retirés, mais qui aurait pu siéger après eux dans ce tribunal, et tenir d'une main ferme la balance de la justice?

On n'aurait pas vu toutes ces pirateries si les cabinets de l'Europe avaient agi avec quelque franchise et quelque fermeté. Aucun d'eux ne reconnaissait le gouvernement grec, mais tous le toléraient. Que s'ensuivait-il de cette position équivoque? On ne pouvait prêter aux autorités grecques une force matérielle qui leur manquait pour faire exécuter les lois et les réglements; d'un autre côté, on ne pouvait faire juger les pirates à Toulon ou à Malte, parce que, faute de preuves et de témoins, on les renvoyait toujours absous. J'ai vu un capitaine Hydriote qui se vantait lui-même d'avoir tué de sa main sept Anglais composant l'équipage d'un vaisseau dont il s'était emparé; il revint de Malte, en plaisantant sur la bonhomie des Européens, qui l'avaient bien nourri, bien traité, et qui le renvoyaient avec une indemnité suffisante. Pareille chose arrivait à Toulon, où des misérables qui avaient volé et assassiné nos compatriotes, recevaient

le produit des souscriptions qu'une niaise philanthropie établissait en leur faveur. Si on avait reconnu le gouvernement Grec, rien n'eût été aussi aisé que de faire condamner quelques uns de ceux qui déshonoraient ainsi la noble cause qu'ils devaient défendre. Si au contraire on considérait les Grecs comme sujets de la Porte, que ne lui livrait-on les coupables? Elle n'eût pas hésité à en faire pendre quelques uns, et cette mesure aurait été plus efficace que des doléances et des représentations. Il est évident que laisser un pays sans lois, sans police, et sans administration aucune, est la meilleure manière d'y entretenir le désordre; si le commerce a souffert, c'est aux gouvernements européens qu'il le doit. Si toutes les institutions sociales étaient détruites dans les pays civilisés, aucun ne tarderait à devenir ce qu'était alors la Grèce.

On croirait peut-être faire une objection à ce que je viens d'exposer, en disant que la marine militaire que l'on entretenait dans le Levant était assez forte pour protéger le commerce. Il y aurait une injustice complète à ne pas reconnaître les services qu'elle a rendus; on doit même ajouter que sous l'administration de

M. de Rigny les convois étaient donnés avec la plus grande facilité, que la protection était tellement efficace que l'on chargeait plus volontiers sur les bâtiments français que sur aucun autre; qu'enfin on a capturé proportionnellement moins de vaisseaux français que l'on n'en a pris sous d'autres pavillons. Mais, malgré tous les soins et toutes les précautions, il était impossible d'éviter tous les dangers, d'échapper à des corsaires et à des pirates qui étaient par cinquante à chaque détroit. Un bâtiment de guerre chargé de donner l'escorte pouvait-il abandonner son convoi pour les poursuivre? Et les croisières elles-mêmes avaient-elles tant de facilités pour les atteindre? Par un vent faible, les Grecs avec leurs larges voiles avaient une marche bien supérieure; chassés pendant une bourrasque, ils se précipitaient à travers les passages et les récifs qui leur étaient connus, et où l'on ne pouvait les suivre; ou bien à l'approche du danger, quand on signalait des bâtiments de guerre, ils coulaient au fond de la mer leurs légères embarcations, et si on voulait descendre à terre il n'était pas rare que cachés derrière les rochers ils ne fissent feu, pour s'enfuir

après dans l'intérieur du pays. C'est ainsi qu'ils avaient agi contre une corvette Autrichienne qui fut obligée de capituler à Scopelo et qui s'estima heureuse qu'on lui laissât la liberté de remettre à la voile. Que pouvaient faire les marines royales, lorsque tous les habitants étaient ligués contre elles, lorsque l'on avait établi sur tous les pays élevés des signaux pour annoncer leur approche; lorsqu'ils ne trouvaient aucun individu qui osât leur donner des indications certaines. Leur position était plus délicate encore par la facilité avec laquelle le gouvernement Ionien et le gouvernement Russe livraient leur pavillon. On a vu des bâtiments et jusqu'à des barques construites en Grèce, dont le capitaine se rendait chez les agents publics Ioniens, faisait pour quelque argent une vente simulée et achetait le pavillon que l'Angleterre protégeait. D'autres portaient la bannière Russe, qui leur coûtait cinquante francs à Odessa, car dans ce pays tout est vénal; ils revenaient, faisaient également une vente simulée, obtenaient le pavillon Ionien, puis le pavillon Grec, et se plaçant alternativement sous l'un et l'autre, exerçaient la

piraterie et pouvaient nonobstant se présenter comme de bons négociants trafiquant sous l'égide de deux des premières puissances de l'Europe. Ici, nous devons nous glorifier ; le pavillon blanc ne paraît qu'à de rares intervalles dans les mers du Levant, mais du moins il n'y a jamais été souillé ; jamais il n'a servi à la fortune particulière d'agents publics ; jamais il n'a couvert le meurtre et la rapine.

Je crois avoir indiqué les causes auxquelles on doit rapporter la piraterie et celles qui en ont empêché la répression ; mais on ne sentait alors que le mal qu'elle causait. Un concert de plaintes s'éleva dans les marines militaires et marchandes, parmi les négociants ; de vives remontrances furent faites par les chambres de commerce, et les amiraux durent prendre des mesures que leur conseillait leur prudence, à défaut d'instructions des gouvernements. Ce fut ce qui décida l'amiral de Rigny à expédier à Égine le capitaine Leblanc, commandant de la frégate La Junon. Telle était la confusion qui régnait alors, que les officiers de la marine royale devaient s'interposer pour remplir des fonctions con-

sulaires; que la France, l'Angleterre et la Russie, signataires du traité de Londres, n'avaient pas même un agent près du gouvernement Grec; tandis que l'Autriche, qui n'avait pas voulu consentir au traité, faisait soigner ses intérêts commerciaux par M. Groppius, et empêchait par là la ruine complète de sa marine.

J'étais depuis près de huit jours à Égine lorsque la Junon vint y jeter l'ancre; pendant ce temps je m'étais rendu à pied au temple de Jupiter placé sur une montagne en face d'Athènes; de ce sommet nous découvrions cette ville, une grande partie de l'Archipel; nous voyions Salamine, le Pirée et tant d'autres lieux célèbres par l'histoire. Nous croyions vivre encore au milieu de toutes ces républiques de la Grèce et nous admirions comment ces mœurs antiques s'étaient conservées à travers les révolutions politiques et religieuses. Tous ces petits états se précipitant les uns sur les autres, se subjuguant tour à tour existaient encore; comme aux temps passés les habitants de l'Attique avaient formé une colonie sur l'île d'Égine; comme alors les pirates infestaient la mer; la haine que ceux

[redacted]

du Péloponèse portaient aux Athéniens ne s'était pas affaiblie. Tous ces rois puissants, tels qu'Ajax et le divin Diomède étaient assez bien représentés par Nikitas, Colocotroni et autres chefs de voleurs. La terre seule avait changé; au lieu des temples et des monuments antiques on n'apercevait que des masures et de petites chapelles; dans ces pays autrefois si fertiles on ne voyait qu'une campagne déserte dont la solitude n'était troublée que par les chants rauques et discordants de quelques pasteurs. Mais ces pâtres eux-mêmes venaient de la terre sacrée qui donna le jour aux pères de la poésie, de l'histoire et de l'église; ils avaient hérité de leur imagination brillante; comme eux ils chantaient les hauts faits des héros; comme eux ils savaient célébrer avec emphase des actions peu importantes. Toutes ces réflexions furent interrompues lorsque nous découvrîmes à l'horizon une suite de bâtiments de guerre se dirigeant vers la Morée; c'était la flotte française qui se rendait à Navarin; à notre retour nous apprîmes qu'un armistice avait eu lieu entre Ibrahim-Pacha et les amiraux; lord Engestree était allé dans le

golfe de Lépante pour arrêter la marche du général Church, et le capitaine Leblanc avait ordre de faire au gouvernement grec des représentations sur l'expédition que l'on méditait contre Chio.

[redacted]

CHAPITRE XIV.

POSITION DE MEHEMED-ALI, PACHA D'ÉGYPTE. — EXPÉDITION DE CHIO. — ÉPITROPIE. — TRIBUNAL DES PRISES.

D'inutiles représentations avaient été faites pour empêcher la flotte turque de se rendre à Alexandrie ; on espérait être plus heureux en s'adressant au pacha d'Égypte, et en l'engageant à ne pas tenter de nouvelles expéditions, et à retenir les flottes combinées ; on supposait que le vice-roi saisirait avec plaisir cette occasion de se soustraire au joug du Grand-Seigneur et proclamerait son indépendance : en cela comme dans toutes les circonstances on jugeait d'un Turc en lui prêtant des sentiments européens. Il n'en était pas ainsi, et Mehemed-Ali ne craignit pas de se jouer des diplomates que l'on envoya près de

lui, en les trompant par de fausses promesses.

La religion, comme je l'ai dit plusieurs fois, est tout pour les Turcs ; ils sont estimés plus ou moins, suivant qu'ils sont meilleurs mahométans ; comme tels ils voient dans le Grand-Seigneur le successeur des califes, le représentant d'une famille revêtue d'un caractère sacré ; aucun ne prétendrait se soustraire à ce préjugé et marcher l'égal du souverain ; tous lui doivent hommage. Dans une société aussi peu perfectionnée, il peut arriver souvent que des gouverneurs se révoltent, qu'ils refusent de payer l'impôt, qu'ils cherchent à échapper aux capidji-bachis, aux firmans de sa hautesse ; mais ces rébellions ne sont jamais faites dans le but de se rendre indépendants, mais bien dans celui de garder leurs emplois. S'il pouvait entrer dans l'esprit des pachas qu'ils peuvent se soustraire impunément à l'autorité du Grand-Seigneur, il n'y en aurait pas un qui ne voulût profiter de ce bénéfice, et la dislocation de l'empire Turc aurait eu lieu depuis long-temps. Qui aurait empêché les pachas d'Égypte, de Bagdad, de Morée, d'Akalsik, de secouer le

joug? Quels moyens de répression la Porte pourrait-elle employer contre eux? Jamais ils ne l'ont fait parce qu'ils n'ignorent pas que s'ils affichaient une pareille prétention les plus affidés de leurs domestiques se feraient un devoir de purger la terre d'un infidèle qui viole le coran et ne respecte pas le représentant de Mahomet. S'il fallait un exemple pour appuyer mon opinion, je citerais Ali, pacha de Janina, homme sans doute égal à Mehemed-Ali pour le courage et l'habileté. Combien de fois, sous l'Empire, le gouvernement anglais ne l'a-t-il pas poussé à l'indépendance, et quelque avantageuse que fût sa position, a-t-il jamais osé suivre ces conseils? Bien plus, lorsqu'il fut mis au ban de l'empire, lorsqu'on l'eut déclaré *noir* et *infidele*, que lui servirent ses intrigues, son caractère de fer, son or et sa puissance? Abandonné de ses serviteurs, il périt misérablement et sa tête fut exposée à la porte du sérail. Tel serait le sort de Mehemed-Ali, s'il voulait suivre cet exemple.

Le caractère religieux du sultan est si bien établi parmi les Mahométans de la secte d'Omar, que les peuples qui vivent hors de sa dépendance ne le considèrent pas moins

comme leur chef, et viennent lui prêter hommage. Quel pouvoir exerce la Porte sur les deys de la côte de Barbarie? Aucun, et cependant ces deys envoient tous les ans des présents à Constantinople, et dans les mœurs orientales le fait d'envoyer des présents constitue l'infériorité. Les pachas de Bayazid, de Van, qui sont héréditaires, agissent de la même façon; les Bukares, séparés de la Turquie par l'empire des Perses, renouvellent chaque année leur hommage, et des envoyés de cette nation passent au sud de la mer Caspienne ou franchissent le mont Caucase pour s'embarquer à Anapa. Il n'est pas jusqu'aux sujets mahométans de l'empire de Russie qui ne s'acquittent de ce devoir, et qui, sous prétexte de faire le commerce, n'apportent leur tribut et ne viennent se plaindre de la domination étrangère.

Connaissant sa position mieux que ceux qui venaient le conseiller, Mehemed-Ali promit tout ce qu'on voulut, et au premier moment favorable ses flottes mirent à la voile et se dirigèrent vers l'île de Rhodes, puis vinrent opérer leur débarquement à Navarin, malgré les escadres combinées de la France et de

l'Angleterre. Dès que l'on put être instruit de cet événement, l'amiral Codrington accourut, et une capitulation fut faite par laquelle Ibrahim promettait de ne rien tenter contre les Grecs ; quelques jours après, il profita de l'éloignement des amiraux pour se diriger vers Patras qu'il voulait ravitailler, et on fut contraint de le faire rentrer dans le port. Cependant on voulut bien encore passer sur cette infraction, et le capitaine Leblanc fut, comme je l'ai dit, chargé de donner communication du traité au gouvernement Grec, et de s'opposer à l'expédition de Chio.

On s'étonnera que les Grecs aient été disposés à tenter de nouvelles attaques après les échecs nombreux qu'ils avaient soufferts; après la bataille d'Athènes surtout, où un plus grand nombre d'hommes avait péri en deux heures, qu'il n'en était mort pendant deux années de combats. Mais l'expédition de Chio n'était comme la plupart des autres qu'une entreprise mercantile, une affaire d'argent et de compagnie. Après le sac de l'île, les habitants qui avaient pu s'enfuir s'étaient répandus dans toutes les parties de la Grèce: profitant des circonstances favorables, et de leur aptitude au

commerce, ils étaient parvenus à reconstruire leur fortune. Tel d'entre eux qui n'avait sauvé qu'un seul doublon, se trouvait possesseur de cinq beaux navires, d'une somme considérable d'argent, et avait déjà racheté toute sa famille de la captivité. Il se nommait Scala-Manga; moteur et l'un des principaux chefs de l'entreprise, ses bâtiments portaient le pavillon russe. D'autres réfugiés se joignirent à lui, des dons patriotiques furent faits pour servir à l'expédition; les Grecs de Trieste, de Livourne, de toutes les parties de la Grèce s'empressèrent de contribuer. Alors se forma une épitropie ou gouvernement local, qui dût employer les sommes que l'on avait prélevées. Pour assurer le succès de l'expédition, on résolut d'en donner le commandement au colonel Fabvier; les arrangements étaient pris de manière à assurer la solde de sa troupe, à payer une partie de son arriéré, de manière à réunir les vivres et les munitions nécessaires. On planta des drapeaux dans les lieux publics, et des agents enrôlèrent les soldats irréguliers et les capitaines qui voulaient se louer. On nolisa en même temps les transports nécessaires à l'embarquement. Le gouvernement

grec n'avait aucune influence dans ces arrangements ; il devait seulement avouer que l'on agissait d'après ses ordres, et il ne devait ni ne pouvait refuser sa sanction. Toutes les mesures avaient été prises publiquement ; on avait même consulté à ce sujet le commodore Hamilton, lorsque les amiraux décidèrent, après l'armistice, que l'expédition n'aurait pas lieu et résolurent de s'y opposer.

Dès que le capitaine Leblanc eut fait connaître cette résolution, l'inquiétude se répandit parmi les intéressés ; ils circonvinrent le gouvernement et l'engagèrent à résister à l'invitation. J'allai à bord de la Junon, sur laquelle je désirais prendre passage pour sortir d'Egine, et je m'y trouvai lorsque vinrent les juges du tribunal des prises, et plus tard l'épitropie de Chio. Les juges cherchèrent à se disculper ; ils dirent que depuis le commencement de la révolution les navires neutres, au lieu de faire le commerce pour leur compte, se contentaient d'être les commissionnaires des sujets du Grand-Seigneur ; qu'en les dépouillant ils ne s'emparaient que des propriétés de leurs ennemis, et qu'ils croyaient en cela faire une guerre loyale, user de représailles légitimes.

ment officiel qui leur montrât que les trois amiraux fussent d'accord ; qu'on n'avait même pas daigné leur dénoncer régulièrement l'armistice conclu avec Ibrahim-pacha; qu'ainsi ils l'ignoraient encore; que cet armistice ne pouvait cependant empêcher les troupes de terre d'Ibrahim et celles de Kutaï-pacha de les attaquer quand l'occasion était favorable; que si les amiraux ne pouvaient rien contre ces hostilités, il y avait injustice à interdire aux Grecs les représailles; que tant de sang qui avait coulé à Chio demandait vengeance, et qu'enfin ils étaient décidés à poursuivre leur entreprise. M. Leblanc employa en vain toute son habileté pour les détourner de leur résolution; ses remontrances, toutes dictées par la prudence et conçues dans leur intérêt, furent inutiles.

Quant à moi, qui me trouvais en Grèce depuis assez de temps pour juger cette entreprise mieux que ne peuvent des marins qui ne font que de courtes relâches dans le pays, j'ai l'intime conviction que l'épitropie ne pouvait agir autrement qu'elle ne l'a fait, et je n'ai jamais pu comprendre pourquoi on lui suscitait des obstacles dans ce moment.

Avec les sommes qu'ils avaient reçues, les chefs de l'expédition avaient soldé la troupe du colonel Fabvier; ils avaient loué des bâtiments qui croisaient depuis un mois dans le canal de Chio pour empêcher le transport des Turcs de l'Asie; ils avaient acheté des vivres et des munitions. Nombre de capitaines et de soldats avaient reçu de l'argent et la promesse d'être employés. J'ai vu moi-même de malheureux ouvriers Chiotes vendre leurs ustensiles et leurs habits pour acheter des armes et se rendre à la conquête de leur patrie; et c'était après tous ces préparatifs que, sous le prétexte d'un armistice qu'Ibrahim-pacha violait chaque jour, on venait leur défendre d'exécuter leurs projets. Pourquoi n'avait-on pas pris cette précaution long-temps auparavant? Le traité du 6 juillet était connu; qui empêchait alors de mettre obstacle aux expéditions des Grecs comme à celles des Turcs; de renfermer les uns à Alexandrie et les autres à Syra? Et c'était lorsque la flotte turque venait de débarquer tranquillement en Morée, quand Ibrahim dévastait le Peloponèse, que l'on imposait le repos aux Grecs. Sans doute, on sentait qu'une irruption faite aux portes de Smyrne, dans

une île que les Turcs regardent comme le paradis de l'Archipel, devait exciter vivement les inquiétudes de la Porte et compromettre la sûreté des Européens qui habitent l'empire : mais alors il ne fallait pas attendre pour faire des sommations; il ne fallait pas que ces sommations eussent le caractère de l'injustice; il ne fallait pas les faire lorsque l'argent était dépensé, lorsque l'on ne pouvait licencier les troupes sans qu'elles se répandissent çà et là pour commettre de nouveaux désordres.

On a beaucoup parlé de l'inconvénient qu'il y aurait à ce que les Grecs occupassent des îles voisines de la Turquie, et les amiraux ont rédigé à cette époque une note dans laquelle ils manifestent leurs craintes. Je crois que c'est là un point qui mérite d'être examiné. Ou bien les Turcs posséderont des îles de la Grèce, ou bien ils n'en auront pas. S'ils en ont, une marine militaire leur devient indispensable, et alors aucune menace ne les empêchera, suivant leur plaisir, de débarquer dans les possessions grecques et de traiter la population en ennemie; ils considéreront toujours les pays libérés comme leur propriété et ne manqueront pas de les envahir. Les deux

peuples seront toujours en état de guerre, et les limites établies par les puissances médiatrices impossibles à garder. Les Européens entretiendront-ils toujours des escadres pour maintenir leur ouvrage, et ces escadres, en quoi pourront-elles prévenir les agressions? Si au contraire on laisse les îles entre les mains des Grecs, un état florissant, une marine respectable peuvent s'élever; alors la civilisation fera des progrès, et après quelques années on n'aura pas plus de craintes d'envahissement de ce côté que de celui de l'Autriche et de la Russie. Non seulement la remise de toutes les îles entre les mains des Grecs serait d'une bonne politique, non seulement ce serait une plus grande garantie de tranquillité; mais, ce qui est plus important encore, ce serait une grande justice: il n'y a aucune raison pour que l'on soit libre à Samos et esclave à Chio. A Candie comme à Rhodes, comme à Chypre, les Grecs sont les plus nombreux; comme ceux de l'Archipel ils tiennent à leurs foyers, à leur patrie; comme eux ils ont fait des sacrifices pour leur indépendance, et de quel droit leur dirait-on: vous serez sujets de la Porte; et vos frères, vos parents, vos amis

ne le seront pas? Vous étiez plus opprimés qu'eux, et pour cette raison vous n'avez pu vous soulever ; ainsi vous n'obtiendrez pas notre protection ; nous ne l'accordons qu'à ceux à qui elle était moins nécessaire qu'à vous. . .

Après avoir terminé les affaires qui l'avaient conduit à Égine, le capitaine Leblanc mit à la voile et nous nous dirigeâmes vers Milo, où nous entrâmes le lendemain. Plusieurs bâtiments de guerre français étaient à l'ancre ; on avait choisi ce port, l'un des plus spacieux de l'Archipel, comme centre de réunion pour l'escadre ; malheureusement il était difficile d'y faire de l'eau. M. le comte de Laborde venait à cette époque de Smyrne pour retourner en France ; il ne pensait pas alors qu'il serait obligé de revenir sur ses pas par suite de la bataille de Navarin. Le vice-consul M. Brest avait été établi à Milo comme pour prouver ce que j'ai dit sur les agents que l'on entretient dans le Levant ; c'était un homme sans éducation, mais élevé dans le pays, dont il connaissait parfaitement les langues et les usages. Aussi avait-il rendu d'immenses services au gouvernement, et les avis qu'il

donnait se trouvaient-ils toujours conformes à la vérité. Appuyé par la marine militaire, il était devenu à Milo comme une manière de petit souverain. Il n'épargnait rien de ce qu'il savait être dans les mœurs; marchant avec une suite nombreuse, entouré de gardes, parlant avec confiance et avec cet air de supériorité qui ne manque jamais d'en imposer aux Levantins, parce qu'ils savent que ceux-là seuls l'affectent qui sont en position de le soutenir.

L'île de Milo était par sa position un centre de réunion agréable aux pirates. Des Candiotes étaient venus s'y établir; ils dominaient dans le pays, et ceux de leurs compatriotes qui faisaient la course se cachaient dans le le nord, d'où ils pouvaient aisément passer à Argentera, à Syphanto, à Antiparos et dans toute cette chaîne d'îles, où ils étaient à l'abri des recherches. M. Brest, qui savait la manière de traiter avec eux, était toujours le premier instruit de leurs projets et de leurs expéditions.

Il était difficile de parcourir l'île dans les circonstances où je m'y trouvais; la brèche volcanique dont elle est formée, les mines de

soufre qu'elle renferme, l'obsidienne et le basalte qu'on y rencontre, en font cependant une des plus intéressantes de l'Archipel pour la géologie ; elle ne l'est pas moins sous le rapport des antiquités ; c'est là qu'on a trouvé près d'un vaste cirque la fameuse Vénus de Milo, que nous devons aux soins de M. de Marcellus ; c'est là aussi que l'on a trouvé depuis la révolution un bel Hercule, qui n'est pas encore connu. J'y achetai une médaille de l'île en or, qui est restée inédite ; et, avec M. de Laborde, nous vîmes des pierres gravées et des ornements en or qu'on nous présenta. Si des fouilles étaient pratiquées avec quelque soin, il est difficile d'apprécier quelle quantité de richesses archéologiques on pourrait découvrir. Ce n'était pas le temps de se livrer à de pareilles recherches ; nous étions autrement occupés du récit que nous faisaient tous les capitaines militaires ou marchands qui venaient se plaindre des maux qu'ils souffraient ; la piraterie ne nous étonnait plus, et nous avions fini par concevoir qu'il fallait seulement admirer ceux qui échappaient aux dangers et qui arrivaient sans encombre à leur destination.

[redacted]

Une goëlette de S. M. vint à Milo pendant que je m'y trouvais, et le commandant, M. de Flotte, voulut bien me prendre à son bord et me transporter jusqu'à Syra. Il était chargé d'accompagner un convoi à Smyrne. Nous partîmes le matin, et pendant la nuit nous arrivâmes devant l'île; là je passai sur un vaisseau marchand français qui entrait dans le port; mais à peine avions-nous quitté le convoi qu'un calme plat s'établit et que nous n'avançâmes plus. Grande était la peur des pirates; l'on aperçut tout à coup à l'horizon un point noir, que nous crûmes une embarcation de forbans. Aussitôt nous fîmes des préparatifs de combat, et des gens bien disposés déchargèrent au hasard le canon et toutes les armes qui se trouvaient à bord; peu à peu ce que nous avions pris pour une barque se montra dans de plus grandes dimensions, et un coup de canon qui vint passer entre nos mâts nous avertit de nous arrêter; bientôt j'entendis la voix sonore du capitaine Leblanc qui nous ordonnait de jeter l'embarcation à la mer sous peine d'être coulés. Deux ou trois de nos gens, tout honteux d'une pareille mé-

prise, obéirent, et un vent frais s'étant élevé, nous entrâmes dans le port, joyeux d'avoir échappé à tout danger.

[redacted]

CHAPITRE XV.

BATAILLE DE NAVARIN. — SENSATION QU'ELLE PRODUIT EN GRÈCE. — CAUSES QUI LA RENDAIENT INÉVITABLE. — DÉPART POUR TINOS. — AGENTS CONSULAIRES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS. — LORD COCHRANE. — DOCTEUR GOSSE. — RETOUR A SYRA.

J'étais revenu depuis peu de jours à Syra lorsque nous apprîmes la bataille de Navarin; on annonçait que la marine turque était détruite; que huit mille matelots de cette nation avaient péri. Ce coup vigoureux, frappé après tant d'hésitation, produisit en Grèce un étonnement général; avant d'y croire on fit jurer sur l'évangile à ceux qui en apportaient la nouvelle qu'ils n'avaient dit que la vérité; le peuple se réjouit de la destruction de son ennemi, tandis qu'une vive anxiété se répandait parmi les personnes de la classe moyenne de la société. Tous avaient des pa-

pas besoin de les envoyer ; de même que pendant les longues années qu'avait duré la lutte qu'on voulait terminer, un seul bâtiment suffisait pour apporter aux gouvernements alliés la nouvelle des massacres et celle de leur déshonneur. . . . .

Mais tandis que les amiraux étaient contraints d'en venir aux mains avec les Turcs, les diplomates de Constantinople ne devaient pas moins suivre l'esprit du traité, assurer au divan que l'on n'agissait par aucun sentiment hostile, mais dans des vues de conciliation et d'amitié ; ce langage si doux, d'une part, et ces mesures acerbes, de l'autre, durent être considérés par le Grand-Seigneur comme une perfidie, et il est à remarquer qu'il en fut de même pour toutes les mesures qui dérivèrent du traité ; qu'on les appliquât aux Turcs ou aux Grecs, que l'on voulût aider les uns ou les autres, toutes eurent ce fâcheux caractère. . . . .

Les amiraux russe et anglais avaient quitté l'Archipel après la bataille de Navarin ; M. de Rigny s'était chargé de diriger les bâtiments de toutes les puissances, qui pouvaient encore tenir la mer ; après quelques réparations

nécessaires, il parut devant Syra pour répandre en son nom et en celui de ses collègues une protestation énergique contre la piraterie, et pour désapprouver l'expédition de Chio. Un jour auparavant il aurait pu l'empêcher encore, car elle n'était partie que la veille de son arrivée; mais des devoirs plus pressants l'appelaient à Smyrne, et ce fut vers ce port qu'il se dirigea.

Quels que fussent les événements politiques, je résolus de continuer ma tournée dans les îles, et pour cela je profitai d'une chaloupe canonnière de la flotte grecque qui se rendait à Tinos. Elle portait le Docteur Gosse, chargé de prélever la contribution que cette île devait pour l'entretien des vaisseaux. Lord Cochrane avait en cela succédé au captan-pacha ; on lui avait *donné* les îles dont le revenu était appliqué à la marine ; malheureusement le gouvernement n'était pas fort loyal dans ses engagements et des contre-ordres étaient venus pour qu'il ne lui fût rien payé. On prétendait que la flotte Turque étant détruite, les Grecs n'avaient aucun besoin de frégates et de corvettes ; que ce n'était plus qu'un objet de luxe peu en harmonie avec la pauvreté de l'état. Peu

importait à ce gouvernement que l'amiral tînt comme lui ses pouvoirs de l'assemblée nationale de Trezène , il ne s'en croyait pas moins le droit de modifier ce que bon lui semblait. Le docteur Gosse joignait à ses fonctions de membre des comités, de médecin, d'inspecteur des îles, celles de commissaire de la flotte, et il était peu disposé à supporter un manque de foi. Il était difficile de trouver un homme plus vif, plus remuant, animé de meilleurs sentiments que lui. Aussi dès qu'il vit que les raisons qu'il alléguait n'étaient pas écoutées, il menaça la ville de décharger sur elle un immense canon de bronze que portait sa chaloupe; force fut de payer.

Pendant les pourparlers, je m'étais rendu chez l'agent Français, M. Spadaro, dont les ancêtres avaient depuis une longue suite d'années occupé le même emploi que lui. C'était pour cette raison qu'il le conservait, car il n'y trouvait que des charges sans aucun bénéfice. En cela sa position était la même que celle de ses confrères. Je vais expliquer ce qu'est cette classe d'employés que dans les îles on appelle agents consulaires.

Lorsque le commerce français florissait dans

le Levant, des hommes étaient nommés par les consuls pour veiller à leur place aux besoins des bâtiments du commerce et de l'état; ils avaient pour leurs services droit à une certaine rétribution; aussi ces emplois étaient-ils recherchés et donnaient-ils à ceux qui les obtenaient des bénéfices plus ou moins considérables et une grande considération; les priviléges dont jouissent les Européens leur étaient concédés et on les traitait comme sujets de la puissance qu'ils servaient. Plus tard il n'en fut plus ainsi; le commerce diminua, puis la faculté d'obtenir le pavillon français fut chaque jour plus restreinte; enfin on n'accorda plus aucun droit aux agents sur les bâtiments français; on leur permit toujours cependant de porter la cocarde blanche et de placer un pavillon sur leur résidence. C'était sans doute un grand honneur, et tous leurs compatriotes auraient désiré l'obtenir; mais quand éclata la révolution grecque, quand des populations entières se jetèrent les unes sur les autres, quand des fugitifs des deux partis se pressaient à la porte des consulats, quand il fallut les nourrir, les loger, quand il fallut donner du

pain à de malheureux Français qui, pour servir la cause grecque, mouraient de faim dans les rues, quelle récompense leur accorda-t-on pour les sacrifices auxquels on les condamnait? Aucune. Ils se ruinèrent tous; aucun n'abandonna dans le danger la mission qu'il avait reçue pendant la bonne fortune. M. Spadaro, père de huit enfants, dépensa plus de six mille piastres, et fut obligé de faire réparer sa maison et d'en changer le mobilier. Pareille chose arriva à ses confrères. M. Vuchiro, agent à Syra, avait fait des dépenses considérables, et M. Manaraki, qui l'avait remplacé pendant une année environ, avait employé deux mille piastres pour se conformer aux instructions qu'on lui donnait; car si on ne payait pas les agents, on ne manquait pas du moins de confier à leur garde l'honneur du pavillon; on ne manquait pas surtout de les charger de commissions et de leur recommander une correspondance active. Et pourtant ils ne portaient pas bien haut le prix de leurs services; ils prétendaient qu'une somme de cinq mille francs répartie entre eux pourrait les indemniser de leurs dépenses; plusieurs désiraient des biens plus

solides et demandaient que le gouvernement qu'ils servaient se chargeât de l'éducation d'un de leurs fils, comme il le faisait pour d'autres employés que l'on rétribuait largement, et qui n'avaient eu à courir aucun des dangers qu'ils avaient soufferts. Demandes inutiles ; le comité philhellénique fut obligé de payer la dette du gouvernement et d'envoyer plusieurs de ces enfants à Paris.

Ce qui rendait la position des agents français plus pénible encore, c'était l'état heureux dans lequel se trouvaient ceux des autres puissances. Ceux-là du moins pouvaient vivre honorablement de leur emploi ; les pavillons autrichien, russe et ionien parcouraient les mers, et les droits qui leur étaient imposés indemnisaient les agents chargés de les protéger, de leur prêter aide et secours. Voyageur dans ces pays, porteur de lettres de recommandations de l'ambassade, je fus, comme tous les Français, obligé d'entendre leurs plaintes sans pouvoir les blâmer ; mais je pensais que mieux aurait été de supprimer les agences de toutes ces îles, que d'y employer des hommes que l'on ne payait que d'ingratitude.

L'île de Tinos a un aspect fort pittoresque; les montagnes ne sont pas arides comme à Syra; les maisons y sont mieux bâties et annoncent plus d'aisance et de bien-être. Je n'ai pas vu les villages, que l'on dit bien entretenus. La campagne est cultivée avec soin; les habitants s'adonnent surtout à la culture de la vigne et fabriquent le meilleur vin connu sous le nom de Malvoisie; on n'en récolte qu'une petite quantité, dont le goût est très agréable. On plante aussi des mûriers, mais en petit nombre. L'olivier et l'oranger ne réussissent pas très bien. La principale des montagnes est de ce marbre qui forme les chaînes de Myconi et de Naxos; un terrain de calcaire secondaire le recouvre. L'île n'a pas un bon port, et c'est là sans doute la raison pour laquelle elle n'a pas acquis comme Syra une grande importance commerciale. Les habitants sont catholiques. Les Grecs s'y sont réfugiés pendant la révolution et y ont construit une belle église que l'on voit sur un monticule hors de la ville; cet édifice est le plus beau du pays : lorsqu'on en jetait les fondements on trouva des débris de monuments et un dieu Terme avec une inscription

grecque. Les femmes de Tino passent avec celles d'Andros pour les plus belles de l'Archipel ; les villageois de l'un et de l'autre sexe vont à Constantinople comme domestiques : on les désignait là par le nom de *taouchans*, ou de lièvres, probablement parce qu'à l'approche des Turcs ils avaient l'habitude de s'enfuir dans les montagnes.

Les habitants de Tino avaient payé au docteur Gosse la somme qui lui était due et nous remîmes à la voile; nous allions rentrer à Syra lorsque la frégate l'Hellas donna ordre à la chaloupe de s'approcher. Je m'estimai heureux de cette occasion que j'avais de voir l'homme célèbre qui avait étonné les deux mondes par tant d'actes de bravoure et de témérité. Amiral de toutes les républiques naissantes, il avait offert à la Grèce son secours, et il avait cherché vainement de nouvelles occasions de se signaler encore.

Lord Cochrane était, quand nous montâmes à bord, dans son grand uniforme qui tenait un peu de celui des Français et de celui des Anglais. Cette mise paraissait assez inutile en la comparant à celle des hommes auxquels il commandait. Tous ces matelots des diffé-

rentes îles étaient là en habits différents; tous avaient les pieds et les jambes nus, et il était aussi difficile de maintenir la discipline parmi eux, que de leur faire adopter un autre vêtement. On avait été obligé de tendre une corde au grand mât pour partager le bâtiment, et pour les empêcher de venir se promener à côté de l'amiral et de causer avec lui ; tous, avec la vivacité qui les caractérise, parlaient, riaient et fumaient, tandis que les officiers anglais gardant toujours le sang-froid national ne paraissaient autrement que comme des passagers. Les Grecs avaient à la vérité pour eux quelque respect, mais c'était ce respect banal qu'ils avaient l'habitude d'accorder à l'habit européen; il n'était pas commandé par la réputation qu'avait méritée l'amiral, il ne l'était pas non plus par la conformité de goûts, d'intérêts et d'opinions. Ils étaient prêts à chaque instant à traiter leurs commandants d'égal à égal, et le général Church en avait eu une bonne preuve lorsqu'après la bataille d'Athènes les troupes habillèrent un âne en officier Anglais et lui firent des reproches comme s'il eût été leur chef.

Personne n'avait eu autant à se plaindre que lord Cochrane de la fourberie des Grecs, et de leurs mauvaises dispositions à le seconder ; en homme indépendant et qui voyait les choses autrement que d'après ses intérêts particuliers, il était loin cependant de ne pas leur rendre la justice qu'ils méritaient. De tous les Européens qui se trouvaient alors en Grèce, il est peut-être le seul qui ait dit qu'ils étaient naturellement bons, que les institutions seules les avaient corrompus, qu'ils étaient plus prompts à faire des menaces qu'à les exécuter. Il est vrai qu'alors ce n'était pas des Grecs mais bien des autorités européennes qu'il avait à se plaindre ; dès qu'il s'était présenté devant Chio pour aider à l'expédition du colonel Fabvier, des bâtiments de guerre lui avaient signifié qu'il eût à se retirer. Pareille injonction lui avait déjà été faite lorsqu'il voulait pénétrer dans le golfe de Lépante ; et cependant on ne trouvait pas mauvais que d'autres bâtiments grecs croisassent dans le canal de Chio et sur les côtes de la Morée. Ainsi l'on paralysait tous ses efforts. Nous le quittâmes après qu'il eut donné ses ordres aux bâtiments qui le

craintes ne tendaient qu'à augmenter la terreur générale. Sur ces entrefaites M. le docteur Dumont, philhellène français, voulut bien s'embarquer avec moi pour visiter les îles de l'Est ; nous allâmes d'abord à Naxia sur une sacolève grecque et le consul nous offrit une chambre dans le couvent français qui s'y trouve.

L'île de Naxia est la plus grande des Cyclades; elle est aussi la plus fertile, celle qui offre la plus grande variété de climats et de productions. Les Croisés y avaient fait des expéditions, et plusieurs des habitants actuels prétendent leur devoir leur origine; puis elle avait été soumise à la domination vénitienne. Les Turcs s'en étaient emparés par capitulation, aussi jouissait-elle de priviléges assez étendus, et les traditions de l'ancien gouvernement s'y étaient-elles conservées malgré le temps et la domination étrangère. Il s'y trouvait une noblesse qui possédait autrefois presque la totalité de l'île; noblesse pauvre et orgueilleuse, restée étrangère aux innovations et à l'industrie qui faisait des progrès en Grèce comme en Europe, et gardant scrupuleusement les traditions de la

CHAPITRE XVI.

DÉPART AVEC M. DUMONT POUR NAXOS. — HABITANTS DE L'ILE. — MONASTÈRE FRANÇAIS. — PROPRIÉTÉS ROYALES. — CANDIOTES. — EXCURSION DANS L'ILE. — PAYSANS GRECS. — L'ABBÉ CHERGRAUD. — MORT DU LIEUTENANT BISSON.

Les jours se succédaient sans que le vent du sud cessât de souffler et d'empêcher les bâtiments de venir de Constantinople et de Smyrne. Une foule considérable se portait chaque matin inutilement vers la pointe de l'île d'où l'on découvre le passage entre Tinos et Myconi; aucune voile ne paraissait à l'horizon; aucune nouvelle n'était apportée qui calmât les inquiétudes que l'on avait sur le sort des parents et des amis qui résidaient au milieu des Turcs. Quelquefois des fugitifs arrivaient sur de frêles embarcations; à la nouvelle de la bataille de Navarin, ils s'étaient hâtés de fuir les côtes de l'Asie, et leurs

tandis que leurs nobles patrons habitaient le château, et les traitaient avec un souverain mépris. Mais actifs, laborieux et grands spéculateurs, ils avaient fini par acheter les meilleures propriétés des anciens maîtres, qui s'étaient vu peu à peu déposséder de leurs richesses. Puis la misère, fille de la paresse, avait atteint ces derniers, qui étaient heureux de vivre des charités que leur faisaient les lazaristes français établis dans la ville. A mon passage, quelques uns avaient encore des revenus suffisants pour exister, mais le plus grand nombre se trouvait dans un dénûment absolu.

Quelques uns, plus aventureux, s'étaient rendus à Constantinople, où l'on pouvait voir des ducs et des marquis faire des perruques ou vendre du vin. Mais aussitôt qu'ils revenaient dans leur pays natal, ils oubliaient ces occupations roturières et se hâtaient de reprendre les habitudes féodales. Retirés dans des maisons délabrées où ils avaient soin de faire graver leurs armes, ils s'adonnaient de nouveau à la mollesse et à de vaniteuses discussions sur leurs titres et leurs parchemins. Il semblait que toutes les infortunes qui frappent les

[redacted]

races abâtardies se fussent appesanties sur eux. Au lieu d'hommes dispos et agiles, comme on en voit ordinairement dans ces pays, ils étaient hâves, frêles et contrefaits ; il est rare dans le Levant, où tous les esprits sont portés vers les choses positives, de rencontrer des individus atteints des maladies mentales ; aussi, en Grèce, n'en ai-je trouvé qu'à Naxia ; sur une population de cinq cents catholiques qui habitent le château, j'en ai compté une dizaine dont la monomanie était tournée vers la grandeur. L'un se disait prince de Milan ; un autre était frère de l'empereur de Russie. Il n'est pas à supposer que les femmes fussent exemptes de l'espèce de vertige qui s'était emparé des hommes. On appelait respectueusement *mademoiselle la comtesse* de petites filles au berceau, et ces qualifications ne les rendaient par la suite ni belles ni gracieuses.

Le monastère français est un vaste établissement fondé par les jésuites, et occupé aujourd'hui par les lazaristes ; il avait hérité d'une grande quantité de legs particuliers et avait été richement doté par Louis XIV, qui avait acquis une propriété royale que les reli-

gieux exploitent à leur profit. On évaluait à trente mille piastres environ les revenus de l'église. Cette somme servait à l'entretien du couvent et aux besoins d'une communauté de femmes ; les observations que l'on a faites sur l'état de la société en Europe, à l'époque de la renaissance des lettres, sont confirmées par ce que l'on voit encore aujourd'hui à Naxia. Tandis que les villages soumis à la domination des nobles, se trouvent dans un état peu prospère, ceux qui dépendent du couvent se montrent sous l'aspect le plus florissant : les villageois sont bien vêtus, leurs propriétés sont entretenues avec soin ; on y trouve une aisance et une activité vraiment remarquables.

Le couvent ne comptait que deux religieux, tous deux français et anciens militaires ; l'un se nommait l'abbé Chergraud; il avait embrassé l'état ecclésiastique après avoir servi dans la cavalerie ; l'autre était un ancien soldat des gardes Vallones. M. Dumont et moi ne saurions trop nous louer de l'hospitalité cordiale qu'ils nous accordèrent ; d'autres avaient eu à s'en louer avant nous, et ces religieux avaient surtout de grands droits à la re-

connaissance des habitants pour les conseils et les secours qu'ils avaient donnés dans les circonstances critiques où l'île s'était trouvée.

Aussitôt que le gouvernement grec eut perdu de sa force et de son énergie, des bandes de leurs, non contentes de piller les villages de la Morée et de la Romélie, s'étaient organisées pour mettre les îles à contribution. Les Candiotes, qui avaient été obligés de s'enfuir après leur malheureuse tentative d'insurrection, s'étaient surtout signalés parmi eux; sous prétexte de demander l'hospitalité, ils s'étaient établis dans presque toutes les Cyclades orientales et dans les Sporades. Naxia ne devait pas être négligée; aussi y avaient-ils envoyé de nombreux détachements. Les habitants catholiques avaient fait résistance et s'étaient opposés à leur laisser l'entrée de leur château. Cependant les nouveaux venus s'étaient répandus dans la campagne et obligeaient les paysans à leur donner ce qui leur était nécessaire. La terreur qu'ils inspiraient était encore augmentée par la haine religieuse dont les Latins craignaient de devenir les victimes; elle l'était par les bravades et les mépris que les Grecs avaient eus à

supporter de la noblesse naxiote. L'abbé Chergraud seul intervint entre les partis et fit adopter des mesures justes et raisonnables. Comme primat et le plus imposé de l'île, il reconnut que les contributions devaient être payées au gouvernement grec et que l'on devait des secours aux réfugiés quelles que fussent leur conduite et leurs exigences. Il fut l'auteur de la transaction entre les nationaux et les étrangers, et par là devint l'objet de l'estime de tous.

Cet ecclésiastique était loin de partager les préjugés religieux des Naxiotes, et de juger leurs ennemis avec une trop grande sévérité. Il avait pris part aux guerres de l'empire et savait ce que pouvaient faire des troupes introduites sur le territoire ennemi. Il ne pensait pas que les Candiotes se livrassent à autant d'excès qu'on aurait pu en attendre de ces hommes sauvages et indisciplinés; il m'assura que bien qu'on pût les taxer de vol et de brigandage, ils étaient loin de mériter toutes les accusations dont on les accablait. Il prétendait que le caractère exagérateur des Grecs se montrait dans leurs plaintes comme dans toutes les circonstances,

J'ai eu moi-même l'occasion de vérifier cette assertion ; j'ai reconnu que pendant cette longue anarchie qui a désolé la Grèce, on n'a pu reprocher à ses habitants aucune des guerres civiles, aucune des scènes sanglantes qui ont souillé les autres révolutions. S'ils étaient barbares envers les Turcs et les Européens, ils se bornaient entre eux à d'inutiles menaces, et le pillage leur était le plus souvent inspiré par la nécessité.

Cependant les étrangers s'étaient retirés de Naxia lorsque nous y arrivâmes ; la tranquillité la plus parfaite régnait dans l'île, dont le commandement était confié au colonel Urquarth, délégué par lord Cochrane. Une garnison destinée à la marine militaire était organisée par cet officier ; nous profitâmes de ces circonstances favorables pour faire à pied le tour de l'île. M. J. de Lastic, fils de l'agent consulaire français, voulut bien nous accompagner. Ce jeune homme appartenait à la noblesse de Naxia, mais n'en partageait pas les opinions ; son éducation avait été faite en France et en Allemagne, et il se proposait déjà d'offrir ses services à son pays. Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'occident

pour aller coucher à un couvent grec, distant de quatre lieues ; nous suivîmes d'abord une partie de la plaine située sous la ville, et nous marchions sur le granit ; le couvent où nous nous arrêtâmes n'était pas d'une ancienne construction ; il possédait en propriété une plaine assez aride qui l'entourait ; quatre ou cinq religieux l'habitaient, ivrognes et ignorants comme tous les moines grecs ; ils avaient un archevêque pour chef, et nous eûmes l'avantage de faire avec lui cette partie de notre route. Je vis dans ce couvent des campagnards qui y travaillaient la terre ; ils avaient émigré de l'Asie-Mineure lorsqu'ils craignaient que les mahométans ne se vengeassent sur eux de la révolution. En hommes simples et en bons villageois ils me consultèrent pour savoir s'il serait prudent de retourner à leurs anciennes occupations. Ils me dirent qu'ils ne gagnaient que bien peu de chose dans cette île; qu'à peine pouvaient-ils se procurer vingt-cinq paras (5 sous environ) par jour, tandis qu'en Turquie, où toutes les choses nécessaires à la vie étaient à bien meilleur compte, il leur était aisé de gagner une piastre et demie, et encore les

Turcs étaient-ils des maîtres moins exigeants que les moines qu'ils servaient.

Je ne parlerais pas de ces plaintes si je ne les avais pas entendues bien des fois dans la bouche des paysans qui avaient habité la Turquie. Les habitants des îles agricoles avaient l'habitude de chercher fortune dans l'Asie-Mineure, et grand nombre finissait par s'y établir. L'administration des Turcs était pour les campagnards si peu inquiétante, comparée à celle des primats grecs, que dans le temps de Carasman-Oglou six mille familles étaient parties à la fois de la Morée pour s'établir dans ses possessions. Leurs enfants y sont restés et peuplent encore aujourd'hui les environs de Smyrne. Une autre chose tourmentait encore ces pauvres villageois ; habitués au régime turc, ils en avaient adopté les mœurs, et les réglements que faisait le gouvernement national étaient loin de leur plaire ; chaque jour de nouveaux impôts, de nouvelles exactions pour acheter la liberté ; liberté douce, en effet, pour les habitants des villes, douce pour ceux qui courent après la fortune et les honneurs, mais que l'on trouve bien plus grande sous

le chemin, et qu'un paysan turc connaît mieux qu'aucun de ceux qui habitent l'Europe. Sans doute ils étaient soumis chaque jour à des humiliations ; sans doute ils pouvaient être obligés de fuir et de se cacher, mais le joug qu'ils portaient ne leur paraissait pas si pesant qu'ils ne le préférassent à la liberté de leurs montagnes ; ces témoignages de respect et de déférence qu'ils devaient aux Turcs, ils ne les voyaient pas des mêmes yeux que font les hommes libres de l'Europe ; ils ne s'en offensaient pas et s'y conformaient volontiers. Ce sera bien difficilement qu'ils s'habitueront à cette multitude de lois, de réglements, à ces mille entraves que traîne après elle la civilisation. Quand le gouvernement turc les frappait, c'était avec force et brutalité; après, du moins, ils jouissaient du repos ; on ne peut douter que ce mode de gouvernement ne fût plus dans leurs mœurs que la chaîne inextricable qui les serrera de toutes parts. Des années s'écouleront sans qu'ils en apprécient les bénéfices, et lorsque dans le traité du 6 juillet on appuyait sur la faculté que l'on donnerait aux Grecs de l'intérieur de rejoindre leurs frères libérés, il

eût été plus prudent de prendre des mesures pour empêcher ces derniers de rejoindre les esclaves. Telles étaient les dispositions des paysans qui habitaient l'île de l'Archipel la plus vaste, la plus féconde en produits divers. Ces malheureux ne savaient pourtant pas encore à combien de nouveaux impôts ils seraient soumis pour payer les intérêts et les capitaux des sommes dilapidées chez eux; pour indemniser des pertes causées par leur piraterie; pour solder une armée, une police, une administration européenne dont ils n'ont pas l'idée, et dont l'heureuse influence ne se fera sentir qu'après de longues années.

Du couvent grec, en suivant toujours la côte de la mer, nous parvînmes à une petite chapelle abandonnée, où nous passâmes la nuit. Nous avions fait six lieues environ. Cet endroit était désert, mais présentait un des plus beaux paysages que l'on puisse imaginer. Une belle fontaine coulait à côté de la chapelle; et quelques pierres bien taillées et symétriquement arrangées prouvaient que des mains habiles avaient passé par là; des noyers énormes et bien alignés ombrageaient ce réduit, qui était un lieu de pélerinage. Une image

descendant dans un ravin profond, nous vînmes près d'un moulin ; là nous eûmes à gravir pendant une heure des escaliers pratiqués dans une roche schisteuse. Nous parvînmes alors seulement à un misérable village situé au milieu des précipices. Nous y passâmes la nuit, et le jour suivant j'allai visiter les mines d'éméril. Ces mines se trouvent interposées entre des couches de calcaire primitif ; la transition n'est pas brusque mais progressive. Les couches de calcaire sont inclinées de quarante degrés vers le nord ; leur épaisseur, dans le lieu où se trouve l'émérir, est de deux pieds ; elle est de dix à quinze au sommet de la montagne. Il y a deux filons d'émeril qui remplacent deux couches calcaires. Auprès de quelques maisons qui se trouvent autour des mines j'ai vu du grès, mais je ne saurais en assigner la place. En tout cas, il n'appartient pas à la montagne où se trouve l'émérik, car pour mieux observer je suis monté de son pied à son sommet. En nous élevant ainsi, nous évitâmes de suivre les sinuosités de la route, mais nous passâmes par des chemins affreux où nous étions obligés de nous suspendre aux branches des pins pour ne pas tomber dans des précipices.

Nous parvînmes enfin au village où le consul de France avait sa maison de campagne. Nous y passâmes un jour pour nous reposer de nos fatigues, puis nous vînmes à Calamitzia, où se trouvent les propriétés du couvent et la maison royale achetée par Louis XIV. Nous avions de cette manière tourné le mont Jupiter, qui domine l'île entière, mais nous négligeâmes de visiter une immense grotte qu'il renferme. Pour venir à Calamitzia, nous étions descendus des montagnes par un chemin abrupte; la campagne présentait les productions du midi, le citronnier, l'olivier et l'oranger; mais rien dans ce charmant paysage ne pouvait être comparé à Calamitzia; cette solide architecture, que les jésuites employaient dans toutes leurs constructions, faisait un singulier contraste avec les sombres donjons des anciens seigneurs; et ces vastes bassins, ces aquéducs, étaient d'immenses travaux quand on les comparait aux petites digues établies par les habitants. Enfin après neuf jours de courses nous rentrâmes à Naxia.

L'île de Naxia est fertile en toutes sortes de productions; au sud sont celles du midi; au milieu de l'île on cultive avec suc-

cès tous les arbres fruitiers, et on fabrique cet excellent vin qui avait fait dédier l'île à Bacchus. Vers le nord enfin on élève des bestiaux et on récolte des grains. La partie la plus fertile de l'île est située autour de la ville; un tiers seulement est cultivé, deux autres tiers sont à peine connus. Cette dernière partie se trouve à l'est.

Rentrés à Naxia nous songeâmes à quitter l'île et à nous diriger vers Santorin; nous étions prêts à partir lorsque l'abbé Chergraud vint de Stampalia. Il était allé ensevelir le malheureux Bisson et les Français qui avaient péri avec lui. A côté d'eux il avait enterré tous les forbans qui les avaient attaqués, et dont les cadavres gisaient sur le rivage. Le docteur Gosse lui avait fourni les moyens de s'acquitter de ce pieux devoir; il l'avait pour cela conduit sur sa chaloupe, dans laquelle on plaça ensuite les malheureux Français qui avaient échappé à la mort. Deux d'entre eux s'étaient enfuis dans les montagnes, et, confondant les forbans avec les habitants de l'île, ils s'enfuyaient dès que ceux-ci les appelaient. On était obligé de déposer les vivres qu'on leur apportait et de s'éloigner ensuite pour qu'ils

vinssent les prendre. Ils accoururent à la voix de l'abbé Chergraud qui les soigna, et les rendit au commandant de leur frégate ,qui ne parut que trop tard pour les réclamer. Quelques jours encore nous fûmes contrariés par les vents, mais enfin nous pûmes prendre prendre congé de nos hôtes et du consul, qui nous avait comblés de politesses; nous retînmes notre passage sur une bombarde grecque qui mettait à la voile pour Santorin, et nous abandonnâmes Naxos.

CHAPITRE XVII.

DÉPART POUR SANTORIN. — FORMATION VOLCANIQUE DE CETTE ILE. — ILOTS SORTIS DE LA MER. — LÈPRE. — OPINION DES HABITANTS SUR CETTE MALADIE. — INDUSTRIE ET COMMERCE DE SANTORIN.

Le bâtiment qui nous portait n'avait qu'un seul mât, et le capitaine revenait dans son pays pour hiverner; il y apportait du blé qu'il avait chargé en Russie et une certaine quantité d'oranges provenant de Naxos. Il avait en outre des passagers de tous les pays. Notre voyage fut prompt et heureux malgré les ouragans qui à cette époque s'élèvent presque instantanément dans l'Archipel; nous étions à la fin de décembre. Des lames courtes et rapides se heurtaient de toutes parts, et nous vîmes plusieurs trombes de mer, qui, fort heureusement, passèrent près de nous sans nous atteindre; nos marins avaient pour s'en préserver un merveilleux secret. Dès qu'ils en apercevaient l'un d'entre eux s'armait de son couteau,

précaution de les construire en murs solides, d'y placer des portes et des fenêtres épaisses, et de les remplir de vivres, d'armes et de munitions.

Les phénomènes volcaniques que l'on a vus à Santorin en font un des points les plus importants pour ceux qui s'occupent de géologie. Les lettres des missionnaires contiennent dans un grand détail l'histoire de Santorin et des îles qui dans ses environs s'élevèrent du sein de la mer; je ne pourrais que copier ce qu'ils ont écrit à ce sujet. Je me bornerai donc à décrire ce que j'ai observé dans les courses que nous fîmes dans différentes parties de l'île, et à donner l'opinion que je crois la plus probable sur cette singulière formation.

Nous partîmes de la ville avec M. Albi, et nous nous dirigeâmes vers le sud-est pour voir la montagne Saint Stéphano et les ruines de la ville antique d'Éleusis, qui se trouvent à son extrémité est. Nous suivîmes d'abord le plateau incliné qui forme la partie occidentale de l'île, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés au pied de la montagne, où l'on voit une petite chapelle; près de Santorin nous marchions sur le basalte, nous trouvâmes plus loin de la pumite

le recouvrait; le pied de la montagne nous offrit le calcaire primitif qui forme la plus grande partie de l'Archipel; au-dessus était de la pumite; mais, parvenus au sommet, nous ne vîmes plus de traces de terrain volcanique; nous ne trouvâmes que le calcaire avec lequel on avait construit les monuments d'Éleusis. On a découvert dans ces ruines des traces de murs, de forteresses, des portiques, des statues, des colonnes et des autels qui rendaient des oracles fameux dans toute la Grèce. M. Albi possède plusieurs statues provenant de fouilles qu'il y a pratiquées. Celles que j'ai vues portent le costume romain et sont des portraits, d'après l'opinion de M. Fauvel. On doit par conséquent les rapporter à l'époque où l'île érigeait des monuments à l'honneur des empereurs, comme le prouvent ses monnaies et plusieurs inscriptions. L'une d'elles était sur un édifice que l'on avait placé sous la protection des empereurs Nerva et Trajan, et sous celle du peuple romain. On ne voit plus que les fondements des maisons et quelques colonnes. Toutes les pierres que l'on avait employées à la construction sont bien taillées et de quatre à cinq pieds de longueur. La par-

tie sud de l'île que nous découvrîmes de ce sommet était une plaine rase, et les minéraux qu'on nous présenta comme la formant n'étaient pas volcaniques, mais calcaires; nous ne pûmes y aller. Nous remarquâmes encore dans le plateau nord de Santorin quelques collines calcaires qui s'élevaient abruptes vers l'ouest et légèrement inclinées à l'est; du côté abrupt le calcaire paraissait à nu; vers l'ouest, au contraire, il était recouvert par la pumite. Nous dûmes conclure de cette quantité de pumite qui se trouvait sur toutes les roches indistinctement, qu'elle provenait d'une éruption volcanique qui s'était répandue sur l'île entière, excepté sur la pointe du sud, et qu'entraînée ensuite par les pluies elle avait laissé à nu la roche solide et avait été refoulée vers la partie inférieure des montagnes; cette éruption, la dernière dont l'histoire nous transmette le souvenir, se rapporte à l'époque de 1707.

Voilà le résumé des observations que nous fîmes en nous rendant de ce côté. Quelques jours après nous louâmes un bateau pour visiter les îles sorties de la mer, que l'on nomme *grande* et *petite brûlée*. Nous nous dirigeâmes d'abord vers un point rougeâtre que nous

apercevions de Santorin, près de la petite brûlée; il semblait qu'il y eût dans cette partie de la mer un courant constant de vapeurs sulfureuses qui s'exhalaient des roches placées à fleur d'eau. Ce courant se montrait d'une couleur plus intense par le vent du sud. Lorsque nous arrivâmes nous ne pûmes reconnaître une espèce d'ébullition de l'eau de la mer comme on nous l'avait annoncé; nous ne remarquâmes pas non plus que sa température fût plus élevée dans cet endroit qu'ailleurs. Mais nous observâmes le changement de couleur et nous reconnûmes l'existence d'un courant qui se dirigeait vers la ville. Nous étions alors près de la petite brulée, sur le sommet de laquelle nous nous élevâmes. Pour y arriver nous n'eûmes à passer que sur de la pumite, ce qui rendait la marche plus pénible encore que si nous eussions marché sur du sable. Au sommet nous vimes du basalte passant à l'obsidienne. Nous étions évidemment sur un cratère éteint. D'énormes rochers basaltiques obstruaient l'entrée d'une immense caverne; nous descendîmes cependant jusqu'à une certaine distance, d'où nous jetâmes quelques pierres.

pour nous assurer de la profondeur; arrêtées par les masses irrégulières qu'elles rencontraient, elles ne pouvaient parvenir jusqu'au fond. Je remarquai en outre que la pumite se trouvait en plus grande abondance du côté qui regarde la ville. Celui qui est opposé ne présentait que du basalte. Je m'expliquai alors pourquoi la pointe méridionale de Santorin n'en était pas couverte. Je supposai que les vents du sud régnaient pendant l'éruption, et je dus faire coïncider ce phénomène avec celui du courant qui a une plus grande activité lorsque les mêmes vents dominent.

En suivant plus au sud, nous traversâmes la mer qui sépare la petite de la grande brûlée; la distance n'est que de quelques pas. Cette grande brûlée n'était pas couverte de pumite; j'y vis avec plaisir les mêmes roches sur lesquelles Santorin est bâtie, du basalte, de la phonolite, de l'obsidienne, des scories, mais toutes pêle-mêle et sans ordre, tandis qu'à Santorin elles sont superposées avec symétrie. Cette île ne montrait à son sommet qu'une vaste échancrure, sans cratère distinct comme celui de la petite brûlée. C'est

probablement à celle-là que se rapporte le passage de Pline (liv. IV , chap. XII).

Pline est d'accord avec Pausanias pour citer près de Santorin d'autres îles qui auraient eu la même origine volcanique ; ce sont, l'île Blanche, qui est assez rapprochée, et, à six lieues vers le sud-ouest, les îles des Chrétiens, que l'on appelait autrefois Lagusa, mais qui ont retenu leur dernier nom parce qu'elles servirent de retraite pendant la persécution. On y voit encore une chapelle fort ancienne dédiée à sainte Irène, que les navigateurs considèrent comme la patrone du pays ; c'est même à cette cause que l'on attribue le changement du nom de Thera, que l'île portait autrefois, contre celui de Santorin qu'elle a aujourd'hui.

Il paraît que plusieurs ilots formés par les volcans dans les environs de Santorin ont successivement disparu ; Brietius rapporte que dans l'année 47 après J.-C. il s'en était élevé un près de Thera, et aujourd'hui on n'en trouve plus de traces ; en 1650 un autre se montra entre Nios et Amorgos, et il n'existe pas davantage.

De tout ce que j'ai avancé, on peut con-

clure qu'il y a au sud-ouest de Santorin un volcan sous-marin, qui de loin en loin est en ignition; que dans une des éruptions les matières volcaniques s'élevèrent de Thera et se répandirent dans la partie nord-est de l'île; qu'elles couvrirent le sol primitif, qui est calcaire; que la coulée n'eut pas lieu en une seule fois, mais pendant assez de temps pour que plusieurs couches de basalte, d'obsidienne et de phonolite vinssent successivement se superposer comme on le voit dans la partie abrupte de l'île; que la petite brûlée vomit une grande quantité de pumite, mais peu de basalte et d'obsidienne; que son éruption eut lieu dans la direction du nord-est, comme la première; que le volcan a formé d'autres îles encore, dont quelques-unes sont debout, tandis que d'autres ont été renversées par les flots de la mer, qu'elles ne dominaient pas assez. Si l'on voulait chercher le cratère principal, on ne douterait pas qu'il ne se fût trouvé à la grande brûlée; on remarquerait en effet que les couches bien distinctes qui se trouvent dans la partie abrupte de Santorin paraissent toutes venir d'un centre commun

partant de la grande brûlée. Mais en considérant la direction de ces couches, il faudrait conclure encore que la grande brûlée était d'une élévation plus considérable que de nos jours ; ce phénomène serait en rapport avec ce que j'ai dit sur les îles qui ont disparu ; il le serait avec ce que l'on voit encore aujourd'hui à Santorin. Non seulement d'énormes rochers se détachent chaque jour des flancs des montagnes, pour tomber dans une mer sans fond ; non seulement les habitants ont été contraints d'abandonner la ville primitive, que l'on voit aujourd'hui couronner un rocher inaccessible et isolé au milieu des flots ; non seulement ils doivent quitter les maisons, que le temps place chaque jour plus près du précipice, mais encore les magasins qu'ils avaient construits au bas de la côte et sur le bord du rivage se trouvent aujourd'hui dans la mer et servent à abriter leurs bateaux. Ainsi le terrain de Santorin s'affaisse, et il est probable que la partie nord de l'île aurait disparu si elle ne s'appuyait sur le calcaire secondaire, comme je l'ai montré plus haut.

Désireux de voir si les observations que

nous avions faites se trouveraient confirmées. nous parcourûmes l'île dans d'autres sens ; nous nous rendîmes la première fois au pied du mont Saint-Élie, situé vers le sud, et nous entrâmes dans un village grec ; celui-là était bâti sur un monticule de pumite ; plus au sud s'étendait la plaine basse que nous avions déjà vue du mont Saint-Stéphano. La montagne de Saint-Élie était formée de calcaire ; au sommet se trouvait un monastère grec. Le village où nous entrâmes était bien bâti, mais ne pouvait être comparé à la ville séjour des catholiques. M. Albi prétendait que ces derniers avaient plus d'activité et d'industrie que les Grecs, et qu'ils ne ressemblaient en aucune façon à leurs coréligionnaires des autres îles. Les primats grecs de Santorin étaient partisans de la domination turque ; ils conservaient le costume oriental que la Porte leur avait accordé.

En revenant à la ville nous vîmes sur le chemin des individus isolés et habitant de misérables huttes ; c'étaient des lépreux que l'on avait chassés de leurs villages, mais auxquels on accordait des secours. Ce que l'on nomme *lèpre* en Grèce est une maladie cu-

tanée qui atteint des personnes de tout âge et de tout sexe. Elle se manifeste par des tumeurs indolentes qui croissent sur différentes parties du corps, mais plus particulièrement aux bras, aux jambes et à la figure. Avec le temps elles prennent une couleur noirâtre, et j'ai vu un homme qu'elles avaient rendu affreux. Ces tumeurs sont arrondies, et leur grosseur n'est pas plus considérable que celle d'une noix. On ne connait aucun remède qui puisse les guérir. J'ai vu un jour le docteur Bailly en exciser une, et il la trouva formée d'une substance lardacée, immédiatement placée au-dessous du chorion. Les habitants supposent que cette maladie est contagieuse, et ils ne sauraient trop éloigner les personnes qui en sont affectées. Si ce sont des marins on les chasse des bâtiments; si ce sont des villageois on les met dans des lieux séparés, et on les empêche d'entrer dans les villes, dans les villages et surtout dans les églises. Une femme, à Santorin, qui était lépreuse, fut aperçue venant à la dérobée dans son ancien domicile; on mura sa retraite, et on lui apportait ses provisions à une heure fixe; cette malheureuse resta plusieurs années

cheveux, tressés en nattes. Elles ont des chemises de soie écrue, des colliers de perles et des ceintures avec des agrafes d'or ou d'argent. Je ne sais si c'est à la vivacité de l'air ou à la qualité de l'eau qu'il faut attribuer la chute précoce de leurs dents. Il n'en est presque point qui les conservent toutes passé vingt ans. Je parle de la qualité de l'eau parce qu'il n'y a d'eau courante à Santorin que dans le ravin qui sépare le mont Saint-Élie du mont Saint-Stéphano; on ne saurait s'en servir attendu qu'elle est trop peu abondante et trop éloignée. On n'emploie donc que de l'eau de pluie, que l'on recueille dans de vastes citernes pratiquées dans chaque maison et fabriquées avec un tiers de chaux et deux tiers de pouzzolane. On la conserve de cette manière fraîche et d'une grande limpidité.

Santorin est un exemple de ce que peut l'industrie de l'homme. Cette île ne produit que du vin, et aucune autre de l'archipel ne présente aussi abondamment les choses nécessaires à la vie; aucune n'est aussi avancée en civilisation; aucune ne ressemble davantage à l'Europe. Les habitants ont plus de cinquante bâtiments, qu'ils chargent en partie du vin

que l'île produit et qu'ils envoient le plus souvent à Taganrog. Ils se sont si bien impatronisés dans cette ville qu'ils ont fini par y établir une espèce de foire et par maîtriser tous les marchés. Ils s'y rendent à des époques régulières, une fois ou deux chaque année, et en rapportent du blé et une quantité d'objets de luxe qu'ils répandent dans l'Archipel. Ils viennent passer l'hiver dans leur pays et placent leurs bâtiments dans des crevasses de rochers. Comme la mer n'a pas de fond à deux pas du rivage, ils les y amarrent avec des cordes. Ils ne se mettent en voyage qu'au printemps. L'île ne produit pas de fourrage; ils font venir de Nio, de Naxos, le fourrage et le bétail. Les réunions publiques, les bibliothèques particulières n'existent nulle part en Grèce, si ce n'est à Santorin; en un mot ce lieu est le seul où l'on apprécie les douceurs de la vie. Lorsque je m'y trouvais, qui se serait douté que quelques propriétaires de vignes, voyant les Dardanelles se fermer à leurs vaisseaux, suivraient immédiatement une autre route, et ne craindraient pas de se commettre sur la Baltique et l'Océan? tel était pourtant leur projet: ne pouvant se défaire de leurs produits dans

la Russie méridionale, ils allaient les envoyer à Pétersbourg et en Amérique. Mais, en bons spéculateurs, ils ne voulaient pas arborer le pavillon russe, qui couvrait tous leurs bâtiments; ils pensaient que la bannière nationale flottant aux extrémités de la terre attirerait bien davantage l'attention publique et aiderait à leurs projets.

Lorsque je considère l'état prospère de ce pays, lorsque je le compare à tant d'autres parties de l'Europe qu'il surpasse en civilisation, je ne puis concevoir que l'on ait mis en question s'il ferait ou non partie de la nouvelle Grèce. Il serait tout aussi raisonnable de faire rentrer Santorin sous la domination du Grand-Seigneur, que de lui offrir une des meilleures provinces de la France ou de l'Angleterre. Nous quittâmes l'île sans faire aucune de ces réflexions pénibles dont on ne saurait se défendre dans d'autres parties de la Grèce ou de la Turquie, pleins d'estime pour les habitants et de reconnaissance pour l'accueil qu'ils nous avaient fait.

CHAPITRE XVIII.

DÉPART POUR SYRA. — CORSAIRES GRECS. — ARRIVÉE A NIO. — ANTIQUITÉS — MORT DU LIEUTENANT BISSON — ANTIPAROS — PAROS. — ARRIVÉE A SYRA.

Ce fut au commencement du mois de février 1828 que nous partîmes de Santorin. A cette époque les orages sont fréquents dans l'Archipel; aussi les marins regagnent leur pays et ne sortent que lorsqu'il est indispensable de se mettre en mer; les corsaires n'osent plus se tenir en croisière, et les forbans craignent que leurs légères embarcations ne deviennent la proie des flots. C'étaient sans doute ces raisons qui avaient présidé à la formation de la société que nous trouvâmes réunie sur la petite sacolève qui devait nous transporter à Syra. Le capitaine était un ancien pirate; un individu qui allait à Egine pour prendre à ferme les contributions d'Amorgo, sa patrie, venait avec nous; d'autres passagers étaient à

part, silencieux, et portant le costume candiote, tandis que deux hommes au regard sévère se plaignaient hautement des habitants de Santorin, qui avaient brûlé une barque qui leur appartenait et que l'on soupçonnait de servir à la piraterie.

Le capitaine commença à charmer les loisirs de la navigation en nous racontant les dangers qu'il avait courus pendant sa périlleuse carrière. Il était âgé et conservait dans toute leur force ses vieilles opinions chrétiennes. On peut en juger par ce fait qu'il nous raconta de la guerre maritime contre les Turcs. « J'étais, disait-il, capitaine d'un navire armé en guerre, lorsque nous capturâmes un bâtiment qui portait des femmes turques. Elles étaient jeunes, belles et affligées. Mes jeunes gens voulaient les consoler, et, si je ne me fusse trouvé là, peut-être ne les auraient-ils pas respectées ; heureusement j'eus assez d'empire sur eux pour les retenir; je leur fis observer que si nous n'étions pas arrêtés par la présence de nos compatriotes, Dieu nous voyait, qu'il ferait éclater sa vengeance sur ceux qui ne craindraient pas de se souiller par un commerce avec des femmes

infidèles; aussi nos prisonnières ne furent point maltraitées; nous les vendîmes et fîmes un heureux voyage. Si Dieu n'est pas aujourd'hui pour notre sainte cause, c'est parce qu'il connaît toutes nos iniquités. » Je pris plusieurs informations relatives à ce discours et je puis assurer que les principes du vieux marin étaient avant la révolution ceux de la plupart des Grecs. En général ils regardaient les Turcs comme infidèles et impurs. Les Turcs leur rendaient bien la pareille, mais avec cette différence qu'ils le leur disaient tout haut et qu'ils ne portaient pas si loin le scrupule avec leurs femmes.

Ne voulant pas nous commettre pendant la nuit au milieu de la mer, nous entrâmes dans le port de Nio, et de bon matin nous courûmes avec M. Dumont visiter la ville, qui en est à une demi-heure de distance. Cette ville était assez misérable; bâtie sur le penchant de la colline, elle dominait le port et une campagne fertile. Le terrain était calcaire à couches inclinées de 30° environ. C'étaient le climat et les productions de Naxia; le bétail s'y trouvait en quantité et servait à la consommation des îles voisines, qui ne pouvaient en en-

tretenir à cause de leur stérilité. Le port est beau, sûr et spacieux; l'entrée en est facile, et, s'il ne se trouvait pas hors des routes ordinaires du commerce, il procurerait de grands avantages au pays. C'était là que se retiraient nombre de forbans que les marines militaires n'inquiétaient jamais, bien qu'il fût aisé de les surprendre.

Quelques jours auparavant ces forbans avaient eu la visite de leur plus redoutable ennemi, le docteur Gosse, qui s'était présenté avec sa chaloupe canonnière. Il était arrivé pendant la nuit; lorsque la chaloupe jetait l'ancre, des cris affreux se faisaient entendre, et des coups de fusil retentissaient de tous côtés. Les nouveaux venus pensèrent que l'île était au pillage; ils placèrent leur chaloupe à distance et sommèrent les étrangers de s'embarquer et de partir, sous peine d'être coulés à fond. Cette menace, aidée de quelques coups de bâton appliqués à propos par M. Reika, philhellène russe, les obligea à la retraite. Puis l'esprit exagérateur des Grecs, exploitant cet événement, on annonça dans toute la Grèce que l'île de Nio avait été saccagée par les forbans, qui à leur tour avaient été noyés par

le docteur Gosse. Nous nous enquîmes à notre arrivée de cette terrible affaire, et nous découvrîmes que ce pillage n'était autre chose qu'un poulet dérobé à une vieille femme, et que la bataille qui s'en était suivie consistait en quelques injures entre les villageois et les marins.

Nous demandâmes à Nio s'il ne serait pas possible d'acheter quelques antiquités, et l'on nous conduisit chez un habitant qui en possédait bon nombre. C'étaient des camées et des pierres gravées de la plus grande beauté; malheureusement nous ne pûmes nous entendre sur le prix. Cet homme nous montra en outre de petites statues en terre cuite qu'il avait extraites de tombeaux situés près de la ville. Ces statues ressemblaient à celles que l'on découvre encore à Délos, mais elles ne portaient pas comme plusieurs de ces dernières des hiéroglyphes égyptiens; elles représentaient des figures humaines habillées d'une longue robe qui serrait leurs bras autour du corps; les pieds étaient l'un contre l'autre sur un piédestal; la tête était couverte d'un voile tombant sur la poitrine; on ne voyait que la figure, dont le nez était très proéminent. Toutes étaient d'ailleurs d'un travail fort gros-

sier, de différentes grandeurs, mais dépassant rarement un pied-de-roi.

De toutes les îles de l'Archipel celles qui se trouvent auprès de Nio ont été le moins explorées, et c'est là sans doute que l'archéologie a le plus de découvertes à faire. Pendant que j'étais à Santorin un homme vint m'offrir deux têtes de statues qu'il avait trouvées à Amorgo; l'une était fort belle, de demi grandeur, et représentait un vieillard portant une barbe et la tête ceinte de laurier. Il était du plus beau marbre de Paros; l'autre était d'un dessin moins correct et représentait un enfant. On avait également trouvé à Nymphia plusieurs statues de grandeur naturelle, et M. Albi en possédait dans son cabinet. Un marin me dit qu'ayant relâché à Sikino, il avait vu une statue nue couchée sur le rivage, mais qu'il n'avait pas cru utile de l'enlever. Rien n'eût été plus aisé sous la domination turque que de recueillir nombre d'antiquités; il aurait suffi d'employer à cette opération l'un des bâtiments de guerre qui, pour former la station du Levant, n'ont à faire autre chose que de s'établir dans le port de Smyrne. On n'y a songé que lorsqu'il n'était plus possible de

rien enlever, puisque le gouvernement grec avait défendu l'exportation de tous les objets d'art et d'antiquité.

Nous ne restâmes que deux heures à Nio, et par conséquent nous ne pûmes prendre d'amples informations sur cette île, qui est peu peuplée quoique très fertile. Il n'y a que deux villages, celui où nous étions et un autre au nord-ouest, qui a un petit port, servant de refuge aux embarcations surprises par des vents contraires. Notre capitaine nous dit l'avoir visitée à une époque remarquable. Un énorme cachalot s'était échoué tout auprès. Les habitants le mesurèrent et ils s'assurèrent qu'il avait exactement cinquante-cinq pieds de longueur; ils en firent de l'huile. Je fis nombre de questions au narrateur pour m'assurer qu'il disait la vérité, et ses réponses finirent par me convaincre. Ainsi donc l'opinion que ces énormes cétacées n'existent pas dans la Méditerranée ne serait pas entièrement vraie.

Lorsque nous nous remîmes en route, nous avions commencé à faire connaissance avec nos silencieux compagnons de la veille. Leur costume ne nous avait pas trompés; ils étaient Candiotes, et quelques-uns avaient pris part à l'at-

taque de l'infortuné lieutenant Bisson. Ils nous dirent qu'ils habitaient le rocher de Krabuza, près de la côte de Candie; que s'étant établis pauvres et sans ressources, ils se livrèrent d'abord à la piraterie. « Dieu nous a secondés, disaient-ils; maintenant nous sommes à notre aise; ceux de nos compatriotes qui se sont établis dans d'autres parties de la Grèce ont également réussi; non seulement nous avons réparé nos anciennes pertes, mais notre situation est meilleure que par le passé; nous pouvons aujourd'hui vivre tranquilles et nous allons d'un commun accord renoncer à la course. » Ceux qui avaient attaqué Bisson racontèrent quelques circonstances sur sa mort; ils nous dirent qu'il avait été abordé par trois embarcations; deux étaient montées par des Candiotes, la troisième par des Sphakiotes. Les pirates avaient tenu un assez long conseil de guerre avant de prendre leur résolution, et ils prétendaient que cet officier n'avait pas montré beaucoup de prudence en restant dans le port. Voici ce qu'ils dirent à ce sujet. Bisson commandait une prise et suivait la frégate la Magicienne; parvenu à la hauteur de Stampalia il ne put tenir le vent et entra dans le

[redacted]

port. Il avait fait long-temps des signaux, qui ne retardèrent pas la marche de la frégate. Mais à peine était-il entré que trois des pirates qu'il avait à son bord se précipitèrent dans la mer et gagnèrent le rivage en nageant. Vers le soir le vent était un peu tombé, et il eût été possible de sortir; on le proposa au commandant, en lui faisant observer que les bâtiments grecs qui se trouvaient près de lui paraissaient appartenir à des forbans; mais il refusa, craignant de ne plus trouver la frégate, qu'il espérait à chaque instant voir arriver. Pendant la nuit les pirates s'approchèrent et demandèrent des vivres; Bisson prévint qu'il mettrait le feu aux poudres si l'on montait à son bord; le premier qui vint à l'abordage fut renversé par lui d'un coup de poignard, mais il ne put faire résistance contre un nombre considérable d'hommes qui s'élancèrent de toutes parts. Ce fut alors qu'il exécuta la résolution héroïque qu'il avait prise. Il s'écria que les Français eussent à se précipiter dans la mer; ceux qui restaient obéirent; puis il donna la main au pilote, dont les jambes furent fracassées, l'explosion ayant eu lieu pendant qu'il se trouvait encore sur le bastingage. Quatre-vingt-douze

forbans périrent, et leurs corps restèrent sur le rivage jusqu'à ce que l'abbé Chergraud vint les ensevelir. Avides de pillage plus que de combats, ils s'étaient glissés dans la cale pour éviter le feu des Français placés à la poupe. Aucun n'échappa à la mort que ceux qui n'étaient pas encore montés à l'abordage. Ils ne s'attendaient guère à cet acte de courage et de résolution, tant il était éloigné de leurs idées. Ceux que nous avions à bord considéraient Bisson comme un fou plutôt que comme un héros. «Que pouvions-nous lui faire? disaient-ils; nous aurions pillé son bâtiment; notre intention n'était pas de le tuer : pourquoi donc a-t-il choisi tout d'abord ce qui pouvait lui advenir de plus fâcheux?» Quand nous disions que tels étaient les sentimens des militaires qu'ils préféraient la mort au déshonneur, ils ne pouvaient nous comprendre et pensaient que notre cerveau était en aussi mauvais état que celui de Bisson.

Pendant ces conversations nous abordâmes à la partie est d'Antiparos; l'horizon du côté de l'ouest était chargé de nuages épais et rougeâtres, signe certain d'un vent contraire. Nous jetâmes l'ancre pour passer la

nuit. Le lendemain nous allâmes visiter la célèbre grotte de cette île, mais nous ne pûmes pénétrer au fond, parce que nous n'avions pas les échelles et les guides indispensables. Nous vîmes seulement son immense ouverture : elle était située à deux lieues environ dans l'intérieur de l'île, et on ne passait pour y arriver que sur du marbre. Celui dans lequel était la grotte ne me parut pas d'un grain aussi fin et aussi blanc que du côté de l'île qui regarde Paros. Il était en larges assises de vingt-cinq degrés d'inclinaison. Nous revînmes par le même chemin que nous avions pris en allant; l'île nous parut mal cultivée et fort déserte; de loin en loin étaient quelques habitations abandonnées; sur le penchant de la colline des bergers faisaient paître des troupeaux de chèvres.

Antiparos n'avait pas paru aux Candiotes un lieu assez avantageux pour y fixer leur séjour, mais les pirates des autres parties de l'Archipel n'en avaient pas jugé ainsi. Ils y abondaient et s'élançaient de là vers Syra, lieu obligé de passage des bâtiments marchands. La multitude des petites îles et des petits ports qui sont aux environs offrait une retraite assu-

rée. On citait grand nombre d'habitants qui s'étaient enrichis de cette manière, et plusieurs étaient accusés d'actes de cruauté, qui resteront sans doute impunis. L'un d'eux avait acheté une grande partie de l'île avec le produit de ses brigandages.

Comme le temps empêchait toujours que nous ne missions à la voile, nous résolûmes de faire une excursion à Paros. Nous passâmes donc le détroit, et nous arrivâmes bientôt dans cette île fameuse par la beauté du marbre que l'on y trouve. Nous eûmes à traverser à pied la plus grande partie du pays, qui était fort bien cultivé. Le terrain était calcaire, et partout où il se montrait à découvert les roches nous éblouissaient par leur éclatante blancheur. C'était avec ce marbre qu'étaient faites toutes les constructions, tous les murs qui entouraient les propriétés des particuliers. Nous ne vîmes aucun monument ancien qu'une espèce de *tumulus* soutenu par deux colonnes, où nous nous réfugiâmes pour éviter un orage. Le soir nous parvînmes à Parkia, capitale de l'île, et nous passâmes la nuit dans la maison de l'agent français. Parkia est assez bien bâtie; on peut y remar-

quer une ou deux églises d'une architecture élégante. Quelques vues sont ornées de colonnes. Le port est bon et spacieux, mais les gros bâtiments préfèrent celui de Naussa, qui est peu distant. Comme les bâtiments de guerre se rendaient ordinairement à ce dernier port; les pirates ne craignaient pas d'entrer dans celui de Parkia. Le lendemain de bonne heure nous vînmes à Naussa, où nous aperçûmes deux vaisseaux dans le port; l'un appartenait à la marine royale de Sardaigne, l'autre était ragusais. Ce fut ce jour que s'éleva la plus furieuse tempête que j'aie jamais vue. Le port est vaste et sûr; il est abrité par un îlot vers le nord-ouest, et c'est derrière lequel que les vaisseaux vont jeter l'ancre. Le vent du nord soufflait avec une telle violence que les vagues jetées contre l'îlot s'élevaient à une hauteur prodigieuse et passaient du côté opposé. Bientôt le navire marchand chassa sur les trois ancres qu'il avait jetées à la mer; il fut obligé de couper ses mâts dans le port même; en vain il agitait son pavillon et demandait du secours; il était impossible de lui en porter, et la

corvette sarde ne put mettre un seul canot à la mer. Ainsi il allait, poussé par les flots, se jeter sur un rocher placé au fond du port, lorsqu'une de ses ancres prit fond et l'arrêta. Le lendemain, la mer s'étant calmée, nous nous rendîmes à son bord. Il est impossible de décrire quel désordre y régnait. Les mâts et les haubans étaient coupés, les bastingages enlevés, les fenêtres du capitaine étaient brisées et avaient donné passage à la mer, qui remplissait la cale. L'équipage, composé de trente hommes, n'était pas encore revenu de son effroi. Le capitaine seul fumait tranquillement avec son second, et riait du danger qu'il avait couru. Ce marin était l'un des plus intrépides que j'aie vus. Aussitôt qu'il avait appris que la marine grecque bloquait plusieurs places occupées par les Turcs, il avait pris une vigoureuse détermination. Il avait armé son navire de huit bonnes pièces de canon ; il avait doublé le nombre de ses matelots et leur avait assuré une haute paie. Ainsi préparé au combat, il se rendait à Constantinople, et, passant sans crainte au milieu des croisières grecques, il allait ravi-

tailler les places turques. Jamais on n'avait osé l'attaquer, et ses capitaux s'étaient augmentés dans une énorme proportion. Il se proposait de retourner dans sa patrie pour jouir du fruit de ses travaux, lorsque la tempête le surprit et l'obligea d'entrer à Naussa, où il venait de manquer périr. Ce ne fut pas seulement à Naussa que l'on ressentit les effets de la tempête dont je parle. Nombre de petites embarcations furent perdues dans l'Archipel. La digue que l'on avait élevée à Syra pour abriter les bâtiments fut rompue ; des vaisseaux furent endommagés dans les ports de Smyrne et d'Alexandrie.

Le temps affreux qu'il fit constamment pendant notre séjour à Paros ne nous permit pas de visiter les anciennes carrières de marbre ; nous pûmes à peine parcourir la ville et admirer l'abondance de ses fontaines et la beauté du marbre qui entre dans la construction des maisons et dans le pavé des rues ; nous nous hâtames de retourner à Parkia, où nous louâmes un bateau. Nous arrivâmes à Antiparos au milieu de la nuit, et, prompts à profiter d'un vent favorable qui s'élevait, nous fîmes lever nos anciens com-

pagnons de voyage, que nous trouvâmes endormis, et nous partîmes immédiatement pour Syra.



CHAPITRE XIX.

DÉPART DES AMBASSADEURS DE CONSTANTINOPLE. — PERSÉCUTION DES CATHOLIQUES. — ARRIVÉE EN GRÈCE DU COMTE CAPO-D'ISTRIAS. — DÉPART POUR SMYRNE. — RELACHE A CHIO. — EXPÉDITION CONTRE CETTE ILE. — DÉPART POUR SMYRNE. — MITYLÈNE.

Les événements politiques s'étaient succédé pendant notre absence; les ambassadeurs des puissances médiatrices, voyant que malgré leurs pressantes sollicitations, malgré le désastre de Navarin, la Porte gardait toujours le silence sur le traité du 6 juillet, prirent enfin la résolution de partir. Ils placèrent leurs nationaux sous la protection Hollandaise, et se dirigèrent vers l'Archipel. Les chrétiens, craignant que la Porte ne les rendît victimes d'une démarche qui l'offensait, se hâtèrent de représenter qu'ils étaient loin d'approuver les actes des ambassadeurs, et

de réclamer l'appui des puissances européennes. Se fondant sur l'opinion reçue, que les peuples ne sont divisés que par la religion, ils dirent que les catholiques étaient coréligionnaires des Français, et le divan se hâta de les éloigner de la capitale. Ce fut un triste spectacle que des familles entières dont on envahit les maisons pour y placer des troupes, que l'on força à s'embarquer au milieu de l'hiver, à gagner l'Asie, que la plupart ne connaissaient pas. Hommes, femmes, enfants, tous durent subir cet exil ; ils jouissaient des douceurs de la vie, ils durent connaître ses misères. Entassés dans de frêles embarcations, plusieurs périrent dans la mer ; d'autres moururent de froid et de faim avant d'avoir atteint le séjour qu'on leur avait indiqué. Quant à cette quantité de métis qui fourmillent à Constantinople, et qui ne sont d'aucun pays, bien qu'ils aient la protection des puissances européennes, on les chassa de la ville, mais on leur permit de gagner l'Archipel. Nous vîmes entrer à Syra nombre de bâtiments remplis de prêtres, de femmes, d'enfants, qui venaient s'y réfugier. Mais connaissant bien l'incurie du gouvernement

turc, plusieurs ne craignaient pas de repartir pour la capitale à la première occasion.

Cependant les ambassadeurs ne reconnaissaient pas encore le gouvernement grec, et on pouvait déjà remarquer combien la mort de M. Canning avait relâché le lien qui unissait les cours médiatrices. Des discussions s'étaient élevées à Smyrne entre la légation française et celle d'Angleterre. Les Anglais voulaient le départ des agents consulaires, tandis que les Français désiraient qu'ils restassent, et ces derniers furent obligés d'adopter l'inutile mesure anglaise pour conserver une apparence de bonne harmonie. Sur ces entrefaites, l'ambassadeur russe, oubliant ses confrères, parcourait l'Archipel et faisait reconnaître un consul général près du gouvernement grec. Tous paraissaient convaincus de l'inutilité de leurs démarches ultérieures, et ils se séparèrent. En vain les cours alliées voulurent de nouveau les réunir à Corfou; le général Guilleminot seul se rendit à son poste, le représentant russe alla jouir du repos en Italie, et M. Stratfort-Canning prit le chemin de l'Angleterre.

Mais pendant que les gouvernements de

l'Europe recueillaient ainsi les fruits de leur imprévoyance, pendant qu'ils échouaient dans leurs vues de pacification, pendant que leur commerce était détruit, la Grèce commençait à s'organiser. Le comte Capo-d'Istrias était entré à Égine en qualité de président de la république; trois bâtiments de guerre l'accompagnaient et faisaient respecter son autorité. Tous les ordres du nouveau président furent exécutés; les vols, les brigandages, la piraterie cessèrent comme par enchantement; et ces Klepthes, ces Palicares, ces capitaines autrefois si redoutables à leurs compatriotes, ne tournèrent plus leurs armes que contre l'ennemi. Ce peuple de voleurs et de pirates fut remplacé par de paisibles agriculteurs et d'industrieux négociants; on vit renaître l'hospitalité, la douceur, la bonté, toutes ces vertus primitives des Grecs que la tourmente révolutionnaire avait détruites. Quand on considère que ces heureux changements tenaient moins à l'habileté bien connue du comte Capo-d'Istrias qu'à l'appui que lui prêtaient les bâtiments de guerre et les quelques mille francs qu'on lui avait promis, il est bien permis de gémir sur la conduite des gouverne-

ments, qui pendant sept longues années ont souffert de si grands désordres dans des pays si faciles à pacifier.

L'ordre était facile à maintenir à l'intérieur, car tous en avaient un égal besoin; mais il n'était pas aisé de se défendre des intrigues des partis, il ne l'était pas non plus de concilier les besoins de la Grèce avec les vues des différents cabinets. Chacun se présentait au président avec ses plans, ses vues d'organisation, ses prétentions. Le choix de chacun de ses agents était contrôlé. Tantôt on prétendait qu'il était dévoué au parti russe, tantôt aux Anglais, tantôt aux Français. Il sut être ce qu'il fallait, rester Grec et marcher d'un pas ferme et déterminé vers ce qu'il croyait l'avantage de son pays. Les gouvernements européens, toujours irrésolus, toujours attachés à leur absurde traité, ne pouvaient lui présenter que peu d'obstacles; ainsi il organisa des troupes, qu'il confia au prince D. Ipsilanti; il donna le commandement des places fortes de la Grèce à des officiers qui s'étaient distiugués, et sur la loyauté desquels il pouvait compter. M. Reika fut nommé commandant de la forteresse de Nauplie, dont

M. de Heydek était gouverneur; on confia Krabouza au colonel Urquarth. Des commissions furent établies pour répartir l'impôt, pour connaître les ressources du pays, l'état des places fortes et le matériel qu'elles contenaient. Une meilleure marche fut imprimée à l'administration; on régularisa la justice et toutes les branches du service public. De grands encouragements furent donnés à l'agriculture et à l'éducation publique. Les finances n'étaient que la propriété d'un particulier, dont on contrôlait si peu la conduite qu'un ministre ayant été nommé trouva dans les coffres de l'état vingt-sept piastres, et les renvoya à son prédécesseur, qu'il supposa les avoir oubliées; le président organisa cette partie de manière à ce que les sommes ne pussent être détournées. Enfin, il sut employer sans acception de parti, les hommes qui l'entouraient, et chacun d'après ses talents et ses services. Sa conduite ne fut pas sans doute de nature à lui attirer l'amitié des intrigants qui avaient successivement exploité tous les étrangers venus au secours de la Grèce, mais elle dut lui mériter l'estime générale et la confiance du peuple confié à ses soins.

Toutes ces améliorations n'avaient pas encore eu lieu lorsque nous débarquâmes à Syra; j'ai dû cependant les indiquer dans un moment où je termine ce que j'aurai à dire sur la Grèce que je me proposais d'abandonner pour rentrer à Smyrne.

Je pris passage sur un bâtiment ionien avec plusieurs individus que l'on avait renvoyés de Constantinople, et qui, loin de renoncer à cette capitale, voulaient y retourner par Smyrne. La traversée fut heureuse jusqu'à la hauteur de Chio. Cette ville était alors bloquée par le colonel Fabvier, et comme nous passions à portée de canon, les Turcs, sans s'inquiéter de notre pavillon neutre, ne manquèrent pas de tirer sur nous; heureusement ils ne nous atteignirent pas. Vers le soir il s'éleva une brise du nord, qui nous obligea de relâcher dans le petit port situé à l'extrémité septentrionale de l'île. Nous y vîmes plusieurs des bâtiments grecs appartenant à la croisière que commandait l'amiral Sactouri. Canaris y était aussi avec son brûlot. Je m'empressai de lui faire visite, et je fus assez heureux pour trouver à son bord plusieurs philhellènes français qui quittaient

le siége et voulaient retourner à Syra. L'attaque de Chio par les Grecs étant l'opération qu'ils ont le mieux combinée, qu'ils ont suivie avec le plus de persévérance, il n'est pas inutile d'en parler.

Le colonel Fabvier était parti de Syra et avait opéré son débarquement près des moulins situés à une lieue environ de la ville. Les Turcs dès qu'ils l'avaient aperçu s'étaient mis en défense; mais, le colonel se précipitant dans la mer à la tête de ses troupes régulières, tous s'étaient enfuis dans la forteresse. Les Grecs avaient occupé la ville, et, se livrant à leurs rapines accoutumées, les troupes irrégulières avaient pillé les maisons qui restaient encore debout; les églises n'avaient pas non plus été épargnées. A peine avait-on terminé le débarquement que des bâtiments de guerre français et anglais se présentèrent pour sommer les Grecs d'évacuer l'île. Ils rencontrèrent lord Cochrane dans le canal, et l'obligèrent de se retirer; mais le colonel Fabvier répondit qu'en sa qualité de général grec, il n'avait d'ordre à recevoir que de son gouvernement; que si on voulait

qu'il partît il fallait l'y contraindre par la force; qu'ainsi il attendrait que l'on tirât sur ses troupes. Comme on agissait toujours avec la même indécision, on se borna à de vaines menaces; le siége fut continué et les bâtiments de guerre partirent après cette inutile sommation.

Les chefs civils de l'expédition composant l'épitropie se tenaient à bord d'un bâtiment et délivraient les vivres et la solde sur un reçu du colonel; ils devaient exploiter l'île à leur profit, et ils avaient déjà enlevé une grande quantité de mastic déposé dans les magasins. Après s'être emparé de la ville on établit une batterie sur la montagne de Tourlouti et une autre près du rivage. Chaque jour on bombardait les Turcs renfermés dans la forteresse. De grandes barques armées parcouraient le canal pour empêcher l'arrivée des secours. Mais on connaissait peu la ténacité des Turcs; leurs maisons s'écroulaient sans qu'il leur vînt la pensée de se rendre. Nombre d'entre eux étaient blessés ou malades et leur courage n'était pas abattu. Quand un vent impétueux empêchait

la croisière de rester en place, de légères embarcations partaient pendant la nuit de Tchesmé, et sans craindre la tempête portaient des vivres et des renforts à la garnison. Un jour les assiégés firent une sortie; les troupes irrégulières se débandèrent, et le colonel Fabvier fut obligé de reprendre à la tête de son corps régulier la forteresse de Tourlouti, dont ils s'étaient emparés; puis, comme ces Turcs, battus par les troupes grecques, voulaient rentrer dans le château, le pacha, craignant que l'ennemi ne s'introduisît en même temps, leur fit fermer les portes, et huit cents d'entre eux furent massacrés.

Il était impossible de faire meilleure garde que les combattants des deux partis. Sans cesse ils avaient leur fusil armé et ils tiraient avec une justesse étonnante contre tous ceux qui se montraient à découvert. Cependant on travaillait avec activité au siége et à la défense; on pratiquait des mines, et les palissades élevées par les troupes grecques étaient déjà assez près de la ville pour qu'on pût se faire aisément entendre; parfois il y avait comme une suspension d'armes entre les

combattants, et alors ils se disaient des injures. Ils ne mettaient pas d'ailleurs une grande discrétion dans leurs projets d'attaque. Les Albanais qui devaient opérer la sortie dont j'ai parlé avaient communiqué leur dessein à ceux de leurs compatriotes qui se trouvaient dans le camp grec, et ils s'étaient promis réciproquement de s'épargner. Cela n'empêcha pas que tout ce qui se trouva hors de la ville ne fût impitoyablement égorgé. Les Grecs décapitèrent tous ceux qu'ils purent saisir ; puis mettant une orange dans la bouche de ces têtes sans tronc, ils les présentaient aux assiégés et les raillaient sur le sort de leurs compagnons qui étaient venus, disaient-ils, manger des oranges. Ils n'en usaient pas avec plus d'humanité à l'égard de leurs prisonniers ; il en vint une quinzaine à Syra pendant que je m'y trouvais; on les avait renfermés dans la cale d'un bâtiment ; le gouvernement local prétendit qu'ils appartenaient au colonel Fabvier, et qu'il devait les nourrir. Pendant les discussions, ces malheureux restèrent quarante-huit heures sans manger. L'un d'eux, apercevant le pavillon francais, voulut fuir de ce côté et se jeta à la mer ; il

fut tué à coups d'aviron par les matelots grecs qui l'aperçurent. Telle était la haine, que si un Turc était prisonnier d'un Grec, un autre Grec pouvait le mettre à mort sans que le propriétaire osât se plaindre. De pauvres femmes qui avaient servi aux plaisirs des vainqueurs ont été égorgées après plusieurs années de captivité.

Cependant le siége traînait en longueur; les sommes destinées à l'expédition s'épuisaient, et bientôt il y eut moins de régularité dans le service. Des discussions s'élevèrent entre le chef militaire et l'épitropie; plusieurs bâtiments qui ne recevaient plus de solde abandonnèrent le blocus. Les troupes irrégulières voulurent se soustraire à l'autorité du colonel Fabvier; toutes ces contrariétés, tous ces obstacles irritèrent le caractère naturellement impétueux du colonel, et la plupart des philhellènes qui l'accompagnaient voulurent à leur tour se retirer. C'était la raison pour laquelle je les trouvai à bord du brûlot de Canaris. Ce marin célèbre conservait seul un sang-froid et une gaîté inaltérables; à voir une figure si douce, un extérieur si simple, une innocence si parfaite, qui aurait

pensé qu'il eût eu jamais l'inconcevable audace d'incendier successivement trois vaisseaux de l'amiral ennemi? Il nous parla lui-même de ses exploits, qu'il rapportait à Dieu, et comme il exprimait son opinion sur Tahir-Pacha, qui commandait l'escadre turque à Navarin, il lui donna des éloges, disant qu'il était bon homme de mer, car il avait plusieurs fois cherché à l'atteindre avec son brûlot et toujours inutilement. Il nous parlait de ce nouveau danger, qu'il voulait courir, comme d'une action toute simple, toute naturelle.

Les combats qu'on livrait à Chio n'empêchaient pas les relations amicales avec Smyrne. L'épitropie envoyait chaque semaine un petit bâtiment chargé d'apporter de cette ville les vivres et les rafraîchissements nécessaires aux assiégeants. Si l'on désirait faire quelque communication à l'amiral de Rigny, rien n'était plus aisé; on envoyait sur une embarcation un officier grec, qui allait le chercher dans le port turc. C'était ainsi que M. Molière, aide-de-camp du colonel Fabvier, avait été expédié. Je ne fus pas étonné par conséquent de voir que le commerce d'oranges et

de citrons n'avait rien perdu de son activité. On les chargeait dans le petit port où nous nous étions arrêtés, pour les transporter ensuite à Constantinople. On employait à cet usage des bâtiments préparés exprès. On faisait dans la cale, que l'on tenait ouverte, un grand nombre de séparations avec des branches d'osier, et on plaçait les fruits de manière à ce qu'ils ne fussent pas privés d'air. La spéculation était d'autant plus avantageuse que le trajet était moins long, parce qu'alors moins de citrons se trouvaient gâtés. On calculait toutefois que lorsqu'on n'en perdait que la moitié on avait assez bien réussi.

Notre capitaine ionien et plusieurs passagers profitèrent de la circonstance pour se livrer à ce commerce et mettre en circulation de fausses pièces de monnaie. Le Grand-Seigneur, adoptant le système décimal, les avait fait frapper quelque temps après la bataille de Navarin et avait mis au nombre de ses titres celui de *victorieux*. Quatre jours après qu'on les eut mises en circulation, on en avait fabriqué de fausses à Syra, et mes compagnons de voyage s'en étaient munis.

Nous emportions pour près d'un million de piastres, achetées pour peu d'argent. On espérait les placer à Smyrne, où l'on ne pouvait être déjà instruit de la contrefaçon. Ce fut avec cette honnête intention que nous reprîmes notre route; toutefois, trouvant le vent debout après avoir doublé la pointe de Cara-Bournou, il nous fallut virer de bord et nous diriger vers l'île de Mitylene; près d'entrer dans le port Olivier, le vent changea encore et nous rebroussâmes chemin. Pendant trois jours nous fûmes ainsi le jouet des vents, mais enfin nous entrâmes à Mitylene.

Le port Olivier est un des plus beaux et des plus spacieux de l'Archipel. Malheureusement l'entrée est fort étroite, et lorsqu'on est obligé de s'y réfugier il n'est pas aisé d'en sortir. Cette considération n'avait pas empêché quelques jours auparavant l'amiral Miaulis, qui commandait la frégate l'Hellas après le départ de lord Cochrane, de s'y introduire. Aussitôt les Turcs s'étaient réunis, et lui avaient fait, disaient-ils, *manger de la poudre.* L'amiral leur avait tiré quelques bordées de canon qui les avaient mis en fuite, et supposant une attaque pareille à celle de Chio, ils s'étaient de toutes les parties

de l'île réfugiés dans la citadelle. Pour prévenir de pareils accidents, les bons Turcs avaient jugé convenable d'établir des garde-côtes. Nous trouvâmes donc en entrant un vieux homme qui fumait devant un petit café, et qui nous héla pour demander qui nous étions. On prit à peine soin de lui répondre, ce qui ne nous empêcha pas de débarquer tranquillement et de nous rendre à un village situé à deux lieues dans l'intérieur.

Mitylène est fameuse par la quantité d'huile qu'elle produit et par l'extrême fertilité du sol. Cela n'empêche pas que sa population ne soit peu considérable. Les Grecs s'y trouvent en grande majorité, et c'est pour cette raison que les Turcs ne les maltraitent pas autant qu'ailleurs. Pour nous rendre au village nous traversâmes une plaine magnifique couverte d'oliviers d'une grosseur remarquable; puis sortant du bas pays, nous commençâmes à gravir la montagne et nous trouvâmes les autres productions; la vigne d'abord et ensuite les céréales, mais en petite quantité. Les arbres fruitiers sont abondants et les propriétés sont divisées et entourées de murs. Le vin y est meilleur que dans les îles circonvoisines. Le vil-

lage où nous vînmes était bien situé, et les habitants paraissaient assez à leur aise. Je trouvai l'aga, qui se tenait dans le bazar et qui, pour répondre à la politesse que je lui fis en lui offrant une pipe de tabac, m'invita à un *ieram* (fête). J'acceptai, et mon hôte se levant alla droit à la boutique du boulanger, du boucher, du marchand de vin; il s'empara sans payer de ce qu'il jugeait m'être agréable, et fut bientôt à même de m'offrir un festin complet. Je me rendis chez lui à l'heure convenue, et là je ne vis plus un Turc, mais un homme qui avait été long-temps marin et avait commandé une frégate; il connaissait le monde et ne tenait pas à ses préjugés de musulman; aussi but-il une prodigieuse quantité de vin, et se servit-il convenablement du couteau et de la fourchette. Il joignait quelques connaissances au bon sens qui caractérise ses compatriotes, et parlait des événements politiques avec une rare sagacité. « Savez-vous ce que vous voulez, vous autres Européens, disait-il, avec vos bavardages et vos courses continuelles? Vous vous êtes battus à Navarin, vous avez tué et perdu du monde, et qu'en est-il résulté? rien; donnez-moi une bonne frégate

montée par vos matelots et non par les nôtres; avant dix jours j'aurai fait entendre raison au sultan Mahmoud, notre seigneur. Que gagnez-vous par tant de délais et d'incertitudes? vous ruinez votre commerce, vous ruinez le nôtre; cette île, qui est si productive, ne peut vendre une barrique d'huile; il en est de même ailleurs. Un brave homme peut-il se livrer au commerce dans ce moment? non sans doute; vous ne faites donc que la fortune des pirates et des aventuriers. Ne parlez pas tant, agissez et terminez promptement cet état de choses. »

J'abandonnai ce joyeux convive, mais en m'accompagnant il me força d'accepter un poulet qu'il trouva sous sa main et dont il se saisit sans cérémonie, bien qu'il ne lui appartînt pas. J'évitai encore d'autres générosités qu'il voulait me faire de la même façon, et je rejoignis une troupe de Grecs qui nous suivaient vers le port. Aussitôt qu'ils furent débarrassés des Turcs, ils demandèrent des nouvelles de la Grèce et partirent satisfaits de l'arrivée de Capo d'Istrias. Tous disaient: nous sommes prêts à nous soulever. Que tarde-t-on à venir? on a délivré Chio, pourquoi ne songe-t-on pas à nous? Tels étaient leurs vœux et

leurs sentiments. Pour nous, continuant notre route, nous profitâmes du temps qui nous était devenu favorable, et nous abordâmes à Smyrne huit jours après notre départ de Syra.

Porte, malgré son insouciance ordinaire, eut l'honneur de faire cesser toutes les incertitudes. Le Grand-Seigneur adressa à ses sujets un hatti-schériff dans lequel il exposait sa situation et ses plaintes. On ne doit pas ignorer qu'une pièce de cette nature, lorsqu'elle concerne des Européens, est rarement rédigée par les Turcs. Ce sont les francs de Constantinople, les drogmans de Péra, les ambassades même, qui leur fournissent les documents nécessaires; et elle s'adresse plus spécialement aux Européens qu'aux mahométans. Ce ne sont, en un mot, que des notes commandées par les différentes puissances dans les bureaux même du reis-effendi qui leur donne le cachet et la forme turque. Cette fois pourtant, le divan, plus franc, plus précis dans ses expressions que ne le sont les cabinets des peuples civilisés, dit hautement cette vérité, que l'on ne veut jamais admettre en Europe : *que les mahométans sont les ennemis naturels des chrétiens, comme à leur tour les chrétiens sont les ennemis des mahométans*. On se plaignait avec raison du peu de franchise du cabinet russe, qui venait de faire à Akermann un traité dont les conditions avaient été stricte-

ment suivies, et qui, quelques jours après, envoyait pour ambassadeur, chargé de nouvelles réclamations, le même plénipotentiaire qui venait de signer la paix avec ceux du divan. Le Grand-Seigneur ajoutait qu'il n'avait transigé avec la Russie que pour n'être pas détourné de l'organisation intérieure à laquelle il travaillait, mais qu'il était disposé à rompre, dès que l'occasion deviendrait favorable. Il y avait de la vérité dans ces allégations, mais ce n'était pas le moment des plaintes et des menaces; et si le peu d'énergie des gouvernements européens était de nature à exciter l'audace de la Porte, elle ne devait pas ignorer que, malgré sa feinte modération, le cabinet russe ne demandait autre chose qu'un prétexte de rupture. Aussi s'empressa-t-il de tirer parti du batti-schériff pour publier une déclaration de guerre. Dans le manifeste de l'empereur Nicolas on peut remarquer trois griefs principaux; l'embargo mis sur les bâtiments russes venus à Constantinople; la non exécution du traité d'Akermann; la vente des esclaves sur la côte orientale de la Mer-Noire. Ces motifs, exposés avec un art et une perfidie remarquables, parurent légitimes aux différentes cours, et au-

cune ne mit obstacle aux projets de l'empereur. Les Turcs, dont les griefs étaient bien plus fondés que ceux de la Russie, passèrent pour les agresseurs, et l'opinion peu éclairée de l'Europe fit des vœux pour les aigles moscovites. On poussa l'indulgence jusqu'à ne pas remarquer dans le manifeste russe un reproche qui en dénote la mauvaise foi. Lors du traité de Bucharest la Turquie devait rentrer en possession de plusieurs places de la Mer-Noire, et les Russes les avaient gardées; on faisait un grief à la Porte d'en avoir demandé la restitution. Il en était de même pour les autres articles. La Porte était menacée d'une guerre; sans déclaration préalable on incendiait ses vaisseaux dans un port turc, les ambassadeurs des puissances européennes se retiraient, et on lui faisait un crime de veiller à l'approvisionnement de sa capitale menacée; d'acheter au taux de la place les blés qui se trouvaient dans le port; on lui parlait d'insultes au pavillon moscovite, comme si les Russes pouvaient citer sur toute l'étendue des mers du Levant un seul bâtiment marchand construit chez eux, monté par des matelots russes; comme s'il n'était pas à la connais-

sance de tous que ces prétendus bâtiments russes ne sont autres que des Grecs, des Ioniens, des Ragusais, qui pour cinquante francs achètent leur pavillon dans les ports de la Mer-Noire. J'ai déjà parlé de cette touchante philantropie qui s'oppose au commerce des esclaves de la Mer-Noire, comme si un homme ne devait être vendu qu'en Russie; comme s'il lui fallait pour jouir de ce droit être né sujet russe! Que le gouvernement russe dise donc ce qu'il fait des prisonniers qu'il enlève dans les guerres contre les peuples du Caucase. Les considère-t-il comme esclaves ou bien les égorge-t-il? n'ai-je pas vu moi-même des femmes et des enfants de la Circassie, de l'Abazie, appartenant à des Russes qui se les donnaient en présent? ne m'a-t-on pas proposé à moi, comme à tous, d'en acheter pour quelques centaines de francs? Mais sans doute que ces griefs réunis paraissaient peu graves au cabinet russe lui-même, puisque pour en augmenter le nombre il se plaignit de ce que la Porte n'admettait pas sa *prépondérance*. Crime énorme, en effet, que de ne pas la reconnaître! Sans doute que dans les transactions entre puissances la prépondérance

de l'une doit entrer comme preuve de loyauté et de bonne foi! Sans doute qu'un état qui ne s'humilie pas devant la prépondérance de la Russie doit être par elle châtié! quelle est donc cette prépondérance tant célébrée depuis si long-temps? Est-elle établie par quelques cent mille Russes dominant sur une vingtaine de peuples différents, clairsemés sur un immense territoire? Est-ce par le royaume de Pologne, toujours prêt à briser le joug moscovite? Que la Russie montre avec orgueil sa haute noblesse et ses trois ou quatre provinces allemandes, la Courlande, la Livonie, l'Estonie; qu'elle nous dise que là est un peuple civilisé, actif, laborieux; mais, parler avec emphase de cet ensemble hétérogène de Russes, de Kalmouks, de Tartares; fonder sur eux sa prépondérance n'est qu'une ridicule prétention. Le roi d'Angleterre a-t-il jamais présenté à l'admiration et à l'hommage de l'Europe tous ces millions de sujets qu'il compte dans ses colonies, et s'est-il étonné de ce que l'on n'admettait pas sa prépondérance? Un état est prépondérant lorsqu'il contient une population compacte, riche, active, éclairée; lorsque les arts et les sciences y fleurissent; lors-

que les habitants sont réunis par des institutions fortes, par des intérêts communs. A ces titres la France est une puissance prépondérante; l'Autriche l'est également. Mais qu'a jamais fait la Russie pour avoir de pareilles prétentions? quels sont ses droits à la considération de l'Europe? qu'a-t-elle fait pour la civilisation? quelles découvertes, quels arts ont pris naissance chez elle? quels ouvrages pourrait-elle citer dans les sciences ou dans la littérature, qui commandent le respect et l'admiration des hommes? et même, en quoi se suppose-t-elle si supérieure à la Turquie? En Turquie, les mahométans sont libres, et les rayas sont mieux traités que ne l'est le paysan russe. Aucun d'eux n'est vendu au marché; dans chaque village chacun a son domicile, chacun jouit des aisances de la vie; partout sont des écoles publiques; à peine trouverait-on un Grec, un Arménien, qui ne sussent pas lire et écrire. En est-il de même en Russie? quelles sont les manufactures russes qui puissent rivaliser avec celles des Turcs? lequel de ces pays renferme une plus grande masse d'hommes industrieux, une population plus compacte? où la terre est-elle plus fertile, les

Moldavie, dont elle n'avait que le droit de protéger les églises; elle accueillait les Grecs ennemis de la Porte, leur faisait des pensions, et les recevait au nombre de ses sujets; elle plaçait le pavillon russe sur des bâtiments construits dans les états de sa hautesse et montés par des hommes bien connus pour être ses sujets. Ces raisons furent exposées dans la note que donna le divan en réponse au manifeste russe. En des temps ordinaires, sans doute les puissances Européennes se seraient placées entre les combattants; chacune d'elles eût pu alléguer les mêmes griefs sur lesquels se fondait la Russie; toutes avaient un droit égal de représailles; mais toutes restèrent irrésolues, n'osant ni approuver ni blâmer les Russes; n'osant ni se joindre à eux ni servir la Porte.

Voici quelle était la position particulière de ces puissances. L'Angleterre et l'Autriche voyaient avec déplaisir de nouvelles extensions de la Russie; l'Autriche, à cause de son contact avec un empire puissant que ses institutions portent à la guerre, et qui peut en entreprendre par la seule volonté de son souverain; l'Angleterre, à cause de l'influence que la Russie s'arroge dans toutes les affaires de l'Asie, mais

non pas comme, on le dit, à cause des craintes chimériques qu'elle pourrait concevoir pour ses possessions de l'Inde. Cependant ni l'une ni l'autre de ces puissances n'était en position de faire une résistance ouverte; l'Autriche craignait une alliance de la France avec la Russie; l'Angleterre seule, malgré sa puissance maritime, ne pouvait prêter aux Turcs qu'un faible secours. Il n'était pas aussi aisé qu'on le disait d'aller détruire les flottes et les établissements maritimes des Russes dans la Mer-Noire. Il ne l'était même pas de faire passer le détroit des Dardanelles aux vaisseaux anglais. Les Turcs avec leurs préjugés n'auraient pas facilement cru que des chrétiens vinssent les protéger contre des chrétiens. Dès qu'ils auraient aperçu un bâtiment de guerre étranger dans le canal, ils auraient fait feu sans s'inquiéter s'il appartenait à des amis ou à des ennemis; malgré les ordres formels de Constantinople ils n'en usent pas autrement lors de l'arrivée des ambassadeurs que l'on envoie près la Sublime-Porte. Mais une fois dans la Mer-Noire, qu'eût fait la flotte anglaise si elle n'avait pas rencontré celle des Russes? Aurait-elle remonté les fleuves sur lesquels sont placés

les établissements maritimes de la Russie? Serait-elle entrée à Sévastopol malgré les batteries qui défendent l'entrée de ce port? Toutes ses opérations se seraient réduites à soulever inutilement la Crimée et à prendre à Odessa quelques vaisseaux de commerce, parmi lesquels il n'y avait même pas une propriété Russe.

C'était donc la France seule qui était l'arbitre de ces combats, qui pouvait les commander ou les arrêter à son gré. Mais, trop divisée à l'intérieur, elle attendit les événements et ne se décida pour aucun parti. D'un côté, la Russie donnait à entendre que le Rhin deviendrait la frontière française, si la guerre contre la Turquie avait un bon succès; de l'autre on démontrait combien la puissance russe deviendrait redoutable à la tranquillité de l'Europe, si elle s'augmentait encore. Voyons lequel de ces deux projets était le plus avantageux. Il n'est pas difficile de concevoir que des provinces riches et industrieuses, une frontière fixée par un large fleuve, une ceinture de places fortes, sont de grands avantages pour un état. Tout est cependant relatif, et si une petite puissance de l'Europe parvenait à les conqué-

rir, elle y trouverait le premier des biens, l'indépendance. Mais la France est-elle dans ce cas? Avec sa population compacte de trente-deux millions d'hommes, avec son crédit, ses finances, n'est-elle pas aujourd'hui l'empire le plus puissant de l'Europe? Que gagnerait-elle si ce n'est de le devenir davantage? On prétend que les Prussiens sont à nos portes, qu'ils peuvent aisément entrer en France. De telles terreurs nous agitent peu; et quand on a vu les expéditions d'Espagne, de Naples et de Morée se faire sans entraves, il est difficile de craindre que les intérêts de l'Europe se compliquent assez pour nécessiter de nouvelles guerres. Avant la restauration et même sous l'empire la levée de boucliers des Russes aurait excité une conflagration générale, et aujourd'hui l'on a fait à peine quelques observations. Les relations entre les souverains reposent sur la justice et sur la bonne foi. Nous ne sommes plus dans ces temps où les inimitiés de cour, les haines particulières des rois et des ministres, allumaient la discorde entre les nations. Des institutions fortes unissent la plupart des peuples avec leurs souverains; les affaires d'état ne sont plus cachées dans l'ombre;

on les porte au grand jour; on les commente dans les tribunes des différents pays. Ce n'est pas le moindre avantage des libertés publiques que d'avoir désormais rendu les guerres impossibles. Si elles devaient renaître, ce seraient les pays moins civilisés qui les apporteraient, et l'on pourrait voir encore descendre du nord des conquérants ambitieux qui après avoir fait de l'Europe une vaste arène voudraient lui imposer des lois. De pareils dangers ne sont pas à craindre avec des nations plus civilisées. D'ailleurs, nous avons vu trop long-temps les monarques trafiquer des peuples qui leur étaient confiés, étendre leur sceptre sur des pays qui ne leur appartenaient pas, pour suivre encore de pareils exemples; il est temps enfin que chacun connaisse sa patrie, et que l'Europe conserve son équilibre; non cet équilibre que l'on avait voulu établir sur des données variables de population et de richesses, mais celui qui se fonde sur la justice et sur les droits de chacun.

On donne la constante inimitié de l'Angleterre, sa puissance maritime et commerciale, comme des motifs de nous unir à la Russie. Les peuples ne sont unis que par leurs inté-

rêts, par des relations fréquentes; si de triples lignes de douane empêchent tout commerce entre les Anglais et les Français, sans doute ils ne peuvent contracter une intime alliance; sans doute les haines nationales, fruit de tant de guerres, ne s'éteindront que lentement. Mais combien elles se sont affaiblies depuis la paix, et quel jour heureux que celui où les deux peuples, marchant sous la même bannière, à la tête des nations civilisées, domineraient le monde par la force de leurs lumières et de leurs institutions! Aucune alliance ne pourrait être plus solide ni plus durable; nous sommes avec l'Angleterre dans une telle position que nous ne pouvons lui nuire, de même qu'elle ne peut nous attaquer avec avantage. En cas de rupture, que pourrait-elle nous enlever, sinon quelques colonies qui nous sont plus à charge qu'utiles; pourrait-elle ruiner notre commerce, lorsqu'ayant à peu près un nombre égal de bâtiments de guerre, nous prendrions vingt fois plus de ses vaisseaux marchands qu'elle n'en trouverait de français? D'un autre côté où pourrions-nous l'attaquer avec succès? Serait-ce dans ses îles,

s'estimerait heureuse d'abaisser la puissance moscovite, et que la Pologne chercherait à reconquérir son indépendance. Tel serait le châtiment des Russes, si, renouvelant les siècles de la barbarie, ils osaient braver l'opinion et les volontés de l'Europe; attaqués de toutes parts, sans commerce et sans crédit, ils verraient les hordes asiatiques détruire en quelques jours les germes de civilisation que l'on a péniblement semés chez eux, et que le temps et les institutions n'ont pas encore fécondés.

Ainsi donc, d'après l'opinion que j'ai énoncée, la France devrait intimement s'unir à l'Angleterre et à l'Autriche pour s'opposer aux projets ambitieux de la Russie; elle devrait considérer que, si aujourd'hui cette puissance est peu redoutable, sa situation s'améliore chaque jour; que la prudence ordonne de se défier d'un peuple qui ne présente d'autre garantie que le caractère particulier de son souverain, d'un peuple qui, avec quelques institutions, peut accabler l'Europe de son poids; que depuis la paix, et en affectant un langage modéré, la Russie a acquis des possessions plus importantes que

celles que lui avait données une guerre franche, loyale et heureuse. Qu'enfin la domination de Constantinople, du canal de la Mer-Noire et du Caucase, objets de sa convoitise, en fera une puissance maritime. Jusqu'à ce jour, en effet, la Russie n'a eu de flottes que par vanité; elle ne faisait aucun commerce, ne possédait aucune colonie; ses vaisseaux faisaient quelques évolutions dans la Mer-Noire et la Baltique, maintenaient l'ordre dans quatre ou cinq ports, puis allaient pourrir dans les arsenaux, après avoir débarqué de grotesques équipages qu'elle employait plus utilement comme maçons et comme laboureurs. Il n'en sera plus de même si l'on n'y met obstacle; la marine grecque s'incorporera dans la marine russe; des communications seront établies entre la Baltique et la Mer-Noire; il est impossible d'apprécier les fâcheuses consequences qui résulteraient pour l'Europe d'un tel état de choses. En vain la France prétendrait rester unie à la Russie; en vain elle croirait être à l'abri de son influence. Elle devrait à son tour subir le joug du despotisme militaire. Ne voyons-nous pas déjà les Russes s'immiscer dans les affaires

intérieures de tous les pays ? Dans la guerre contre la Perse, le cabinet de Pétersbourg n'a-t-il pas osé dire qu'il ne reconnaîtrait pas l'héritier légitime du roi actuel ? Ne s'est-il pas arrogé le droit d'élever les princes et de les abaisser ? Il s'agissait cependant de la plus ancienne monarchie de la terre, d'un pays où les droits de l'hérédité avaient été mieux gardés qu'en Russie; d'un trône enfin devant lequel s'inclinaient naguère ceux qui donnaient des lois aux ducs de Moscovie. Le langage des ministres russes a-t-il été plus conciliant, plus doux dans les relations avec la Turquie, dans les relations même avec plusieurs cours de l'Europe? La Russie n'a-t-elle pas au contraire toujours cherché à influencer, à dominer les autres puissances ? Que serait-ce si elle croissait en pouvoir !

Si j'ai insisté sur les avantages que produirait l'union de la France et de l'Angleterre, sur le besoin de s'opposer à l'ambition des Russes, je n'ai pas pour cela prétendu que nous dussions être les champions des Turcs ; j'ai voulu démontrer que dans les relations entre les puissances, de même qu'entre les particuliers, l'avantage restait

toujours au droit et à la fermeté. Les trois cours s'étaient unies dans un but commun ; elles voulaient faire cesser les hostilités contre les Grecs, et, à défaut du consentement de la Porte, protéger leur état naissant et assurer leur indépendance. Pourquoi alors les Russes seuls attaquaient-ils la Turquie, tandis que la France et l'Angleterre restaient en paix avec elle ? Si les trois puissances se fussent unies dans l'attaque, la Porte eût été obligée de céder, et on ne verrait pas la Russie exploiter seule à son avantage un traité fait dans un motif d'humanité. Supposons que, pendant que l'armée russe s'avançait contre Constantinople, les escadres combinées eussent franchi les Dardanelles, et personne ne doute qu'une semblable opération n'eût été facile : la Porte dans ce cas n'eût-elle pas été forcée d'accorder aux Grecs la liberté, et de donner des garanties pour le repos de l'Europe? Verrions-nous dans ce moment la Russie imposer des lois à un ennemi vaincu; faire entrer dans son traité de paix des conditions onéreuses, impossibles à remplir, telles enfin que de nouveaux combats deviendront nécessaires ? Dès aujourd'hui l'empire turc

n'existe plus. Le divan se trouve sous la domination russe; la Russie obtiendra à Constantinople d'assez grandes faveurs pour que le commerce du Levant ne se fasse plus désormais que sous son pavillon. Les hommages de la Porte seront accordés à son représentant; elle réservera ses dédains et ses mépris pour ceux des autres puissances. Et, tandis que les sujets russes obtiendront la protection des autorités turques, les autres seront toujours en butte aux mauvais traitements. Bientôt l'aigle moscovite flottera à Constantinople et sur le canal de la Mer-Noire; que sera-ce alors de cette cité florissante, de ce port le plus libre de la terre, où les négociants de tous les pays pouvaient rivaliser à égal avantage d'activité et d'industrie?

Des craintes si légitimes ne nous agiteraient pas aujourd'hui, si les escadres combinées étaient sous les murs du sérail; on prétend que de trop grandes difficultés s'opposaient à ce que l'on plantât l'étendard de la croix sur les tours de Sainte-Sophie. On dit que les Grecs étaient trop divisés, trop barbares pour former un état indépendant. Je ne crois pas que les habitants de la Morée,

que tous ces Klephtès, tous ces Palicares que l'on vient de libérer, soient supérieurs en civilisation aux Grecs qui habitent la Romélie, à ceux qui vivent à Constantinople; tous sont également barbares; mais ni en Morée ni en Romélie ils ne le sont autant que les Turcs. Or, si l'on pense que ceux-ci puissent sans danger se réunir en corps de nation, je ne conçois pas pourquoi on ne supposerait pas aux Grecs la même aptitude; si on pense que les uns puissent vivre en bonne harmonie avec leurs voisins, pourquoi n'aurait-on pas la même opinion des autres? Si les Turcs sont aptes à faire des progrès dans la civilisation, il me semble que les Grecs ne le sont pas moins; qu'ils peuvent aussi aisément s'éclairer, s'instruire, se policer; il me semble enfin que la religion chrétienne, qu'ils professent, donne d'autres gages de sécurité que la loi du Coran. On ajoute que pour rétablir l'empire grec il deviendrait nécessaire de verser des torrents de sang; que les Grecs se livreraient à d'affreuses vengeances. Ces raisons sont fondées, mais je ne vois pas d'où vient cet intérêt que l'on porte aux uns et que l'on n'accorde pas

aux autres. Pense-t-on que les Turcs ne se soient pas vengés sur les Grecs de l'intérieur, de la guerre que faisait la Russie? Que sont ces malheureux décapités à Varna et dans la Romélie? Que sont ces chrétiens du Curdistan, vendus dans les marchés de Mosul, de Bagdad et de Diarbekir? Et s'il faut que dans les querelles qui s'engagent entre la Porte et les étrangers il y ait toujours des victimes, j'aime mieux que les Turcs soient sacrifiés. Mais il est des motifs secrets sur lesquels on insiste davantage; on parle d'équilibre de l'Europe, de raisons d'état, de difficultés qu'une intelligence commune ne saurait comprendre. Ces mystères diplomatiques sont d'une haute importance sans doute; nul n'a droit de les découvrir. Malheureusement l'histoire est là qui prouve combien ces mots sont vides de sens; qui prouve que les intérêts dont sont chargés les diplomates ne sont autres que ceux des pays qu'ils représentent, et que chacun peut les apprécier.

Admettons toutefois que des motifs inconnus, et probablement peu fondés, puisqu'on ne les expose pas, empêchent le rétablissement de l'empire grec; n'avions-nous

autre chose à faire que de regarder agir la Russie? Si, conjointement avec l'Angleterre, et tout en approuvant la guerre, nous nous fussions emparés des Dardanelles, opération dont on a démontré la facilité, nous aurions prévenu les résultats fâcheux qui nous menacent. Que la Russie dominât à Constantinople, peu nous importait; nous aurions été placés dans le détroit; nous pouvions l'empêcher d'exploiter à son gré la Turquie; nous aurions pu protéger notre commerce aussi activement qu'elle protégera le sien; nous aurions pu inspirer au divan assez de crainte pour l'obliger à la fidèle exécution des traités; nous aurions pu étendre nos relations dans l'intérieur, faire respecter les agents du gouvernement et les particuliers. Si le patronage des Russes inspirait une assez grande confiance pour attirer les négociants sur les points qu'ils occuperont, nous n'aurions pas été moins heureux, et d'autres négociants pouvaient préférer l'administration française et se placer sous son égide; qu'aurions-nous perdu à cette rivalité? On prétend que nous ne pouvions garder long-temps les Dardanelles; mais il n'eût pas été plus difficile

de nous y maintenir qu'il ne l'est à la Russie d'occuper les provinces turques; ces places pouvaient être fortifiées; et leur approvisionnement par mer se faisait sans entraves. N'étions-nous pas placés de manière à opérer un débarquement, lorsque nous avions en Morée une armée inutile ? Les Russes auraient-ils pu se récrier, puisque nous eussions agi comme eux dans le but du traité? Une pareille opération était avantageuse sous tous les rapports ; elle procurait à la France une importance maritime qu'elle n'a pas ; elle était un obstacle à l'ambition russe; elle donnait des facilités pour soustraire le commerce à la fâcheuse influence des comités sanitaires.

Ces considérations n'ont point prévalu. On s'est obstiné à voir des partis et des systèmes au lieu d'intérêts matériels. Les Russes se sont vus transformés en libéraux; l'Autriche et l'Angleterre ont été considérées comme puissances stationnaires qui s'opposaient à toute innovation. On a fait de cette immense question l'affaire de quelques ministres, que l'on a jugés d'après leurs opinions sur l'administration intérieure. Ils passeront cependant, ces ministres, comme ont passé leurs

prédécesseurs et au milieu de ces inutiles controverses nous serons écrasés par le colosse à l'élévation duquel nous aurons applaudi.

[redacted]

CHAPITRE XXI.

PRISE DE CHIO PAR LES TURCS. — CAMPAGNE DES RUSSES. — DÉPART DE SMYRNE. — ILES IONIENNES. — ARRIVÉE A CORFOU. — DÉPART DES AMBASSADEURS POUR LA GRÈCE. — EXPÉDITION DE LA MORÉE. — ARRIVÉE EN ITALIE.

Pendant que nos regards étaient tournés vers le nord et que nous cherchions à prévoir les événements qui s'y préparaient, Tahir-Pacha faisait des dispositions pour sortir de Constantinople ; il avait placé son pavillon sur une frégate, et, suivi de quelques bâtiments de guerre, il se disposait à franchir le canal, et déjà il était aux Dardanelles. Son but était de débloquer Chio et de replacer cette île sous la domination ottomane. Le pacha de Smyrne devait concourir à cette expédition ; pour cela il avait fait passer nombre de troupes à Tchesmé, et cons-

truire de longues chaloupes destinées à les transporter. Les Grecs paraissaient ignorer tous ces apprêts ; manquant d'artillerie de siége, ils se contentaient de tenir la place étroitement bloquée, et ils s'attendaient à chaque instant à voir capituler la garnison. Ils furent étrangement surpris lorsqu'un jour ils virent la flotte turque jeter l'ancre dans le port ; les petits bâtiments de la croisière grecque firent une résistance inutile pendant près de trois heures, et c'était un singulier fait d'armes que ces frêles vaisseaux de commerce armés de quatre ou cinq pièces de canon, combattant contre une frégate de soixante, des corvettes et des bricks. Mais bientôt les Turcs de l'Asie atteignirent le rivage, et les Grecs furent obligés de se retirer. Ils se rendirent sur la côte occidentale, où ils furent recueillis par des bâtiments grecs et protégés par des vaisseaux de guerre français. Les Turcs ne s'abandonnèrent pas à leurs vengeances accoutumées ; peu de monde périt, et l'on ne mit pas d'obstacle à la fuite des Grecs. Ainsi se termina cette expédition entreprise avec prudence et digne d'un meilleur succès.

Quelques jours après parut la déclaration

de guerre des Russes. Elle dut faire une profonde impression dans le Levant, et surtout à Smyrne. Je ne saurais dire toutefois qu'on la vit avec déplaisir; un temps si long avait été consumé en inutiles négociations, que l'on avait mis les plus intéressés dans la nécessité de désirer une rupture qui enfin amènerait un arrangement quelconque. Ce sentiment général chez des hommes essentiellement pacifiques était la meilleure preuve que l'on avait jusqu'alors suivi une mauvaise marche. De toutes les nations, les Turcs étaient sans aucun doute ceux qui prenaient aux événements le moins d'intérêt; ils apprenaient la marche des Russes, l'invasion de la Valachie et de la Moldavie, avec leur insouciance habituelle. Mais ils ne croyaient pas que leur empire courût de grands dangers; nous verrons, disaient-il, cela finira; qu'importe? La prise des villes fortifiées surtout les surprenait, tant ils avaient peu d'idée de l'art de la guerre et de la manière d'enlever les places. L'un d'eux, auquel j'apprenais la prise de Braïlow, me disait « Cela est impossible; je connais cette ville; j'y suis allé; il y a des murs épais, beaucoup de canons et des portes; si les Russes

se présentent, on ferme les portes, et comment alors peuvent-ils entrer? »

Je n'ai pas sans doute la prétention de juger les opérations militaires de cette campagne; ce que j'ai dit de l'organisation des troupes turques, de l'ignorance des officiers, suffit pour prouver que les succès des Russes ne pouvaient être contestés. Personne dans le Levant ne doutait qu'ils n'arrivassent à Constantinople avec la plus grande facilité, et l'étonnement fut général quand on les vit arrêtés après quelques faits d'armes peu importants. Lorsqu'on a vu en Égypte une armée de quatre-vingt mille Turcs battus par une dizaine de mille Français, il serait ridicule d'établir un parallèle entre l'armée de l'empereur et celle du sultan. Il ne le serait pas moins de considérer les avantages remportés par les Russes comme des actions fort glorieuses. Mais on ne saurait s'empêcher de dire que l'armée russe entrée en Valachie et en Moldavie sans coup férir, passant le Danube sans obstacle, a montré peu d'habileté, puisque l'année ne lui a pas suffi pour arriver à Constantinople, pour obtenir tout d'abord les succès qu'elle désirait. Il faut avoir vu ces

trente ou quarante mille Turcs disciplinés à l'européenne; ces troupes irrégulières composées de marchands, de laboureurs, de domestiques, de Curdes, dont aucun n'avait l'idée de la guerre; il faut connaître ce chaos que l'on nomme l'administration ottomane pour sentir quelle faible résistance ils étaient capables de faire. Les soldats avaient sans doute du courage; ils étaient animés par le fanatisme et l'amour de leur pays; mais que pouvaient-ils contre des troupes disciplinées commandées par d'habiles généraux? Il est une chose évidente pour chacun; c'est qu'à peine l'armée russe était entrée en campagne qu'elle a manqué de vivres et de transports; comment donc une puissance qui porte si haut ses prétentions militaires peut-elle être après quelques jours prise au dépourvu? Le gouvernement russe ignorait-il quels pays séparaient son armée de Constantinople. Ne savait-il pas qu'il ne pouvait compter sur les ressources qu'ils lui offriraient. Depuis tant d'années que la guerre était imminente, n'avait-il pas eu le temps nécessaire pour prendre ses mesures? Il avait su cependant négocier un emprunt et rassembler des soldats. Il

devait être instruit par l'expérience acquise pendant la dernière guerre contre les Persans, puisque, faute d'avoir pris ses précautions, la campagne avait manqué lui devenir funeste. Non, une puissance dont l'administration n'est pas assez habile pour faire vivre une armée à quatre journées de marche de ses frontières n'a pas droit à l'admiration. Non, une puissance qui pendant une année entière se trouve réduite à célébrer la prise d'une place aussi mal fortifiée que Varna n'a pas droit à l'admiration. S'est-il donc écoulé tant d'années depuis la paix, pour que nous soyons réduits à nous étonner de la prise de quelques bicoques défendues par des Turcs combattant pendant quatre mois contre des ingénieurs européens? Nous avons vécu dans ces temps où s'écroulaient les murs de Saragosse et de Burgos; dans ces temps où retentissaient les foudres de Wagram et d'Austerlitz; dans ces temps où il n'y avait plus ni Alpes ni Pyrénées, et c'est devant nous qu'on célèbre la prise d'Érivan et de ses quatre canons; celle de Varna, le passage des Balkans! Nous voyons des rescrits impériaux nous parler avec plus d'emphase d'un pacha ou d'un bey turc, que

ne faisaient les bulletins de la grande armée lorsqu'ils annonçaient le sort des premiers potentats de l'Europe!

Si la gloire de la Russie ne nous éblouissait pas, nous qui savions quels ennemis elle avait à combattre, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer quelles améliorations avait introduites dans l'administration turque la destruction des janissaires. L'ordre ne fut point troublé dans les parties de l'empire éloignées du théâtre de la guerre; les mollahs et les derviches (chose étonnante!) ne cherchèrent point à exciter le fanatisme des vrais croyants; les caisses militaires ne furent point pillées comme il est d'usage; enfin chacun garda le poste qui lui était assigné, et les soldats ne coururent pas en masse pour voler çà et là comme ils le faisaient dans les guerres précédentes. Il régnait quelque discipline et c'était beaucoup chez des hommes qui ne l'avaient jamais connue.

Ainsi nous étions chaque jour trompés dans notre attente; loin de se simplifier les événements se compliquaient, et la paix paraissait de plus en plus éloignée. Obligé de renoncer à

mon voyage de Caramanie, je pris enfin le parti de quitter l'Orient et de rentrer en France. M. de la Suze, commandant la corvette de S. M. *la Victorieuse*, voulut bien me recevoir à son bord; il se rendait à Corfou, et je préférai prendre cette route dans l'espérance de traverser l'Italie. Nous appareillâmes au mois de juillet 1828 et nous nous dirigeâmes vers la Morée; mais, arrivés devant Navarin, nous trouvâmes la croisière française commandée par le Scipion, qui donna à la Victorieuse l'ordre d'attendre devant cette ville l'amiral de Rigny, alors à Corfou. Ainsi nous croisâmes pendant plusieurs jours, espérant à chaque instant qu'on nous laisserait la liberté de continuer notre route.

La bataille de Navarin n'avait pu forcer le pacha Ibrahim d'abandonner la Morée; on pensa à le contraindre au départ, en l'empêchant de ravitailler les places qu'il occupait; c'était la raison pour laquelle les escadres française et anglaise bloquaient les ports du Péloponèse. Quelques bâtiments grecs concouraient à la croisière et enlevaient de temps à autre les convois de vivres que des spéculateurs lançaient des îles Ioniennes, lorsque la force

du vent du nord obligeait les vaisseaux de guerre à s'éloigner. Malgré ces précautions il était difficile d'affamer les places occupées par les Turcs; les capitaines Grecs, toujours avides de gain, apportaient eux-mêmes des provisions et venaient les vendre à leurs ennemis tant qu'ils avaient assez d'argent pour les payer. Le peuple des campagnes souffrait seul de la faim, et il serait difficile de décrire à quel point la misère était portée dans l'intérieur. Les combattants des deux partis avaient enlevé aux paysans tout ce qu'ils possédaient. Le blé qu'ils tiraient de Constantinople et d'Alexandrie ne pouvait plus arriver; leurs récoltes avaient été détruites, et les fruits dont ils font le commerce ne pouvaient plus être échangés. La plus grande partie de la population fut réduite à se nourrir de racines et d'écorces d'arbres; une épidémie se répandit parmi ces malheureux, et l'on prétendit que c'était la peste : ce n'était que la faim, que l'horrible faim qui les poursuivait. J'ai vu un officier anglais qui dans ce temps de calamités se trouvait dans la plaine de Gastouni; il rapportait d'affreux détails sur la situation de ce pays. Il entra dans une chaumière et

trouva une femme tenant son enfant mort sur son sein; elle venait d'expirer, et l'herbe que l'on voyait encore dans sa bouche annonçait quelle avait été sa dernière nourriture. Les parents vendaient leurs enfants pour trois livres de pain. Et que l'on ne suppose pas que j'exagère en rien la vérité; j'ai vu moi-même de ces infortunés obligés de fuir pour échapper à la famine : ils venaient à Zante. Mais là, on les repoussait, s'ils ne pouvaient justifier d'une certaine fortune; on les obligeait à retourner sur la terre qu'ils avaient quittée. Tels étaient les fruits d'un traité dicté par l'humanité; tels étaient les services que l'on rendait à la Grèce; et l'on s'étonne de ne pas trouver de reconnaissance pour de pareils bienfaits! Toute réconciliation avec la Porte devenue impossible après la bataille de Navarin, l'anarchie, le pillage, la piraterie, la population décimée par la famine, voilà ce que l'intervention des puissances de l'Europe avait donné à la Grèce.

Cependant une espèce de typhus s'était manifestée à bord des vaisseaux français le Scipion et le Breslaw, et le commandant de la station donna ordre à la Victorieuse de se rendre à

Corfou pour avertir l'amiral de Rigny; nous le rencontrâmes à la hauteur de Zante, où il devait avoir une entrevue avec l'amiral Codrington. Je me hâtai de débarquer dans cette île pour y faire une quarantaine et échapper à l'ennui de la navigation et des croisières. Lorsque le temps était calme, une chaleur étouffante nous accablait. Cette masse d'hommes pressés dans un espace étroit élevait la température de l'atmosphère, et nous étions étonnés de ce que l'équipage se maintenait dans un état parfait de santé. Quand nous nous reposions pendant le jour, une sueur abondante coulait de toutes les parties de notre corps; puis les matelas s'échauffant causaient d'affreuses démangeaisons. Si nous voulions jouir de la fraîcheur du soir, une rosée abondante nous obligeait à rentrer au milieu de cet air épais, singulier mélange d'exhalaisons d'hommes et de goudron. La corvette que je quittais servait à l'instruction des élèves de la marine royale; c'est assez dire que l'on ne pouvait espérer une société meilleure que celle que l'on trouvait réunie à bord; jamais cependant je n'abandonnai plus volontiers mes compagnons de voyage; jamais je ne mis pied à terre avec

un plus vif sentiment de plaisir. Pendant cette longue navigation je ne remarquai autre chose qu'un changement de climat, dont je ne saurais assigner la cause. La côte de l'Asie mineure se trouve à peu près sous la même latitude que celle des îles Ioniennes; les productions sont les mêmes : dans les îles cependant les rosées sont abondantes pendant l'été, tandis qu'elles sont insensibles en Anatolie; aussi la végétation est-elle plus active dans le premier pays que dans le second.

Je me trouvais déjà renfermé dans la quarantaine, lorsqu'après quelques conférences les amiraux français et anglais mirent à la voile et se dirigèrent vers la Morée.

Aux sollicitations dont on avait si longtemps pressé le Grand-Seigneur avaient succédé les sollicitations près d'Ibrahim et de Mehemed-Ali. De temps à autre les chefs du blocus renouvelaient leurs instances. Ibrahim causait familièrement avec eux, mais prétendait toujours qu'il ne partirait qu'après avoir reçu des ordres; de là des propositions que Mehemed-Ali cherchait à éluder. Cependant le général turc commençait à manquer d'argent; l'hiver approchait, et les Albanais et les

Grecs qu'il avait à son service témoignaient leur mécontentement et le désir de retourner dans leurs foyers.

On profita de cette circonstance pour presser davantage le départ des Turcs. Enfin les pachas donnèrent leur consentement; une convention fut faite avec l'amiral Codrington; les Turcs devaient se retirer et laisser seulement en Morée une garnison suffisante pour veiller à la sûreté des places qu'ils occupaient. Ibrahim-Pacha congédia les Albanais, et M. de Rigny envoya un bâtiment pour protéger leur passage du Péloponèse en Romélie; les Turcs de Patras et de Lépante ne perdirent pas une si belle occasion d'insulter des chrétiens; ils tirerent des coups de canon sur la corvette l'Echo, que l'on avait chargée de leur prêter secours. Quelque temps auparavant, ils n'avaient pas agi différemment avec le brick anglais le Philomel, expédié pour arrêter la marche du général Church. Il est juste de dire toutefois que les Turcs pouvaient craindre que ces bâtiments n'appartinssent aux Grecs, d'autant plus qu'ils étaient menacés par les troupes du général Church, qui rôdaient autour de Patras après avoir été battues à Anatolico.

J'eus bientôt terminé ma quarantaine, et je profitai du départ d'un bâtiment à vapeur qui se rend régulièrement dans les îles Ioniennes; ainsi je passai à Céphalonie, à Sainte-Maure, et j'arrivai à Corfou. Il n'était pas difficile de reconnaître que je me trouvais sous un gouvernement civilisé : au lieu du petit morceau de papier qui m'avait suffi pendant ma longue résidence en Asie, je vis mon passeport se charger de cachets et de signatures; chaque jour je devais comparaître devant la police; la douane fouilla mes effets avec une paternelle minutie; on m'obligea à trouver quelqu'un qui voulût bien me cautionner pour la somme de mille francs, à laquelle on évaluait un étranger. Ce fut un marchand français qui voulut bien répondre pour moi, comme il avait l'habitude de le faire pour d'autres. Le consul n'avait pas le droit de remplir cette formalité; et sans l'obligeance de M. Charréard on m'aurait expulsé des îles Ioniennes, car telle est l'hospitalité des peuples policés.

Je restai dix jours à Corfou, attendant une occasion favorable pour me rendre à Otrante; pendant ce temps les cours européennes parvinrent à réunir leurs repré-

sentants. L'expédition de Morée avait été décidée; les ambassadeurs eurent ordre de se rendre à Poros. Ainsi l'on avait résolu de s'occuper activement des affaires de la Grèce. L'armée française seule pouvait purger la Morée de la présence des Turcs, faire cesser la famine et rétablir la paix. Honneur à ceux qui ont enfin substitué la force aux négociations, qui ont adopté avec la Porte la seule raison qu'elle puisse comprendre. Ils ont terminé par cette mesure le drame sanglant qui depuis si long-temps était pour l'Europe un sujet de honte et d'affliction. Un pays rendu au repos et à la liberté, l'ordre substitué à l'anarchie, aux rapines et au meurtre, tels sont les fruits glorieux de l'expédition. Mais comme si aucune des choses de ce monde ne pouvait être irréprochable, cette expédition en elle-même ne fut qu'une injustice. On venait de conclure un traité avec Mehemed et Ibrahim-Pacha, et sans doute que l'amiral Codrington était dûment autorisé à négocier; et voilà que, lorsque l'on commençait à exécuter les conditions, les puissances de l'Europe viennent faire des sommations nouvelles. Des Anglais et des Fran-

çais débarquent et attaquent les Turcs, les forcent à la retraite. Ah! sans doute que les Turcs n'auraient pas évacué la Morée si on ne les y eût contraints. Sans doute qu'ils se seraient appuyés sur leur loi religieuse, qui défend d'abandonner sans combats une terre arrosée du sang musulman. Pourquoi alors avait-on traité avec eux, pour ensuite leur manquer de foi? N'eût-il pas été plus simple et plus loyal de faire immédiatement l'expédition, au lieu de consumer tant de jours à des démarches dont on devait connaître l'inutile résultat?

Ce fut avec l'approbation de l'Europe entière que l'expédition française partit pour la Morée, et ceux qui avaient été témoins des misères des Grecs ne devaient pas moins que d'autres la voir avec plaisir. Aussi quittai-je Corfou convaincu que les scènes dont j'avais été témoin ne se renouveleraient plus. Je partis sur un petit bateau de poste, et j'abordai à Otrante; là on me fit faire une nouvelle quarantaine, et, comme de raison, on visita mes effets et mes papiers; un commissaire de police s'était chargé de cette commission, dans laquelle il sut déployer tout le zèle

que comportait son état. Une tentative d'insurrection avait eu lieu dans les Abruzzes, et le gouvernement craignait que les meneurs n'eussent établi des relations avec les Napolitains réfugiés dans les îles Ioniennes. Pour l'empêcher il avait investi la police de pouvoirs très étendus, dont elle usait avec autant de discernement que de coutume. Le commissaire que je trouvai jugea convenable de me mettre au secret dans la quarantaine; il plaça à ma porte un gendarme et me défendit toute communication avec les habitants. Ainsi, après huit années d'exil, je fus à mon arrivée sur le continent traité comme un malfaiteur. Je ne pouvais d'abord expliquer cette rigueur, mais bientôt après j'en découvris la cause. Avec moi venait un courrier de cabinet anglais qui avait traversé le royaume de Naples pendant que la rébellion se manifestait; il avait lui-même été assailli par les bandits qui, sous prétexte de liberté, pillaient les maisons et détroussaient les voyageurs; arrivé à Corfou, il avait raconté ses aventures, que l'on avait insérées dans la Gazette du gouvernement ionien; on jugea prudent de saisir le journal et de me séquestrer ainsi que le

çais débarquent et attaquent les Turcs, les forcent à la retraite. Ah! sans doute que les Turcs n'auraient pas évacué la Morée si on ne les y eût contraints. Sans doute qu'ils se seraient appuyés sur leur loi religieuse, qui défend d'abandonner sans combats une terre arrosée du sang musulman. Pourquoi alors avait-on traité avec eux, pour ensuite leur manquer de foi? N'eût-il pas été plus simple et plus loyal de faire immédiatement l'expédition, au lieu de consumer tant de jours à des démarches dont on devait connaître l'inutile résultat?

Ce fut avec l'approbation de l'Europe entière que l'expédition française partit pour la Morée, et ceux qui avaient été témoins des misères des Grecs ne devaient pas moins que d'autres la voir avec plaisir. Aussi quittai-je Corfou convaincu que les scènes dont j'avais été témoin ne se renouveleraient plus. Je partis sur un petit bateau de poste, et j'abordai à Otrante; là on me fit faire une nouvelle quarantaine, et, comme de raison, on visita mes effets et mes papiers; un commissaire de police s'était chargé de cette commission, dans laquelle il sut déployer tout le zèle

que comportait son état. Une tentative d'insurrection avait eu lieu dans les Abruzzes, et le gouvernement craignait que les meneurs n'eussent établi des relations avec les Napolitains réfugiés dans les îles Ioniennes. Pour l'empêcher il avait investi la police de pouvoirs très étendus, dont elle usait avec autant de discernement que de coutume. Le commissaire [illegible] me trouvai jugea convenable de me mettre au secret dans la quarantaine, il plaça à ma porte un gendarme et me défendit toute communication avec les habitants. [illegible] années d'exil, je fus à [illegible] traité comme un malfaiteur. Je [illegible] d'abord [illegible] cette rigueur, [illegible] bientôt [illegible] découvris la cause [illegible] venait [illegible] de cabinet [illegible] royaume de [illegible] manifestait [illegible] assailli par le [illegible] liberté [illegible] les voyageurs [illegible]

courrier. Je ne fus libre qu'après vingt jours que l'on supposa indispensables pour préserver le pays de maladies que je n'avais pas; et, après avoir satisfait à tous les réglements, non moins fiscaux que sanitaires, je me hâtai de partir pour Naples. Je suivis pour cela la campagne de la Pouille, qui, si la route avait été plus sûre, m'aurait rappelé les tristes plaines de la Turquie. Comme dans ce dernier pays, je voyais des villages de Grecs et d'Albanais, et je ne pus m'empêcher de remarquer combien ils se distinguaient du peuple au milieu duquel ils vivaient. Les hommes étaient dispos et bien faits, et les femmes avaient un teint animé et des traits d'une régularité parfaite, tandis que la race napolitaine des campagnes n'est pas remarquable par la beauté. Après cinq jours j'arrivai enfin à Naples, où la police ne manqua pas d'exercer sur moi, pendant les huit jours que j'y demeurai, une surveillance aussi active qu'inutile. Chaque matin un agent déguenillé venait à l'hôtel où je demeurais pour demander, en mauvais napolitain, si le Français n'était pas encore parti; puis il s'établissait dans la maison jusqu'à ce qu'il m'eût

vu de ses propres yeux. Cette inquisition avait fini par m'être si agréable que, malgré mon désir de hâter mon départ, je serais, je crois, resté à Naples si j'avais espéré faire pièce au gouvernement.

Les souvenirs de la Grèce devaient encore me suivre à Naples. Par un singulier hasard, j'y rencontrai M. Argiot, qui m'avait reçu à Odessa lorsque j'entreprenais mes voyages. Il était chargé par le gouvernement d'approvisionner les troupes de la Morée, et avait déjà fait des achats considérables. Quand je considérais comme les mesures étaient prises avec soin pour assurer à l'armée les vivres nécessaires, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'habileté de notre administration et de la comparer à celle des Russes.

Mon intention n'est pas dans ce moment d'écrire un voyage en Italie: je me bornerai à dire que je revins par Rome, Florence, Milan, Turin, et que je rentrai en France par Grenoble. Je n'insisterai pas non plus sur le plaisir que je dus éprouver lorsqu'après une si longue absence je m'assis au foyer paternel et que je revis mes parents et mes amis.

FIN

TABLE

DES CHAPITRES.

[redacted]

VOYAGES

EN ORIENT.

EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

VOYAGE (Journal d'un) à Temboctou et Jenné, dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures-Braknas, les Nalous et d'autres Peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827, 1828; par René Caillié. Ouvrage orné du portrait de l'Auteur, d'une Vue de Temboctou, et de plusieurs autres planches représentant les constructions de cette Ville; et accompagné d'une Carte itinéraire avec des remarques géographiques, par M. Jomard, membre de l'Institut. 3 forts vol. in-8., de l'imprimerie Royale. Prix : 30 fr. et 35 fr. franc de port.

VOYAGE en Araucanie, au Chili, au Pérou et dans la Colombie, ou Relation historique et descriptive d'un séjour de vingt ans dans l'Amérique du Sud, suivie d'un Précis des Révolutions des Colonies Espagnoles de l'Amérique du Sud; traduite de l'anglais de W.-B. Stevenson, augmentée de la suite des Révolutions de ces Colonies depuis 1823 jusqu'à ce jour. 3 vol. in-8. ornés de six belles figures coloriées. Paris, 1828. Prix, au lieu de 30 fr., 18 fr., et 22 fr. 50 c. franco.

VOYAGE à l'Ile-de-France, dans l'Inde et en Angleterre, suivi de Mémoires sur les Indiens, leurs mœurs, leurs usages, etc.; par le docteur Brunet. 1 fort vol. in-8. Prix : 6 fr., et 7 fr. 25 c. franco.

VOYAGE en Chine, ou Journal de la dernière ambassade anglaise à Pékin, etc.; par M. Ellis, secrétaire de l'ambassade; et traduit de l'anglais par J. Mac-Carthy. 2 gros vol. in 8., ornés de gravures et cartes. Prix : 15 fr., et 18 fr. franco.

— Le même Voyage en Chine, papier vélin, figures coloriées avec le plus grand soin. Prix : 30 fr., et 33 fr. franco.

VOYAGE critique à l'Etna, en 1819; par J.-A. de Gourbillon 2 forts vol. in-8., ornés de gravures et de cartes parfaitement exécutées. Prix : 13 fr., et 16 fr. franco.

VOYAGE à Tripoli, ou Relation d'un séjour de dix années en Afrique, contenant des renseignemens et des anecdotes authentiques sur le pacha régnant, sur sa famille, sur la cour de Tripoli, sur les mœurs privées des Maures, des Arabes et des Turcs; traduit de l'anglais par J. Mac Carthy. 2 forts vol. in 8, avec de belles cartes et figures. Prix : 15 fr., et 18 fr. franco.

VOYAGE du prince Persan Mirza Aboul Taleb Kan, en Asie, en Afrique et en Europe, écrit par lui-même, et publié par Charles Malo; deuxième édition. 1 fort vol. in-8. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. franco.

VOYAGE aux Pyrénées Françaises et Espagnoles, dirigé principalement vers les vallées de Bigorre et de l'Aragon; suivi de quelques vérités sur les Eaux Minérales qu'elles renferment et les moyens de perfectionner l'économie pastorale; par J.-B. Picqué Troisième édition, Paris, 1829, 1 fort vol. in-8., papier fin satiné. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 c. franco. (Cet ouvrage est indispensable à tous ceux qui vont prendre les eaux, ou visiter les pays méridionaux : il est le meilleur Guide que l'on puisse choisir pour son instruction.)

VOYAGE pittoresque de la Grèce, par M. le comte Choiseul-Gouffier, 3 vol. grand in-fol., imprimés avec le plus grand luxe typographique, sur papier nom de Jésus, ornés de plus de 500 belles gravures, cartes et vues. Prix : cartonnés, 475 fr. — L'on vend les tomes 2e. et 3e. séparément, pour ceux qui possèdent déjà le 1er. ou le 2e. vol. Ces deux volumes se vendent 170 fr. chaque.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°. 4, PLACE DE L'ODÉON.

[redacted]

VOYAGES
EN ORIENT,

ENTREPRIS

PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS,

DE L'ANNÉE 1821 A L'ANNÉE 1829,

Ornés de Figures et d'une Carte;

PAR V. FONTANIER,

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Quæque miserrima vidi.
(Virgile.)

Turquie d'Asie.

PARIS,

LIBRAIRIE UNIVERSELLE
DE P. MONGIE AINÉ,
BOULEVART DES ITALIENS, N°. 10.

1829.

PRÉFACE.

C'est à la fin de l'année 1821 que je me suis embarqué à Marseille pour voyager dans l'O-rient. M. le comte Siméon m'avait envoyé en qualité de naturaliste attaché à l'ambassade de France à Constantinople. Je devais explorer la mer Noire et l'empire ottoman. A cette époque, la révolution grecque venait d'éclater, et M. le marquis de Latour-Maubourg, ambassadeur nouvellement nommé, pensa que les circonstances étaient peu favorables à une pareille expédition. Il connaissait la Turquie, non par le rapport des voyageurs, mais par une longue résidence, pendant laquelle il avait su déployer un beau caractère

et soutenir l'honneur du gouvernement qu'il représentait. Pour accommoder mes devoirs aux circonstances, je me décidai à me rendre directement à Odessa; en route nous relâchâmes à Tenedos et aux Dardanelles, puis nous restâmes un mois à Constantinople. Je partis d'Odessa pour parcourir la Crimée et les provinces russes du Caucase. La guerre, qui avait éclaté entre la Perse et la Turquie, rendait impraticable la route d'Erzeroum par laquelle je voulais revenir; je me décidai à passer en Perse. Alors je reçus quelques instructions de la Société de Géographie, et je me rendis à Bagdad, puis à Bassora; reprenant par le sud de la Perse, je la traversai de Bouchir à Tauris. Les fatigues et les contrariétés avaient altéré ma santé; pour la rétablir, je revins en Géorgie, et j'en partis encore pour Constantinople en suivant la côte des Lazzes; puis en gagnant Erzeroum, j'eus à traverser l'Arménie et l'Asie-Mineure.

J'aurais désiré passer en Caramanie et en Syrie; j'attendis inutilement à Smyrne la fin des événemens politiques qui ne me permettaient pas d'entreprendre ce voyage. Je fis pendant ce temps une course dans la Grèce; enfin je pris le parti de revenir par les îles Ioniennes et l'Italie.

Voilà le résumé des voyages que je me propose de publier; les événemens remarquables qui se sont passés en Orient pendant mon séjour, et la situation avantageuse où j'étais pour les observer, pourront peut-être leur prêter de l'intérêt. J'ai vu naître et finir la révolution grecque; je me trouvais au milieu de la Turquie lorsqu'a été frappé le plus grand coup d'état que l'histoire puisse rapporter, la destruction des janissaires. Un ouvrage purement scientifique aurait paru trop aride et ne pouvait interesser que peu de lecteurs; j'ai cru que des détails sur les mœurs de l'Asie ne seraient pas sans

quelque intérêt; j'ai cru que cette partie des voyages, dans laquelle on examine les lois des peuples, leur état de civilisation, d'industrie, de commerce, était de toutes la plus utile et la plus féconde en applications; aussi y ai-je attaché de l'importance. J'ai été minutieux dans ce que j'ai supposé peu connu, mais je n'ai pas insisté sur les coutumes et les usages qui frappent tous les voyageurs, et que chacun d'eux a décrits. J'ai eu soin de rapporter des anecdotes telles qu'en changeant les acteurs, la scène eût été la même. Si je suis souvent obligé d'y figurer, on me rendra, j'espère, cette justice, que je n'ai été poussé ni par la vanité, ni par le désir de me rendre intéressant; mon but a été de donner une idée plus exacte de la manière de voir, de sentir, de s'exprimer des hommes avec lesquels je me trouvais en relation. En cela je me suis conformé à la marche de voyageurs célèbres, de Chardin, de Tour-

nefort, des missionaires, dont les ouvrages seront long-temps encore les meilleurs qu'on ait faits sur l'Asie; cette marche m'a paru plus naturelle que la forme didactique que j'aurais pu employer.

Je ne sais que fort imparfaitement les langues des pays que j'ai parcourus; cependant je les parle assez pour me passer d'interprète, et non-seulement je puis demander ce qui m'est nécessaire, mais encore me mêler à la conversation. Aussi, quand il se trouvera quelque dialogue, peut-on être sûr que j'ai cherché à rendre non-seulement la pensée, mais encore l'expression des interlocuteurs. Plusieurs de mes amis, auxquels j'ai montré mes notes, m'ont paru craindre que l'on n'ajoutât pas une foi entière à ce qu'elles contiennent; c'est un malheur auquel tout voyageur doit se résigner. Je répondrai d'avance que si les faits que j'ai cités m'avaient paru conformes à nos idées, il

était parfaitement inutile de les recueillir. J'ajouterai encore que je ne regarde comme juges compétens en pareille matière que les personnes qui non-seulement ont habité l'Orient, mais qui en possèdent les langues; celles-là, et je les ai consultées, ne me démentiront pas.

J'aurais pu dans ma relation suivre l'ordre qui a dirigé mon voyage; j'y aurais trouvé l'avantage de passer de ce mélange de barbarie asiatique et de féodalité européenne qui distingue les Russes, à la civilisation toute asiatique des Persans; puis j'aurais examiné le passage des mœurs originales de la Perse aux mœurs des parties moins policées de la Turquie, et ensuite à celles qui le sont davantage. C'est à ces transitions que je dois l'explication de beaucoup de faits et d'usages dont auparavant je ne pouvais me rendre raison. D'autres considérations ont prévalu; je désirais ajouter quelques notions

à celles que l'on a déjà sur un peuple qui attire aujourd'hui l'attention de l'Europe. Mon voyage devant d'ailleurs contenir des détails sur la géographie et sur la géologie, d'autres raisons que j'indiquerai m'ont porté à commencer par la Turquie. Pour la partie scientifique, on verra que j'ai insisté davantage sur ce qui était peu connu, sur la côte des Lazzes, sur Erzeroum et sur Sivas; j'ai passé plus rapidement sur ce qui était décrit.

La confiance que l'on accorde à un voyageur dépend de la position dans laquelle il s'est trouvé; je dois expliquer quelle était la mienne. Mes appointemens étaient de cinq mille francs sur les fonds généraux du ministère de l'intérieur, et je n'avais pas de fortune particulière pour ajouter à ce traitement. Cependant, avec de l'économie, il a pu me suffire, bien que les difficultés des lieux et des relations me missent souvent dans l'embarras. Aussi ai-je été obligé bien des

fois de séjourner quand j'aurais voulu partir, et de voyager d'une manière qui s'accordait peu avec les observations. J'y ai trouvé en revanche l'avantage de me mêler avec toutes les classes de la société, et de connaître des détails qui autrement m'auraient échappé. Je n'insisterai aucunement sur les obstacles que j'ai eu à vaincre, car je sais que le mérite d'un livre est entièrement dans le livre même, et que l'on n'a jamais de bonnes raisons pour se justifier s'il est mauvais. Je ne dirai donc pas, comme un de nos voyageurs les plus consciencieux, que *dans l'Asie on est obligé de traverser le pays comme si l'on fuyait, et que l'on est heureux de conserver sa vie au lieu de recueillir des observations.*

Bien que cet ouvrage ne soit pas consacré à la politique, je ne chercherai point à éluder ce qui pourrait s'y rapporter. Je n'attache pas une telle importance à mes opinions, que je croie devoir les dissimuler, et

comme elles ne sont que le résultat d'observations diverses, que par conséquent elles pourraient ne pas se montrer clairement dans la narration, je ne craindrai pas de faire immédiatement une profession de foi. Je suis d'autant plus ami des différens peuples, qu'ils sont plus civilisés et plus libres. Aussi je porte aux Turcs un plus vif intérêt qu'aux Russes; je leur préfère les Persans, et je m'intéresse vivement à la liberté des rayas de la Porte. Ces sentimens se retrouveront dans le cours de cet ouvrage, et je dirai avec franchise les raisons sur lesquelles ils reposent. C'est assez annoncer que je ne me crois pas obligé d'adopter telle devise, parce qu'elle sera inscrite sur telle bannière. L'opinion de la plupart des hommes est fondée sur les principes généraux qu'ils ont adoptés; il en est autrement d'un voyageur qui ne voit que des faits, et doit toujours y conformer son opinion. Par rapport

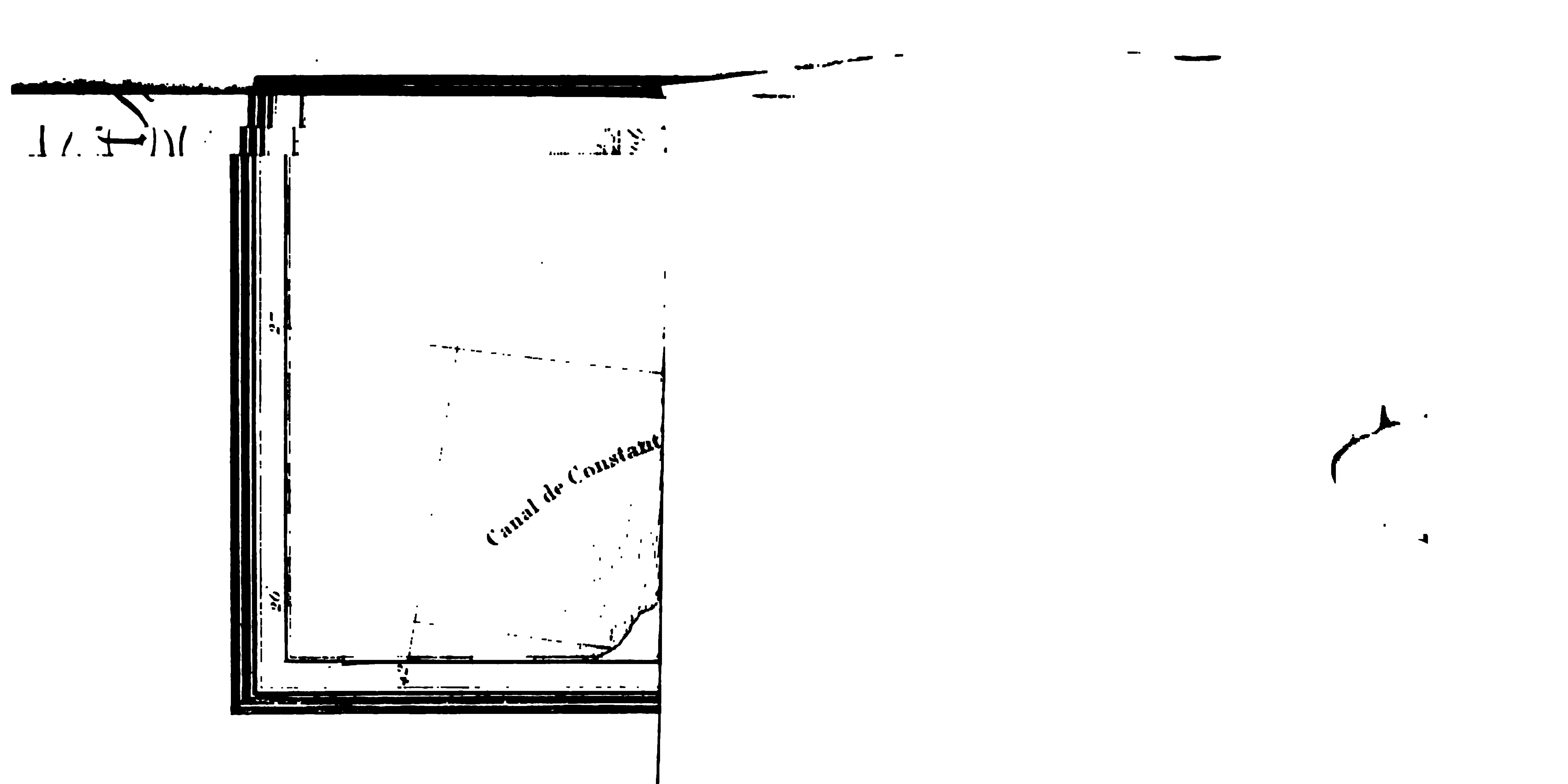
à la Grèce, par exemple, j'ai changé trois fois d'avis. A mon départ, je ne voyais pas, sans une grande satisfaction, les descendans de ces Grecs avec lesquels nous avions passé notre jeunesse, se lever et secouer leurs chaînes. Mais pendant mon séjour à Constantinople, je m'en rapportai au jugement des personnes qui habitent cette capitale; je vis avec leurs yeux, j'entendis avec leurs oreilles. Les Grecs ne furent plus pour moi que des esclaves révoltés, trop bien traités par la Porte, trop heureux de vivre sous sa domination. Il me fallut, pour revenir à mes premiers sentimens, descendre dans les détails de l'administration qui les régissait, entendre leurs plaintes, voir leurs infortunes, reconnaître l'état d'abrutissement et de misère dans lequel on les retenait. Je m'expliquai alors ce mélange de bassesse et d'orgueil, de lâcheté et de courage, d'avarice et de générosité, qui en fait un peuple plein

de vices et de vertus. Les vices leur ont été imposés ; et comment n'en auraient-ils pas sous des maitres chez lesquels les passions les plus viles et les plus brutales, le viol, le meurtre, la rapine, loin d'appeler la vengeance des lois, peuvent conduire aux honneurs et aux dignités? Ce n'était pas chez les esclaves de Rome, ni chez les ilotes de Sparte que l'on cherchait de beaux caractères. Les vertus, ils les doivent à l'administration patriarcale qui dirige la société asiatique, mais plus encore à la religion chrétienne qui s'est glissée comme un puissant préservatif dans toutes les institutions qu'ils tiennent des Turcs. Affranchis du joug, ils feront partie des peuples civilisés, à moins qu'une nation voisine, profitant de la conformité de religion, de l'opinion exagérée qu'elle veut donner de son pouvoir, ne parvienne à exercer sur eux une trop facile influence, et qu'elle ne les entoure d'un cercle

dont ils ne pourraient plus sortir, car ce serait la barbarie aidée des formes de la civilisation qui l'aurait tracé. Un homme d'état, un voyageur célèbre, M. le comte de Laborde, donnera plus de poids encore à ces opinions. Il se trouvait en Turquie en même temps que moi, et, bien qu'il ait suivi une autre route, j'ai été assez heureux pour me trouver d'accord avec lui sur plusieurs points.

Je m'abstiendrais de nommer les personnes qui ont bien voulu prendre quelque intérêt à mon voyage, si ce n'était une occasion de leur témoigner ma reconnaissance. Je dois citer d'abord MM. les professeurs du muséum d'histoire naturelle, M. Jaubert, et M. Ternaux qui, pendant mon absence, a bien voulu se charger à Paris de mes intérêts. En Russie, je dois des remercîmens à MM. Challaye et Gamba, consuls de France, à M. le comte de Langeron, à l'illustre gé-

néral Iermoloff, arraché par une disgrâce récente aux vœux d'une population qu'il s'efforçait de civiliser; en Turquie, à M. le général Guilleminot, qui m'a donné toutes les facilités possibles pour mon voyage. En Perse, je ne saurais trop me louer des agens et des officiers anglais et russes que j'ai rencontrés; je ne puis m'empêcher de citer sir Henri Willock, chargé d'affaires de sa majesté britannique, le colonel Stannus, les capitaines G. Willock, Monteith et Taylor; les docteurs Cormick et M[c]. Neil; M. le colonel Mazarovitch et M. Amburger.


Canal de Constant

VOYAGES

EN ORIENT.

TURQUIE D'ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

CÔTE DES LAZZES. — DÉPART DE REDOUT-KALÉ. — RIZA — SURMÉNÉ. — ARRIVÉE A TRÉBIZONDE.

Après avoir passé en Géorgie l'hiver de 1826, pour rétablir ma santé, qui avait souffert de mes précédens voyages, je me rendis à Redout-Kalé, où je devais m'embarquer pour Trébizonde; je fis marché avec un batelier turc qui était venu se défaire de citrons et de fruits secs, et qui transportait en échange du blé de Tur-

quie, que les Mingréliens vendent à assez bon compte. J'entrai ensuite en quarantaine, et je passai la nuit dans le bateau qui devait me conduire; le lendemain matin, l'officier russe chargé de l'administration du lazareth, laissa la liberté de mettre à la voile. Comme la veille nous étions entrés avec la permission de son second, et sans qu'on lui eût fait de rapport, il ne manqua pas de profiter de la circonstance, pour déployer son autorité, et distribuer quelques coups de bâton aux malheureux gardiens. Cependant il ne s'adressa pas à nous; mais les regards menaçans qu'il nous lançait, prouvaient assez que la crainte de se charger de quelque embarras nous sauvait seule de son courroux. J'étais accompagné d'un jeune homme de Constantinople qui retournait dans son pays, après avoir été interprète de quelques personnes que leurs affaires avaient appelées en Perse. Il devait me conduire jusqu'à Trébizonde, et de là suivre la côte, tandis que je me dirigerais vers Erzeroum. La barque qui nous portait n'avait qu'un seul mât auquel une grande voile était attachée; mais elle avait un humer et deux petits phoques destinés à la diriger. Elle était pontée, et vers la poupe on avait ménagé un trou que l'on décorait du titre

de *chambre* ; on nous donna le droit d'y placer un tapis, et de nous coucher sur le maïs dont il était rempli. Outre le capitaine, il y avait cinq matelots turcs qui faisaient la manœuvre, et étaient intéressés dans la cargaison. Avant de lever l'ancre, tous firent leur prière, et nous passâmes les bas-fonds qui se trouvent à l'embouchure de la Copi, aux cris *Iallah! Iallah!* Alors nous hissâmes les voiles, et un vent frais nous poussa le long des côtes de la Géorgie. Bientôt nous eûmes dépassé l'embouchure du Phase, et vers le milieu du jour nous aperçûmes la montagne au pied de laquelle Batoum est situé. La description géographique de ce pays ne saurait être sans intérêt. Nous laissions le Caucase derrière nous, et nous nous dirigions vers les hautes chaînes de l'Asie mineure. Ces deux grands systèmes de montagnes sont à peu près parallèles ; l'un et l'autre courent du nord-est au sud-ouest ; un des rameaux du Caucase va par *Souram* se joindre à la chaîne opposée. C'est au pied de ces trois montagnes que sont placées les plaines humides et marécageuses, les vastes forêts de la *Mingrélie* et du *Guriel*. C'est là aussi que coulent le Phase et la Copi, qui tous deux descendent du Caucase. Les cimes

des montagnes étaient encore blanches par la neige, tandis que la végétation en pleine activité faisait dominer partout ailleurs une couleur d'un vert foncé. La plaine était presque constamment couverte d'une brume épaisse, et l'air qui s'en exhalait avait une odeur fétide qui annonçait assez l'insalubrité de ce climat. En effet les fièvres y sont endémiques ; les habitans ont le teint jaunâtre, et sont remarquables par leur maigreur. C'est là l'ancienne Colchide, fameuse par l'expédition des Argonautes, fameuse par le commerce qu'elle faisait autrefois, lorsqu'elle était le centre des communications entre l'Europe et l'Asie. Le vent continua à nous être favorable pendant toute la nuit, et nous nous hasardâmes, avec notre faible embarcation, à suivre la route directe, et à courir droit sur Trébizonde ; mais au matin il se calma, puis souffla avec force du nord-ouest, et nous fûmes obligés de virer de bord pour gagner la côte. Cependant les nuages arrêtés par les montagnes, s'amoncelaient autour de nous, et, quand nous fûmes en sûreté, une violente tempête s'éleva. Elle dura pendant deux jours, et nous ne pûmes avant ce temps remettre à la voile ; nous l'employâmes à réparer notre mât

qui avait été brisé. Mais telle est l'inhospitalité de ces contrées, que nos gens n'osaient se rendre à terre, sans avoir fait une minutieuse reconnaissance. Ils se gardèrent bien surtout de nous y conduire, car on n'aurait pas manqué de nous retenir prisonniers. Ils avaient craint d'abord d'être obligés de se réfugier à Batoum, ville avec laquelle ils étaient en guerre, et où ils ne savaient pas quel sort les attendait. Tel est l'état de ces malheureux pays, que les quatre ou cinq arrondissemens dont ils se composent, depuis Batoum jusqu'à Trébizonde, sont le plus souvent en état d'hostilité, et que ce n'est pas sans danger que les nationaux eux-mêmes peuvent y aborder. L'endroit où nous restâmes, était une petite calanque; une haute montagne nous mettait à l'abri du vent. Ce lieu était désert; il ne formait pas un port, mais il pouvait servir de refuge aux petites embarcations surprises par les temps contraires; on en trouve de pareils presque tout le long de la côte. Comme je l'ai dit, les chaînes de montagnes de l'Asie mineure ont une direction vers le nord-ouest, et leurs extrémités avançant dans la mer y forment des caps, et par suite des lieux d'abri tels que celui que j'ai cité.

Nous partimes vers le milieu de la nuit, pour profiter du temps qui nous était devenu favorable, et au jour nous aperçûmes Riza ou Iriza, petite bourgade qui fait un commerce assez important, et se considère comme une puissance dans l'empire; elle est située au bord de la mer, et sa population s'élève à près de quatre mille âmes. Les maisons n'y sont pas ramassées comme dans d'autres parties de la Turquie; chacune d'elles est entourée de quelques arbres, et souvent possède un enclos où l'on sème du maïs. Une suite de maisons de campagne bien situées sur le penchant d'une colline lui donne un aspect riant, qui probablement s'évanouirait bientôt, si l'on mettait pied à terre. Tel est l'effet produit par toutes les villes et même par les villages de la Turquie; leur situation est en général bien choisie. Le goût des habitans pour la vie contemplative les porte naturellement vers les sites pittoresques; mais grâce à leur indolence et à leur incurie, on ne trouve que de tristes ruines où l'on espérait rencontrer d'agréables habitations. Aucun pays ne serait plus fertile que ces bords de la mer Noire, s'ils n'étaient le théâtre de la plus complète barbarie et de guerres continuelles.

Surmené, que nous aperçûmes après Riza, était la patrie de notre capitaine et de son équipage; c'était pour eux la terre promise. Quoique peu démonstratifs, ils témoignaient cependant leur impatience d'y arriver; mais le vent ne secondait pas leurs désirs. *Dieu est grand!* disait le chef, quand il supposait que des vœux trop ardens pouvaient offenser la divinité; et tous répétaient, *Dieu est grand*, et affectaient une indifférence qui les abandonnait bientôt. Nous arrivâmes néanmoins dans l'après-midi, et aussitôt une barque détachée du rivage vint nous reconnaître. Celui qui la conduisait, avait son fusil sur l'épaule; des pistolets, un poignard et une énorme poire à poudre étaient suspendus à sa ceinture. Il reconnut notre capitaine qui était absent depuis un mois. Oh! s'écria-t-il, Ali-Reiz, tu es le bienvenu; Mahmoud, Selim, vous êtes les bienvenus. Qui sont ces infidèles? — Des fils de seigneurs francs qui sont nos hôtes, et que nous conduisons à Trébizonde. — Vous êtes les bienvenus. — Qu'y a-t-il de nouveau dans le pays?—Rien; le fils de l'aga de Riza a tué son cousin par jalousie, et s'est réfugié chez nous; c'est un joli garçon. Ah! j'oubliais; Hussein a placé de la poudre sous la maison de

ton voisin, et l'a fait sauter en l'air; cinq personnes ont péri. — C'est etonnant.— Que veux-tu ? ce sont des enfans. Pendant ce dialogue, on mettait la chaloupe à flot; notre monde s'arma, et tous ensemble se rendirent à terre, comme à la conquête d'un pays ennemi. Bientôt nous entendîmes une vive fusillade qui d'ailleurs n'avait rien de dangereux; c'était des saluts de félicitation auxquels nos gens répondaient. Malgré le desir que j'aurais eu de sortir du trou dans lequel j'étais logé depuis quatre jours, il fallut passer la nuit à bord, et attendre que nos conducteurs fussent de retour. Je comprenais difficilement que, dans un pays aussi sauvage, le capitaine eût osé abandonner son bâtiment tout chargé, sans le confier à d'autres personnes qu'à des étrangers qui, en cas de vol, n'auraient pu résister. Quand je lui en fis l'observation, il parut etonné, et me répondit qu'un vol de ce genre n'arrivait jamais; qu'aussitôt que l'on avait jeté l'ancre, on se trouvait sous la protection immédiate des habitans, et que toute surveillance était inutile. Singulier mélange d'honnêteté et de barbarie! Le lendemain dès le matin, nous fûmes réveillés par les matelots qui amenaient avec eux nombre de leurs com-

patriotes disposés à acheter leur maïs. Aussitôt qu'ils nous aperçurent, ils vinrent à nous, et commencèrent à examiner les différentes parties de notre habillement. L'un d'eux qui venait d'exercer la profession de teinturier, s'empara de mes lunettes, et voyant que je portais l'empreinte de ses doigts, il trouva plaisant de continuer l'opération qu'il avait involontairement commencée, et se mit en devoir de me barbouiller la figure en bleu. Il ne fut pas peu surpris de ce que j'osai le repousser, et surtout de ce que le capitaine qui intervint prit mon parti contre lui. — Celui-là n'est-il pas un infidèle, disait-il, et alors n'ai-je pas le droit de le peindre? lui fais-je du mal? Ces raisons paraissaient concluantes, et le conciliateur fut obligé d'entrer dans un assez long plaidoyer pour établir la différence qu'il y avait entre un Franc et un Raya; mais la raison la meilleure qu'il put donner, fut qu'à son premier voyage il devait apporter au commandant de Redout-Kalé une attestation prouvant qu'il nous avait bien traités en route, et que pour cela il devait avoir pour nous quelques égards. Le teinturier lâcha prise, et dès lors nous fûmes respectés. Dans la journée, l'aga du village, qui avait un intérêt dans

la cargaison, vint lui-même à bord : il était accompagné du jeune homme qui deux jours auparavant avait assassiné son cousin, et mérité, par ce trait de bravoure, de faire partie de ses gardes. Il se jeta, pendant sa visite, dans de hautes considérations de politique, établit la supériorité incontestable de la Turquie sur toutes les autres puissances, ne manqua pas de prodiguer des injures aux Russes, puis nous permit gracieusement de descendre dans ses domaines. Nous nous hâtâmes de profiter de la permission, et ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous nous retrouvâmes à terre. Nous visitâmes le bazar, assez rempli ce jour-là, car il y était arrivé une caravane de Baïbout : mais nous ne trouvâmes pas un seul endroit où l'on voulût nous recevoir. J'avais aperçu des ruines auprès de la ville ; c'était une espèce de château placé sur un rocher ; on ne me permit pas de le visiter. Les habitans prétendaient que des trésors y étaient enfouis ; pendant une nuit ils avaient ordonné aux Grecs de se tenir prêts, et les y avaient conduits pour les faire travailler à des fouilles. Ils n'avaient rien trouvé, mais ils craignaient beaucoup que cette expédition ne servît au pacha de prétexte pour leur imposer

quelque contribution nouvelle. Aussi celui qui m'en instruisit me recommanda-t-il le plus inviolable secret.

Surméné compte environ deux mille habitans Turcs ou Grecs. Les maisons y sont petites et basses ; on les construit en pierres, et on a soin d'en faire les murs assez épais pour pouvoir les défendre aisément ; la plupart ont un enclos dans lequel on sème du maïs ; on y cultive aussi des fruits que l'on exporte à Baïbout. Les oliviers y sont en assez grand nombre, mais ils n'arrivent pas à une grande hauteur ; les citrons naissent en plus grande quantité à Riza d'où on les envoie à Trébizonde et à Redout-Kalé. Les montagnes sont calcaires ; celle sur laquelle est placée la bourgade, est d'une couleur noirâtre et d'une apparence schisteuse. Plus loin, dans l'endroit où sont les ruines dont j'ai parlé, le calcaire est en couches de quinze pieds d'épaisseur. Sur le rivage on trouve une grande quantité de débris de roches primitives ; mais les cailloux roulés de calcaire sont beaucoup plus gros que les autres, preuve qu'ils ont été apportés d'une moindre distance. Le granit gris, la sienite rouge y sont en plus grande abondance après le calcaire. Le bétail qui vit sur ces montagnes est

remarquable par la petitesse de sa taille; les bœufs que j'ai vus n'étaient pas plus gros que l'âne de nos pays; d'ailleurs ils sont en petit nombre. Les collines des environs sont couvertes de noisetiers dont le fruit s'exporte fort loin; on y récolte aussi des figues que l'on fait sécher. Les habitans se nourrissent de maïs; ils en font du pain et des gâteaux qu'ils cuisent sous la cendre; ce mets leur paraît délicieux; je n'ai pas pu partager leur opinion, et je lui préférais un pain de seigle noir et mal cuit que l'on vend dans le Bazar. Les boutiques sont mal fournies, et tenues pour la plupart par des Grecs qui vendent du drap, des cotonnades, du tabac et des épiceries. Chacun de ces marchands a un fusil chargé auprès de lui, et souvent il est obligé de s'en servir, lorsqu'il y a quelque alerte causée par l'irruption d'un village voisin. Quand il ne s'agit que de querelles locales, ils n'osent en leur qualité de chrétiens recourir à leurs armes, et jugent plus prudent de les laisser terminer par le bâton. C'est avec cet argument que je vis mettre à la raison un de ces malheureux, qui dans le temps où on labourait la terre, s'était refusé à s'armer d'une pioche, et à rejoindre ses coreligionaires que l'on faisait tra-

vailler dans les propriétés de l'aga. J'eus la faculté de remarquer l'ordre avec lequel on procédait à cette opération, non sans craindre cependant que l'on ne m'engageât à y prendre part.

Aucun des Turcs qui demeuraient dans ce pays ne résidait pendant la journée dans sa maison; tous étaient dans le bazar à fumer et à causer entre eux; le soir seulement ils rejoignaient leur famille. Notre capitaine, pour ne pas paraître trop empressé de voir sa femme, s'était fait envoyer ses enfans le jour de son arrivée; puis il avait passé la nuit chez un de ses amis; le lendemain seulement il se rendit chez lui; il ne nous engagea pas à l'accompagner, bien qu'il dût penser qu'il n'était pas fort agréable pour nous de parcourir sans cesse l'espèce de forum où la population mâle était réunie, et où notre vêtement étranger attirait par trop la curiosité publique. Nous prîmes le parti de retourner à bord, où du moins nous étions plus tranquilles. Il nous fallut attendre là deux jours pour laisser terminer le déchargement du bâtiment, et aplanir une difficulté que nous n'avions pu prévoir. Le pacha de Trébizonde était

en guerre avec un aga voisin des Surménéotes; ceux-ci s'étaient joints à ce dernier, et ils n'osaient plus aller à la capitale, de peur qu'on ne s'emparât de leurs marchandises et de leurs bateaux. Dans cette perplexité ils usèrent d'un moyen terme qui ne laisse pas d'être souvent employé dans ce pays; ils envoyèrent des propositions d'accommodement au pacha, firent de magnifiques promesses de soumission, et assurèrent qu'ils payeraient leur contribution. En même temps ils placèrent sur la barque qui devait porter leurs dépêches, une quinzaine d'hommes sous le commandement du neveu de leur aga, pour aller au secours de celui qui s'était révolté. Ces jeunes gens, sans contredit les plus mauvais sujets de l'endroit, devinrent nos compagnons de voyage. Nous fûmes tous placés sur une grande barque à une seule voile, et nous nous dirigeâmes vers Trébizonde. Heureusement ils ne restèrent pas long-temps à bord, car le vent était devenu un peu fort; nous fûmes obligés d'attendre qu'il se fût calmé, et ils trouvèrent plus convenable de poursuivre leur chemin à pied. Le capitaine lui-même ne témoigna pas moins de plaisir que nous de leur

départ, et se hâta de continuer sa route, de peur qu'il ne leur prît fantaisie de revenir.

Les côtes de la mer Noire jusqu'à Trébizonde présentent un aspect ravissant; partout des maisons, des jardins, une population qui, si l'on en juge par le peu d'étendue du terrain cultivé, n'est pas aussi considérable que pourrait le faire croire son état de dissémination. De loin en loin sont des ruines qui annoncent que l'on approche de la capitale d'un ancien empire. Le vent, qui nous était peu favorable, ne nous permettait pas d'avancer aussi rapidement que nous l'aurions voulu; en revanche, nous étions obligés de serrer la côte de très-près, en doublant les petits caps qui se prolongent dans la mer. Je reconnus un terrain basaltique qui paraît avoir recouvert le calcaire dont les montagnes sont généralement formées. J'aperçus aussi, vers le soir, deux pyramides construites à une quinzaine de milles de Trébizonde, sur le sommet des montagnes, et qui probablement avaient servi de fanaux et de points de reconnaissance. Ce ne fut qu'au milieu de la nuit que nous parvînmes au port; nous dûmes attendre le jour avant d'entrer dans cette dernière capitale de

l'empire grec. Je me rendis au consulat sur lequel flottait le pavillon français, et j'y trouvai M. Beuscher, que j'avais connu à Constantinople, et auprès duquel j'oubliai les fatigues et les dangers de cette traversée.

CHAPITRE II.

TRÉBIZONDE. — GOUVERNEMENT. — PORT. — ANTIQUITÉS. — POPULATION. — COMMERCE AVEC LA CÔTE D'ABAZIE. — COMMERCE AVEC CONSTANTINOPLE. — JANISSAIRES. — ORGANISATION DE CE CORPS. — CAPITAINE ITALIEN.

TRÉBIZONDE est le chef-lieu du pachalik de ce nom, dont les limites sont, à l'est, le pachalik d'Akalsik, au sud celui d'Erzeroum, à l'ouest celui de Bolo et de Synope, et au nord la mer Noire. Le pacha est à la nomination de la Porte, et sous le commandement du seraskier ou général en chef d'Erzeroum ; son autorité n'est pas très-grande par suite de la division du territoire entre plusieurs chefs qui pour la plupart sont héréditaires, et en révolte ouverte contre lui. Ces chefs ont le titre d'*agas*, et se nommaient autrefois *dérébeigs*; mais la Porte, qui voulait s'emparer des fiefs, a supprimé cette dernière dénomination. Cette institution est précisément

la féodalité de l'Europe au treizième siècle; les *agas* habitent des châteaux fortifiés et quelquefois garnis de pièces de canon, où ils renferment leur famille et leurs trésors; ils marchent environnés de domestiques et de partisans armés, imposent des droits, lèvent des contributions, puis se réfugient dans leur retraite, d'où ils bravent l'autorité du pacha et même les firmans du grand-seigneur. La nature du territoire qu'ils habitent contribue à les protéger; placés à l'extrémité de l'empire, loin des grandes routes, et au milieu des bois et des montagnes, on ne peut que difficilement les soumettre par la force. Aussi, quand on veut s'en débarrasser, cherche-t-on à les faire tomber dans quelque piége, et il est rare que l'on ne finisse pas par réussir. L'histoire du pays ne se compose guère que de ruses et de trahisons de ce genre. Il est difficile d'imaginer une plus complète anarchie; dans la ville même il y a des forteresses appartenant à des particuliers qui se font la guerre; pendant plusieurs jours de suite on n'entend que des coups de fusil tirés d'une maison à l'autre. Il est vrai que ces combats sont plus bruyans que meurtriers, car après la bataille il arrive souvent qu'il n'y a personne de tué, ni même

de blessé. Quelques jours après mon départ, on m'annonça que la population toute entière s'était armée, et était allée assiéger le pacha dans son château; puis que, de guerre lasse, elle lui avait laissé reprendre sa première autorité. Il résulte de cet état de choses, que les habitans doivent toujours être en armes, et que la perception de l'impôt est difficile et peu en rapport avec la fertilité du sol et la variété de ses productions; c'est cette partie de l'administration qui excite le plus la sollicitude du pacha; mais la Porte a soin de mettre un terme à ses embarras, car elle manque rarement de lui faire trancher la tête après deux ou trois années de gestion.

Le nom de Trébizonde était anciennement *Trapézès*, que lui avait fait donner la forme du plateau sur lequel elle est assise. La représentation qu'en a faite Tournefort est de la plus grande exactitude; elle est aujourd'hui dans l'état où l'a vue ce voyageur. Dernier siége de l'empire grec, elle fut conquise par Mahomet II, et tomba sous la domination ottomane. On y remarque une citadelle placée sur un rocher qui, s'avançant dans la mer, y forme un port d'été. Ce port présente un bon mouillage; mais

comme il n'est pas protégé contre les vents du nord, qui pendant l'hiver soufflent avec violence dans la mer Noire, on est obligé dans cette saison de placer les bâtimens à Platana, à une lieue environ à l'ouest de la ville. La citadelle est entre les mains du pacha qui occupe encore une forteresse dans l'intérieur. Comme je l'ai déjà dit, plusieurs seigneurs demeurent dans des espèces de châteaux-forts; aussi la ville a-t-elle un aspect militaire qui la rend assez triste; les maisons des particuliers sont basses et construites en grosses pierres; elles communiquent les unes avec les autres par des passages secrets pratiqués pour favoriser la fuite des propriétaires qui seraient attaqués. Mais les environs offrent le paysage le plus varié, le coup d'œil le plus agréable que l'on puisse imaginer. Des rochers calcaires de différentes couleurs s'élèvent en amphithéâtre; la vigueur de la végétation, la variété des productions du sol, la quantité de petits ruisseaux qui sillonnent la campagne, forment un merveilleux ensemble de beautés naturelles. De loin en loin on voit encore des débris de monumens grecs du Bas-Empire; à l'ouest est l'église de Sainte-Sophie, à l'est une chapelle que l'on prétend avoir été d'abord un temple

d'Apollon, puis, dans les environs et sur des pics élevés, des couvens grecs ou arméniens. Sainte-Sophie a la forme circulaire de la plupart des églises grecques; quelques figures d'assez mauvais goût restent encore sur les murs; une mosaïque forme le pavé, quatre colonnes de marbre veiné de rouge supportent un dôme élevé. Le temple d'Apollon a une forme octogone; les peintures sur stuc qui l'ornaient se trouvant à portée, les Turcs n'ont pas manqué de les détruire. Au-delà de ce petit temple, on voit un pont assez solide jeté sur le Kerkout, rivière aux bords de laquelle campèrent les dix mille. On trouve aussi dans différens lieux des excavations faites dans le roc, représentant assez bien les madones d'Italie; les figures en ont été effacées. Les bains de Trébizonde ont une grande réputation; la plupart ont été construits par les Grecs; ils sont en marbre et d'une architecture élégante.

La population de Trébizonde est portée par les habitans à soixante mille âmes. Cette évaluation m'a paru assez en rapport avec le mouvement que je voyais régner dans le bazar et dans les lieux publics. Il n'y a pas moyen dans ce pays d'avoir jamais un dénombrement

exact; les contributions sont acquittées par maisons, et on a vu que ces maisons sont de véritables citadelles renfermant un certain nombre de combattans. Il y a encore sept à huit cents chrétiens, grecs, arméniens et catholiques. Ils habitent un quartier séparé sur le penchant de la colline qui s'avance vers la mer. J'ai remarqué qu'ils étaient moins bien traités que dans d'autres parties de l'empire, ce qui tient à l'anarchie du pays; sujets de chaque mahométan, ils sont obligés de les ménager tous, et encore sont-ils souvent victimes des dissensions qui s'élèvent. J'ai vu de ces malheureux, auxquels on soupçonnait de l'aisance, obligés chaque jour de prendre pour deux ou trois piastres de café, de peur de perdre l'amitié des cafetiers, et d'être mis à contribution par eux. Ces chrétiens, d'ailleurs, sont sans cesse divisés, et se dénoncent par esprit de secte. Rien ne leur paraît plus satisfaisant que de voir tourmenter ceux qui suivent un rite différent du leur, et ils n'épargnent aucune des intrigues qui peuvent amener ce résultat.

Le commerce a une assez grande activité à Trébizonde; il est cependant plutôt d'exportation que d'importation. On envoie à Constan-

tinople du chanvre, des toiles, des cordages, des filets de pêche, du tabac, de la cire et des métaux provenant des mines du pachalik; on reçoit en échange de l'argent monnayé, du drap, quelques objets de luxe asiatique. On expédie en Russie des fruits secs, du tabac et des étoffes fabriquées dans l'Anatolie; mais le commerce le plus remarquable est celui des esclaves. Ce sont des prisonniers de guerre que font les peuplades barbares du Caucase, des enfans dérobés à leurs parens dans la Mingrelie et dans le Guriel, quelquefois des enfans vendus par leurs parens eux-mêmes. On les envoie ordinairement d'Anapa; d'autres viennent par le cabotage le long de la côte; il y en avait environ deux cents dans le port au moment où j'étais dans ce pays; ils étaient de différentes nations, mais on les confondait sous le titre de Géorgiens. Du reste, cette traite des blancs ne ressemble en rien à celle des nègres, et la plupart des esclaves sont loin de se plaindre de leur sort.

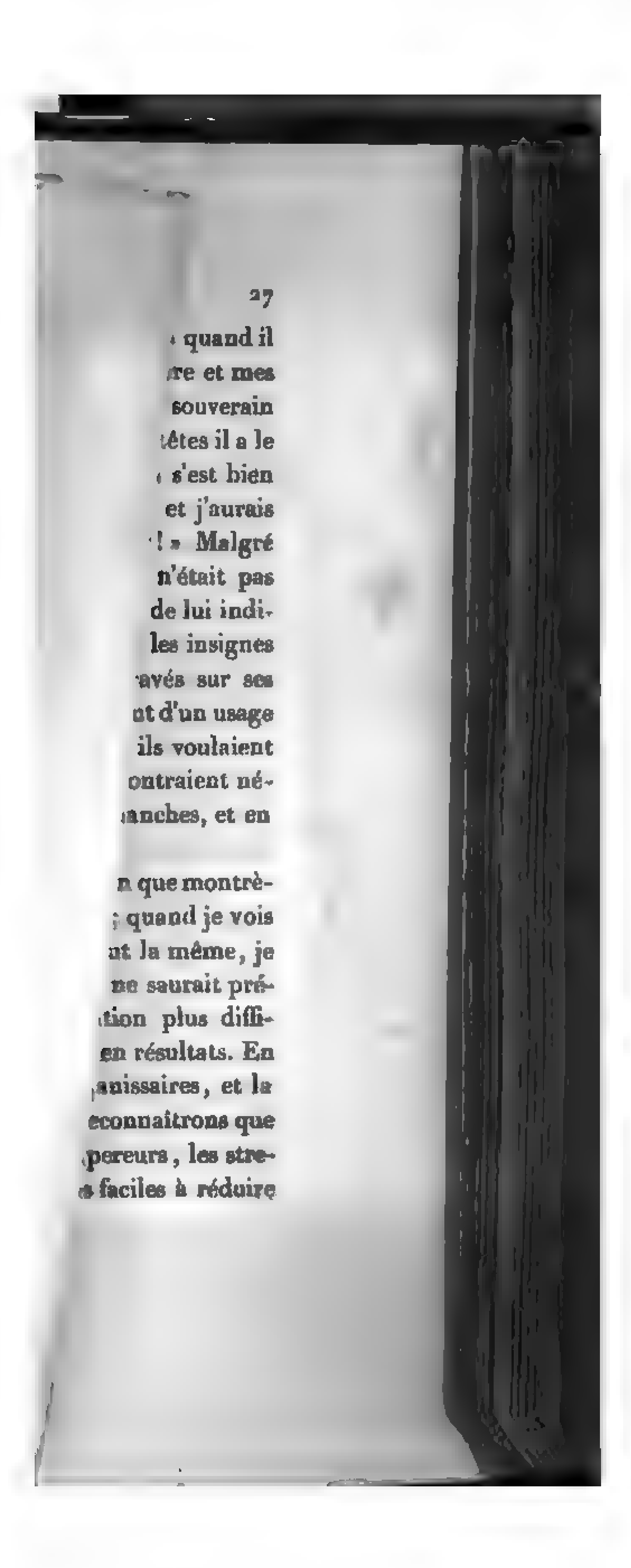
Ce ne sont que les personnes riches qui en Turquie peuvent les acheter. Ils sont considérés plutôt comme les enfans de la maison que comme des domestiques, et c'est à des gens à gages qu'on abandonne les travaux inférieurs. Les es-

claves, bien vêtus, bien armés, accompagnent le maître, et lui rendent ces services qui passent pour honorables, et qu'un fils rend toujours à son père. Il n'est pas rare qu'ils entrent dans la famille qui en a fait l'acquisition. Quant aux jeunes filles, leur sort est plus ou moins brillant, suivant leur esprit et leur beauté. Elles deviennent souvent maîtresses absolues du harem, et leur condition n'est à plaindre que lorsqu'elles vieillissent ; alors on les charge des détails inférieurs du ménage. Ce commerce d'esclaves diminue chaque jour, grâce aux entraves qu'y met le gouvernement russe ; mais je doute qu'il ait trouvé là un moyen de se concilier l'affection de ces peuples. Les jeunes garçons regretteront long-temps encore cette facilité avec laquelle ils échangeaient la vie rude et sauvage de leurs montagnes contre l'opulence et le pouvoir auxquels ils pouvaient parvenir ; et l'imagination des jeunes filles les transportera encore dans ces harems dont elles devenaient souveraines ; elle leur montrera les riches habits, les joyaux précieux qui devaient remplacer la sale chemise de soie et les ornemens grossiers qui forment leur ajustement.

Trébizonde est un lieu de passage pour les

marchands qui trafiquent entre la Perse et la Turquie; pendant la bonne saison ils s'embarquent pour ce port, puis suivent la route d'Erzeroum, et vont à Tauris; l'hiver, au contraire, ils voyagent par terre et passent encore à Erzeroum. Les marchands qui se pourvoient à Constantinople y achètent pour la Perse une grande quantité d'objets manufacturés en Europe. Le commerce européen s'exerce à Trébizonde par le moyen des bâtimens génois ou ragusais; ils vont ordinairement vendre du grain ou du sel, et se chargent, sur la côte d'Anatolie ou d'Abazie, de bois de buis qu'ils transportent à Constantinople. Les capitaines font en même temps une assez grande contrebande de cuivre; il faut dire que plusieurs n'ont pas craint de concourir au commerce des esclaves, en se nolisant pour les conduire dans cette capitale. Ce n'est que pendant le printemps et l'été que les Européens se hasardent sur ces mers dangereuses. Au mois de juin 1826 il y avait trois bâtimens à l'ancre; l'un d'eux avait apporté la nouvelle de la destruction des janissaires, ce qui ne laissa pas de jeter une grande consternation dans la ville. Lorsque le grand seigneur eut pris la détermination d'anéantir ce corps redoutable, il

donna ordre de ne laisser ni entrer ni sortir aucun des bâtimens turcs provenant de la côte d'Anatolie; il n'ignorait pas que c'était de cette partie de l'empire que venaient à la capitale ceux de ses sujets qui se faisaient remarquer par leur insubordination; presque tous étaient agrégés aux janissaires, et se trouvaient en grand nombre parmi les gardes des châteaux. Le gouvernement craignait qu'une révolte ne s'ensuivit dans les provinces où ils comptaient des chefs nombreux, si la nouvelle du massacre y était portée avant que l'on eût pu prendre les mesures nécessaires; aussi le pacha de Trébizonde était-il embarqué sur la flotte, et menaçait-il la côte, lorsque les premiers fugitifs arrivèrent. Ils racontèrent la catastrophe dont ils avaient été témoins, l'incendie de la caserne, l'exil, les noyades, l'horrible boucherie qui dura trois jours consécutifs; ces détails frappèrent les esprits d'une telle stupeur, que personne n'osa parler pour les victimes. Comme il arrive souvent dans les révolutions, ceux-là même qui avaient été les partisans les plus ardens des janissaires, étaient les premiers à s'élever contre eux. « Les coquins, disait dans le consulat de France un des chefs les plus redoutables, oser se révolter



quand il
re et mes
souverain
têtes il a le
s'est bien
et j'aurais
! » Malgré
n'était pas
de lui indi-
les insignes
avés sur ses
nt d'un usage
ils voulaient
ontraient né-
anches, et en

n que montrè-
; quand je vois
nt la même, je
ne saurait pré-
tion plus diffi-
en résultats. En
anissaires, et la
econnaitrons que
pereurs, les stre-
s faciles à réduire

[illegible]

[illegible]

[illegible] est [illegible]. Partout [illegible] les lois, des usages, des [illegible] diverses : plusieurs pays ont des constitutions, des capitulations à part. Toutes les formes de gouvernement se trouvent dans ce vaste empire : d'abord le gouvernement patriarcal, puis la démocratie, l'oligarchie, la féodalité, le despotisme : on peut même reconnaître un principe représen-

tatif dans la collision du pouvoir religieux et municipal de certaines provinces. Le grand seigneur n'entrait pas dans les détails d'administration des différentes communautés. Maître de l'empire et pouvant disposer de la vie et des biens de ses sujets, il n'était dans le fait qu'un haut seigneur suzerain; ses lieutenans étaient les pachas auxquels il concédait son autorité moyennant redevance, et ceux-ci divisaient leurs gouvernemens au même titre. Partout où les communautés étaient assez fortes pour opposer une barrière à l'autorité, soit par la résistance armée, soit par la difficulté des lieux, soit par l'appui qu'elles trouvaient dans la capitale, les janissaires étaient inutiles, et l'association ne faisait pas de progrès. Il en était autrement des grandes villes, séjour des pachas et des principaux chefs qu'ils déléguaient. Il faut d'abord admettre comme un fait que l'administration turque est toujours hostile; que jamais elle ne se dirige par des sentimens de justice, mais que son principal but est d'extorquer de l'argent, toutes les fois qu'elle peut le faire avec impunité. Or, dans les villes où un pacha venait s'établir avec deux ou trois mille soldats, comme dans un pays vaincu, les habitans étaient obli-

gés de se réunir pour résister à l'oppression, et trouvant dans les janissaires un corps tout formé auquel une longue résidence avait donné les mêmes habitudes et les mêmes intérêts, ils ne manquaient pas de se mettre sous leur protection et de s'introduire dans leurs rangs. De leur côté les janissaires admettant tous ceux qui se présentaient, avaient fini par être une véritable garde nationale chargée de défendre les intérêts locaux contre les innovations du pouvoir. Les chrétiens eux-mêmes cherchèrent à obtenir l'appui des chefs et des compagnies; on les faisait passer par une cérémonie ridicule après laquelle on leur devait aide et secours. Ainsi donc, une organisation militaire dans son origine, était devenue une opposition civile, rarement redoutable aux particuliers, mais toujours menaçante pour l'autorité. Cependant le divan, entravé dans sa marche, et contraint d'obéir aux volontés tumultueuses du peuple, cherchait à secouer le joug; comme on le comprend aisément, il ne pouvait y parvenir que par le coup vigoureux qu'une dure nécessité l'a forcé de frapper. Sans doute l'humanité a dû frémir de ces épouvantables massacres; on n'a pas pu voir sans hor-

reur des corps morts et sans tête, jetés par les vagues sur les deux rives du Bosphore; des bateliers armés de crochets les repousser froidement au milieu des flots; mais quand on songe aux avantages qui peuvent résulter pour ces beaux pays des innovations de la Porte agissant désormais librement, il est difficile de conserver des regrets.

Les habitans de Trébizonde n'osaient pas résister à l'autorité, mais ils n'étaient pas rassurés sur les suites de la révolution, et sur les vengeances que pouvait exercer le gouvernement; aussi plusieurs chefs s'informaient-ils au consulat des moyens de fuite possibles. Nous étions bien placés pour apprécier leur terreur; mais un événement qui faillit compromettre notre sûreté, en mettant toute la population en émoi, termina toutes les confidences. Un capitaine italien, assez ivrogne, était dans le port, et au milieu de la nuit il s'avisa de faire tirer le canon pour porter quelques santés à ses amis. A ce bruit inusité, on crut que l'on commençait à trancher les têtes, et dès le lendemain on se mit en perquisition, on envoya message sur message au consulat; sur l'explication donnée par M. Beuscher, les esprits se calmèrent un peu;

mais on eut de la peine à convaincre le joyeux capitaine qu'il fallait donner moins de publicité à ses plaisirs. Je rapporte cette anecdote peu importante, pour montrer combien la police des Européens est nécessaire et difficile ; j'aurai plusieurs occasions de faire voir que dans ces pays une mauvaise tête peut compromettre la sûreté de tous.

CHAPITRE III.

DÉPART DE TRÉBIZONDE. — CARAVANE. — MOLLAH ET PERSANS — DOUANE. — GÉOLOGIE. — MINES DE GUMUCH-KHANÉ — GÉOGRAPHIE. — COURS D'EAU

Mon projet avait été d'abord de louer à Trébizonde un bateau qui me conduisît le long des côtes jusqu'à Synope, d'où je voulais revenir à Erzeroum. Je fus obligé d'y renoncer par plusieurs raisons ; je n'avais pas assez de monde pour me hasarder en sûreté dans des villages inhospitaliers; je ne parlais pas assez bien le turc ; la peste s'était déclarée dans la ville, et on devait supposer qu'elle ferait des ravages le long de la mer ; enfin, je ne trouvais pas de batelier aux conditions que j'aurais voulues. D'un autre côté je craignais d'être bloqué à Trébizonde par la peste, et je ne savais s'il était prudent de me rendre à Erzeroum dans les

circonstances politiques où nous nous trouvions. Les partisans des janissaires prétendaient que cette ville ne manquerait pas de se révolter, et si leur prédiction se fût accomplie il est évident que j'aurais couru un grand danger. Je me décidai toutefois à partir pour Erzeroum, et je m'occupai de trouver des chevaux de louage pour m'y conduire. Bientôt j'appris qu'une caravane devait s'y rendre, et je profitai de l'occasion pour la suivre. Je me joignis d'autant plus volontiers à elle, que des gens *comme il faut* en faisaient partie. C'étaient des marchands persans, qui me considéraient comme un compatriote, à cause du séjour que j'avais fait dans leur pays, et un jeune Mollah, prenant le titre d'effendi, qui, après avoir fait ses études à Constantinople, retournait dans sa ville natale, où il espérait être attaché à quelque mosquée. Il avait toute la gravité de son état, un superbe dédain pour les chrétiens et surtout pour les Persans qui étaient d'une secte différente; mais ceux-ci, de leur côté, ne lui épargnaient pas les moqueries, et ne cessaient de le railler sur l'ampleur de ses habits et sur la singularité de sa coiffure. Cette coiffure, qui n'appartient qu'à la classe distinguée, se nomme *cahouq*;

c'est une espèce de chapeau en drap très-large et très-élevé, autour duquel sont roulées plusieurs ceintures blanches d'une éternelle longueur. Pour ne pas perdre la considération qui s'attache à ce bonnet, ce pauvre homme le gardait toujours, quelle que fût la chaleur, et ne s'en dépouillait que pour dormir. Les sept ou huit muletiers qui nous conduisaient, étaient en habit de guerre, c'est-à-dire portaient le fusil sur l'épaule, et à la ceinture deux ou trois paires de pistolets, des poignards, des poires à poudre différentes pour le fusil, le pistolet, les amorces. Je ne comprenais pas comment ils pouvaient se mouvoir, et cependant leur équipage ne paraissait pas les gêner, et ils montraient une agilité remarquable. Leurs jambes étaient nues, et ils avaient des habits faits d'une étoffe brune que l'on fabrique en Romélie; des dessins bizarres étaient tracés aux coudes et sur le devant de leur veste qui était ornée d'un galon de soie noire.

En sortant, nous gravîmes la montagne qui s'élève au-dessus de Trébizonde, et après avoir traversé dans la direction du sud-est une suite de collines calcaires, nous arrivâmes après deux heures de marche à un petit village nommé *Sevé*

Chiari où se trouve un pont en bois jeté sur la rivière de Trébizonde. On a établi en cet endroit une station de douaniers dépendans de la capitale. J'étais curieux de voir comment nos Persans se tireraient d'affaire dans cette circonstance, car je savais que les droits de douane ne se perçoivent pas d'une manière plus régulière que les autres impôts. Je ne fus pas surpris de voir s'engager une violente dispute; elle se termina par un cadeau de trois cents piastres et de quelques poignées de café que l'on remit à la douane. Les Persans cependant ne devaient rien payer aux termes des traités. Peu après on vint visiter mes effets; je m'étais muni d'un ordre du pacha pour me soustraire aux perquisitions. Mais on y avait inscrit, comme devant m'accompagner, deux individus qui ne s'étaient pas mis en route, et là-dessus on me chercha chicane, sous prétexte que je les avais envoyés espionner dans les montagnes. J'eus le bonheur de terminer la discussion en cédant la moitié d'un poulet qui se trouvait parmi mes provisions. Après cela, la douane et la caravane vécurent en bonne harmonie; nous prîmes le café, puis les douaniers retournèrent chez eux, et nous laissèrent passer la nuit en plein air. Pendant cette saison les

orages sont fréquens dans les montagnes; nous fûmes mouillés jusqu'aux os, et nous nous remîmes en route au matin, pour gravir les montagnes qui séparent le district de Trébizonde de celui de Gumuch-Khané. Cette vallée se nomme *Machka-Deressi.* La plus haute cime porte aussi le nom de Machka, que prennent également les quatre ou cinq maisons qui s'y trouvent. La pluie n'avait pas cessé de tomber pendant toute la journée; cependant le vallon nous parut charmant; il y avait plusieurs villages grecs placés dans les lieux les plus inaccessibles. Les habitans étaient toujours préparés à fuir dans les bois, dès qu'ils apercevaient des Turcs se dirigeant vers eux. Ils parlent un grec corrompu, et la plupart sont occupés à tricoter des bas. Les campagnes sont mal cultivées; on n'y récolte que ce qui est absolument nécessaire à la consommation.

Nous étions heureux d'avoir trouvé à Machka un refuge contre l'orage, et les Persans et moi commencions à sécher nos habits; l'effendi lui-même, oubliant sa gravité, était occupé à nous faire du café, lorsqu'une troupe de Turcs se précipita dans l'appartement, et nous en chassa à coups de bâton. Force fut

d'aller chercher du secours auprès de nos muletiers qui gardaient leurs chevaux dans le voisinage; les assaillans nous voyant revenir en nombre supérieur se retirèrent à leur tour, après avoir subi la peine du talion. Le Grec chez qui se livraient ces combats ne prenait parti pour personne, et se contentait de donner ses provisions et son bois, non sans crainte de n'être pas payé.

De la base au sommet de cette montagne de Machka je n'ai rencontré que du calcaire gris; les couches avaient une épaisseur de quinze pieds; il ressemblait entièrement à celui que l'on voit en France dans le Vivarais, vis-à-vis de Valence. Dans tous les morceaux que j'ai cassés, je n'ai trouvé aucun vestige de corps organisés. Le sol était couvert de gazon ras; quoique nous ne fussions qu'au mois de juin, les neiges avaient entièrement disparu.

Le jour suivant, nous parcourûmes la crête des montagnes qui bordent la mer; puis nous descendîmes dans la plaine de *Gumuch-Khané*, lieu fameux où l'on exploite des mines de plomb argentifère. La place de *Gumuch-Khané* ne me semble pas exacte sur les cartes, surtout sur celle de d'Anville; elle est plus au nord-est, et

la distance de plus de vingt lieues dont on la sépare de la mer, doit être réduite à une dixaine. A mon grand regret, nous ne nous rendîmes pas à la ville, parce que, pendant le printemps, les conducteurs aiment mieux camper et laisser leurs bêtes de somme dans les pâturages; je ne pus pas voir les mines; mais je remarquai que le calcaire prenait dans les montagnes environnantes une forme schisteuse : ses couches étaient moins épaisses, et le grain moins fin; sa couleur devenait jaunâtre. Nous nous établîmes dans une prairie auprès d'un ruisseau que les géographes font jeter dans la mer à *Surméné*, mais qui y tombe plus à l'ouest. Peu après nous nous rendîmes à un hameau, patrie de nos muletiers. C'était leur résidence pendant l'été, lorsqu'ils conduisaient leurs troupeaux dans les montagnes. A peine leur famille les eût-elle aperçus, que les femmes et les enfans se rangèrent devant la porte de leur maison, et attendirent patiemment qu'il leur plût de venir. Ils ne se hâtèrent pas, et ce ne fut qu'au bout de deux heures, après avoir pris soin de leurs chevaux, qu'ils se rendirent à leur domicile. En revanche, ils y restèrent deux jours, et pendant tout ce temps nous abandonnèrent à nous-mêmes. Ils ne nous

proposèrent jamais d'entrer chez eux, et même nous refusèrent un abri; aussi fûmes-nous encore exposés aux injures de l'air. Par une faveur toute spéciale cependant, ils consentirent à nous vendre des provisions et du bois. Il est à remarquer qu'autant le bois est commun sur le versant septentrional des montagnes de Trébizonde, autant il est rare sur le revers méridional.

Le lendemain nous ne fîmes guère que tourner autour de Gumuch-Khané pour reprendre la route qui de cette ville conduit à Baïbout. Je ramassai sur les montagnes des immortelles et des œillets en fleurs que le vent avait déjà flétris; nous entrâmes dans la vallée arrosée par la rivière qui va se jeter à Surméné; je trouvai dans cette vallée des peupliers et des tulipes en fleurs. Un pont assez élégant est jeté sur la rivière; quelques maisons l'avoisinent, mais les villages sont plus loin au sud; nous nous rendîmes directement sur le dernier rameau de la chaine de montagnes, pour rejoindre notre route. Quand nous y fûmes arrivés, nous vîmes la mer pour la dernière fois, et prenant la direction de Baïbout qui était encore à neuf heures de distance, je reconnus que cette

ville avait été placée trop au sud, et que, de même que Gumuch-Khané, il fallait la reporter au nord-est; toutefois on doit conserver la distance assignée par les cartes entre cette ville et Trebizonde, c'est-à-dire trente-cinq lieues environ. On compte trente-cinq heures de chemin qui, vu les sinuosités de la route, ne sauraient donner une distance plus considérable.

Du dernier sommet dont je viens de parler, on descend dans la plaine de Sunnur qui n'est séparée de celle de Baibout que par de petites collines calcaires. Dans les montagnes au nord-est de Sunnur sont les sources du Kizil-Ermaq, que les géographes font venir du sud. L'eau surgit de toutes ces montagnes calcaires, et se présente le long de la route sur une étendue assez considérable; elle forme là un étang que traverse un ruisseau venant de la montagne; puis se répandant dans la plaine de Sunnur qu'elle divise d'une extrémité à l'autre, elle passe à Tchifflik, à Sivas, à Cahissarié. Je me réserve plus tard de dire pourquoi cette rivière, que l'on nomme Karasou, prend ensuite le nom de Kizil-Ermaq ou de rivière Rouge. Puisque nous décrivons la géographie de ces contrées, je dois dire également que la rivière appelée

Kerkout, qui coule près de Trébizonde, ne passe pas à Gumuch-Khané. Le Kerkout est formé par des ruisseaux sortant des vallées nommées Machka-Deressi et Calion-Deressi; sa direction générale est vers le nord-ouest. Pour arriver jusqu'à Baïbout, on ne traverse que deux rivières assez peu considérables, l'une à sept lieues environ en-deçà de Gumuch-Khané, l'autre à deux lieues au-delà. Ces deux rivières vont, m'a-t-on dit, se réunir au nord de Gumuch-Khané, et se jettent ensemble dans la mer : ce sera nécessairement entre Trébizonde et Surméné. En faisant le voyage de la côte, j'ai en effet remarqué un courant d'eau qui se jetait dans la mer auprès de quelques maisons situées à deux lieues environ à l'ouest de Surméné. Il est d'ailleurs fort difficile dans ces pays de savoir exactement autre chose que ce qu'on voit; on a constamment à lutter contre l'ignorance des habitans, et contre une défiance extrême qu'ils ont des étrangers; souvent même on ne peut écrire les notes que l'on aurait prises. Notre effendi, dans ce trajet de Trébizonde à Erzeroum, ne cessa pas un moment de me contrarier; il s'empressait de répondre à mes questions par ces mots *je ne sais pas*, ou *Dieu sait*, et il recommandait aux mu-

letiers, qui connaissaient parfaitement le pays, de ne pas me donner de renseignemens. Ainsi j'ai été obligé de faire mes annotations moi-même; si elles ne sont pas aussi étendues que je l'aurais desiré, du moins elles ont été prises pas à pas, et elles ont le mérite de l'exactitude. En récapitulant ce que j'ai dit sur ma route jusqu'à Baïbout, on voit que je suis sorti des montagnes du Pont pour entrer dans le système de l'Anti-Taurus, que j'ai suivi la crête des premières montagnes pour passer dans la vallée opposée à celle de Trébizonde, que les courans d'eau sont vers le nord, les uns directs, les autres allant d'abord vers l'est pour tourner les montagnes, et prenant ensuite la direction du nord. Ainsi nous comptons trois vallées principales, celle de Trébizonde, celle de Gumuch-Khané, et celle de Sunnur qui s'unit par le rempart sud à celle de Baïbout. La plus élevée est celle de Sunnur, comme l'indique la végétation; un mois après mon premier passage, les pâturages y étaient abondans, et l'herbe était desséchée dans celle de Baïbout; la plaine de Baïbout est aussi plus élevée que celle de Gumuch-Khané; les fruits y mûrissent plus tard, et le raisin y est plus acide et moins abondant. Gumuch-Khané

et Baïbout sont mal placés sur les cartes, surtout sur celle de d'Anville et sur celle de M. Lapie pour le voyage de M. Jaubert. Cette ville est à 24 lieues de Surméné et à 35 de Trébizonde, ce qui la porte beaucoup plus au nord-est.

CHAPITRE IV.

BAÏBOUT. — POPULATION LAZER. — MUSIQUE TURQUE. — HAINE DES PERSANS ET DES TURCS. — MANIÈRE DE VOYAGER. — ARRIVÉE A ERZEROUM.

Mon intention n'est pas dans ce moment d'insister sur les détails géographiques que comporte cette partie de mon itinéraire. Comme j'ai parcouru deux fois le même chemin, j'en remettrai la description au moment où je reviendrai d'Erzeroum.

Grâce aux affaires particulières de nos muletiers, nous avions mis six jours pour faire les trente-cinq lieues qui séparent Trébizonde de Baïbout, et pendant tout ce temps nous n'avions pas trouvé moyen d'entrer dans une seule maison. J'espérais que du moins nous pourrions nous reposer dans cette dernière ville, mais telle ne fut pas la volonté de nos conducteurs; craignant de payer les droits que perçoit le

gouverneur, ils allèrent camper à deux lieues de là, sur les bords du Tchourouq Soü. Les Persans et moi, obtînmes cependant, après force négociations, de nous y rendre pour faire des provisions, car il était résolu que jusqu'à Erzeroum nous coucherions à la belle étoile, et que nous nous tiendrions éloignés des villages. Baïbout est une petite ville d'une belle apparence, dans laquelle on a cru reconnaître l'ancienne *Bylæ*. Il est certain qu'il y a de beaux restes d'antiquité qui, par le genre de construction, paraissent appartenir aux Grecs. On remarque une belle muraille conduisant à la forteresse qui domine la ville, et dans laquelle, comme de raison, on m'empêcha de m'introduire. Il y a encore une église beaucoup moins ancienne, mais d'un style assez élégant, qui se trouve à l'entrée de la ville; on en a muré la porte, et elle n'a pas été jugée digne d'être convertie en mosquée. On y compte cinq à six mille habitans; c'est une des capitales du pays que les Turcs appellent *Gurgistan* ou *Lazistan*. Le mot de Gurgistan lui est donné, parce que la plupart des habitans parlent le géorgien; ils paraissent être le même peuple que les habitans de la Géorgie; seulement, leur pays étant plus montueux, les

fièvres n'y sont pas endémiques, et ils ne se font pas remarquer par cette maigreur et ce teint jaunâtre qui distinguent leurs compatriotes de la côte. Leurs traits sont beaux et réguliers, ils ont les yeux noirs et le nez aquilin. Je n'ai pas vu de femmes, mais je sais qu'elles sont assez célèbres par leur beauté pour que les parens ne craignent pas de vendre leurs filles comme esclaves, en les faisant passer pour des prisonnières faites à la guerre. C'est ce même peuple que Xénophon nomme Colchi, et qui attaqua son armée lors de sa retraite vers Trébizonde. Le combat eut lieu dans les monts *Chalybae*, c'est-à-dire dans ces montagnes mêmes dont nous avons parlé. Les environs de Baïbout n'offrent pas un paysage agréable ; on y trouve quelques villages situés dans une grande plaine qui ne produit guère que du blé. La plupart des villageois sont Arméniens. Ils font leur récolte vers la fin du mois de juin. Cette plaine est arrosée par une des branches du Tchourouq-Sou. Cette rivière a deux sources bien distinctes dans l'Anti-Taurus : l'une découle du pic élevé d'Agh-Dagh, l'autre vient de l'Ouest ; les deux branches se rejoignent à une lieue environ au-dessous de Baïbout, et vont se jeter dans la mer Noire

près de Batoum. L'intérieur de la ville ressemble à tout ce que l'on voit en Turquie; quelques rues pavées et abritées par les auvents forment le bazar; une place entourée de cafés, et au milieu de laquelle on attache les chevaux, sert d'hôtellerie; chacun va acheter ses provisions, les prépare à son gré, et s'arrange comme il l'entend dans la partie du café dont il peut s'emparer. Pendant mes voyages j'ai presque toujours conservé l'habit européen; et, s'il m'a ordinairement valu de ne pas être confondu avec les rayas, et de ne pas participer aux insultes que leur prodiguent les Mahométans, il m'a rendu souvent l'objet de la curiosité. Les habitans de Baïbout se donnèrent tout le loisir d'examiner ces vêtemens si étroits et si mesquins à leur gré, et je dois dire à leur éloge qu'ils payèrent ma complaisance, ou plutôt la patience avec laquelle je supportais leurs questions et leur examen, par trente tasses de café au moins qu'ils m'invitèrent successivement à prendre. Le musselim lui-même m'envoya chercher; mais les Persans, qui m'accompagnaient, me représentèrent qu'il n'était jamais utile de comparaître devant les autorités de l'Orient, et, tout en faisant semblant de nous rendre à l'in-

vitation du gouverneur, nous allâmes rejoindre notre caravane.

Quand nous arrivâmes au lieu où nos compagnons étaient réunis, nous les trouvâmes occupés à entendre de la musique turque. Deux personnages à figure grave et rébarbative s'étaient chargés de leur procurer ce plaisir; l'un d'eux jouait d'une espèce de clarinette à cinq trous, et l'autre l'accompagnait avec une grosse caisse. Je ne puis dire que j'aie trouvé cette musique agréable, les autres auditeurs au contraire en paraissaient charmés; leur satisfaction n'éclatait pas par des signes bien vifs, mais elle se manifestait par une attention soutenue, par un léger accompagnement de tête, et par la fréquence avec laquelle ils se tiraient la barbe en levant les yeux vers le ciel. C'était vraiment un spectacle assez extraordinaire, que de voir deux musiciens isolés, armés jusqu'aux dents et errants à l'aventure dans un pays presque désert, où il était aussi difficile de trouver des auditeurs que de leur arracher une récompense. Je donnai une haute idée de ma générosité, en leur remettant à peu près la valeur de cinq sous, tandis qu'ils ne recevaient ailleurs que trois ou quatre paras, (environ deux liards.)

Du reste ils n'étaient pas importuns; ils firent leur collecte sans témoigner la moindre reconnaissance à ceux qui leur offraient de l'argent, mais aussi sans se permettre aucune observation sur ceux qui donnaient peu ou qui ne donnaient rien; ils se mirent tranquillement à fumer avec nous, burent du café et se retirèrent avec un flegme qui s'accordait mal avec leur profession.

Les Persans étaient plus choqués encore que moi de ces manières brusques et hautaines qui caractérisent les Turcs. Combien ils regrettaient les jolies choses, les complimens gracieux, les saluts bien accommodés au rang et à l'état des auditeurs dont les auraient régalés les chanteurs de leur pays! La haine nationale qui sépare ces deux peuples ne saurait s'exhaler en termes plus forts que ceux qu'ils employaient dans chaque circonstance. A l'occasion des chanteurs, ils ne manquèrent pas de récapituler tous les griefs qu'ils prétendaient avoir contre la nation entière, les insultes, les vexations auxquelles ils étaient soumis à chaque instant. Il est vrai que, fiers encore des succès que le roi de Perse avait eus dans sa dernière guerre contre les Turcs, ils

manquaient rarement d'irriter l'amour-propre de leurs ennemis en leur racontant leurs défaites. Ils avaient un merveilleux talent pour exagérer leurs succès, et, sous ce rapport, leur impertinence n'était vraiment pas soutenable.

Je dois toutefois m'empresser de dire qu'en leur qualité de négocians et d'hommes paisibles, ils savaient très-bien choisir le moment où ils pouvaient sans crainte se livrer à leurs déclamations. Un Asiatique et surtout un Persan ne manque jamais de ce tact qui fait parler convenablement suivant les circonstances. Élevés sous un gouvernement absolu où la volonté du roi fait loi pour les grands et celle des grands pour le peuple, où la société ne se compose que d'hommes à la fois maîtres de leurs subordonnés et esclaves de leurs supérieurs, leur éducation est constamment dirigée par la crainte de déplaire et par le désir d'être agréables. Aussi ont-ils une aptitude particulière à deviner le caractère, le rang, la fortune des personnes auxquelles ils ont à faire, et savent-ils y accommoder leur langage et leurs manières. Transportés à l'étranger, ils en saisissent parfaitement les mœurs, et si ce n'était une digression, je pourrais citer tel d'entre eux qui affectait à Paris des

formes civiles et élégantes, à Londres était brusque et ouvert, et à Astrakhan menaçait les autorités russes de la destitution et de la bastonnade.

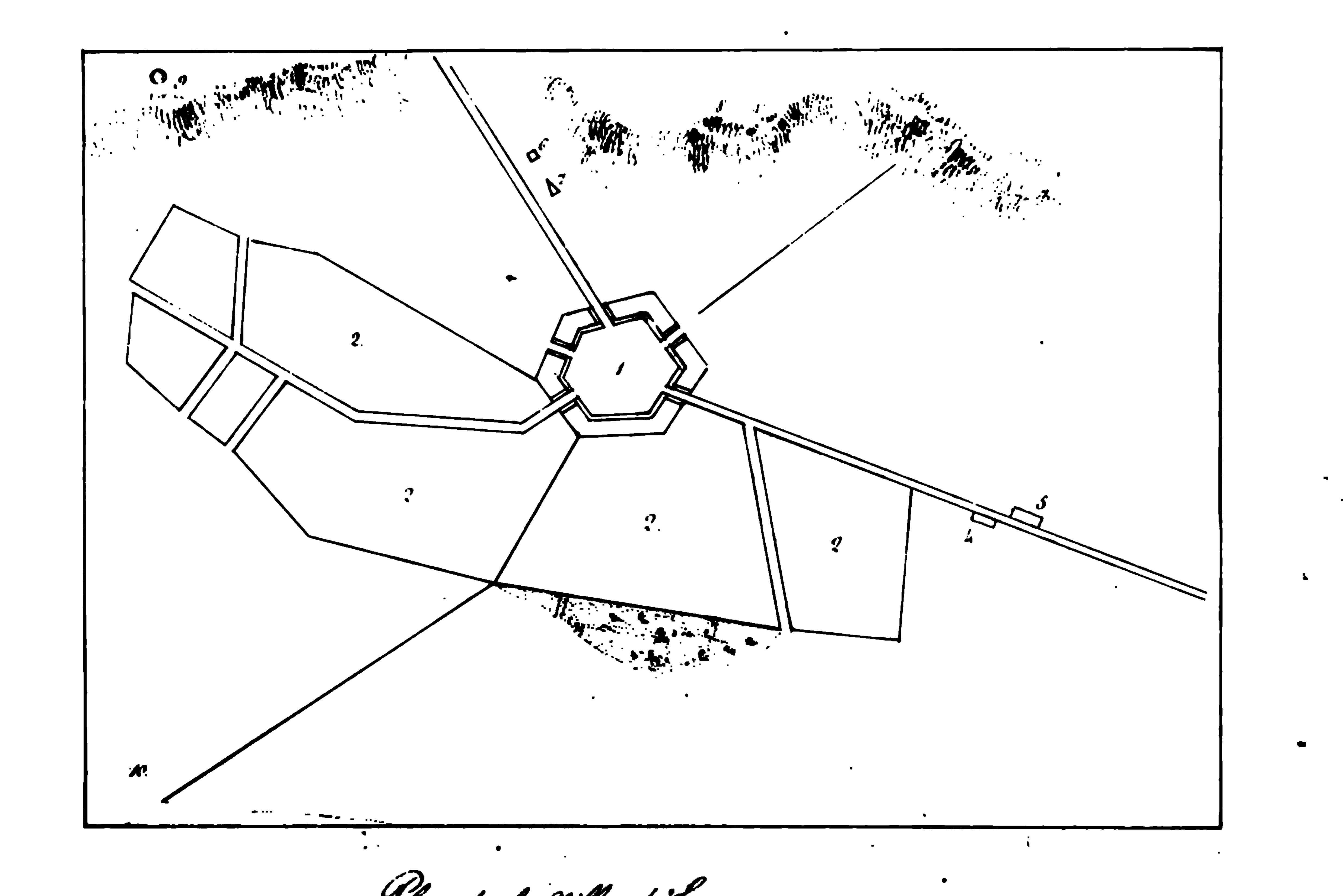
La route de Baïbout jusqu'à Erzeroum nous fut moins désagréable que celle que nous avions suivie d'abord; à la vérité nous campâmes constamment, mais le temps s'était mis au beau, et du moins nous ne fûmes pas obligés de nous embarrasser de tous ces manteaux usités dans le pays pour nous défendre contre la pluie. Nous partions le matin de bonne heure, et quand après sept ou huit heures de marche nous trouvions un endroit où les chevaux pouvaient paître en liberté, nous y étendions nos tapis et nous nous y reposions. Chacun préparait son repas, et des invitations étaient faites et rendues. Quand la nuit approchait, on rassemblait les chevaux; si l'endroit était réputé dangereux, on tirait des coups de fusil comme pour défier l'ennemi, et on établissait des gardes pour veiller à la sûreté commune. Chacun avait soin d'ailleurs de placer tous ses effets près de soi, et nos Persans ne manquaient pas de préparer leur lit sur les caisses et sur les ballots qui renfermaient leurs marchandises. Au coucher du so-

leil, le mollah, comme s'il eût été à sa mosquée, faisait remplir par son domestique les fonctions de muezzim, et le chargeait d'inviter les fidèles à la prière. Pendant ce temps il étalait par terre ou sur un buisson un mouchoir brodé qui le jour lui servait à s'essuyer les mains et le visage; puis, quand l'auditoire était réuni, il faisait la prière à haute voix. Les Persans, bien que d'une secte différente, assistaient à la cérémonie, et il était assez curieux d'examiner l'air de contrainte avec lequel ils se résignaient à suivre les gestes des sunnis. Les chrétiens profitaient de ce moment pour se cacher derrière des balles de marchandises; là, ils buvaient quelques verres d'eau-de-vie et faisaient force signes de croix en forme de protestation contre le culte mahométan. La prière terminée, on apportait le dîner, les conviés se rassemblaient, et, suivant l'usage, mangeaient avec les doigts; toutes les formes de politesse étaient suivies comme à la ville; il n'y avait de différence que dans l'appétit et dans une certaine bonhomie qui peut-être ne serait pas sans agrément dans les repas des capitales. Du reste, cette vie active que nous menions fit passer rapidement les six journées que l'on met pour se rendre de Baïbout

à Erzeroum ; nous y arrivâmes sans encombre le 21 du mois de juin. A cette époque seulement, on labourait la vallée pour y semer du blé, ce qui annonce assez que jusque-là nous avions suivi une route qui nous élevait sans cesse au-dessus du niveau de la mer.

PLAN D'ERZEROUM.

1, citadelle
2, ville.
3, jardins.
4, douane.
5, café et fontaine.
6, fontaine.
7, mausolé.
8, Mont-Taurus.
9, chapelle.
10, branche de l'Euphrate nommée Cara-Ermag.


1
2
2
2
2
4
5

CHAPITRE V.

ERZEROUM. — HORLOGE. — POPULATION. — VICAIRE APOSTOLIQUE. — ÉDUCATION. — ÉVÊQUE ARMÉNIEN — DOCTEUR RICCHI. — GALIB-PACHA. — NEVEU DE PACHA. — JUSTICE TURQUE — DESTRUCTION DES JANISSAIRES D'ERZEROUM. — SAALI PACHA.

La ville d'Erzeroum est située au pied du mont Taurus, dans une plaine divisée par l'Euphrate, qui dans cet endroit se nomme Kara-Ermaq. Cette ville fut, dit-on, bâtie par *Anatolius*, général grec, sous le règne de Théodose le Jeune; on y compte vingt mosquées, la plus grande est une ancienne église grecque nommée Sancto-Stephano, il y a quatre portes, celle de Tauris, de la Géorgie, d'Erzinguian et la porte Neuve. On peut en faire le tour dans trois quarts d'heure. Une forteresse est construite dans l'intérieur; on la nomme Ik-Kalé, et les Grecs l'appellent Kaly-Kula, du nom d'une femme qui passe pour l'avoir fait bâtir. Elle est

entourée de hautes murailles flanquées de bastions, et défendues par des fossés extérieurs. On voit encore sur plusieurs pierres des peintures d'aigles impériales et d'autres animaux. C'est dans cette forteresse que le pacha a établi sa résidence. C'est la seule ville de Turquie où j'aie trouvé une horloge; à la vérité elle ne va pas, quelque peine que l'on se donne pour la faire marcher. Il arrive rarement un Européen auquel on ne propose de la réparer. L'habitude qu'ont les Orientaux de vivre presque en commun, et de travailler devant tout le monde, fait qu'ils connaissent très-bien le mode de fabrication des objets dont ils se servent. Aussi passent-ils aisément d'une profession à une autre; ils croient que puisque des horloges se fabriquent en Europe, chaque Européen doit en connaître le mécanisme et la construction. Plusieurs fois on m'a envoyé des montres à racommoder.

La population d'Erzeroum est portée à cent mille âmes; je ne sais en vérité sur quelle base on établit ce calcul; je l'admettrai cependant comme en rapport avec le mouvement que j'ai vu dans les bazars. Il y a une grande quantité d'Arméniens, quelques catholiques et point de Grecs. Les Arméniens ont un archevêque pour

chef, et les catholiques sont dirigés par un vicaire apostolique fort distingué nommé dom Bournas. Cet ecclésiastique est né à Erzeroum; conduit dans sa jeunesse à Rome, pour y faire ses études, il y apprit l'italien et le latin; il fut ensuite envoyé comme missionnaire dans les Indes où il étudia l'anglais et l'indoustani; ainsi c'est un de ces hommes, comme on en trouve si fréquemment en Asie, qui parlent sept ou huit langues avec une égale facilité. Sa condition n'était pas très-heureuse, bien qu'il eût une grande influence sur ses administrés; les catholiques d'Erzeroum ne sont pas, en général, aussi à leur aise que ceux d'autres parties de la Turquie; l'évêque arménien au contraire habitait un très-beau monastère; j'eus l'honneur de lui faire une visite, et je le trouvai occupé à instruire une grande quantité d'enfans; l'école se tenait dans un vaste appartement décoré suivant l'usage des portraits de l'empereur et de l'impératrice de Russie, que les schismatiques sont portes à considérer comme leurs legitimes souverains. Un grand crucifix en bois etait placé au milieu de la salle remplie d'enfans accroupis sur leurs genoux. Le maître employait la méthode généralement suivie dans ces pays, quelle que soit la religion; il les faisait lire

tous ensemble, et s'apercevait facilement des fautes qu'ils pouvaient commettre. J'ai observé que les enfans participaient du caractère grave de leurs parens; ils ne montraient pas cette pétulance, cette vivacité que l'on voit dans nos écoles; je crois que la cause en est dans le mode d'éducation domestique. Jamais chez eux on ne leur fait mystère d'aucune chose, on leur parle sans cesse comme à des hommes faits; il s'ensuit que leur imagination est beaucoup moins excitée que chez nous, et que par conséquent ils ont plus de jugement et de réflexion. On les contrarie rarement, et excepté quelques signes de respect et de déférence pour leurs parents auxquels ils se soumettent volontiers, ils sont à peu près maîtres d'eux-mêmes. La conversation ne se porte guère en Orient que sur la religion ou sur l'argent; le plaisir n'y est que de la débauche, et la débauche ne passe pas pour honteuse. Aussi ne voit-on pas chez les jeunes gens ces passions ardentes qui agitent la vie des Européens, et si leur existence est moins pleine que la nôtre, peut-être trouvent-ils une compensation suffisante dans cette tranquillité qui les accompagne jusqu'au tombeau.

L'éducation des filles est moins soignée

que celle des garçons, cependant la plupart apprennent également à lire et à écrire; elles vont à la même école jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. L'éducation intérieure est à peu près la même que pour ces derniers; on ne leur laisse dès leur jeunesse ignorer rien de ce qui doit entrer un jour dans leurs devoirs de femmes. Cette méthode a sans doute le grave inconvénient d'introduire dans la conversation une licence dont on ne peut se faire une idée; des filles perdues auraient honte, en Europe, de se servir des termes qu'emploient tout naturellement les femmes de l'Asie; mais il faut avouer aussi que cette licence n'est guère que dans l'expression, et n'empêche pas une véritable modestie. Telle est l'éducation en Perse et en Turquie. Elle est un peu modifiée chez les chrétiens par les rapports plus ou moins fréquens qu'ils ont avec les Européens.

J'espérais, en arrivant à Erzeroum, y trouver une de mes connaissances de Constantinople, le docteur Bicchi, Piémontais, et médecin du pacha; mais il était allé faire une excursion dans les environs de Tourtoum, et je fus obligé de l'attendre pendant quatre jours. Je profitai cependant de la liberté qu'autorise la situation

du pays pour m'emparer de sa maison. Je désirais voir avec lui les environs de la ville et obtenir, par son entremise, une recommandation du pacha pour avoir plus de sûreté sur la route. Lorsqu'il revint, il apporta quelques minéraux qu'il avait ramassés sur son chemin; c'étaient des produits volcaniques, du basalte, du grunsten, de l'obsidienne. Il me dit que le mot *tourtoum*, qui signifie filet ou réseau, avait été donné au district qu'il venait de parcourir, à cause de l'aspect qu'il reçoit d'une suite de petits monticules placés avec ordre et symétrie. M. Bicchi rapportait également une espèce de rhubarbe qui croît spontanément sur les montagnes, et dont il se servait avec succès dans sa pratique.

Après l'arrivée du docteur, je commençai mes préparatifs de départ pour Constantinople; je m'occupai d'abord de négocier une lettre de change, et j'eus beaucoup de peine à le faire avec perte de vingt pour cent. Dom Bournas se chargea de trouver l'acquéreur; mais telle est la confiance qu'inspirent les personnes attachées au gouvernement, que lorsque M. Bicchi voulut se porter caution du paiement, on lui représenta que, s'il était simple particulier, on ne ferait pas difficulté de se fier à lui, mais que

sa qualité de médecin du pacha ne lui donnait pas droit à un grand crédit, car il pouvait ne pas tenir à ses engagemens sans que l'on osât le poursuivre.

Nous fîmes, quelques jours après, une visite à Galib-Pacha, seraskier d'Erzeroum et gouverneur de la province. Ce pacha, qui a occupé la place de reïs-effendi et de grand-visir, a une grande réputation de prudence et d'habileté; on lui attribuait le plan que l'on avait suivi pour la destruction des janissaires; mais sa constitution frêle et délicate ne lui avait pas permis de contribuer à l'exécution, que l'on avait confiée au bras vigoureux d'Aga-Pacha. Sous l'empire, on l'avait connu à Paris comme ambassadeur du sultan.

Après avoir parcouru plusieurs salles entièrement nues, et traversé un corridor obscur, nous trouvâmes son excellence dans un petit appartement décoré avec soin, mais avec une grande simplicité. Il avait le costume ordinaire d'un Turc de distinction, sans autre objet de luxe qu'un diamant d'un grand prix qu'il portait au doigt; c'était un présent de Napoléon, et il paraissait y tenir beaucoup. Sa figure avait une expression de mélancolie que l'on attribuait à son état ma-

ladif et à l'éloignement de sa famille qui habitait Angora. Il se faisait remarquer par la petitesse de sa taille, et si ce n'eût été une longue barbe noire qui lui tombait sur la poitrine, on l'eût pris pour une femme. La blancheur de sa figure et de ses mains s'accordait peu avec l'extérieur que l'on prête aux despotes de l'Orient. Il ne me fit pas l'honneur de m'engager à m'asseoir, mais il m'adressa plusieurs questions avec une finesse, une aisance qui n'appartenaient pas à un homme ordinaire. Je lui parlai de son séjour à Paris; il se rappelait avec plaisir les égards qu'on lui avait témoignés dans cette capitale; mais il me dit que souvent l'indiscrète curiosité des habitans, leur agitation perpétuelle l'avaient fatigué, et lui avaient fait regretter les rives du Bosphore et la bienheureuse quiétude dont elles sont le séjour. Il ne craignit pas de m'entretenir de ses bonnes fortunes, et s'il ne mettait pas d'exagération dans ses récits, il n'avait pas eu à se plaindre de la rigueur des dames européennes.

Il entra ensuite dans les détails de sa santé, chose qu'oublie rarement un Turc lorsqu'il parle à un Franc. Celui-là surtout en prend un soin extrême. Chaque jour il a besoin de son mé-

decin, et cet emploi n'est pas sans quelque responsabilité. Le médecin est obligé d'apposer son cachet sur tous les médicamens qu'il donne à son malade; et celui-ci, de son côté, ne néglige pas de fermer ceux dont il doit se servir encore, et d'y mettre un autre cachet, de peur qu'on n'y glisse du poison. Le pacha termina mon audience en me promettant un ordre nommé *Bouyourdou*, et en me disant : Puisque vous avez été en Perse, vous prenez sans doute intérêt aux affaires de ce pays; ainsi apprenez qu'il vient de déclarer la guerre à la Russie, et que l'invasion de la Géorgie doit avoir lieu dans ce moment. En effet, trois jours après, le courrier anglais, qui portait la nouvelle à Constantinople, arriva à Erzeroum. Le pacha avait depuis long-temps expédié à son gouvernement un Tartare chargé de l'avertir. Je ne pus reconnaître dans cette célérité l'incurie que l'on reproche si souvent aux Turcs. J'ai remarqué, au contraire, que le divan était toujours promptement instruit des faits qui peuvent l'intéresser.

Après avoir rendu une visite au pacha, j'allai chez son neveu qui remplissait les fonctions de kiaya ou de lieutenant. Celui-là aussi avait été à Paris; mais il n'avait pas tiré un grand

profit de ses voyages. C'était un gros réjoui, ne sachant dire en français que trois choses : *Jolie fille, joli garçon, bon vin.* A chaque instant il déployait les trésors de son érudition en s'accompagnant d'un gros rire. Quelque temps après, cependant, j'eus lieu de me louer de sa justice. J'étais allé voir un certain Mustapha-Khan, qui, autrefois colonel au service d'Abbas-Mirza, s'était réfugié en Géorgie, et sur les plaintes du prince, avait été contraint d'abandonner ce pays, et de se rendre à Erzeroum, où il recevait une subvention de la Porte; il cherchait à entrer dans les troupes turques comme instructeur. Un Arménien, placé sur le toit d'une maison, me voyant passer dans la rue, me lança une pierre en m'injuriant. Je portai plainte, et le coupable fut immédiatement saisi et conduit devant le kiaya. — Coquin, lui dit celui-ci, ne sais-tu pas que les Francs sont sous notre protection immédiate; qu'ils sont les hôtes du Grand-Seigneur; que nous ne voulons pas qu'ils aillent à Constantinople faire des plaintes contre nous? Tu vas recevoir la bastonnade. — Je suis une bête, je suis un âne, disait l'Arménien. Combien faut-il payer pour ne pas être battu? — Tu seras battu et tu

paieras, répondit l'inexorable kiaya, et ainsi fut fait. L'Arménien reçut deux cent cinquante coups de bâton sur les pieds, paya trois cents piastres au kiaya, et en donna cent cinquante à ceux qui avaient pris la peine de le frapper. J'eus occasion de passer de nouveau dans la rue où j'avais été insulté; mais, grâce à la leçon, non-seulement pareille scène ne se renouvela plus, mais les habitans se sauvaient dès qu'ils m'apercevaient. Si j'avais un conseil à donner aux personnes qui voyagent dans le Levant, ce serait de ne jamais intercéder pour ceux que l'on châtie à cause d'elles. On ne rapporte jamais ces sentimens d'humanité à des motifs honorables; on ne les considère que comme un signe de crainte et de faiblesse. Comme l'autorité n'est rien moins que douce et paternelle, on n'y a recours que dans les cas extrêmes, mais il faut avoir soin de ne pas arrêter son action. Dans le cas que je viens de citer, si je m'étais désisté de ma plainte, le kiaya et ses gardes m'auraient su peu de gré de les priver d'un gain qu'ils croyaient légitime, et dès le lendemain, j'aurais eu à faire de nouvelles réclamations qui seraient sans doute restées sans résultat.

Galib-Pacha avait, comme je l'ai dit, tracé le plan de la suppression des janissaires; il était janissaire lui-même, et sa conduite avait été si prudente, que ceux-ci avaient en lui une confiance entière, lorsqu'arriva à Erzeroum le firman du Grand-Seigneur. J'étais encore dans cette ville quand on le mit à exécution, et je m'informai avec soin des moyens que l'on employa. Erzeroum n'est pas, comme Trébizonde, divisé en petits fiefs possédés par des *agas*, mais en véritables corporations dont les chefs se nomment *baïractars*; ces chefs sont pris dans toutes les classes de la société, et leur influence leur est acquise soit par leurs richesses, soit par une haute réputation de courage, de religion ou d'honnêteté; c'est le véritable patronage des Romains. Ces baïractars étaient janissaires, et tiraient leur nom de la faculté qu'ils avaient de porter un petit drapeau nommé *baïrac*, et de conduire une troupe armée à la guerre. Quelques-uns avaient jusqu'à trois mille partisans; deux entre autres se faisaient remarquer par leur pouvoir et par la singularité de leur nom. L'un s'appelait *Porte d'Enfer*, et l'autre *Fils de Diable*. Quand je réfléchis à l'usage que ces hommes faisaient de

leur autorité, je ne sais si on doit montrer plus d'indignation que de pitié envers ceux qui se sont les apologistes de l'état de la société en Turquie, et qui excusent la manière dont y sont traités les chrétiens. Ces baïractars, par exemple, envoyaient de vieilles femmes en perquisition chez les chrétiennes, et quand on leur en dénonçait une comme digne de leurs faveurs, ils lui faisaient donner l'ordre de se rendre chez eux, sous peine de tuer ses parens ou de leur arracher de l'argent. Cette tyrannie s'exerçait à tel point, que le vicaire apostolique était obligé de solliciter un ordre du pacha pour que les femmes des chrétiens portassent un costume différent de celui des Turques, et que ces horreurs ne pussent se commettre qu'avec une certaine difficulté. C'était cependant aux hommes qui profitaient de tous ces excès que le pacha devait faire comprendre que désormais ils allaient être soumis aux lois et à la volonté du souverain. A cet effet, il les réunit pour leur communiquer le firman; à midi on tira le canon, et la séance s'ouvrit. Après la lecture, il leur adressa un discours dans lequel il déclara qu'il ne voulait pas employer la force pour les soumettre, que pour cela il lui faudrait au moins dix mille hommes, et qu'il

n'en avait pas cinq cents ; que s'ils ne voulaient pas le laisser exécuter ses ordres, il était prêt à se retirer ; que, pauvre, infirme, dévoué à son maître, il ne craignait pas sa vengeance, mais qu'il était bien plus touché du sort d'un pays qu'il avait administré, et qui aurait, par sa résistance, à combattre toutes les forces de l'empire dans un moment où il était déjà menacé par une guerre engagée sur la frontière. L'éloquence du pacha obtint un plein succès ; il profita du premier moment pour demander les clés d'une forteresse qui n'était pas en son pouvoir, et la fit immmédiatement occuper. Dès-lors il appliqua les nouveaux réglemens à l'administration, augmenta ses troupes, tint les chefs éloignés les uns des autres, et réussit, par son habileté, à accomplir sans violence une révolution qui autrement eût coûté des torrens de sang. Il n'était pas dans les habitudes de la Porte de comprendre un pareil service et encore moins de le récompenser. Au contraire, elle entourait le pacha d'espions, et accueillait les dénonciations faites contre lui. Non-seulement il ne pouvait thésauriser, mais il payait régulièrement ses contributions, et empruntait pour son usage de l'argent à huit pour cent d'intérêt. Le prince

royal de Perse lui ayant envoyé quelques cadeaux, il se crut obligé de les expédier à Constantinople, de peur qu'on ne le soupçonnât de connivence avec les Persans. Son ambition était d'obtenir un pachalik de moindre importance, mais d'un rapport un peu plus considérable, où il pût se livrer à son goût pour l'étude et aux divertissemens dont il n'était pas ennemi.

Je fus témoin, pendant mon séjour à Erzeroum, de l'arrivée de Saali, pacha de Kars, que l'on envoyait comme gouverneur à Cabissarié, et je ne crois pas inutile d'entrer là-dessus dans quelques détails qui donneront une idée de la manière de voyager des seigneurs turcs. Ce pacha était en route à la tête d'environ deux mille hommes, et aussitôt que les villages voisins de la ville apprirent sa prochaine arrivée, ils s'empressèrent d'envoyer des députations pour obtenir de ne pas le loger; ils proposaient, dans ce but, des sommes plus ou moins considérables. La charge tomba sur un malheureux village arménien, situé à une lieue environ d'Erzeroum. Dès que l'on put apercevoir la tête de la colonne qui s'avançait, on ferma toutes les portes de la ville, et Galib-Pacha envoya un de ses officiers pour complimenter son confrère, et pour lui

indiquer le lieu de sa résidence. En même temps, on chassa les villageois de chez eux, et leurs habitations furent occupées par les nouveaux venus qui ne manquèrent pas de s'emparer de tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance. Il est vrai que les habitans n'avaient laissé que ce qu'ils ne pouvaient pas emporter, et que la plupart s'étaient enfuis dans les villages voisins; ils y restèrent trois jours, jusqu'à ce que leurs hôtes fussent partis. Ces trois jours s'étaient écoulés en conférences entre les chefs; mais pendant tout ce temps, Galib-Pacha eut soin de ne pas aller hors de la ville, et de n'en permettre l'entrée à son collègue qu'avec une escorte déterminée. Le soir, les étrangers devaient sortir, et on avait la précaution de fermer les portes après leur départ, et de faire bonne garde pendant la nuit. Telle était la confiance réciproque, que ni l'un ni l'autre des pachas ne prenait de café, de peur qu'il ne renfermât du poison. Il était fort possible en effet que le pacha de Kars eût ordre, en passant, de s'emparer de celui d'Erzeroum, comme il était possible que celui d'Erzeroum fût chargé d'abréger le voyage de celui de Kars.

CHAPITRE VI.

COMMERCE D'ERZEROUM. — AVANTAGES POUR LE COMMERCE D'EUROPE. — FABRIQUE D'ARMES — DISCUSSION SUR LA ROUTE COMMERCIALE AVEC LA PERSE

La ville d'Erzeroum, dernière place un peu importante à l'est de l'empire, doit profiter des avantages commerciaux attachés à sa position géographique; elle est en effet l'entrepôt du commerce qui se fait entre la Perse et la Turquie. Ses relations avec la Géorgie ont acquis peu d'intérêt jusqu'à ce jour. La Perse exporte en Turquie une grande quantité de soie, de coton, de schalls, d'indiennes peintes, du tabac de Schiraz, du bois de cerisier pour faire des tuyaux de pipe, des roseaux pour écrire. La situation politique du Curdistan ne permet pas d'établir une route constante à travers ce pays; il est donc nécessaire de se rendre à Erzeroum

ou à Bagdad ; cette dernière ville ne présente pas autant d'avantages que la première ; la route en est moins sûre ; elle est souvent interceptée par les Bédouins. Aussi voyons-nous un grand nombre de Persans établis à Erzeroum pour leurs affaires commerciales seulement, tandis que la plupart ne vont à Bagdad que pour accomplir un pélerinage religieux. Ces Persans n'emportent dans leur pays presque aucun produit des fabriques turques, mais plutôt des objets manufacturés en Europe ; ils les font acheter à Constantinople par leurs agens, et les envoient à Tauris. Ces objets consistent en brocarts et soieries de Lyon et d'Italie, en montres de Genève, en toiles peintes de Mulhausen, de Jouy, d'Angleterre et de Suisse. Ils reçoivent quelques draps légers de Languedoc par la voie d'Alep et de Bagdad ; mais la plus grande partie vient de la Belgique ; les négocians d'Astrakhan vont les acheter à Leipzig, et les envoient à Recht par la mer Caspienne. Les Persans avaient, avant leur dernière guerre, des droits plus ou moins forts à payer à la Porte pour l'entrée ou la sortie de leurs marchandises. Cependant leur habileté à discuter avec la douane et à la tromper faisait qu'ils ne payaient guère que dix pour cent de

frais entre Constantinople et Tauris, bien qu'ils fussent arrêtés à chaque instant pour solder un nouvel impôt. Ils ont cru faire un bon marché en établissant un tarif fixe d'entrée de cinq pour cent, pareil à celui qu'ils paient en Russie; mais les Turcs de l'intérieur ne sont pas gens à se départir d'un usage qui leur donne de l'argent; ils n'ont fait aucun cas du traité, et bien que l'on paie cinq pour cent à la frontière, on prélève une somme presque égale dans l'intérieur, ce qui, joint au transport, élève la totalité des frais à quinze pour cent.

La Russie, jalouse de voir que les oukases dont elle avait gratifié la Géorgie n'avaient pas fait de ce pays l'entrepôt du commerce entre Constantinople et la Perse, a avisé aux moyens d'intercepter la route entre Erzeroum et Tauris, et à cet effet elle s'est emparée, dans la dernière guerre, des deux rives de l'Araxe. Je ne sais pas ce qui résultera de cette mesure, mais je sais qu'au moment où je me trouvais à Erzeroum, il y avait quatre caravansérails remplis de marchands persans qui s'occupaient du commerce avec l'Europe. Le prince Abbas-Mirza y entretenait un chargé d'affaires qui devait soigner les intérêts de cette colonie. Il passait une

partie de son temps à la douane pour protéger plus efficacement ses compatriotes; mais il songeait surtout à ses affaires particulières, car il mêlait le négoce à ses fonctions diplomatiques. Ce n'était pas une petite tâche pour le pacha que de satisfaire aux exigences de ces hommes avides et querelleurs qui élevaient leurs prétentions en proportion des succès qu'ils avaient obtenus dans la dernière guerre.

Outre le commerce qu'il fait avec la Perse, Erzeroum envoie à Constantinople une assez grande quantité de productions locales; c'est de ses environs que l'on tire la gomme adragant, provenant d'une espèce d'astragale que l'on trouve dans les montagnes du Curdistan, à deux journées de distance de la ville. Vers le mois de juin, lorsque la plante est en pleine végétation, on fait au pied une incision longitudinale, et on recueille la gomme qui en découle. Cette gomme se vend à Erzeroum quatre piastres l'ocque, c'est-à-dire huit sols les deux livres et demie. On apporte des montagnes quelque quantité de ce que l'on appelle chevron de Perse, qui n'est autre chose que le poil provenant de la poitrine des chèvres. On expédie encore à l'intérieur un grand nombre de chevaux et de moutons.

Erzeroum est réputé le lieu où se fabriquent les meilleures armes de l'empire ; aussi y trouve-t-on beaucoup d'armuriers. Ils tirent leur fer de la Sibérie et de l'Inde. Le fer de la Sibérie leur vient en seconde main par la Perse ; ils se servent de celui de l'Inde pour faire ces sabres damasquinés qui ont un si grand prix. On le vend par petits morceaux ressemblant assez à des cailloux roulés. Les sabres confectionnés dans cette ville ne valent pas ceux du même genre que l'on fait en Perse ; ils sont plus courbés, mais ils ne sont ni aussi solides ni aussi tranchans. Cette arme est un signe caractéristique d'indépendance et de noblesse ; un raya, quand il est en voyage, n'osera guère la porter, bien qu'il prenne sans crainte des pistolets et des carabines. Quand, dans la conversation, il s'agit de quelque rodomontade, c'est toujours du sabre que l'on menace, et rarement des autres armes. Aussi est-ce un grand honneur que d'en recevoir des puissances du pays, et entre-t-il en première ligne dans les présens que se font réciproquement les pachas, et dans ceux qu'ils reçoivent du grand seigneur.

Un armurier d'Erzeroum s'était acquis une grande réputation par l'habileté avec laquelle

il damasquinait les sabres ; le pacha du lieu le chargea de lui en faire un qui à une belle apparence joignit le mérite d'une grande pesanteur; mais l'armurier, voyant qu'après plusieurs expériences il ne parvenait pas à le satisfaire, s'avisa à la fin d'en fabriquer un de plomb. Le sabre convint, et resta long-temps dans le fourreau, sans qu'on s'aperçût de la supercherie. Un jour cependant, le pacha ayant parié avoir un sabre meilleur qu'un de ses amis, on les frappa l'un contre l'autre, et l'étonnement fut grand, quand on vit l'arme favorite coupée si facilement. Il manda aussitôt l'armurier; mais comme il ne voulait que plaisanter, sans perdre un artiste précieux, il se contenta de lui faire couper le nez, et l'obligea à prendre le nom de Bournou-sez (sans nez). Aujourd'hui les meilleurs sabres de la contrée ont conservé le nom de l'ouvrier, et une lame qui porte son chiffre acquiert une plus grande valeur. Son fils est encore fabricant d'armes; c'est de lui que je tiens ces détails, qu'il ne racontait jamais sans un sentiment d'orgueil et de plaisir.

Je ne terminerai pas ces renseignemens commerciaux, sans énoncer mon opinion sur le projet que j'ai attribué à la Russie de faire de Tiflis

le centre du commerce entre la Perse et Constantinople. En 1821, quelque temps avant que la guerre éclatât entre le roi de Perse et le grand seigneur, un oukase impérial accorda à la Géorgie une franchise absolue moyennant un droit de cinq pour cent; on espérait que la route directe étant interceptée, les spéculateurs ne manqueraient pas de prendre la nouvelle où ils n'auraient pas à craindre les exactions qui les attendent en Turquie; on supposait également que cette route paraîtrait plus sûre, et que les caravanes s'y croiraient moins exposées aux voleurs. Le résultat n'a pas répondu à l'attente, et, la paix conclue, les Persans sont bien vite revenus à leur ancien mode de relations. Cela tient à ce que les craintes que l'on peut avoir des Curdes et des voleurs ne sont pas aussi grandes qu'on le pense en Europe. J'ai interrogé beaucoup de négocians, qui m'ont assuré que depuis plus de vingt ans ils n'avaient pas été pillés, que lorsque ce malheur arrivait, ils retrouvaient ordinairement leurs effets, moyennant quelques sacrifices. Une autre raison non moins concluante à leurs yeux, c'est que, de tous les peuples, les Russes sont ceux qui respectent le moins les usages et les préjugés

des étrangers, et que, si on a généralement à se louer des procédés de la classe supérieure, il n'en est pas ainsi de la justice et de la petite administration ; il est certain que pendant mon séjour en Russie, j'ai été témoin d'actes qui ne devaient pas inspirer une grande confiance. Du reste, les mahométans devant faire le pélerinage de la Mecque, et la grande caravane partant de Constantinople et se recrutant en Asie, il y avait dans cette obligation seule un obstacle constant aux vues de la Russie. Je crois que, quelque effort que fasse cette puissance, il lui sera difficile de s'emparer de ce commerce, et que les négocians européens eux-mêmes, appelés par leurs affaires dans la partie orientale de la Turquie, ou même en Perse, auront plus d'avantages à suivre la route directe que celle de la Géorgie. Pendant le printemps, leurs expéditions doivent être faites de Constantinople par Trébizonde et Erzeroum ; pendant la mauvaise saison, ils doivent les faire directement par caravane. De cette manière, les frais sont à peu près de quatorze pour cent par la première route, et le trajet moyen de soixante-sept jours jusqu'à Tauris ; par la seconde, on reste quatre-

vingt-sept jours, et les frais sont environ de treize pour cent. Par la Géorgie, on doit mettre cent onze jours, et les dépenses sont beaucoup plus considérables.

CHAPITRE VII.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE D'ERZEROUM. — TAURUS ET ANTI-TAURUS. — MONTAGNES DE LA PERSE, DE L'ARMÉNIE, DE L'ASIE MINEURE. — ARAXE. — EUPHRATE. — TIGRE. — PHASE. — KOUR. — TCHOUROUQ-SOU. — KIZIL-ERMAQ. — CLIMAT.

J'ai attendu jusqu'à ce moment pour jeter un coup d'œil sur l'ensemble géographique que présente la partie de l'Asie que j'ai parcourue, parce qu'Erzeroum me paraît être le centre d'où les montagnes se répandent au loin, le lieu d'où partent les plus grands cours d'eau, et qu'à défaut d'observations barométriques, la nature de la végétation indique assez que ses plaines sont les plus élevées de tout le système.

Le Taurus est cette montagne à une lieue de laquelle est bâti Erzeroum ; elle court du nord-est au sud-ouest. En face, au nord, on en voit une autre presque aussi élevée que l'on nomme Agh-Dagh ; c'est l'Anti-Taurus. Entre

ces deux chaînes coule une des branches de l'Euphrate. Le Taurus et l'Anti-Taurus se rapprochent à six lieues à l'est de la ville, près de *Hassan-Kalé;* c'est là que Strabon avait placé les portes Caspiennes. Au nord de l'Anti-Taurus sont des chaînes parallèles de montagnes moins élevées qui séparent l'ancienne Ibérie de l'Arménie; ce sont les monts *Moschiques* des anciens, les montagnes d'Akalsik d'aujourd'hui. Un rameau courant vers le nord, près de Souram, va rejoindre le Caucase, et domine au couchant les plaines de la Mingrélie et du Guriel, l'ancienne Colchide. L'Anti-Taurus suit sa direction en diminuant de hauteur, et après avoir formé les montagnes du Carabagh, il se termine à la jonction du Kour et de l'Araxe. Le Taurus, au contraire, se divise en deux grandes chaînes bien distinctes; d'une part, dans sa direction sud-ouest, il forme le pic élevé de Dévé-Boïnè; celui de l'Ararat borde le sud de la mer Caspienne, où il prend le nom d'Elbourz. Au nord il encaisse l'Araxe; au sud il borde les plaines de Tauris, de Caswin, de Téhéran; plus loin il traverse le Khorassan et va joindre l'Imalaïa; à son pied est tracée une des routes qui conduisent de la Perse à l'Inde.

La seconde chaîne du Taurus s'incline vers le sud, où elle renferme le lac de Van, forme le Curdistan, limite la Perse par les monts Zagros; puis, suivant les bords du golfe Persique, va se perdre dans le Scind. Des chaînes parallèles et moins élevées sont au sud; ce sont les monts Cordouennes qui forment la lisière de cette partie de l'Arabie. Au nord-est de cet ensemble domine le Caucase qui sépare les deux mers, et dont la direction est parallèle au Taurus. Cette chaîne n'a de rameau commun avec les précédentes, que celui que j'ai dit venir de l'Arménie, et traverser l'Ibérie; je crois que c'est le mont *Amarante* des anciens.

En regardant vers le couchant, on remarque d'abord une marche plus uniforme. Le Taurus suit sa direction nord-ouest, et des chaînes parallèles forment les grandes vallées de Sunnur, de Sivas, de Tocate et d'Osmanjik. Ces chaînes diminuent d'élévation; le Taurus, qui en est le centre, borde les vallées où le climat est plus froid; quand on traverse le système, on trouve les productions plus méridionales, à mesure que l'on s'en éloigne. Jusqu'auprès de Bolo on remarque cette espèce de symétrie; mais là on entre dans les montagnes de la Bithynie, dont

l'Olympe et l'Ida sont les points les plus élevés; celles-ci bornent la mer Égée, celle de Marmara, et leurs dernières ramifications s'étendant jusqu'à Constantinople vont y joindre les Balkans, tandis qu'au midi elles s'unissent aux monts Libans, et concourent à la formation de cette vaste ceinture qui embrasse dans un arc de cercle les plaines immenses de l'Arabie.

Les grands cours d'eau qui traversant ces pays prennent leurs sources dans leurs montagnes, sont l'Araxe, le Tigre, le Phase, le Kour, le Tchourouq-Sou, le Kizil-Ermaq, le Sangarius; au midi, la Diala et le Caron ou *Eulée*. L'origine des plus considérables, la direction qu'ils suivent, tendent à prouver qu'Erzeroum forme le plateau le plus élevé de ces pays.

L'Euphrate est formé de deux rameaux, dont le premier, nommé à son origine Kara-Ermaq, a sa source à dix lieues de distance au nord-est d'Erzeroum; le second part de la montagne nommée (Bin-Gueil) *Mille Sources*; c'est l'*Abus* des anciens; ces deux rameaux se réunissent en embrassant le Taurus. Alors le fleuve arrose l'Arabie, et se jette dans le golfe Persique, après avoir reçu le Tigre, la Diala et le Caron.

Sur le versant, à l'est de la montagne de Bin-Gueil, c'est-à-dire à six lieues au sud-ouest d'Erzeroum, est l'origine de l'Araxe. Ce fleuve court au levant et se jette dans la mer Caspienne.

Le Tigre, que plusieurs cartes font venir de Bitlis, a sa source près de *Diadin*, au pied de l'Ararat, et court droit vers le sud.

Le Phase, d'après les géographes modernes, a sa source dans le Caucase et son embouchure dans la mer Noire; peut-être serait-il permis de croire que la Quirila aurait droit à ce nom, tandis que la branche que l'on nomme aujourd'hui Phase serait l'*Hippus* des anciens; de cette manière on comprendrait pourquoi *Strabon* dit que le fleuve vient des monts Arméniens (chap. IV, Ibérie); pourquoi Pline est du même avis; pourquoi enfin Apollonius de Rhodes prétend qu'il dessine des forêts toujours vertes, épaisses et riches en pins. Tous ces détails s'appliquent parfaitement à la Quirila, et ne me paraissent pas s'accorder avec ce que nous nommons Phase dans ce moment.

Le Kour, encaissé entre les prolongemens des monts Moschiques et du Caucase, vient des montagnes d'Akalsik, et court vers le levant.

Le Tchourouq-Sou a son origine dans l'Anti-Taurus, et, coulant au nord, se précipite dans la mer près de Batoum. Peut-être serait-ce une chose intéressante pour les érudits, que de remarquer que cette rivière est appelée *Phison* par les Arméniens du pays; dans les traductions on a, par similitude, traduit ce terme par celui de Phase. Ne serait-ce pas la raison pour laquelle le passage de la Genèse (chapitre II, § 10) a donné lieu à tant de discussions?

Le Kizil-Ermaq, l'ancien *Halys*, venant des monts Arméniens, se dirige vers l'ouest, et n'est séparé de l'Euphrate que par une chaîne de montagnes, par celle-là même que Strabon dit traversée par ce fleuve, lorsque tournant au sud il va arroser l'Arabie, tandis que le Kizil-Ermaq court au nord et se précipite dans la mer Noire.

Le Sakaria (Sangarius) venant de la Caramanie, a une marche à peu près pareille, et se jette aussi dans la mer Noire.

La direction de ces cours d'eau dans tous les sens différens, indique assez la position élevée de la plaine d'Erzeroum; la nature de la végétation tend à confirmer cette opinion; les fruits

n'y croissent qu'avec difficulté; dans l'espace de trois mois on doit avoir fait la récolte du blé, que l'on sème seulement au commencement de juin, ce qui tient aux fortes chaleurs qui succèdent immédiatement à un froid rigoureux; c'est un résultat nécessaire de la combinaison de la latitude avec l'élévation; de quelque côté que l'on se dirige on trouve des productions de plus en plus méridionales; d'abord les arbres fruitiers, puis la vigne, les mûriers, le coton et le riz; enfin, sur les bords de la mer Noire comme sur ceux de la Méditerranée, sur les bords de la Caspienne comme en Arabie, l'olivier et l'oranger.

Erzeroum est pour ainsi dire la limite de deux climats bien différens; si nous tournons les yeux vers l'Orient, nous ne verrons que de vastes plaines nues et sans arbres, flanquées de rochers qui se présentent comme des murailles, et où la végétation, n'arrêtant pas les éboulemens, leur permet de se faire avec tant de régularité, qu'une ligne droite pourrait être tirée du pied des montagnes jusqu'à leur sommet; telles sont la Perse et une partie du Caucase; vers le couchant, au contraire, le système étant plus serré, l'évaporation des eaux plus difficile,

la végétation est plus abondante. Aussi trouve-t-on de magnifiques paysages et une terre riche et fertile; telles nous voyons une partie du Caucase et l'Asie mineure. Ces différences se font remarquer indépendamment de la latitude et de la nature des roches. Partout, en effet, le calcaire domine; en Perse comme en Turquie, nous verrons qu'il forme la plus grande partie des montagnes; le Taurus et l'Elbourz, les monts Zagros et le littoral de la mer Noire. Si je cherchais les causes de cette différence, peut-être l'attribuerais-je à la forme même des montagnes. Dans l'Asie mineure le terrain est plus coupé; quelle que soit la direction des vents, les nuages trouvent toujours quelque obstacle contre lequel ils s'appuient. En Perse, au contraire, on voit souvent ces nuages suivre en tourbillon un des côtés des grandes vallées; poussés par des vents impétueux, ils se résolvent en pluie, mais ils n'arrosent qu'une faible partie de la plaine; ordinairement l'orage se forme seulement dans la montagne, et se transporte, toujours dans la même direction, au-delà des campagnes qu'il devrait fertiliser. J'ai plusieurs fois vu, à Téhéran, le côté de la ville qui est vers l'Elbourz, recevoir de l'eau, tandis

que l'autre en était privé. On connaît trop bien les rapports qui existent entre l'irrigation et la végétation, pour ne pas sentir combien dans ce cas la forme du terrain doit influer sur sa fertilité.

CHAPITRE VIII.

ENVIRONS D'ERZEROUM. — BERGER MAHOMÉTAN. — MONTAGNES A L'EST. — AU SUD — DIVISION DU PACHALIK — EAUX MINÉRALES

Il n'est pas aisé, quand on demeure dans une grande ville de la Turquie, de faire des excursions aux environs. Quand, avec M. Bicchi, nous eûmes pris la résolution de sortir des murs d'Ezeroum pour nous rendre dans la montagne, nous dûmes nous armer de pistolets et prendre un homme pour nous accompagner; je dus en amener aussi un autre avec moi pour le charger des roches que je me proposais de recueillir; ainsi pour faire quelques lieues à pied nous étions quatre ou cinq hommes armés. Cependant, à peine nous étions-nous avancés de quelques pas dans la campagne, qu'un berger s'approcha de nous, et nous ordonna de rentrer. Le médecin du pacha est un homme assez im-

portant pour que son domestique ne craigne pas de répondre par des coups à une pareille injonction. Le berger, s'apercevant qu'il s'était adressé à forte partie, et que le mouvement qu'il avait fait en portant la main à son pistolet ne nous avait pas décidés à obéir, s'excusa en nous disant qu'il croyait que nous étions des prisonniers russes qui cherchaient à s'échapper, et qu'en bon mahométan il devait s'occuper de la police et s'opposer aux désertions.

On ne saurait se faire une idée de la quantité de soldats russes qui émigrent en Turquie et en Perse. Quelque misérable que soit leur condition dans ce premier pays, ils la trouvent encore préférable au service militaire. Quand ils arrivent en Turquie, ils se vendent eux-mêmes pour une somme de quarante ou de cinquante piastres, et ceux que j'ai rencontrés m'ont assuré qu'ils ne se repentaient jamais d'avoir pris ce parti. Mais, lorsqu'après s'être vendus il leur prend fantaisie de s'évader, on les met impitoyablement à mort. Quatre d'entre eux avaient été pendus pour ce fait quelques jours avant mon arrivée. On les emploie plus volontiers en qualité de palefreniers.

Nous dirigeâmes d'abord notre course vers

l'est, et nous gravîmes de petits monticules sur lesquels se trouvent une chapelle et la demeure d'un ermite. Les pieux habitans vont déposer à la première des *ex voto*, qui consistent ordinairement en un vieux morceau de toile qu'ils placent entre deux pierres; elle est surtout fréquentée par des femmes qui désirent avoir des enfans ou par de jeunes filles qui cherchent un époux. Du sommet de ces monticules on découvre toute la ville; en cas de guerre il ne serait pas difficile de s'emparer de cette position, et d'y établir des batteries. J'observai soigneusement la nature du terrain; il me parut composé de couches schisteuses formant le plan inférieur; ce schiste était de grès noirâtre, ses lames avaient un pouce d'épaisseur, il était incliné d'environ vingt-cinq degrés vers l'ouest; le calcaire, ou plutôt une espèce de tuf calcaire, était superposé; au-dessus de ce calcaire et sur le sommet de la montagne on rencontrait beaucoup de débris de roches volcaniques; mais je n'en ai pas vu en position; elles paraissaient avoir été entraînées en cet endroit; cependant je remarquai quelques fragmens de basalte intimement uni au calcaire, formation que l'on trouve également dans les volcans éteints de Beaulieu.

Quelques jours après cette excursion nous allâmes, dans la direction des montagnes du sud, visiter la vallée qui conduit à Bin-Gueil, vallée d'où sort un petit ruisseau dont le lit est à sec en été; nous aperçûmes d'abord des cailloux roulés volcaniques; c'était du basalte noir et rouge, des amygdaloïdes vides et tapissées de calcaire, de la phonolite, des scories noire et rouge, de l'obsidienne. Nous ne les trouvâmes en position que lorsque nous entrâmes dans la vallée même; celles de ces roches qui affectaient la couleur rouge étaient sur la droite de la vallée, les autres étaient à gauche; puis, en avançant, nous rencontrâmes successivement du grès schisteux pareil à celui que nous avions vu la veille; ensuite de l'euphotide, et enfin un beau marbre blanc formant le noyau de la montagne, et s'inclinant vers le nord-est par quarante degrés, en belles couches d'un demi-pied d'épaisseur. Ne pouvant pas m'aventurer plus loin à cause des Curdes qui habitent ces montagnes, je recherchai attentivement si je ne verrais pas quelques débris d'autres roches dans le torrent, mais je ne découvris jamais que du calcaire; je n'aperçus même pas, à une certaine distance, de roche volcanique dans le ruisseau, tandis

qu'elles sont abondantes dans la plaine; j'ai dû en conclure que la coulée n'avait eu lieu que sur le versant septentrional de la montagne. Ce calcaire ne contenait ni mica, ni fer sulfuré; ainsi, en considérant l'ensemble des roches on peut assurer que le mont Taurus est formé d'un noyau calcaire sur lequel sont superposés l'euphotide et le grès schisteux primitif; par-dessus cette formation se trouvent les roches volcaniques.[1] Le bassin, enfin, est composé du calcaire que nous avions reconnu auparavant dans les monticules situés au-dessus de la ville; c'est lui qui forme toute la vallée comprise entre le Taurus et l'Anti-Taurus. A Eldija, près des sources minérales, on rencontre du calcaire coquillier superposé; des débris de roches volcaniques sont répandus sur toute la plaine, et dominent les monticules sans y adhérer. Tel est l'ensemble géologique que présente Erzeroum. Si nous portons nos regards vers l'Anti-Taurus, il nous offrira absolument la même formation; j'ai traversé, en effet, à mon retour, son sommet le plus élevé, la montagne d'Agh-Dagh; j'ai observé le même calcaire que dans le Taurus, avec cette différence que l'euphotide était remplacée par la serpentine, qui alternait trois

fois avec le calcaire. Quelque fastidieux que soient ces détails, je voudrais pouvoir, dans l'intérêt de la science, en donner de plus étendus; mais la plaine d'Erzeroum est si unie, que je crois avoir signalé tout ce qu'il y a de remarquable, si ce n'est que, près de Maïmansour et des bords de l'Euphrate, le calcaire de seconde formation prend une apparence schisteuse pour s'adosser au calcaire primitif de l'Anti-Taurus.

La plaine d'Erzeroum est parsemée de villages, au nombre de quatre-vingt-quatorze; elle ne produit guère que du blé; les fruits y sont acides et en petite quantité. La province est divisée en huit arrondissemens, dont les noms sont, *Erzinguian*, *Baïbout*, *Terguian*, *Tourtoum*, *Passeu-Jokari*, *Mezinguiert*, *Ipsir*, *Chgri*; le nombre de villages compris dans chacun d'eux affecte la proportion suivante, trente-six, quarante, trente, trente-sept, quarante-quatre, quarante-deux, trente, quarante-deux, en somme trois cent un; ce qui, avec les quatre-vingt-quatorze qui sont à Erzeroum, porte la totalité des dépendances du pachalik à trois cent quatre-vingt-quinze.

D'Erzeroum ressortent Kars, Akalsik, Baya-

zid, Vau, Mouch, Mossul et Trébizonde; c'est-à-dire que le pacha, en sa qualité de chef d'armée ou seraskier, a le droit de réclamer l'aide des pachas qui administrent ces provinces, et de donner l'investiture à ceux que la Porte ne nomme pas directement. Il a d'ailleurs une grande influence sur ceux qui sont héréditaires, tels que les princes de Mouch, Van et Bayazid.

Je ne puis terminer ce chapitre sans parler de la qualité de l'eau que l'on boit à Erzeroum, et qui a une si grande réputation. Cette eau descend du Taurus et vient dans la ville en assez grande abondance; hors des murs et vers l'est, on voit une fontaine d'une belle construction destinée à la recevoir. C'est là que s'arrêtent les voyageurs qui arrivent de la Perse; on a eu soin d'y établir un café, afin que les caravanes, qui n'ont pas terminé leurs affaires de douane, puissent au moins jouir des deux choses que l'on estime le plus dans ces pays, de l'eau et du café. Plus loin, à l'est, on trouve des eaux ferrugineuses qui tiennent en dissolution une assez grande quantité de gaz acide carbonique; vers l'ouest, à Eldija, on voit des eaux chargées seulement d'oxide de

fer; elles jaillissent à gros bouillons des flancs même de la montagne, et font monter le thermomètre à seize degrés au-dessus de zéro. Les eaux qui viennent du levant se répandent dans les jardins situés au nord de la ville, où elles servent à arroser la plupart des légumes de nos contrées. Ces jardins sont ombragés par des peupliers; le plus grand nombre des villages au contraire est dépourvu d'arbres.

CHAPITRE IX.

DÉPART D'ERZEROUM. — MANIÈRE DE VOYAGER. — ARMÉNIENS. — NOUVELLE VISITE A GALIB-PACHA. — ELDIJA — MULATRES TURCS. — EUPHRATE. — GÉOLOGIE. — MINES DE MAADEN. — VILLAGE GREC — BAIBOUT — ISPINCH. — ISPINCHI. — IMPÔTS EN TURQUIE.

J'ÉTAIS resté près d'un mois à Erzeroum; je dus enfin en sortir; mais comme je désirais surtout suivre la route la moins fréquentée pour me rendre à Constantinople, je résolus de passer par Sivas. J'avais des caisses pour y renfermer les minéraux et les plantes que je trouverais sur mon chemin; et, instruit par l'expérience, je m'étais muni d'une petite tente où je pouvais me retirer pour écrire mes notes et me mettre à l'abri des injures de l'air. On ne peut concevoir en Europe combien toutes ces précautions sont nécessaires lorsque, n'ayant pas assez de fortune pour marcher d'une manière indépendante, on est obligé de suivre une caravane. Ce qu'il y a

de plus désagréable dans ce cas, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la perte des renseignemens que donneraient les habitans du pays, puisque ces renseignemens sont presque toujours contradictoires; mais c'est la défiance et les soupçons qu'on éveille dans l'esprit des voyageurs turcs; ce sont les embarras que l'on se crée, lorsque l'on vit avec eux pêle-mêle, et que l'on prend ses notes au milieu d'eux. Aussi peut-on remarquer que, dans les voyages en Turquie faits avec le plus de soin, on ne trouve que de loin en loin des observations un peu importantes.

Pour ne pas être sous la dépendance immédiate du chef de la caravane, et pouvoir m'arrêter quand je le jugerais convenable, j'avais acheté deux chevaux, l'un pour moi, l'autre pour un domestique arménien qui était à mon service. Je m'étais chargé de nourrir en route et de protéger autant que je le pourrais deux autres Arméniens qui se rendaient à la capitale pour y exercer une profession. Le peu de proportion qui existe entre la quantité de numéraire répandu à Constantinople et celui que l'on trouve dans l'intérieur, fait que cette ville est considérée comme une mine d'or inépuisable, comme l'Eldorado de l'empire. Tous ceux qui veulent

acquérir de la richesse portent leurs pas de ce côté ; ce n'est qu'après avoir gagné de quoi se vêtir, acheter de bonnes armes, et avoir mis à part quelques centaines de piastres, que les émigrans songent à rentrer chez eux. Ils partent alors presque tous à la même époque, vers le mois de septembre, et on les rencontre par troupes de deux à trois mille. Du reste, ils se mettent en marche sans but bien déterminé ; l'un des Arméniens que je conduisais était orfévre ; je le retrouvai pâtissier à Constantinople ; l'autre soignait des chevaux, je le vis marchand de tabac.

Avant mon départ, je dus prendre congé de Galib-Pacha, et cette fois il me donna audience pendant l'heure du divan. Les officiers supérieurs étaient revêtus de beniches à longues manches sous lesquelles ils cachaient soigneusement leurs mains ; en entrant, ils baisaient d'un air contrit l'extrémité du sopha sur lequel son excellence était assise ; celui-ci se levait pour saluer les principaux chefs ; quand ils furent tous rassemblés, trois d'entre eux eurent l'honneur de recevoir une tasse de café qu'ils burent en se détournant un peu en signe de respect. Puis ils restèrent debout jusqu'à ce que l'introducteur

fit retentir à l'extrémité de la salle une canne à pommeau et à grelots d'argent; c'était le signal de la retraite; chacun fit les saluts d'usage, et se retira sans autre explication. Il ne resta que les domestiques, qui n'avaient pas le droit d'avoir la barbe et les manches longues, et quelques individus portant sur la tête des queues de renard; ces derniers devaient se livrer à leurs fonctions de fous, et distraire monseigneur de ses peines et de ses soucis. J'avais un vif désir de voir comment ils s'y prendraient; mais un nouveau coup de canne m'obligea à saluer et à partir comme les autres. Les fous que l'on rencontre auprès des pachas jouent à peu près le même rôle que ceux qui existaient en Europe il y a quelques siècles, avec cette différence pourtant qu'en Turquie ceux-là sont réputés bons fous, qui, à l'esprit de saillie, joignent le triste talent d'inventer les expressions les plus obscènes, et de faire les gestes les plus grossiers, tandis qu'en Europe on exigeait d'eux plus de délicatesse, et que quelques-uns même étaient des hommes distingués.

Il n'était pas facile de trouver une caravane qui suivît précisément la route que je me proposais de prendre; j'aurais désiré pouvoir faire prix

pour me rendre à Constantinople, sans être forcé d'entrer dans de nouveaux marchés; je savais qu'en allant de ville en ville, je serais obligé à des séjours qui prolongeraient beaucoup mon voyage; à la fin pourtant je déterrai un Arabe du Diarbékir, chef d'une caravane nombreuse; il se chargea de me conduire jusqu'à Tauris, et de trouver lui-même les moyens de me transporter dans la capitale. Je louai cinq mulets qui m'étaient nécessaires, et, en quittant Erzeroum, je me rendis à quatre lieues de distance, près du village nommé *Eldija*, où mes nouveaux compagnons de voyage devaient se réunir pour partir le lendemain de bonne heure. En gagnant ce rendez-vous, je suivis la direction du Taurus, et je passai un torrent nommé Karasou, qui, se répandant dans la plaine peu inclinée d'Erzeroum, y forme des marécages, et oblige pendant la mauvaise saison de marcher sur une chaussée construite à cet effet. Ce torrent va se jeter dans l'Euphrate au-dessus de Maimansour. Nous étions alors au commencement d'août, la neige couronnait encore le sommet du Taurus, mais on n'en voyait plus qu'une très-petite quantité.

Eldija est un petit village qui n'a d'autre mérite que de posséder des eaux minérales assez

abondantes provenant des rochers calcaires d'où on les voit sortir; elles remplissent un grand bassin destiné à les recevoir, puis vont rejoindre le Karassou. A quelque distance du village nous aperçûmes, à notre grande satisfaction, une vaste tente dressée pour l'usage des voyageurs, et autour de laquelle étaient rangés des ballots de marchandises; les mulets qui servaient à les transporter paissaient dans le voisinage sous la garde de leurs conducteurs; tout se faisait avec un ordre et une régularité auxquels mon voyage de Trébizonde ne m'avait pas habitué. Quand l'heure du départ arriva, on ne mit pas plus d'une demi-heure à charger et à expédier les cent mulets qui appartenaient au chef de la caravane; il fallait que pendant ce temps ceux qui voyageaient pour leur compte, et se contentaient de le suivre, terminassent aussi tous leurs préparatifs. Tant que je restai dans la même compagnie, je n'eus pas à souffrir d'autre chose que de la fatigue et d'une chaleur excessive; pour lui échapper nous partions trois heures avant le lever du soleil, et nous nous arrêtions après huit ou neuf heures de marche. C'était alors un spectacle curieux que de voir comment on déchargeait les bêtes de

somme ; comment on arrangeait leurs charges, et avec quelle rapidité on dressait les tentes.

Un mahométan, possesseur d'une centaine de mulets, est un homme fort important; aussi le chef de notre caravane se comportait-il en grand seigneur. Il était monté sur un superbe cheval arabe, et constamment suivi d'un domestique; armé d'un tromblon et portant un beau damas à son côté, il nous devançait lorsque le moment de halte approchait; et, quand il avait trouvé un endroit dont la situation lui convenait, il mettait pied à terre, et son domestique y plantait sa lance. A ce signal on dépêchait d'abord les mulets chargés des tentes, et les voyageurs trouvaient à leur arrivée un abri contre le soleil, tandis que l'on faisait chauffer le café que le chef offrait régulièrement le matin et le soir; dans la journée chacun en faisait pour son compte.

La profession de muletier est en Turquie une des plus honorables et des plus indépendantes; on n'en sera pas surpris, si l'on considère qu'elle exige de la part de ceux qui l'exercent une grande probité et beaucoup d'intelligence. Dans un pareil pays le conducteur d'une caravane pourrait aisément s'emparer des

marchandises qui lui sont confiées sans craindre de grandes recherches. Quant à l'intelligence, il faut en avoir pour se diriger sans encombre dans des contrées souvent dévastées par la guerre, pour administrer un nombre considérable de domestiques, éviter les querelles, et conduire des voyageurs dont les opinions et les intérêts ne sont pas toujours d'accord. Joignons à cela le droit de police et d'inspection qui appartient à cette classe d'hommes; s'ils recontrent quelqu'un de suspect, ils ne craignent pas de l'arrêter et de le remettre entre les mains de l'autorité; il arrive rarement qu'ils usent de cette partie de leurs pouvoirs; mais ils n'hésitent jamais à connaître des différens et des discussions qui s'élèvent dans leur camp, où ils s'établissent comme de petits souverains, quelle que soit la qualité des personnes qui s'y trouvent.

Nous nous étions dirigés vers l'ouest pour arriver à Eldija; nous inclinâmes vers le sud pour traverser l'Euphrate, en face d'un village nommé Maïmansour, qui se trouve à dix lieues d'Erzeroum. Le fleuve roule avec une grande rapidité sur un lit de cailloux calcaires, après avoir pour ainsi dire coupé une partie de la montagne de l'*Anti-Taurus*. *Quantùm mutatus*

ab illo! je l'avais vu en Arabie rouler majestueusement ses flots à travers des forêts de palmiers; des bâtimens de guerre le traversaient toutes voiles déployées; à Maïmansour ce n'était qu'un torrent impétueux que nous passâmes à gué sans grande difficulté.

Les montagnes qui dominent ce village sont d'abord de calcaire secondaire jaunâtre, tel que celui qui forme le bassin d'Erzeroum. Il s'appuie, sans aucun intermédiaire, sur du marbre pareil à celui du Taurus, et passe de la couleur jaunâtre à la couleur rouge. Avant de monter une seconde fois sur le pic élevé nommé Agh-Dagh, nous allâmes camper près d'un village nommé Codjapounar. La montagne est formée de marbre, et la serpentine qui remplace l'euphotide du Taurus ne se rencontre qu'à la descente du versant nord. Là, elle alterne trois fois avec le calcaire, mais les transitions sont brusques et bien tranchées. C'est par ce revers septentrional que l'on entre dans la vallée formée par cette branche du Tchourouq-Sou, qui prend sa source à l'est et au pied de la montagne d'Agh-Dagh; on suit cette rivière tantôt sur l'un des côtés, tantôt sur l'autre, jusqu'à ce que, devenue plus considérable, on soit enfin obligé de

la traverser sur un pont en bois. Jusque-là on a marché constamment sur un terrain calcaire à grains lamelleux, tantôt blanc, tantôt noirâtre. A l'extrémité du pont on trouve du grès à gros grains siliceux; il est en masses assez bien stratifiées, et présente quelques cavernes naturelles.

En abandonnant cette branche du Tchourouq-Sou, on remonte un peu pour venir joindre la seconde branche qui descend des montagnes de l'ouest, et on s'établit sur sa rive gauche. Là, le terrain est un peu plus varié; près d'un moulin on voit du calcaire mêlé avec le talc; puis à droite, et un peu plus bas, le schiste argileux, ensuite du calcaire compact jaunâtre, du calcaire noirâtre semblable à celui de Constantinople, et prenant de temps à autre une apparence schisteuse; enfin, du marbre cipolin vert. Ces variations conduisent jusqu'à Baïbout, où l'on trouve un calcaire feuilleté et arrangé comme le sont sur les toits les briques courbes. Cela se passe dans un espace de trente lieues environ, que l'on compte de Baïbout à Erzeroum; et cette route se fait en quatre ou cinq jours, suivant la saison.

Elle n'offre du reste rien de remarquable

au géologue, si ce n'est les mines de cuivre de Maaden, situées à quatre lieues de Baïbout. On ne voit presque pas de villages, mais des pâturages abondans qui, pendant la saison, sont destinés à nourrir de nombreux troupeaux. Je ne saurais omettre ici l'admirable point de vue dont on jouit, lorsque, placé sur le sommet d'Agh-Dagh, on jette les yeux sur la plaine d'Erzeroum, et que l'on voit se déployer cette belle chaîne du Taurus. L'extrême pureté de l'atmosphère ne contribue pas peu à la magnificence de ce spectacle. On compte douze lieues de ce sommet jusqu'à la ville, et cependant on l'aperçoit dans le lointain. En Perse, comme dans cette partie de la Turquie, l'air est extrêmement pur, rarement le soleil est obscurci par les nuages; l'évaporation est presque nulle; aussi les mêmes phénomènes s'observent-ils de part et d'autre. Celui qui m'a le plus frappé, est le peu de durée de l'aurore et du crépuscule; le soleil paraît se lever et se coucher spontanément; c'est un résultat nécessaire de la réfraction des rayons lumineux, qui doit être moindre, puisqu'elle se fait dans un milieu moins dense.

Comme nous étions campés à une petite distance des mines, je me hâtai de m'y rendre,

accompagné d'un marchand arménien de notre troupe; nous trouvâmes un village grec composé de cinq cents familles, qui toutes étaient employées à l'exploitation. Le grand-seigneur les relevait de toutes sortes d'impôts, et les faisait travailler par corvées; ces ouvriers recevaient en outre une indemnité qui s'élevait d'une demi-piastre à deux (de quatre à seize sous) par jour; ils avaient la faculté de cultiver les champs voisins qui nous parurent en assez bon état. Le directeur avait acheté son emploi à Constantinople, et sa spéculation embrassait les mines d'argent de Gumuch-Khané; il s'engageait à livrer au gouvernement une quantité donnée de cuivre au prix de trente piastres le batman (environ douze francs pour vingt livres); les frais d'exploitation étaient à sa charge. Avant de ramener ce cuivre à son état de pureté, il était obligé de le griller dix fois avec du charbon de sapin que l'on transporte de quatre lieues de distance. Pour l'exploitation, les ouvriers ne se servent que de la pointrolle sans employer la poudre à canon. Ce second moyen pourrait cependant être plus avantageux que l'autre d'après la constitution du terrain; sa formation en effet n'est autre chose que du calcaire rougeâtre

en couches bien stratifiées, traversées par un filon composé de calcaire et de mica qui renferme le métal. Le village est placé sur une colline de schiste feuilleté, et les montagnes des environs sont également de schiste en couches plus épaisses.

Le fils du directeur, qui me reçut à mon arrivée, me donna ces détails avec plus d'obligeance que je n'étais accoutumé à en trouver; il ne me permit pas de me retirer sans avoir mangé chez lui. Cependant les Grecs que l'on tient éloignés des villes, et qui ne sont pas dans l'habitude de voir des Francs dans leurs montagnes, ne se lassaient pas de me considérer; la curiosité se communiqua aux femmes et aux enfans; la demeure de l'aga fut envahie malgré mon Arménien, qui ne cessait de leur dire : « Mais, » êtes-vous fous? Ce n'est pas un singe, c'est » un homme; comment n'avez-vous pas honte » de l'ennuyer ainsi? » Tous ses discours auraient été inutiles, si un Turc, qui entra dans le moment, ne se fût armé d'un bâton avec lequel il dispersa les assistans. On ne saurait imaginer l'insouciance avec laquelle les Turcs emploient cet argument contre leurs rayas; c'est rarement avec colère qu'ils les frappent, mais plutôt avec

le sentiment que l'on éprouve en chassant un animal importun.

Débarrassé de mes observateurs, je pris congé de mon hôte, et je rejoignis ma caravane, avec laquelle j'arrivai près de Baïbout. Tous les bagages suivirent la route directe vers la plaine de Sunnur; quelques voyageurs, au nombre desquels je me trouvais, se rendirent à la ville.

Je ne serais pas obligé de parler de nouveau de ses habitans, si je n'avais été témoin de la méthode que l'on emploie pour prélever certains impôts. Le gouverneur de Baïbout a le droit de faire payer, à chaque infidèle qui passe sur son territoire, une modique rétribution nommée *ispinch*; le percepteur se nomme *Ispinchi*. Dès qu'il m'aperçut, il voulut être payé par moi et par mes Arméniens; mais, sur l'ordre du pacha que je lui montrai, il renonça à cette prétention. Cependant il s'informa de l'état de la caravane, et quand il crut que la somme qu'il pourrait prélever valait les frais d'un voyage, il ne tarda pas à se tenir prêt à nous accompagner. Mais quand nous sortîmes, le chef arabe lança son cheval vers sa tente, et avertit tous les chrétiens de fuir; ceux-ci se précipitèrent dans des blés qui n'étaient pas encore

coupés. Le collecteur ne parut pas trop étonné du tour qu'on lui jouait. Il s'assit et causa tranquillement; puis, pour ne pas avoir fait une course inutile, il chargea son cheval d'autant de gerbes de blé qu'il pouvait en porter, et regagna la ville à pied. Je dus faire encore une fois l'application de ce principe de la société musulmane : C'est que les impôts n'ont jamais un caractère de légalité, que le gouvernement ne les perçoit que par vol, et que c'est une action louable et religieuse de s'y soustraire, et d'empêcher les autres de les acquitter. Ce principe, que l'on a nié souvent à tort, explique pourquoi un mahométan, qui veut se donner une réputation de religion et mener une vie honorable, renonce aux emplois du gouvernement; il explique pourquoi les agens publics sont généralement méprisés, pourquoi enfin la résistance à l'autorité n'est jamais un acte coupable. On y voit une des raisons pour lesquelles le Turc individu est un homme fort libre, tandis que l'employé est toujours dans un état de domesticité et de servitude. Je devrais, pour donner plus de poids à cette réflexion, ajouter que notre Arabe était émir ou descendant de Mahomet; qu'il avait une réputation de

grande piété et fort peu de bienveillance pour les chrétiens qui le suivaient. Je lui demandai ce qui l'avait poussé à agir en leur faveur; ses raisons étaient celles que je viens de dire.

CHAPITRE X.

SUNNUR. — CURDES. — VISITE AUX CURDES — VOLEURS ET GARDES DE LA ROUTE. — MARCHANDS PERSANS — ESCLAVES GÉORGIENS. — MARCHÉ ENTAMÉ POUR LES VENDRE

A DEUX heures de Baïbout, nous laissâmes à droite la route qui, par les monts Chalybœ, conduit à Trébizonde, et que j'avais d'abord suivie, et nous longeâmes le versant nord de l'Anti-Taurus pour entrer dans la plaine de Sunnur. C'est au village de ce nom, à six lieues de Baïbout, que s'opère la division des routes. Nous avions pris un chemin de traverse pour trouver un lieu de campement; nous le choisîmes près d'un village où je remarquai le passage du calcaire au grès siliceux. La plaine de Sunnur, qui a deux lieues environ de largeur, est divisée par un ruisseau que nous traversâmes; ce ruisseau vient du sud et va joindre celui que j'ai dit être

le Kizil-Ermaq. Cette plaine continue jusqu'à Bâch-Tchiftlik, où elle se resserre et ne laisse à la rivière qu'un étroit passage. On y voit deux fois l'origine de hautes montagnes parallèles au Taurus, et commençant par des monticules qui s'élèvent de plus en plus. Vers l'ouest, elle est fort bien cultivée; à l'est, on ne rencontre que des pâturages et des tentes de nomades près desquels nous nous étions établis.

On désigne ordinairement les nomades de la Turquie par le nom de Curdes ou de Turcomans. Le titre de Curde s'applique plus spécialement à ceux qui habitent la partie orientale de l'empire; vers le milieu de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire à partir de Tocate, on les nomme Turcomans. Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût le même peuple que celui qui habite les montagnes du Curdistan; ces derniers sont véritablement une nation à part, dont la langue est mi-partie de turc et de persan; les Curdes qui se trouvent vers l'ouest ne parlent que le turc; ceux qui sont au centre ont un langage participant du curde proprement dit et du turc. Ces mélanges proviennent de la grande quantité de Turcs qui abandonnent leurs villages pour soigner des troupeaux et mener une vie errante. Les habitans de

la plaine de Sunnur étaient dans ce cas ; ils formaient deux camps, dont le premier se composait de Curdes turcs, et le second de Turcs nomades.

Comme nous fûmes obligés de rester un jour dans le même lieu pour attendre des voyageurs, je ne négligeai pas l'occasion de voir de près nos voisins. Le lendemain de notre arrivée, je me préparais à leur faire une visite, lorsque l'un d'eux entra dans ma tente, et, sans autre cérémonie, examina scrupuleusement ce qu'elle renfermait. Je le priai de se retirer. « Mais pourquoi ? » dit-il. « Il fait trop de soleil, ta tente sert à s'en garantir, et j'y reste. » Cependant le chef de caravane, qui savait que les visites ne m'étaient pas toujours agréables, me débarrassa de lui en l'invitant à prendre du café. Lorsque je me rendis au camp avec quelques personnes, le hasard voulut que nous nous présentassions d'abord chez lui. « Ah ! te voilà, » me dit-il, « toi, qui m'as chassé tout à l'heure. Crois-tu que je doive en faire autant ? Ce serait une honte pour moi ; non, assieds-toi, je vais te donner du café et une pipe, et reconnais combien un Curde est plus estimable qu'un chien de chrétien ou qu'un citadin à langue dorée. » Je fus vraiment étonné

d'un compliment auquel je m'attendais si peu, et je cherchai à lui faire comprendre que le vêtement que je portais me rendait souvent l'objet d'une indiscrète curiosité. « Dans ce cas, » répondit-il, « pourquoi ne pas rester chez toi? pourquoi venir te promener au milieu d'un camp Curde où personne n'a vu de Francs de sa vie? Qu'es-tu venu chercher? C'est par curiosité que te voilà ici; pourquoi donc ne pas souffrir chez les autres le même défaut que chez toi? » Je reconnus que l'explication ne tournait pas à mon avantage, et je me résignai au silence. La tente dans laquelle je me trouvais ne contenait pas grand'chose; l'ameublement n'était pas aussi soigné que celui de plusieurs nomades de la Perse, mais il était plus propre que celui des Arabes. Les habitans portaient de meilleurs habits, et leurs armes étaient en meilleur état. Leur costume était celui des Turcs de la campagne; sur leurs poignards ils paraissaient préférer les incrustations de corail, suivant l'usage de la côte des Lazzes; mais leurs carabines n'offraient pas, comme chez ces derniers, de larges plaques d'écailles vertes; elles étaient ornées de fragmens d'os ou d'ivoire bien travaillé. Leurs femmes n'étaient pas voilées, et ne se cachaient pas la

figure comme celles des Turcs; elles n'avaient pas non plus l'abandon, la grâce, l'aisance des femmes curdes. Cette peuplade formait un véritable intermédiaire entre la société turque et la société curde. Je leur demandai à quelle tribu ils appartenaient; ils me dirent qu'ils ne reconnaissaient pas d'autorité supérieure, qu'ils ne faisaient partie d'aucune grande association, mais qu'ils vivaient sous la protection du gouverneur du lieu, qui leur concédait des pâturages, moyennant une redevance en nature. Je reviendrai sur l'organisation de cette branche de la grande famille mahométane, lorsque j'en serai à l'article de Sivas, où les Curdes sont plus puissants. C'est là que l'on retrouve tous les principes primitifs de société qui dominent chez les Turcs; ces principes, modifiés par les lois et par les coutumes des différentes localités, donnent à ce peuple une physionomie particulière, suivant la contrée qu'il habite.

Les petites tribus ne sont à craindre que lors qu'elles sont en rébellion, ou qu'elles changent de cantonnement. Dans les temps ordinaires, elles s'abstiennent de voler, bien que le vol ne soit pas à leurs yeux une action honteuse. Ce qu'elles ont surtout en horreur, c'est le mensonge, et leur

haine contre les Turcs ne tient pas seulement à la domination de ceux-ci, mais à l'opinion qu'elles ont de leur peu de franchise. Je dirai cependant qu'au moment même où j'étais dans leur tente, un colloque assez singulier eut lieu entre les curdes et mon Arménien qui parlait leur langue. Ce Franc, dirent mes hôtes, a un beau sabre, il faut le lui voler cette nuit. Non, dit l'Arménien, c'est le pacha qui le lui a donné, et vous ne pouvez le prendre sans exciter sa colère. C'est vrai, répondirent les autres; bien obligé de votre conseil, nous ne le volerons pas, non que nous ayons peur du pacha, car il ne nous serait pas difficile d'entrer dans les montagnes, d'autant plus que la saison avance; mais le pacha est un brave homme, nous ne voulons pas lui faire honte. Le prudent Arménien se garda de me rapporter cette conversation avant notre départ. Quand je lui reprochai sa discrétion, il me répondit que chacun devait songer à soi, et qu'il ne voulait pas encourir l'animadversion des Curdes. A notre retour au camp, je fus témoin d'une scène plus singulière encore. Pendant la nuit, des cavaliers avaient rôdé autour de nous, et ne s'étaient retirés que sur la menace que leur fit Ali-Aga (c'était le nom du chef de la caravane)

de les garotter et de les conduire à Cara-Hissar; ils étaient revenus pendant le jour, et se trouvaient au nombre de six assis dans la grande tente. Ils racontaient là, avec une naïveté remarquable, qu'ils n'étaient venus pendant la nuit que pour essayer s'il n'y aurait pas moyen de voler; qu'ils étaient habitans des villages voisins et employés à la surveillance des routes. — Cependant, dit Ali-Aga, si je vous avais pris, je vous aurais emmenés. — Oh! ce n'était pas facile; nous étions à cheval et nous serions partis. — Eh bien, si je vous apercevais de nouveau, je déchargerais mon fusil sur vous. — Cela n'est pas aisé non plus, car il y a trois jours que nous vous guettons, et une seule fois vous nous avez vus. — Et viendrez-vous encore cette nuit? — Nous ne croyons pas. — Eh bien, je vous dis, moi, Ali-Aga, chef de caravane, moi, *que dans ce moment je ne puis vous en vouloir, parce que l'on ne vole pas pendant le jour*; je ferai bonne garde et, avec l'aide de Dieu, je vous ferai manger de la poudre. — Oh! alors ce n'est pas la peine, nous ne viendrons pas, d'autant que vous allez probablement vous rendre à sept lieues de distance, et que cela nous éloignerait trop. On passa à d'autres discours, et ils allaient

se retirer, lorsqu'une dispute survint entre un émir, portant le cahouq d'effendi, et de jeunes Persans qui lui achetaient des poires qu'il avait apportées d'un village voisin. Ces derniers, croyant que les injures avaient cours en Turquie comme en Perse, s'avisèrent d'insulter l'effendi dans la personne de sa sœur; celui-ci répondit par un coup de bâton, et la bataille était engagée entre les deux sectes, lorsque l'aga et sa société intervinrent. Les voleurs se métamorphosèrent immédiatement en gardes de la route, et demandèrent à l'aga de leur livrer les Persans. Il ne voulut pas y consentir, mais il accommoda l'affaire en imposant sur les coupables une contribution de douze piastres dont deux seulement furent données à la partie plaignante. Pour rendre la réconciliation plus parfaite, et apaiser l'émir qui menaçait d'ameuter son village, on le gratifia en outre d'une tasse de café.

Pendant notre halte, le renfort de voyageurs que nous attendions était arrivé; c'était, d'une part, l'agent d'une maison de commerce de Tauris, qui se rendait à Constantinople à la tête de quelques-uns de ses compatriotes; il devait y vendre de la soie du Guilan; à son arrivée, il s'empara de la meilleure place de la tente, se

donnant les airs d'un grand seigneur, et indiquant du bout de sa canne le lieu où chacun devait s'asseoir. Mais Ali-Aga, qui n'était pas homme à se dessaisir de son autorité, lui dit sans autre formule : Écoute, tu es mon hôte, donne-moi la place où j'ai mis mon coussin, assieds-toi à ma droite, je vais te faire donner du café, parce que c'est moi qui commande ici. Le marchand comprit sur-le-champ le rôle qu'il devait jouer, et, loin de s'offenser de ce que l'on prenait le pas sur lui, il s'appliqua à gagner la bienveillance du chef. Parmi les gens de sa suite, se trouvaient un pelhevan ou lutteur, qui allait essayer ses forces à Constantinople, et un improvisateur, dont la société me fut en route d'une grande ressource contre l'ennui. Cet homme avait parcouru tout le Caucase, et parlait passablement le russe et le géorgien ; quand ses improvisations étaient épuisées, il se livrait à sa profession de raccommodeur de faïence.

Une autre troupe encore suivait la caravane, mais s'en tenait toujours à une assez grande distance ; elle était composée de Turcs d'Akalsik conduisant dans l'intérieur quatre esclaves, deux jeunes filles et deux jeunes garçons qu'ils se proposaient de vendre au plus offrant. J'avais été

assez heureux pour m'attirer la confiance du propriétaire principal, qui souvent venait me voir et me permettait de me rendre dans son quartier, et même de causer avec ses femmes. Elles me dirent qu'elles étaient nées dans un village du Guriel, près des montagnes d'Akalsik, et que pendant une nuit elles avaient été enlevées et amenées dès leur enfance dans la maison de leur maître, qu'elles considéraient comme leur père. Elles ne paraissaient nullement inquiètes de leur sort, et peu leur importait à qui elles seraient vendues. L'une d'elles était fort belle, et fière de cet avantage, elle se faisait servir par ses conducteurs, comme s'ils eussent été ses domestiques. Elle ne se plaignait pas de sa situation, et conservait une inaltérable gaîté. L'autre n'était pas à beaucoup près aussi enjouée, mais sa vanité seule souffrait de voir qu'elle n'était estimée que quatre bourses, tandis que l'on en demandait vingt-quatre pour sa compagne. Les deux garçons pouvaient avoir de douze à quinze ans; on prétendait les vendre douze bourses chacun. Chaque bourse était de deux cents francs environ. Les maîtres ne cessaient de faire l'éloge de leurs esclaves, de vanter leur beauté, leurs bonnes dispositions. Je regarde,

me disait le plus âgé, ces filles comme les miennes; lorsque pendant la nuit nous nous fûmes introduits dans le village où elles étaient, je tuai de ma main leurs parens, et je mis le feu à leur maison. Nous étions bien montés, la route nous était connue, il ne fut pas difficile de les enlever, et Dieu sait avec quelle tendresse je les ai élevées depuis; grâces au ciel, elles sont devenues musulmanes, et je puis assurer que l'on ne saurait rien dire contre leur vertu. Autrement, oserais-je, comme je me le propose, les offrir à de grands seigneurs qui peuvent seuls les payer ce qu'elles valent. En effet, il était aux petits soins pour ces femmes; il faisait même pour leur toilette des frais considérables; si elles se fâchaient ou lui disaient des injures, à peine osait-il répliquer.

Après deux jours de société, le marchand persan, désirant montrer qu'il était assez riche pour se passer quelques fantaisies, ou plutôt cherchant à satisfaire sa curiosité, vint dans ma tente pour me dire qu'il voulait acheter la plus belle des esclaves, sauf à la revendre à Constantinople, si elle ne lui convenait pas. Un jour fut choisi par le Turc pour conclure le marché, auquel on m'autorisa à assister; à l'heure

dite, nous nous rendîmes auprès des Géorgiens. Les femmes étaient assises sous un arbre, la figure soigneusement voilée ; nous nous mîmes à causer à quelque distance, puis le maître leva sans affectation le voile de la déesse, et revint s'asseoir. Il réitéra les éloges qu'il avait déjà faits de sa marchandise, mais le Persan n'en offrit que quatre bourses. Je ne sais qui fut le plus furieux, du maître ou de l'esclave ; mais l'un et l'autre se précipitèrent sur l'acheteur, et le battirent à outrance, en lui disant qu'ils ne prétendaient pas être mystifiés. La dame alla jusqu'à déclarer qu'elle ne consentirait jamais à être vendue à un homme si peu digne d'apprécier ses charmes, quand même il lui offrirait double prix. C'était là un arrêt définitif, et quelques propositions ultérieures que pût faire le négociant, on ne voulut entendre à rien.

CHAPITRE XI.

GÉOLOGIE ET GÉOGRAPHIE. — RUINES. — FEMMES DES VILLAGES. — NOUVELLE ESPÈCE DE RONGEUR. — POPULATION DE CARAHISSAR — MINES — CARACH.

En quittant Sunnur, nous nous tînmes constamment, jusqu'à Tchiftlick, sur la rive droite du *Karasou*, et nous fîmes halte le premier jour près des bords de ce fleuve. En m'avançant près d'un moulin voisin du lieu où l'on s'était arrêté, je vis dans sa construction du calcaire contenant des coquilles marines; j'en pris des échantillons, et je reconnus que le terrain d'où elles provenaient était précisément celui sur lequel je marchais; les montagnes que nous avions suivies étaient d'un âge plus ancien; c'était une formation plus récente qui avait rempli le bassin, j'en acquis la preuve lorsque, laissant la vallée et entrant de nouveau dans les

montagnes un peu vers le nord, je les trouvai formées du même calcaire que j'avais déjà vu, avec la différence qu'il prenait des couleurs variées, et affectait plus souvent la forme schisteuse. Toutefois, au centre des divers monticules, il reparaissait dans toute sa pureté.

A la plaine de Tchiftlick en succède une autre beaucoup plus petite, où le calcaire alterne avec la diorite. Cette vallée, située à deux heures de Tchiftlick, est sillonnée par un ruisseau qui se dessèche en été; en la quittant on gravit une montagne calcaire dont le sommet est couronné d'arbustes et de pins. Alors on n'aperçoit plus de diorite, mais le calcaire est jaunâtre, à grains moyens. A droite et à gauche on voit des villages dont les environs sont bien cultivés, et la position fort agréable; en me rendant à l'un d'eux, je trouvai le grès coquillier avec des moules superposé au calcaire. La situation du lieu, l'abondance de l'eau, me faisaient espérer de rencontrer là quelques ruines un peu importantes; les informations que je pris furent inutiles, mais je crois que de nouvelles recherches pourraient avoir du succès; je n'aperçus, à deux heures de la route, et à cinq de Tchiftlick qu'un fort construit sur la montagne à droite;

les habitans en attribuent l'érection aux Génois, auxquels ils rapportent d'ailleurs toutes les anciennes constructions. Tout ce territoire dépend de l'aga de Tchiftlik, qui est autorisé à prélever un droit de passage. Cet aga est sous le commandement du pacha de Trébizonde. Nous eûmes l'avantage de le rencontrer lorsqu'il se rendait à la chasse, portant un faucon sur le poing, et suivi d'une foule de domestiques et de lévriers.

Après avoir abandonné cette station, nous descendîmes par une pente assez douce la montagne sur laquelle nous nous étions elevés, et nous entrâmes dans une grande plaine à pâturages tout-à-fait inculte. Les villages étaient rares, et avaient un aspect de misère qui n'est pas habituel en Turquie. Les habitans ne peuvent y demeurer pendant l'été, et dans cette saison ils se retirent sur les montagnes. Nous trouvâmes cependant quelques fruits que l'on vint nous vendre. Nous avions traversé un ruisseau qui coule vers le nord, et que je crois être un des affluens de la rivière qui passe à Cara-Hissar, après avoir tourne les montagnes qui nous séparaient encore de cette ville; l'endroit où nous le passâmes en est à quinze lieues en-

viron. A cinq lieues plus loin, nous découvrimes les ruines d'un fort placé sur un rocher qui, détaché de la montagne principale, avait roulé dans la vallée étroite d'où l'on s'élève vers les montagnes qui dominent la ville. Ces dernières renferment elles-mêmes de la diorite, du schiste micacé; j'y trouvai bon nombre de produits volcaniques; mais je ne puis en assigner la place, car je ne les vis pas en position. Quatre lieues environ avant d'arriver à Cara-Hissar, on parcourt un charmant vallon semé de plusieurs villages; à droite et à gauche d'énormes rochers coupés à pic contrastent par leur forme abrupte avec les ondulations d'un terrain formé de petits monticules et couvert de la plus belle végétation. Nous étions à la fin du mois d'août, et au moment de la récolte; tous les villageois étaient sortis pour couper le blé, et c'était un spectacle agréable que de voir ce mouvement et cette activité répandus sur la surface d'un pays où dans les temps ordinaires règnent la solitude et la crainte. Les femmes travaillaient comme les hommes; toutes portaient des robes de soie, parure fort habituelle dans ces contrées, et qui partout ailleurs aurait paru d'un trop grand luxe. Il est vrai que les manufactures de

la Turquie peuvent fournir les soieries à fort bon compte ; la somme nécessaire à l'achat d'une robe ne s'élève guère au-delà de vingt francs. Je ne sais si l'usage de tisser la soie avec le coton peut contribuer à la résistance de l'étoffe ; toujours est-il que la plupart des habitans portent leurs vêtemens chaque jour pendant une année au moins sans en changer. Les principales manufactures sont établies à Alep et à Brousse ; on en fabrique aussi dans beaucoup d'autres parties de l'empire.

A deux heures de Cara-Hissar, on est obligé d'escalader une montagne qui s'élève au-dessus des jardins de cette ville. J'ai rarement vu une côte plus rapide et plus longue que la descente vers les jardins ; elle n'empêcha pas l'Arménien dont j'ai parlé d'y courir de toute la vitesse de son cheval, ce qui me parut plutôt un acte de folie que de bravoure. La rivière de Cara-Hissar doit être traversée au bas de cette côte sur un pont de bois ; alors on trouve de belles fontaines, des jardins et des maisons de campagne appartenant aux habitans. La plupart de ces jardins sont cultivés en vignes ; ils offrent aussi les fruits d'Europe, et nous pûmes y acheter des pêches déjà mûres,

tandis que dans la montagne on ne faisait encore que moissonner.

Cependant, pour arriver jusqu'à la ville, il fallut gravir une autre montagne, au sommet de laquelle elle est bâtie; nous fûmes obligés même de nous arrêter plusieurs fois, afin de donner quelque repos à nos chevaux fatigués par une longue course. Dans une de ces haltes, une de nos belles Géorgiennes, qui nous avait devancés, et qui s'était dépouillée de son voile pour respirer plus librement, se montra aux regards de toute la caravane. Ali-Aga, séduit par sa beauté, alla incontinent en offrir six bourses à son maitre; à la vérité, il ne fut pas traité comme le Persan, mais son offre fut dédaigneusement refusée. S'il avait réussi dans son projet, il l'aurait, disait-il, placée dans quelqu'une des villes qui se trouvaient sur son passage habituel; il lui aurait semblé doux d'avoir ménage aussi souvent que sa profession le permettait.

Dans les montagnes qui dominent la ville de Cara-Hissar, j'aperçus plusieurs fois un rongeur que je ne parvins à saisir qu'avec la plus grande peine. Je voulais en prendre la peau; mais les mahométans s'y opposèrent, et je dus

me contenter de le décrire. Il était de la grosseur du souslik; mais son pelage, au lieu d'être gris, était d'un beau rouge, parsemé de taches blanches; sa queue était plus longue et plus fournie que celle du souslik, ses oreilles arrondies et velues, le ventre blanc; il a cinq mâchelières en haut, quatre en bas, les incisives inférieures pointues, la tête aplatie; ainsi je pense qu'il doit appartenir au genre des marmottes. Cependant ses pieds ne sont pas proportionnellement aussi courts que ceux des autres espèces du même genre. Il vit comme elles dans des trous qu'il creuse en terre; quand il se croit en danger, il se place sur le bord, et s'y blottit avec une rapidité remarquable; ses allures sont vives et montrent une grande agilité.

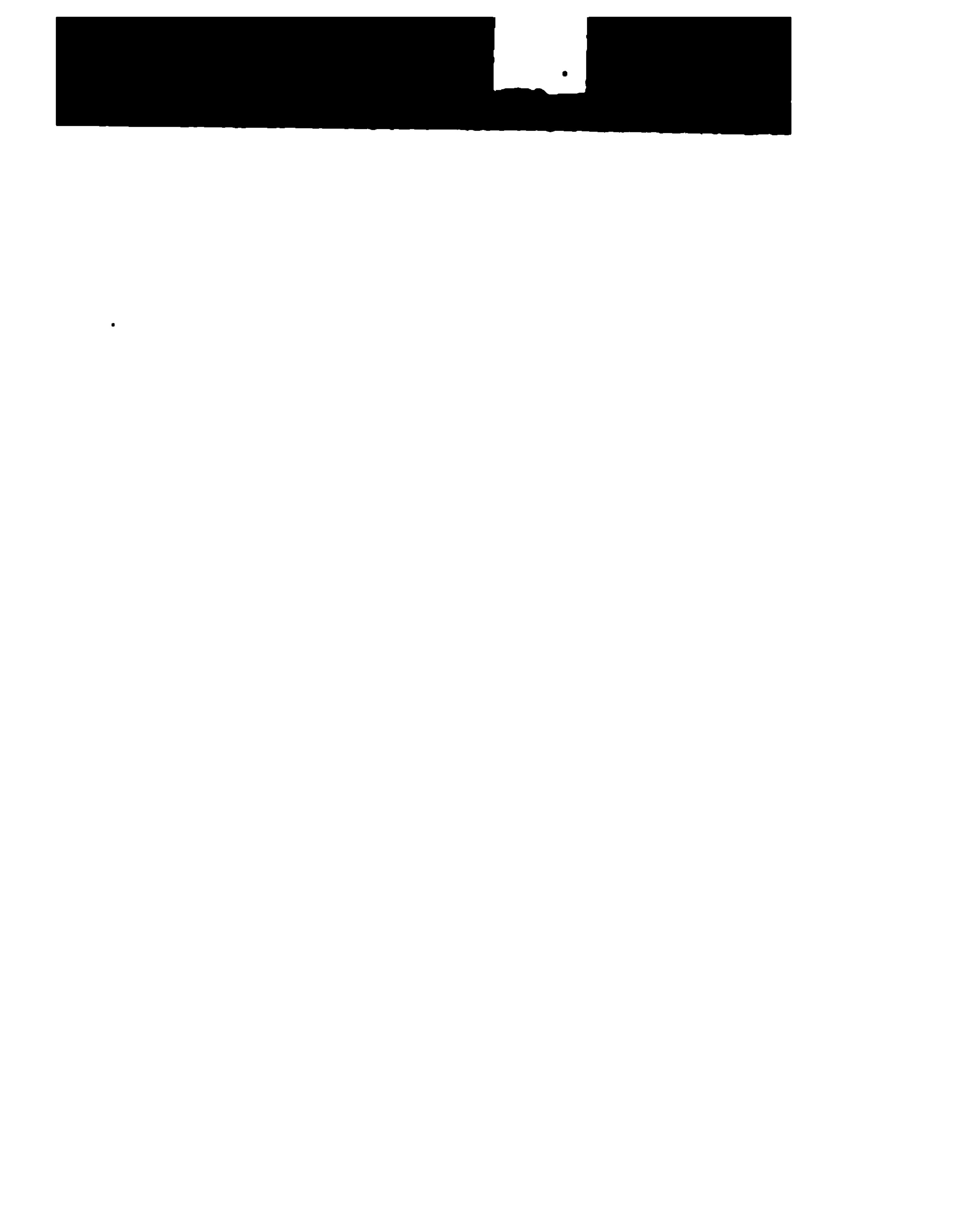
On prétend que la ville de Cara-Hissar renferme vingt mille âmes. Je n'aurais pas cru, d'après son peu d'étendue, qu'elle pût en contenir autant; peut-être y comprend-on les villages voisins. Je n'ai jamais vu de pays où les descendans de Mahomet fussent en plus grand nombre; on ne rencontrait partout que des hommes portant des turbans verts. Cette parenté cependant ne les protégeait pas contre la peste qui commençait à faire des ravages; nous

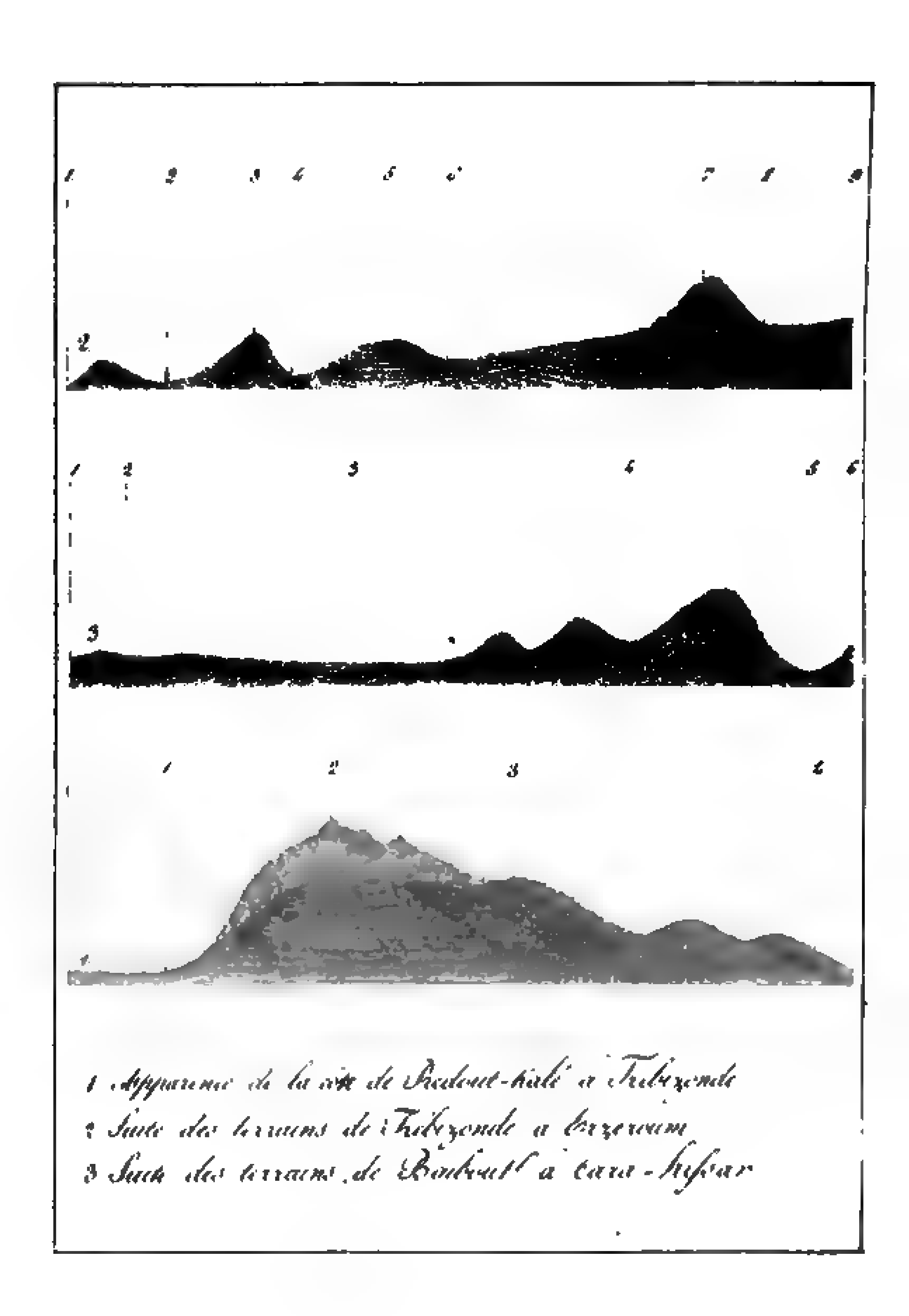
jugeâmes prudent, après avoir fait les achats nécessaires, de nous établir à une certaine distance de la ville, et de rompre avec elle toute communication. Elle ne renferme, m'a-t-on dit, aucun reste d'antiquités; je suis peu disposé à le croire; car j'ai vu sur la route de Tocate, à quelques pas de la porte d'entrée, un mur qui certes n'avait pas été bâti par les Turcs. La ville est régie par un musselim dépendant du pacha de Trébizonde; les maisons y sont en assez mauvais état; cependant le gouverneur faisait construire un khan d'une grande élégance pour la commodité des voyageurs. Dans le voisinage, sur la route de Trébizonde, on trouve des mines d'alun, d'où l'on extrait tout celui qui est consommé dans les fabriques. Je n'en ai pas vu le gisement; il y a également des mines de plomb que l'on n'exploite pas.

C'est à Cara-Hissar que je dus quitter notre chef Ali-Aga, avec lequel j'avais fait marché pour qu'il me menât à Sivas, mais que des affaires pressantes obligeaient à se rendre directement à Tocate; il me confia à un petit muletier arménien, qui, sous ses auspices, conduisait cinq mulets, seule propriété qu'il eût sur la terre. Cet Arménien portait le turban blanc, et ne parlait

jamais que le turc, afin de passer pour mahométan, et de voyager avec sécurité. Il avait changé son nom de Mokdossi contre celui d'Ibrahim; mais il boutonnait soigneusement ses manches, de peur quon ne vît sur ses bras l'image de l'église d'Etchmiazin, qui y était empreinte depuis son pèlerinage. Ces métamorphoses de chrétiens en Turcs sont fréquentes sur les routes. Il faut avouer que, lorsque ces derniers s'aperçoivent de la supercherie, ils ne se fâchent jamais, car ils n'y voient qu'un moyen de se soustraire aux impôts; les chrétiens, de leur côté, ont soin de ne prendre que des noms communs aux deux religions. Il arrive par suite que les collecteurs sont souvent embarrassés; comme ils savent que rien ne semble plus honteux à un musulman que d'être pris pour un chrétien, ils craignent d'offenser les voyageurs en leur demandant à quel culte ils appartiennent; ils sont obligés par conséquent de les observer assez long-temps, pour s'assurer qu'on ne les trompe pas; et, dans le cas même de tromperie, ils ne montrent pas une grande sévérité, et se contentent de prélever leurs droits et d'exiger les acquits de caratch; cette contribution est frappée sur tous les sujets non mahométans dont elle

la tête. Les payes sont ordinairement [illegible] reçus, et les distribuent à ceux de leurs compatriotes qui ne peuvent pas s'en procurer, ou qui les perdent en voyage sans avoir le moyen d'en acheter de nouveaux; du reste cette contribution n'a pas plus de fixité que les autres. Dans certaines parties de l'empire on prélève tant par individu; dans d'autres on ne fait payer que les adultes; dans d'autres encore on l'établit d'après la fortune présumée des contribuables.





1 Apparence de la côte de Redout-kalé à Trébizonde
2 Suite des terrains de Trébizonde à Erzeroum
3 Suite des terrains de Baibourt à Cara-Hissar

DE REDOUT-KALÉ A CARA-HISSAR.

Planche première, coupe nº. 1.

La plaine nº. 1 est celle de la Géorgie.

Nº. 1, Batoum, où viennent se terminer les montagnes de la côte.

2, Montagnes de l'Arménie dominant les plaines de la Géorgie; formation de granite et de siénite rouge

3, Montagnes calcaires formant le premier plan de la côte, et recouvertes, à leur pied, par une coulée basaltique.

Coupe nº. 2.

De nº. 1 à 2, entre Trébizonde et Sévé-Chiari, calcaire grossier jaunâtre.

2 à 3, de Sévé-Chiari ou pic de Machka, calcaire du Vivarais en larges assises.

3 à 4, de Machka à Gumuch-Khané, calcaire schisteux avec mines de plomb argentifère.

4 à 5, de Gumuch-Khané au pied des monts Chalybæ, calcaire jaunâtre.

5 à 6, du pied des montagnes à Baïbout, plaine calcaire, sources du Kisil-Ermaq, calcaire à grains fins.

6 à 7, de Baïbout, au sommet d'Agh-Dagh, calcaire feuilleté, schiste, calcaire primitif en masses, alternances avec la serpentine

7 à 8, du sommet d'Agh Dagh au lit de l'Euphrate, calcaire primitif et calcaire schisteux jaunâtre superposé.

8 à 9, plaine d'Erzeroum, calcaire grossier couvert de roches volcaniques éparses et de calcaire coquillier.

Coupe nº. 3.

De nº. 1 à 2, de Baïbout à Sunnur, calcaire de Baïbout et calcaire secondaire superposé

2 à 3, de Sunnur à Bach-Tchiftlik, calcaire grossier recouvert de calcaire coquillier

3 à 4, de Bach-Tchiftlik à la rivière de Cara-Hissar, grès à gros grains siliceux, diorite, grès schisteux.

4 à 5, du premier au second passage de la rivière de Cara-Hissar, grès schisteux couvert de débris volcaniques, schiste micacé passant à la serpentine

5 à 6, montagne de Cara-Hissar, calcaire des Pyrénées.



CHAPITRE XII.

DÉPART DE CARA-HISSAR. — ANDRAS. — TCHIFTLIK. — KISIL-ERMAQ. — MÉDAILLES. — FOURBERIE DES GRECS. — GÉOLOGIE. — DE LA FEMME EN TURQUIE. — ARRIVÉE A SIVAS.

ALI-AGA, les Persans et les autres membres de notre caravane partirent directement pour Tocate, tandis que je prenais la route de Sivas. Les Géorgiens et leurs esclaves vinrent du même côté que nous; et, comme il était question de quelques brigandages commis sur notre chemin, ils se mêlèrent entièrement à nous pour former une masse plus nombreuse et plus compacte.

Nous quittâmes immédiatement la route directe pour nous rapprocher de la rivière, dont nous suivîmes pendant trois heures la rive droite. Nous marchions dans des jardins bien cultivés, où croissaient une grande quantité de melons d'eau et des concombres; nous traversâmes

ensuite à gué la rivière, que l'on passe lors des grandes eaux sur un pont en bois jeté entre deux rochers fort élevés. Je montai sur ce pont, qui est plat et d'une élégance remarquable; sur l'un des côtés sont de grandes chaînes de fer qui, par le moyen de leviers, peuvent en soulever une partie et couper ainsi la communication avec la rive opposée; les rochers étaient de marbre jaunâtre. Nous côtoyâmes encore le fleuve pendant quelques heures, et à la fin nous nous dirigeâmes vers le sud, pour arriver à un village nommé Andras, situé dans une belle plaine formée par le prolongement des montagnes que nous avions suivies de Sunnur à Bâch-Tchiftlik. Andras est à douze heures de Cara-Hissar; le terrain est du calcaire des Pyrénées alternant avec la serpentine; j'ai vu aussi du grunstein, du graisen et du granit gris. Au-dessus du calcaire en masses j'en ai remarqué d'un âge plus récent, renfermant des pectinites de quatre pouces de rayon. Notre route était tracée à travers des rochers couverts de pins; quelquefois nous trouvions des pâturages exploités par des Curdes. En général le sol était peu cultivé et la population fort rare; le village, au contraire, était en fort bon état, et gouverné par

un beig dépendant de Trébizonde. Nous avions craint d'être dépouillés par les Curdes, et la compagnie d'esclaves en vente était une raison de plus pour que nous le fussions. Les Géorgiens, afin d'en imposer davantage, me firent passer pour le médecin du pacha de Kars, chargé d'aller les offrir en cadeau à celui de Sivas; tous les voyageurs étaient supposés mes domestiques. Rempli de l'importance de mon personnage, je n'hésitai pas à réclamer un logement pour moi et ma suite, et le beig s'empressa de m'envoyer un domestique chargé de me conduire et de me faire honneur. L'Arménien chez lequel nous nous rendîmes renvoya le domestique, et ne voulut pas consentir à nous recevoir. « Vous voyez, » me disait l'envoyé, « l'aga fait tout ce qu'il peut pour » vous; cet homme ne veut pas vous loger, met- » tez-vous donc où vous pourrez. » Nous fûmes obligés, comme de coutume, de nous placer hors du village. Ce qui donne aux Arméniens d'Andras quelque courage pour résister à l'autorité locale, c'est le voisinage d'un couvent situé à deux lieues de distance, où résident des moines, qui, par leurs correspondances avec Constantinople, peuvent soutenir leurs coreligionnaires.

jugeâmes prudent, après avoir fait les achats nécessaires, de nous établir à une certaine distance de la ville, et de rompre avec elle toute communication. Elle ne renferme, m'a-t-on dit, aucun reste d'antiquités; je suis peu disposé à le croire; car j'ai vu sur la route de Tocate, à quelques pas de la porte d'entrée, un mur qui certes n'avait pas été bâti par les Turcs. La ville est régie par un musselim dépendant du pacha de Trébizonde; les maisons y sont en assez mauvais état; cependant le gouverneur faisait construire un khan d'une grande élégance pour la commodité des voyageurs. Dans le voisinage, sur la route de Trébizonde, on trouve des mines d'alun, d'où l'on extrait tout celui qui est consommé dans les fabriques. Je n'en ai pas vu le gisement; il y a également des mines de plomb que l'on n'exploite pas.

C'est à Cara-Hissar que je dus quitter notre chef Ali-Aga, avec lequel j'avais fait marché pour qu'il me menât à Sivas, mais que des affaires pressantes obligeaient à se rendre directement à Tocate; il me confia à un petit muletier arménien, qui, sous ses auspices, conduisait cinq mulets, seule propriété qu'il eût sur la terre. Cet Arménien portait le turban blanc, et ne parlait

D'Andras nous suivîmes notre route, qui nous mena à un village grec appelé aussi Tchiftlik, à huit heures de distance; nous allâmes camper sur les bords du Kisil-Ermaq, que nous passâmes encore à gué. On avait déjà fait la récolte, mais les gerbes restaient dans la campagne sans que l'on veillât avec trop de soin à leur conservation. Les petits vols, en Turquie, sont punis avec une telle sévérité, qu'il est rare que l'on ose en commettre. Tel homme ne craindra pas d'attaquer à main armée des voyageurs ou des caravanes, qui rougirait de s'emparer clandestinement de ce qui ne lui appartient pas; on a remarqué même que le vol frauduleux était plutôt le fait des rayas que des mahométans. Tchiftlik est, je ne sais trop pourquoi, sous la dépendance du pacha d'Erzeroum, et sépare ce pachalik de ceux de Trebizonde et de Sivas. Il paraît que jusqu'à cet endroit le Kisil-Ermaq ne reçoit pas beaucoup d'affluens, car je le trouvai à peu près d'un volume égal à celui qu'il avait dans la plaine de Bâch-Tchiftlik; il était saigné par des canaux destinés à l'irrigation de la plaine et au mouvement de moulins à eau. Je prétends que c'est là le Kisil-Ermaq, parce que l'on verra qu'ensuite je me suis trouvé à Sivas,

sur le côté gauche de cette rivière, sans cepen dant avoir traversé aucun autre cours d'eau; qu'ayant suivi sa rive droite dans la plaine de Bâch-Tchiftlik et marché dans la direction du sud, il était impossible autrement de me retrouver sur sa gauche. Les rapports des habitans, bien qu'il faille peu s'y fier, s'accordaient avec cette opinion. Celui qui me les donna était le pâtre du village; il nous avait honorés d'une visite, et nous vendait des rafraîchissemens. Il m'apporta encore une assez grande quantité de médailles en cuivre, provenant, disait-il, de ruines qui existent dans les montagnes; c'étaient des médailles d'empereurs romains, plusieurs étaient du Bas-Empire. Dautres villageois, instruits du prix auquel je les payai, m'apportèrent à leur tour ce qu'ils purent croire m'intéresser, de vieilles monnaies turques, des balles aplaties et jusqu'à des casseroles.

J'ai souvent réfléchi aux causes de cet esprit de fourberie qui domine constamment chez les Grecs, et semble diriger toutes leurs actions. Sans doute on ne peut espérer de trouver, chez un peuple abruti par l'esclavage, de grands sentimens d'honneur et de générosité; mais les Arméniens, qui sont précisément dans le même

chaînes de montagnes courant du nord-ouest au sud-est; l'une et l'autre étaient de calcaire des Pyrénées; au milieu se trouvait un petit lac couvert de roseaux élevés. On les coupait en ce moment pour les employer à la fabrication de tuyaux de la pipe nommée *Narguilè*. Dès que nous fûmes arrivés dans cet endroit, je me dépouillai de mon titre de médecin du pacha, et les Géorgiens se séparèrent de nous avec leurs captives. J'appris depuis qu'elles avaient été vendues à un riche seigneur de Sivas, nommé *Soliman-Aga*. La première était entrée dans le marché pour seize bourses, la seconde pour cinq, les deux garçons pour douze, cela faisait environ sept mille francs. Je ne sais si le marchand aura ensuite accompli l'acte religieux qu'il se proposait, en cas de réussite; c'était d'aller en pèlerinage à la Mecque, et d'acheter du café à Alexandrie pour venir le vendre dans son pays.

La vallée dans laquelle nous nous trouvions était séparée de celle de Sivas par une chaîne de montagnes que nous dûmes traverser. Cette chaîne était à base calcaire et recouverte, sur le versant méridional, par le gypse qui s'y trouve en masses énormes, et forme un vaste ensemble

de monticules. Lorsqu'il y a de la pluie, le gypse se délite, et l'eau filtrant au travers y creuse une grande quantité de cavernes dont l'ouverture est palcée au sommet; ainsi, pendant l'espace de deux heures, on passe au milieu de gouffres en forme d'entonnoirs, et l'on entend résonner d'une manière effrayante les pas des hommes et des chevaux. Cependant les eaux chargées de sulfate de chaux s'arrêtent à la couche calcaire qui est sous le gypse, et se répandant dans la plaine de Sivas, y forment un lac assez considérable qui se déverse dans le Kizil-Ermaq, à une lieue au-dessus de la ville. Lorsque dans les chaleurs de l'été le fleuve baisse de niveau, l'évaporation laisse à nu un mélange de calcaire rouge et de gypse, qui à sa surface paraît d'une grande consistance, tandis que la partie inférieure, ayant moins participé à l'évaporation, est encore molle; aussi ne peut-on y passer sans un véritable danger. Le même phénomène s'était déjà présenté à Erzeroum, sur le *Karasou*. Lorsque nous le traversâmes la première fois, un des chevaux s'éloigna de la caravane pour passer plus directement; en cherchant à se dégager, il s'enfonça si avant que l'on fut obligé de l'abandonner, et que

l'on s'estima heureux de sauver les marchandises qu'il portait. Ce mélange donne au *Kizil-Ermaq* la couleur rouge qui sert à le désigner. Ses eaux sont d'une grande limpidité avant de se mêler à celles du lac. J'en eus la preuve, lorsque, deux heures avant d'arriver à la ville, je passai sur un beau pont de pierre. Pour venir jusque-là, nous avions fait halte dans des villages arméniens dont Soliman-Aga était le principal propriétaire. Les habitans tenaient de lui les terres à ferme; il leur prenait le quart de la récolte comme droit de propriété; le *miri* prélevait le dixième de la totalité; quand l'aga fournissait le bétail et les semences, il partageait avec les cultivateurs. Cependant ces villageois avouèrent que rarement ils payaient au-delà du quinzième, parce qu'ils avaient soin de soustraire une grande partie des récoltes et que les collecteurs s'arrangeaient volontiers avec eux. Ces conditions sont certainement plus avantageuses que celles que l'on fait ordinairement en Europe. Je demandai encore aux paysans s'ils étaient bien traités; ils paraissaient assez satisfaits de leur sort, et me dirent que la terre était grande; que s'ils avaient des raisons de se plaindre, il ne leur serait pas

difficile de trouver un maître accommodant. Ce qui les attachait au lieu qu'ils habitaient, c'était un couvent arménien placé sur le penchant de la haute montagne qui limite la plaine de Sivas, et forme la frontière du Curdistan. Lorsque je passai, la peste faisait ses ravages dans les environs, ce qui n'empêchait pas les villageois de se réunir pour battre le blé, et de coucher tous ensemble à la belle étoile.

Je n'omettrai pas d'indiquer le procédé singulier qu'employa notre muletier pour guérir un de ses chevaux qui était tombé malade à la dernière station. Ce cheval avait bu avant d'être reposé, et était atteint de cette affection que l'on appelle le refroidissement. Le maître, aidé d'un autre homme, lui serra le cou avec une corde jusqu'à ce qu'il tombât suffoqué, puis il délia la corde; et quand le cheval se fut relevé, il lui enfonça une aiguille dans le palais, et lui mit dans les yeux un morceau de sel ammoniac. Quelque temps après une forte sécrétion de salive et de larmes s'établit, et l'animal se portait bien au bout de trois heures.

Nous avions mis cinq jours pour aller à Sivas; voici l'itinéraire : De Cara-Hissar au

fleuve, trois heures; de là à Andras, neuf heures; à Tchiftlik, six heures; au campement, huit heures; au village de Soliman-Aga, huit heures; à Sivas, quatre heures; total quarante heures. J'estime cette distance à cinquante-huit lieues environ.

[redacted]

DE CARA-HISSAR A TOSSIA.

Planche deuxième, coupe n°. 1.

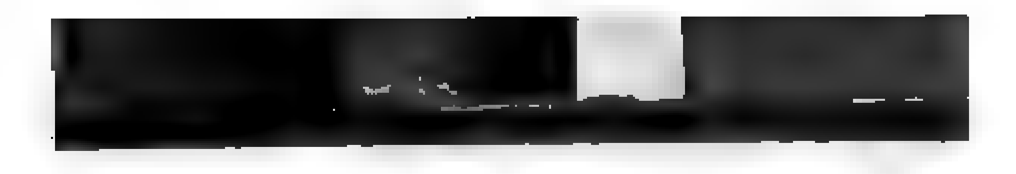
De n°. 1 à 2, de Cara-Hissar jusqu'au pont, calcaire marbre.
2 à 3, du pont à Andras, calcaire jaunâtre, graïsen et granit gris.
3 à 4, d'Andras à Tchiftlik, serpentine alternant avec le calcaire, calcaire à pectinites.
4 à 5, de Tchiftlik à un lac, calcaire jaunâtre.
5 à 6, du lac au village de Soliman-Aga, formation de gypse.
6 à 7, calcaire.
7 à 8, plaine de Sivas.

Coupe n°. 2.

De n°. 1 à 2, de Sivas aux Ruines, grès siliceux, calcaire rouge, plateau de calcaire crayeux.
2 à 3, des Ruines à Karghi, suite du plateau.
3 à 4, de Karghi au village, schiste micacé, calcaire rouge.
4 à 5, du village à Tocate, calcaire rouge, grès siliceux, fragmens granitiques.

Coupe n°. 3.

De n° 1 à 2, de Tocate à Amassia, plaine calcaire, calcaire blanchâtre, marbre.
2 à 3, d'Amassia à Marcivan, granite et porphyre.
3 à 4, de Marcivan à Haggi-Keui, plaine de granite.
4 à 5, d'Aggi-Keui à Osmandjik, calcaire secondaire et schiste micacé.
5 à 6, d'Osmandjik à Haggi-Khamsé, plaine suivant le Kizil-Ermaq.
6 à 7, d'Aggi-Khamsé à Tossia, calcaire secondaire et craie.



1 2 3 4 5 6 7

3

1 2 3 4 5

2

1 2 3 4 5 6 7 8

1

Coupe des terrains entre Cara hissar et Constantinople

1	de Cara-hissar à Sivas	(51 lieues)
2	de Sivas à Tocate	20 d.
3	de Tocate à Tossia	65 d

CHAPITRE XIII.

SIVAS. — MÉDECIN NAPOLITAIN. — MEHEMED-PACHA. — BÉNICHE. — ESCLAVES GRECS. — LION. — CANONNIER PERSAN. — CURDES. — PRIX DU SANG. — HOSPITALITÉ — USAGES — POPULATION. — RELIGION. — YEZEDIS. — KOZUL-BACH. — COMMERCE. — POPULATION. — MÉDAILLES. — JUSTICE ARMÉNIENNE. — CADIS. — PRÊTRES ARMÉNIENS. — CATHOLIQUES. — ANTIQUITÉS

SIVAS est désignée comme l'ancienne *Sebasta*. Je ne saurais cependant m'empêcher de dire que la ville actuelle n'est pas en rapport exact avec le récit de Xénophon. Il y a, à la vérité, une citadelle, comme le dit cet auteur, mais je ne la trouve pas située sur une montagne; car la ville entière est construite sur une plaine tellement rase, que, lorsqu'on approche de ses murs, on ne voit autre chose que les premières maisons, et que l'on est obligé de la parcourir pour juger de son étendue.

J'allai, à mon arrivée, me loger dans un

caravansérail; mais bientôt un médecin napolitain, qui était attaché au pacha, m'engagea à m'établir chez lui, et j'y passai quatre jours. C'est ici l'occasion d'examiner la position des Européens qui pratiquent la médecine en Turquie. Celui dont je parle avait fait ses études dans son pays, et s'était ensuite décidé à exercer sa profession à Constantinople. Bientôt on lui offrit d'aller dans l'intérieur comme médecin de Mehemed, pacha de Sivas. Il suivit dans sa résidence son patron qui s'y rendait de Constantinople, après avoir fait dans cette ville tous les achats nécessaires à son établissement. Le médecin était classé dans l'état-major; on lui donnait des chevaux pour le porter, ainsi que ses gens et son bagage; chaque jour il devait faire une visite au maître, et tâter le pouls à tous ceux qui se présentaient. Ses appointemens étaient fixés à quatre cents francs par mois; il recevait sa nourriture de la cuisine du pacha, et avait droit à un certain nombre de portions; ses chevaux étaient nourris dans les écuries du maître. Aussi pouvait-on remarquer qu'il ne manquait de rien, et sa maison aurait présenté l'aspect de l'aisance et même du luxe, si les habitudes de l'Europe pouvaient jamais être rem-

placées par celles de l'Asie. Sur de beaux tapis on voyait de mauvaises tables et des chaises en bois grossièrement fabriquées dans le pays. Quelques livres étaient épars au milieu d'une quantité de fioles à médecine et de remèdes. Je ne saurais oublier que, dans ce temps de peste, mon hôte ne trouva pas de siége plus commode pour me faire asseoir qu'une chaise trouée, probablement destinée à un autre usage. Il n'avait pas voulu prendre les habits orientaux, mais la figure bien rasée d'un beau jeune homme, inspirant en Turquie des sentimens différens du respect qu'exige un docteur, il avait été contraint de laisser pousser une longue barbe noire qui lui donnait une singulière physionomie. Ces inconvéniens eussent été peu de chose, si le pacha avait rempli ses engagemens à son égard; mais quelque pompeuses qu'eussent été ses promesses, les appointemens du docteur n'étaient pas mieux payés que ceux des autres serviteurs. Chacun devait tirer le meilleur parti possible de sa position, et son excellence ne tenait pas à ce que ses employés fussent d'une probité parfaite. Il se bornait à faire quelquefois cadeau d'un cheval ou d'un vieux schall, et ses générosités étaient célébrées

par toute la cour. Un médecin du pays se serait fort bien tiré d'affaire en trafiquant de la faveur du maître, en créant des difficultés qu'il se serait chargé d'aplanir, en donnant même des médicamens un peu forts; mais un Européen n'entend rien à de pareilles opérations; aussi la plupart se retirent-ils après avoir dépensé leur fortune, ou, s'ils gagnent, ce n'est que bien peu de chose. Telle est la condition de la plupart des médecins en Turquie. Heureux encore lorsqu'un maître irascible ne les chasse pas après les avoir maltraités. S'ils reçoivent difficilement ce qui leur est dû par le pacha, ils n'ont pas davantage à se louer de la générosité de ses serviteurs; ceux-ci prétendent être guéris pour rien, et le reste des habitans n'est pas dans l'habitude de payer des médecins étrangers. Cela tient, je pense, à ce que l'on ne peut pas inspirer de confiance aux personnes dont on n'est pas compris, dont on n'épouse pas les préjugés; c'est la raison pour laquelle tel professeur d'une capitale ne serait qu'un médiocre frater au village. Aussi les médecins francs ne sont-ils pas dans une concurrence avantageuse avec les Grecs, les Arméniens et les Juifs; ils sont pour les pachas un objet de mode ou de

luxe plutôt que de nécessité. Le docteur Gizzi à Sivas, et M. Bicchi à Erzeroum, étaient dans ce cas. Le premier n'avait presque rien touché de ses appointemens ; il était dû trente-six bourses au second. Du reste les pachas témoignaient grande confiance à l'un comme à l'autre.

Dans les circonstances où j'ai dit que se trouvent ordinairement les médecins en Turquie, le docteur voulut tirer avantage de mon arrivée à Sivas, pour se faire payer. Il se rendit en conséquence chez le pacha, et lui annonça qu'un de ses anciens compagnons d'études arrivait de la Perse, comblé des présens du roi, et libre de retourner dans sa patrie pour jouir de la fortune qu'il avait acquise. Cette confidence ne fit pas naître une plus grande générosité, mais elle me valut l'invitation de me rendre à une fête, nommée *béniche*, que l'on donnait à une lieue de la ville; le faux rapport d'un eunuque nous empêcha d'y aller, et, le soir, le pacha, n'ayant vu ni l'eunuque ni nous, se plaignit de ce manque d'égards. Le médecin rejeta la faute sur l'eunuque, et son excellence, tirant son poignard, l'enfonça trois fois dans le bras du coupable. La leçon était un peu forte, et le lendemain, ayant été invités de nouveau,

nous n'eûmes garde de manquer au rendez-vous. Nous vîmes, selon l'usage, les esclaves du pacha jouer au djirit, et faire l'exercice du pistolet. Le pacha, qui regardait ce spectacle, m'admit dans le moment à son audience; il me permit de m'asseoir à l'extrémité du tapis sur lequel il était lui-même, et me fit donner une pipe et du café. La conversation tomba sur la grande nouvelle du jour, sur la destruction des janissaires. Il était heureux de cet événement. « A présent, » disait-il, « on pourra faire ce qu'on voudra; l'autorité aura quelque pouvoir. Il ne s'est pas réfugié beaucoup de ces chiens de janissaires dans mon pachalik, car ils me connaissent; mais, grâce à Dieu, il en est tombé un entre mes mains; je savais depuis long-temps ses belles actions de Constantinople; aussi, quand il est arrivé, l'ai-je fait inviter à venir me voir; j'ai causé un instant avec lui, puis je l'ai enfermé dans une chambre dont on a muré la porte. Il aura plu à Dieu de le faire mourir de faim; ainsi soit-il. Et toi, es-tu content de cet événement? — Sans doute. — As-tu vu la bravoure du sultan Mahmoud, notre seigneur? — Le sultan Mahmoud est toujours victorieux, et pour nous, pauvres voyageurs, nous pourrons aujourd'hui

espérer quelque protection. — Et c'est pour cela que la canaille et les méchans ne sont pas satisfaits. Tu parais un brave garçon, monte à cheval, et vas jouer au djirit avec les autres. » Peu jaloux de recevoir de ces bâtons que l'on se jette avec violence pendant l'exercice, je refusai l'honneur que me faisait son excellence, en disant que j'étais trop mauvais cavalier. Mais cet aveu ne me plaça pas bien haut dans l'estime de Mehemed : « Comment ! » dit-il, « parce que tu es médecin, tu ne sais pas monter à cheval et te battre? Tu n'es cependant pas un raya, et si j'aime mon médecin, ce n'est pas parce qu'il me soigne, mais parce qu'il court à bride abattue, et sait lancer et recevoir convenablement un djirit. »

Le pacha devait partir le lendemain pour la guerre contre les Curdes; je me hâtai de lui rendre visite, pour avoir une occasion de connaître ses appartemens, et pour lui demander un ordre semblable à celui que m'avait donné Galib-Pacha. Cette fois, du moins, je ne vis rien qui annonçât la misère et le délabrement. Dans la cour, de jeunes esclaves grecs, convertis au mahométisme, faisaient manœuvrer de superbes chevaux, et un lion d'Arabie, attaché

par un collier de fer, se tenait à la porte d'entrée; il tournait continuellement sur lui-même, afin de rompre sa chaîne, et on profitait du moment où il se trouvait d'un côté pour s'introduire par l'autre. Le pacha prenait, de sa fenêtre, un plaisir singulier à faire passer les chevaux près du lion; ces pauvres bêtes se cabraient de frayeur, et si c'était pour les cavaliers une occasion de montrer leur adresse, ils ne paraissaient pas trop rassurés contre la cainte de tomber entre les griffes de l'animal. Lorsque nous fûmes entrés, nous nous dirigeâmes vers l'étage supérieur où son excellence était assise; mais je ne fus pas peu surpris de voir un de ces canonniers persans, appelés *zomborouchi*, qui manœuvrent de petites pièces d'artillerie portées par des chameaux. Il avait son uniforme complet, à plaques de cuivre; de petits drapeaux étaient attachés aux bosses des quatre chameaux confiés à sa garde. Comme il me reconnut, il ne manqua pas de prendre mon témoignage pour affirmer qu'il s'était, dans l'établissement de ses pièces, conformé entièrement à l'usage de la Perse; le pacha n'était pas peu flatté de trouver quelque similitude entre lui et un roi puissant; après le lion, qui lui avait été donné

en présent par le calife de Bagdad, et qu'il considérait comme un emblème de son courage, ses chameaux étaient sans doute ce qu'il préférait dans le monde. Aussi, le Persan jouissait-il à sa cour d'une considération au-dessus de son état; il était grand parleur, et, en sa qualité de militaire, il choisissait ses sujets de conversation dans la dernière campagne à laquelle il avait pris part. Les Turcs lui répondaient gravement : Si vous nous avez vaincus, c'est parce que vous vous appliquez plus que nous au Coran, parce que vous remplissez mieux vos devoirs de religion ; car le courage vient de Dieu, le gain des batailles vient de Dieu, celui qui adore Dieu est toujours le plus fort, parce qu'enfin il n'y a de Dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète. Voilà, chez les Turcs, pour les opérations militaires, le meilleur des argumens, et je crois que c'était le seul qui pût jamais arrêter l'intrépide narrateur. Les appartemens de Mehemed-Pacha étaient décorés avec une grande magnificence. Les tapis étaient choisis parmi les plus beaux que l'on fabrique dans le Khorassan ; les coussins étaient en brocarts de Lyon; des pipes superbes étaient offertes aux étrangers. Le pacha portait un poignard dont le manche était entiè-

rement couvert de diamans. Ils brillaient également sur sa tabatière et sur son sabre. Ses domestiques eux-mêmes avaient un costume plus propre qu'il n'est d'usage dans les cours orientales. Ce pacha pouvait avoir cinquante ans; sa physionomie était ouverte et expressive; il ne cachait pas ses richesses, comme la plupart de ses confrères, mais en revanche, il ne les dépensait pas fort judicieusement. Il avait déjà fait la fortune de son banquier, de son pelissier, de son tailleur, tous chrétiens, officiers supérieurs de sa maison. Ses officiers turcs étaient moins heureux; obligés de vivre avec un certain luxe, ils n'avaient guère d'autre propriété que leurs armes et les habits dont ils étaient vêtus. Aussi attendaient-ils avec impatience le moment d'en venir aux mains avec les Curdes.

Les Curdes des environs de Sivas demeurent dans les hautes montagnes qui sont au sud de la ville. Ils sont divisés en tribus unies entre elles, et obéissent à un ou plusieurs chefs qui demeurent sur la frontière du pachalik. Ils forment là une puissance tout-à-fait à part, reconnaissant la suprématie du grand-seigneur, mais ne se soumettant aux pachas que d'après les circonstances. Ces tribus sont quelqnefois

paix, d'autres fois en guerre ; elles font des traités, des conventions, et agissent entre elles comme puissances séparées, qui n'ont d'autres liens que l'identité de religion, et la soumission au grand-seigneur, à cause de son caractère religieux ; plusieurs même ne lui reconnaissent pas ce caractère. Les tribus sont-elles unies, elles ne paient aucun impôt, et quelquefois même en prélèvent ; sont-elles divisées, les pachas les attaquent et les mettent à contribution. La politique du divan est donc d'entretenir la mesintelligence parmi les chefs On y parvient ordinairement en flattant leur vanité, en leur faisant des présens, en les appuyant contre leurs ennemis, en s'emparant des membres de leur famille que l'on retient en ôtages. Aussi ne doit-on confier les pachaliks limitrophes qu'à des hommes de tête et de cœur. C'était la raison pour laquelle Mehemed avait été envoyé à Sivas ; intelligent et d'une activité extrême, d'un courage à toute épreuve, il savait employer à propos la force ou l'adresse pour maintenir son autorité ; aussi avait-il remporté de brillans avantages. Dans une des rencontres qu'il avait eues avec l'ennemi, il était parvenu à s'emparer de son camp, et à ramenr à la ville une grande

quantité de bestiaux et la famille entière du chef, qui lui-même avait été massacré. Les femmes et les enfans avaient passé dans son harem en qualité d'ôtages; les prisonniers avaient été mis à mort.

Il est évident que, dans les contestations avec les nomades, l'avantage doit en définitive demeurer à la Porte; ses agens occupant ordinairement une ville ou une citadelle entourée de murs, ayant une position fixe, trouvent toujours une occasion favorable de soumettre un peuple qui habite sous des tentes, et chez lequel le genre de vie tend à isoler les individus, à les rendre indépendans les uns des autres. Il est vrai que ceux-ci peuvent devenir dangereux, lorsqu'opprimés par les Turcs ils se lèvent comme d'un commun accord, interceptent les routes, et pillent les villages. C'est ce qui arriva à Mossul, et Mustapha - Pacha faillit en être la victime. Ce gouverneur avait cru pouvoir s'emparer impunément de la personne d'un chef curde, et voulait le faire périr. Les principaux habitans, mieux instruits du danger, le supplièrent de ne point maltraiter l'étranger, de peur que ses amis ne vinssent assiéger la ville, et force fut de le laisser partir.

Quelques jours après, lorsque le pacha faisait sa tournée, *Katum-Aga*, dont la main était promise au prisonnier, se présenta sur son chemin à la tête de dix mille cavaliers, et là, après lui avoir reproché sa déloyauté, elle lui dit qu'il ne devait la vie qu'à l'intercession de son amant, et l'obligea de passer, avec sa suite, sous la lance qu'elle tenait élevée.

Il faut attribuer à la politique suivie par la Porte l'opinion qu'ont les Curdes de la perfidie des Turcs. Ces peuples ne manquent pas d'une certaine loyauté ; un vol est-il commis, le voleur soupçonné peut nier deux fois ; mais, à la troisième, il se croit consciencieusement obligé de confesser la vérité ; ce n'est pas toutefois une raison suffisante pour qu'il restituer. Je t'ai volé ton bien par la force, dit-il ; reprends-le de même, ou tu ne l'auras pas. Souvent ils sont en guerre entre eux. On voit des villages dont un quartier se bat avec l'autre, ou y met le feu. Passe-t-il un étranger, un vieillard, une femme, le combat est suspendu pour recommencer bientôt après. Les anciens sont chargés d'accommoder ces disputes, lorsqu'elles ont duré un temps convenable ; et comme ordinairement personne n'est tué, on oublie bientôt la mésintelligence. Ce

peuple est fort hospitalier. Aussitôt qu'on a mis le pied dans une tente, qu'on s'est assis sur le tapis, on peut se croire dans une parfaite sécurité. Elle est plus grande encore, lorsque l'on a bu dans la coupe de la famille, et que l'on a mangé de son sel. Ils ont pour les Francs une considération toute particulière, provenant sans doute du respect que ceux-ci avaient su leur inspirer, lorsqu'établis en grand nombre dans le Levant, ils avaient des factoreries florissantes en Perse et en Turquie; ce n'étaient pas alors des voyageurs qui traversaient rapidement le pays, mais bien des hommes qui y demeuraient pendant longues années; les agens politiques eux-mêmes n'étaient pas des individus pris au hasard au milieu de l'Europe, et s'avançant comme dans des contrées inconnues dont ils ignorent les langues, les mœurs, les usages, mais bien des sujets qui y étaient nés, qui connaissaient et la civilisation européenne et celle de l'Asie. Alors on ne cherchait pas à agir sur les naturels par des notes diplomatiques propres à exciter leur étonnement et leur mépris; mais on savait employer les argumens, user des représailles que comportait l'état de leur civilisation. Aussi ont-ils un proverbe que sans

doute ils n'adopteraient pas de nos jours : *Ne touche jamais un Franc; si la vengeance ne venait pas demain, dans cent ans tu paierais cent fois le prix de son sang.*

Je puis montrer jusqu'où va chez eux le sentiment de l'hospitalité. Personne n'ignore qu'en Asie, et spécialement chez les Curdes, chaque blessure est évaluée à un certain prix. Une dent brisée vaut un chameau; un bras cassé vaut deux chameaux; un chien de berger tué est remplacé d'une façon assez singulière; on élève l'animal par la queue, et on jette de l'orge sur son corps, jusqu'à ce qu'il soit entièrement recouvert; cet orge appartient au plaignant. Quand un homme a été tué, le meurtrier est livré à ses parens, qui le mettent à mort ou s'accordent avec lui pour une somme nommée prix du sang. Telle doit être la législation dans un pays où la justice n'agit jamais d'office; si personne ne se plaint d'un meurtre, il reste ordinairement impuni; ce sont les proches qui doivent poursuivre, et demander réparation. Il est plus honorable cependant de se venger soi-même que de recourir aux tribunaux, et cette marche est plus spécialement suivie par les Curdes. Quand un membre d'une famille a été

tué, son plus proche parent se charge du soin de la vengeance. S'il est homme d'honneur, comme on l'entend dans ce pays, *il ne doit pas dormir avant de s'être défait du meurtrier: il doit veiller le jour et la nuit, guetter son adversaire, et prendre sang pour sang.* Quand il a réussi, la famille du défunt doit à son tour le venger; de cette manière il n'y aurait aucun terme à ces querelles, si l'hospitalité ne servait à les apaiser. Un meurtrier n'a pour cela qu'à se rendre dans la tente du parent du défunt; s'il parvient à s'y établir sans être aperçu, s'il se met en son pouvoir sans aucune condition, celui-ci est obligé de faire la paix avec lui, et de lui donner un baiser sur le front comme marque d'une réconciliation que l'on cimente encore davantage, en prenant de l'eau et en mangeant des alimens dans la préparation desquels le sel est entré. Aussi, quand la vengeance doit être éclatante, quand il n'y a aucun accommodement à espérer, le Curde offensé renverse sa tente, sa famille demeure en plein air; tandis que, la carabine à la main, il erre dans les bois et sur les montagnes, demandant partout l'hospitalité.

Il est fort difficile d'avoir une idée exacte de la

quantité de Curdes répandus dans la Turquie d'Asie. Ce qui est hors de doute, c'est que leur nombre dépasse de beaucoup celui des Turcs. Ceux-ci ne sont en masse que dans les villes et les villages. L'intérieur du Curdistan renferme également des villes et des villages; et c'est en établissant des agens sur les lieux que la Porte parvient graduellement à y étendre son autorité. Les Curdes de la Turquie ne sont pas divisés en tribus aussi distinctes que celles de la Perse et de l'Arabie; cependant on trouve chez eux les mêmes mœurs et les mêmes lois dérivant du même genre de vie et de cet état primitif de société, nommé gouvernement patriarchal. Les chefs des tribus sont ordinairement héreditaires; mais l'ordre de succession est moins régulier que chez les autres nomades, et les inférieurs n'ont ni autant de soumission ni autant de dévouement; quelques communautés sont gouvernées par des anciens, et tiennent entièrement de la démocratie; heureusement celle-ci n'est jamais fort redoutable, parce que la simplicité des mœurs, et le peu de variété des besoins lui servent de contrepoids. Lorsqu'un des chefs devient puissant par le nombre de ses partisans, par l'ancienneté de sa famille, par ses alliances, la Porte lui confère

des titres honorifiques, et les pachas recherchent son amitié. La vanité habite sous le chaume comme dans les palais, sous des tentes comme dans des kiosques; aussi rien ne flatte plus ces hommes simples que des titres ou quelques présens; c'est ce sentiment qui les fait le plus souvent tomber dans les piéges que leur tend l'autorité. Elle est parvenue aujourd'hui à un droit d'investiture qu'elle ne possédait pas auparavant, et dans plusieurs parties de l'empire ce droit s'est converti en une véritable nomination. Il est inutile de dire que les pachas vendent l'investiture au plus offrant, ayant soin toutefois de le prendre parmi ceux qui ont quelque droit au commandement. Partout où les gouverneurs sont parvenus à acquérir du pouvoir, ils ont pour usage de retenir près d'eux, et souvent d'attacher à leurs personnes, des otages qui répondent de la tranquillité des tribus et de la fidèle exécution des traités. Il y en avait vingt près du pacha de Mossul, dix près de celui de Diarbekir; il y en avait aussi près du pacha d'Erzeroum; celui de Sivas n'avait pas encore pu s'en faire livrer.

Il est évident que des peuples ordinairement errans ne peuvent avoir des idées religieuses

bien étendues et exemptes de superstition. Les Curdes sont mahométans, de la secte d'Omar; ceux-là même qui sont placés sous la domination persanne, n'ont pas adopté la secte d'Ali, généralement suivie en Perse; cependant ils n'ont pas pour les autres cultes la haine et le mépris que le mahométisme inspire. Les chrétiens vivent fraternellement avec eux, et ne se plaignent d'aucun mauvais traitement. Dans le peu de relations que j'ai pu avoir avec ces Curdes, j'ai remarqué en eux une grande simplicité de mœurs, de la franchise, de la générosité, qualités que l'on chercherait vainement chez les Turcs. C'est sur leur territoire que se trouve la plus grande partie des Yezedis ou Manichéens; ils admettent deux principes, le bon et le mauvais; le mauvais étant d'après leurs opinions beaucoup plus puissant, c'est à lui surtout qu'ils s'adressent dans leurs prières; ils ne prononcent jamais son nom, sans lui donner quelque épithète flatteuse. Cette secte commence à Sivas, et s'étend jusqu'en Perse; elle suit quelques pratiques de mahométisme, mais ne défend pas de manger du porc et de boire du vin. Les Yezedis habitent sous des tentes, et sont fameux par leurs brigandages; ce sont eux

qui peuplent la partie des monts Cordouennes, nommée Sinjars, et qui le plus ordinairement interceptent la route de Bagdad. On est parvenu cependant à leur faire accepter un tribut dont ils doivent se contenter; c'est parmi eux que l'on a pris les vingt otages que l'on retient à Mossul, où on les échange tous les trois ans. Ils n'osent pas pratiquer ouvertement leur religion devant les mahométans ou les chrétiens; ils seraient également dénoncés par les uns et par les autres.

Il existe dans les environs de Sivas une autre secte dont on n'a pas encore, je crois, fait mention. Elle est composée d'hommes nommés *Kozul-Bâch*, nom que les Turcs donnent aussi aux Persans. Ceux-là reconnaissent le pape comme souverain pontife; ils appellent leurs prêtres *dédès*: ils n'ont pas de livres de religion, et font leurs prières en chantant. Ils ne craignent pas de cohabiter avec leurs femmes devant leurs coreligionnaires, et consomment toujours le mariage en public. Pour cette cérémonie, ils se placent en cercle dans l'appartement, tandis que le dédé chante à la porte, en s'accompagnant de la petite guitare usitée dans le pays; la jeune fille tourne sur un pied,

pendant que le futur court autour de l'appartement; il ne s'approche d'elle que lorsque le père lui fait signe en frappant dans sa main. La cérémonie terminée, ils hurlent tous ensemble comme les derviches, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés de fatigue. Ils ont une communion qu'ils pratiquent sous les deux espèces, et c'est avec un grand recueillement qu'ils s'acquittent de cette cérémonie. Les jours de fête, ils consacrent un mouton qu'ils couvrent de tapis et de leurs étoffes les plus précieuses, se prosternent devant lui, et finissent par le manger. Dans la société mahométane, ils vont à la mosquée, et tiennent leur culte fort secret; lorsque l'un d'eux est découvert, il est inévitablement mis à mort. Tels sont les renseignemens que j'ai pu recueillir; je ne puis en garantir l'exactitude entière, car je sais combien il faut se défier, en Asie, de l'exagération et des haines religieuses; mais le caractère respectable de la personne qui me les a donnés, et qui, prêtre latin du mont Liban, avait habité long-temps le couvent de Sivas, ne me permet pas de douter qu'il n'y ait près de cette ville une population dont le culte secret diffère de celui des Manicheens. Sivas est peuplé de quarante mille habitans, en comptant

huit mille maisons portées sur les registres; sur ce nombre, il y a environ trois mille Armeniens.

Les catholiques habitent dans un village nommé Perkinik, et situé à une lieue de distance. Il y a un couvent qui sert de residence à trois moines envoyés par le patriarche du mont Liban. Ces catholiques s'occupent d'agriculture, et sont en général assez miserables. Les Armeniens font le commerce de la noix de galle que l'on tire de Mossul, du tabac de Malathia, et surtout du cuivre provenant des mines situées à six lieues, dans les montagnes du Sud. J'ai vu des échantillons de ce cuivre, c'etait du cuivre pyriteux et du cuivre carbonaté bleu. Il parait que les mines d'où on l'extrait doivent être abondantes, d'après la quantité qui entre dans le commerce. C'était autrefois à Tocate qu'on le transportait, et cette ville avait acquis une grande réputation pour la manière de le travailler. Depuis que les communications sont devenues plus faciles, on l'envoie à Cahissarié, de là à Tarsous, et il n'a pas peu contribué à la prospérité nouvelle de ce dernier pays. J'ai reconnu aussi que les Arméniens achetaient à Sivas une grande quantité de médailles, et je

croirais assez que les orfèvres du pays s'occupent à en fabriquer ; j'en ai acheté plusieurs. Il en est une cependant qui est restee inédite, et dont on me demanda un prix trop considérable ; elle était un peu fruste, mais je pus lire le mot grec *Monimos*, autour d'une tête de femme placée de trois quarts. Le revers était effacé ; elle était de troisième grandeur. Ces acquisitions de médailles sont fort difficiles, à moins que l'on ne demeure un certain temps sur les lieux, et que les possesseurs ne soient obligés de les vendre ; aucun d'eux n'ignore que les Européens achètent des antiquités, et, comme ils ne conçoivent pas dans quel but, ils exagèrent leur valeur dans une proportion incroyable. Aussi étais-je obligé d'envoyer mon domestique au bazar ; il ramassait là ce qu'il trouvait, et quand il me l'avait montré, il retournait pour faire ses offres ; mais aussitôt que l'on savait qu'il achetait pour moi, il n'y avait plus aucune modération dans les prix.

C'est en négociant un de ces marchés, qu'il m'arriva un accident très-propre à me donner une idée de l'administration de la justice arménienne et de la superstition de ce peuple. J'avais fait une partie de la route avec un marchand

qui venait à Sivas et logeait dans un khan ; un jour que j'étais assis près de lui, on vint m'apporter des médailles; j'en achetai, et j'oubliai sur son tapis une bourse qui les contenait, plus deux cents piastres environ. Nous sortîmes ensemble, mais bientôt il s'esquiva, et revint chez lui; j'y retournai moi-même un instant apres pour demander ce que j'y avais laissé, mais il nia l'avoir trouvé; de retour chez le médecin, je me plaignis de la perte que je venais d'éprouver, et, sans plus ample information, nous envoyâmes chercher cet homme, et le renfermâmes pendant un jour dans l'écurie, en le menaçant de le livrer au pacha. L'Arménien n'ignorait pas que, coupable ou non, il recevrait la bastonnade, et paierait une somme considérable; pourtant il persista dans ses dénégations. J'étais à peu près sûr de mon côté qu'il était auteur du vol, cependant je me contentai de le conduire chez l'évêque pour qu'il jurât de son innocence. Je savais que la prestation du serment est, pour les chrétiens de la Turquie, une action fort importante, et que plusieurs ont mieux aimé perdre des procès que d'en venir à cette extrémité. Toutefois je ne m'attendais pas au mode de procédure que suivit le prélat. Il commença par donner aux

plaideurs un grand verre d'eau-de-vie, en but lui-même, puis s'enquit de la cause. Alors il fit contre le vol, et surtout contre le faux serment, un discours si pathétique, que plusieurs des auditeurs se mirent à pleurer. Enfin il mit son étole et se levant, il prit sur une corniche une boîte qui y était déposée; il l'ouvrit, et nous vîmes un bras en cuivre doré ressemblant assez à un gantelet. « Mon fils, » dit-il à l'accusé, « baisse ton front devant ce bras qui contient un morceau de la vraie croix, et prête serment dessus. Je dois te prévenir que je vais le mettre à la main, et que si tu ne disais pas la vérité, un pouvoir irrésistible me forcerait à le faire tomber de toute ma force sur ta tête. » L'Arménien prêta le serment, et ma bourse fut perdue. Il fallut me contenter de ce résultat, boire encore de l'eau-de-vie, et donner trois piastres aux domestiques de l'évêque.

Ceux qui aiment les réflexions philosophiques peuvent en faire sur les causes qui conservent en Turquie la religion chrétienne, malgré les persécutions constantes dont elle est l'objet. Partout où je suis allé, je n'ai eu qu'à me louer de la manière dont j'ai été traité par les ecclésiastiques; ils ont exercé envers moi la charité

estimable que celui de ces derniers. Jouissant d'une protection que l'on est obligé de leur accorder en qualité de coreligionnaires, il est rare qu'ils n'en abusent pas, et qu'ils ne suscitent à chaque instant des embarras à leurs protecteurs, on peut même citer beaucoup d'employés qui ont été victimes de leurs dénonciations. Le roi de France met avec raison quelque honneur à soutenir ces membres épars de la chrétienté dans le pays qui en fut le berceau; mais il est difficile d'apprécier quelles entraves a pu apporter aux intérêts politiques et commerciaux de la France cette généreuse protection. C'est la cour de Rome qui nomme aux emplois ecclésiastiques chez les catholiques proprement dits: les Latins dépendent quelquefois du patriarche du mont Liban, muni pour cet objet des pouvoirs du saint-père. Les prêtres venant de Rome ne sont pas à beaucoup près aussi estimés que les lazaristes français; les uns et les autres reçoivent une subvention du gouvernement du roi. Quant aux prêtres latins, bien que sous la règle romaine, ils peuvent se marier, communient sous les deux espèces, et jeûnent le mercredi et le vendredi, suivant la coutume de l'Église d'Orient. L'abstinence de la chair pendant le carême dis-

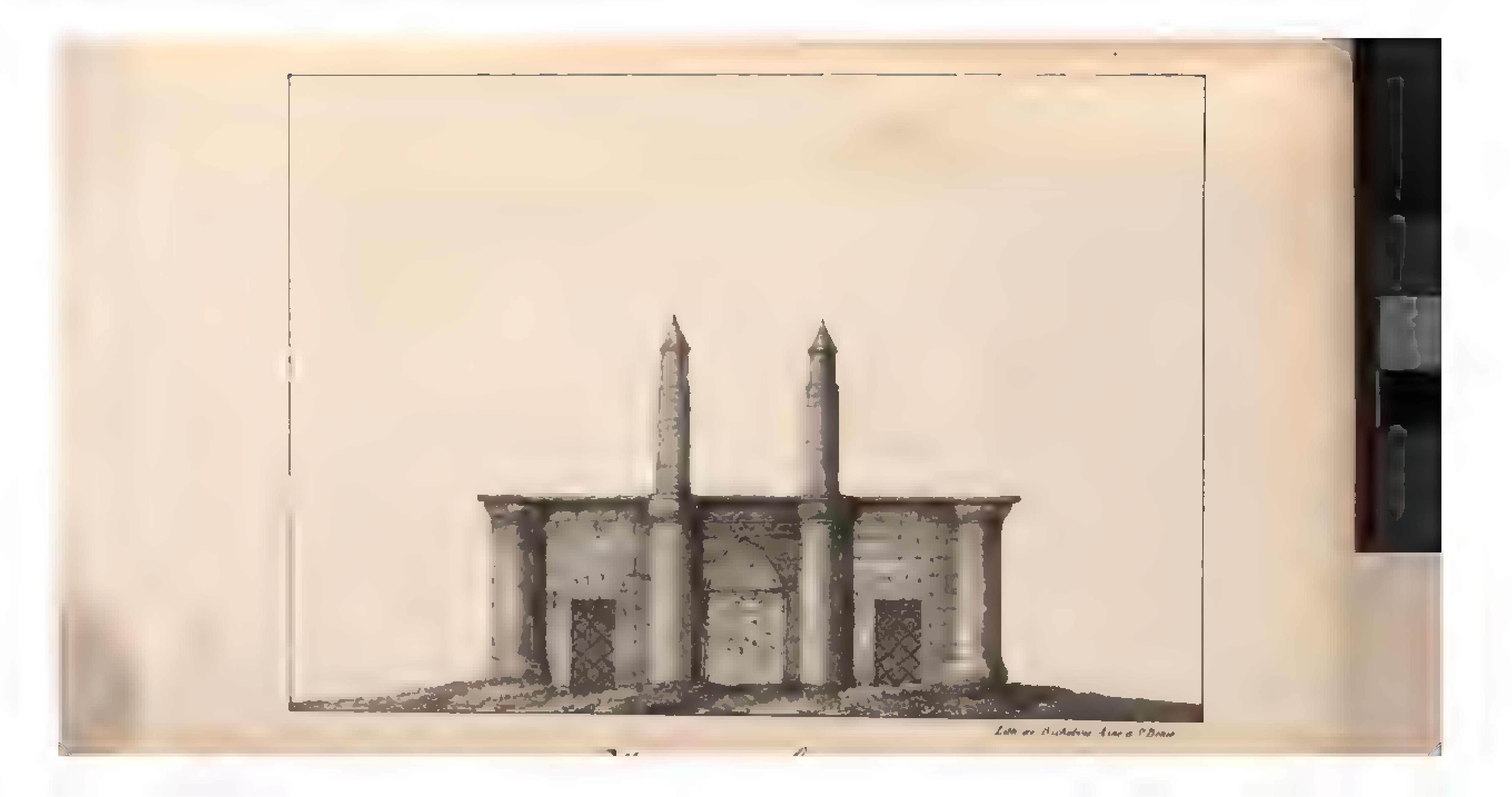


telle qu'elle est recommandée par l'Evangile ; ils ont toute la simplicité qu'il impose à ceux qui l'enseignent ; on peut même leur accorder une grande pureté de mœurs et de l'honnêteté ; il est impossible cependant de ne pas dire qu'ils sont pleins de superstitions et de préjugés ; que leur ignorance est extrême ; qu'exagérant tout ce que la religion chrétienne permet, tandis que le mahométisme le défend, ils sont presque toujours ivrognes et gourmands. Il en est qui font à cette règle une honorable exception, mais je les ai rarement rencontrés. Et quand je parle du clergé, ce n'est pas des prêtres de petite condition, mais bien des archevêques, des évêques, des vertabets. Que si nous examinons au contraire les mollahs et surtout les cadis, nous trouverons parmi eux un grand nombre d'hommes qui partout ailleurs seraient des gens honorables, suivant exactement les préceptes de leur religion, faisant d'abondantes aumônes, veillant soigneusement sur les dépôts qu'on est dans l'habitude de leur confier, élevant les orphelins commis à leur garde ; s'occupant d'ailleurs de recherches littéraires, d'instruction et de commentaires théologiques ; s'exerçant dans l'art de la discussion, et parvenant souvent à y acquérir

une grande habileté. Cependant les Arméniens et les Grecs eux-mêmes sont fort attachés à leur religion et à leurs prêtres. Il n'y a pas, à beaucoup près, autant d'abjurations qu'on serait porté à le croire; elles sont plus fréquentes parmi les femmes que parmi les hommes, et cela tient à la misère toujours croissante des chrétiens, qui les empêche de contracter des mariages; elles sont aussi plus communes dans les villes que dans les campagnes. Une autre cause non moins puissante, la vanité, y contribue encore; un Turc, vêtu de brillans habits et de riches fourrures, portant des armes éclatantes, monté sur un beau coursier, est plus propre à inspirer de l'amour aux chrétiennes qu'un malheureux raya affublé de vêtemens lugubres, osant à peine monter sur un cheval, et devant en descendre respectueusement devant le premier homme à turban qu'il rencontre.

Les catholiques, qui sont clairsemés dans l'empire, donnent proportionnellement plus d'exemples d'abjuration que les schismatiques. Quelques-uns d'entre eux sont sans doute fort respectables; mais je partage l'opinion généralement reçue parmi les Européens établis dans le Levant, que leur caractère est moins

estimable que celui de ces derniers. Jouissant d'une protection que l'on est obligé de leur accorder en qualité de coreligionnaires, il est rare qu'ils n'en abusent pas, et qu'ils ne suscitent à chaque instant des embarras à leurs protecteurs, on peut même citer beaucoup d'employés qui ont été victimes de leurs dénonciations. Le roi de France met avec raison quelque honneur à soutenir ces membres épars de la chrétienté dans le pays qui en fut le berceau; mais il est difficile d'apprécier quelles entraves a pu apporter aux intérêts politiques et commerciaux de la France cette généreuse protection. C'est la cour de Rome qui nomme aux emplois ecclésiastiques chez les catholiques proprement dits; les Latins dépendent quelquefois du patriarche du mont Liban, muni pour cet objet des pouvoirs du saint-père. Les prêtres venant de Rome ne sont pas à beaucoup près aussi estimés que les lazaristes français; les uns et les autres reçoivent une subvention du gouvernement du roi. Quant aux prêtres latins, bien que sous la règle romaine, ils peuvent se marier, communient sous les deux espèces, et jeûnent le mercredi et le vendredi, suivant la coutume de l'Église d'Orient. L'abstinence de la chair pendant le carême dis-



tinguant les chrétiens des mahometans, cette règle est poussée par les premiers plus loin que dans aucun pays.

Si l'on voit quelquefois les chrétiens embrasser le culte des mahométans, il faut rendre à ceux-ci cette justice que l'on n'a que bien rarement l'avantage de les convertir au christianisme; je crois même que ce fait n'est jamais arrivé dans le Levant, et voici les raisons que j en pourrais donner. La conversation, en Turquie, a lieu le plus ordinairement sur les matières religieuses, ou plutôt sur les différentes interprétations que l'on peut donner à des passages du Coran dont personne n'oserait révoquer en doute l'infaillibilité. Les missionnaires, à quelque Église qu'ils appartiennent, ne peuvent jamais attaquer de front, devant un Turc, les croyances reçues dans le pays, croyances sur lesquelles sont fondées toutes les lois; il s'ensuit que, dans les discussions, ils sont loin de parler librement, et qu'avec des hommes exercés à la controverse, ils ont presque toujours le dessous, et ne sauraient faire des prosélytes. Tel a été du moins le sort de tous les missionnaires, soit qu'ils fussent envoyés par la cour de Rome, soit qu'ils le fussent par les sociétés bibliques des pays protestans. Aussi les desservans

qui ont la connaissance du pays pensent-ils que, loin de chercher à convertir, leur occupation la plus fructueuse doit être d'administrer le troupeau qui leur est confié. Peut-être devraient-ils aussi regarder comme un de leurs devoirs de s'appliquer à éteindre ces haines de secte qui portent les chrétiens à se dénoncer réciproquement aux Turcs, et aggravent encore leur malheureuse condition.

Je ne terminerai pas l'article de Sivas sans parler des monumens remarquables que renferme cette ville. On y voit les restes d'une citadelle bâtie, dit-on, par les Grecs. Cette ville était déjà fortifiée du temps de Xénophon; cependant les restes que j'ai vus n'étaient pas à beaucoup près d'une aussi belle construction que ceux d'Amassia, dont parle le même auteur. Avec quelque habitude, il est difficile de confondre les travaux toujours si élégans de l'antiquité, avec les murailles bâties sous le Bas-Empire, et j'avoue que ce que j'ai vu à Sivas me paraissait se rapporter à cette dernière époque. Les fortifications sont sur cinq côtés, avec des bastions; çà et là on remarque encore quelques débris de colonnes; je n'y ai trouvé aucune inscription. Dans une des rues, on voit une

mosquée abandonnée, vis-à-vis d'un vaste caravansérail. Ces deux monumens sont en marbre, et rappellent les beaux jours de l'islamisme. Je croyais d'abord qu'ils étaient de construction grecque, et que les Turcs, comme ils le font souvent, y avaient ajouté des inscriptions; mais en examinant de plus près, je reconnus, par ces inscriptions en ancien arabe et par la manière dont étaient placés les minarets, qu'ils avaient été bâtis pour servir aux mahométans. Ces minarets sont recouverts de ces mêmes tuiles vernissées qui en Perse annoncent toujours d'anciens édifices; je n'en ai vu que très-rarement en Turquie. La mosquée était bâtie avec une régularité qui n'est pas ordinaire; les portes en avaient été murées. Quant au caravanserail, il était de la même forme que la plupart de ces édifices, c'est-à-dire carre, et la porte d'entrée tournée vers la Mecque. Au milieu, était une grande cour; des arcades placées sur les quatre côtés intérieurs permettaient de circuler autour des chambres; celles-ci étaient vastes et d'une forme élégante, quoique avec des portes un peu basses; elles recevaient la lumière par une ouverture pratiquée sur le toit. L'une d'elles contenait la dépouille d'un saint en grande vénéra-

tion dans le pays; les autres étaient occupées par des derviches. Ces deux monumens étaient d'un marbre jaunâtre, auquel le temps avait imprimé une couleur grise.

La ville contient encore des bains publics d'une architecture élégante; le pavé est formé de marbres de diverses couleurs, disposés en mosaique. Il y a une dixaine de mosquées à Sivas, et on y compte cinq portes; les Arméniens ont une église et un évêque; les Grecs un papas, sans église affectée à leur culte.

J'ai élevé précédemment quelques doutes sur le nom de *Sebasta*, imposé à Sivas; je dois relater ici une circonstance qui leur a donné plus de force; c'est qu'au sud de la ville et à six lieues de distance, on trouve les ruines d'une ancienne ville, ayant aussi une citadelle bâtie sur un monticule. Dans les auteurs anciens, les distances ne sont pas établies d'une manière très-exacte, et six lieues de différence n'empêchent pas que *Sebasta* ait pu être placée là plutôt qu'à Sivas. Cette opinion, du reste, mérite d'être confirmée; personne n'habite cette ancienne ville, excepté des Curdes, qui vont quelquefois y camper.

CHAPITRE XIV.

DÉPART POUR TOCATE — KAROUI. — GÉOLOGIE — FONTAINES. — PESTE — NÉGOCIANT ARMÉNIEN — PRÉCAUTIONS DES TURCS CONTRE LA PESTE — PRÊTRE DU MONT LIBAN. — POPULATION. — RAISON D'ERREURS DANS LES RELEVÉS DE POPULATION QUE L'ON EXAGÈRE EN MOINS — OPINIONS SUR LES RUSSES. — COMMERCE.

La peste ne faisait pas de grands progrès à Sivas, ce qu'on attribuait à la salubrité de l'air, au voisinage de hautes montagnes, à l'élévation du plateau sur lequel la ville est assise. Il n'en était pas de même de Tocate, dont le climat est bien plus chaud, puisqu'on commence à y récolter la soie, tandis qu'on est obligé de faire venir à Sivas les fruits et le raisin qui ne peuvent y croitre. Je me décidai cependant à partir, et pour ne pas avoir des relations trop fréquentes avec les habitans, je me munis d'une lettre de recommandation pour un catholique nommé *Pambouchi-Oglou*; je portais en outre un bou-

yourdou de Mehemed-Pacha ; j'étais sans beaucoup d'inquiétude, puisque nous avions atteint la partie civilisée de la Turquie, et que désormais nous n'avions que rarement à rencontrer des Curdes. Notre caravane se composait de la même manière que lors de notre entrée à Sivas. L'Arménien qui avait été forcé de prêter serment, ne craignit pas de profiter de l'occasion pour continuer sa route. Nous atteignîmes, le premier jour, un village nommé Karghi, situé à peu près à moitié chemin, au pied d'une montagne fort élevée que l'on appelle *Omz-Dagh*. Ce village est peu considérable; il est sur une grande plaine, et à quelque distance on en aperçoit deux autres qui paraissent de la même étendue. Le pays est bien cultivé en blé; les fruits n'y sont pas très-abondans.

Pour arriver à Karghi, nous étions d'abord montés sur les collines qui sont au nord de Sivas, et nous avions vu un couvent arménien en fort bon état. J'avais trouvé un gros bloc de marbre blanc, qui paraissait avoir servi à un monument; on y avait sculpté une couronne de laurier d'un beau travail. Je cherchai vainement d'autres ruines, je n'en aperçus aucune. Nous avions passé successivement sur des grès siliceux à grains moyens,

sur le calcaire rouge, et la partie la plus élevée était de calcaire blanc. Le lendemain, nous fûmes obligés de monter encore quelques collines, et nous descendîmes ensuite pendant plus d'une heure pour arriver à Tocate. La première journée était de douze heures et la seconde de huit. Les roches étaient en ordre inverse, c'est-à-dire qu'à la descente, je revis le calcaire rouge et jaunâtre, puis le grès. Le paysage, à partir de Karghi, est un des plus beaux que j'aie vus; la végétation y est active; on passe constamment dans de jolis bosquets de noisetiers, et les campagnes sont cultivées avec soin. Je trouvai sur cette route plusieurs canaux destinés à conduire les eaux et à alimenter des fontaines bien entretenues.

On sait qu'en Turquie la construction des fontaines est rangée au nombre des fondations pieuses. L'eau est nécessaire aux mahométans pour les ablutions qu'ils font avant la prière; souvent les gens riches lèguent, à leur mort, des fonds destinés à leur entretien. Ils chargent quelquefois les communes de l'exécution de leurs dernières volontés, d'autres fois leurs parens, mais le plus souvent certaines mosquées; dans ce cas, les fontaines entrent dans l'espèce de propriété

nommée de *vakouf*. C'est une chose digne de remarque que le peu de réparations qu'on est obligé de faire à ces monumens; personne n'oserait les dégrader; souvent même on place, pour la commodité des voyageurs, des vases en cuivre dans lesquels ils peuvent boire, et jamais on ne se plaint qu'ils soient enlevés. Il y a telle de ces fontaines à laquelle sont affectées des sommes considérables provenant de différentes donations.

Pour entrer dans la ville de Tocate, nous passâmes sur un pont de bois au-dessous duquel coule le Tocatleu-Sou, qui vient des montagnes du sud. C'est dans cette rivière que l'on tanne les peaux de chèvre et qu'on leur donne différentes couleurs : nous les connaissons en Europe sous le nom de maroquins. Les manufactures de Tocate fabriquent les meilleurs dans les couleurs jaune et rouge. Pour les tanner, on se sert de l'écorce de chêne.

Je me rendis chez la personne à laquelle j'étais recommandé, en suivant des rues étroites et tortueuses; mais on m'annonça que, pour fuir la contagion, elle s'était retirée dans une campagne située à une lieue de la ville; les habitans un peu aisés avaient suivi son exemple,

et un morne silence régnait dans cette cité populeuse. De loin en loin, quelques groupes d'hommes suivaient des cadavres que l'on portait à leur dernière demeure. On n'entendait que le marteau des fabricans de cuivre obligés de travailler pour se nourrir, mais on ne les voyait pas, car ils avaient soin de fermer leurs boutiques. Les cafés même, toujours si peuplés, restaient déserts ; quelques mahométans seuls, assis dans les angles des balustrades, fumaient en réfléchissant aux pertes qu'ils avaient faites ou à celles dont ils étaient menacés ; des troupes nombreuses de chiens, qui ne trouvaient plus la nourriture que leur accorde la charité turque, poussaient d'affreux hurlemens. Je me hâtai de fuir ce séjour de désolation pour aller au village; mais là encore régnait la mort. La première personne à laquelle je m'adressai pour demander mon chemin, s'informa si j'étais médecin, et si je pouvais guérir un de ses parens, pestiféré. Partout où nous frappions, on n'osait nous ouvrir ; on nous considérait du haut des terrasses avec un sentiment de surprise et d'effroi, et quand nous arrivâmes chez mon hôte, je fus loin de trouver cette hospitalité à laquelle on est accoutumé lorsque, dans ces pays, on se

présente avec la recommandation d'un ami.

Pambouchi-Oglou (le fils du marchand de coton) était un vénérable vieillard, et l'Arménien de l'empire le plus riche en propriétés foncières. Quatre-vingts hivers avaient blanchi ses cheveux sans glacer ses sens; quelques mois avant mon passage, il s'était uni à une jeune épouse de trente ans. Il vivait à la campagne, entouré d'une famille nombreuse. Des enfans qu'il avait eus du premier lit, et qui tous étaient mariés, s'empressaient autour de lui, et lui prodiguaient tous leurs soins. Lorsqu'il s'asseyait, tous ses fils restaient debout jusqu'à ce qu'il leur permît de prendre place; engageait-il les plus âgés à fumer, c'était leurs femmes qui leur apportaient la pipe et le feu destiné à l'allumer; elles se retiraient aussitôt dans une pièce voisine prêtes à leur rendre de nouveaux services lorsqu'ils les demanderaient. Quand le café était préparé, un domestique l'apportait sur un plateau, et chacune d'elles, prenant la tasse destinée à son époux, venait la lui présenter d'après l'ordre de sa naissance. Rentrées dans leur appartement, elles se faisaient servir de la même manière par leurs enfans. Je ne suppose pas que l'on puisse trouver une représentation plus vraie

des mœurs que nous a peintes l'antiquité, et sans doute cette vie patriarchale doit avoir des charmes bien puissans, si les Européens eux-mêmes, dont l'éducation est si différente, ont pu les apprécier, si tous ceux qui en ont été témoins se rappellent toujours avec intérêt ce bonheur domestique qui contraste d'une manière si tranchée avec le despotisme du gouvernement et les vices de l'administration.

C'est un préjugé de croire que les mahométans ne prennent aucune précaution pour se garantir de la peste. Sans doute à l'approche de ce fléau ils n'agissent pas d'une manière tout-à-fait judicieuse, et leurs opinions sur la fatalité les obligent en public à négliger les mesures nécessaires; cependant il est peu de pays où l'on soit aussi exposé à demeurer sans secours quand la contagion se manifeste. J'ai vu, lorsqu'il y avait du danger, l'ami abandonner son ami, les domestiques leurs maîtres, les parens eux-mêmes fuir leurs enfans. Les voyageurs ont grand soin de demander quel est l'état sanitaire des pays qu'ils doivent traverser, et s'ils n'obtiennent pas des renseignemens favorables, ils n'hésitent pas à changer de chemin; c'est ainsi qu'avait fait mon ami Ali-Aga: il avait acheté

force provisions à Carahissar, et, loin de suivre la route bien tracée de Tocate, il avait pris des chemins affreux à travers les montagnes pour se rendre à Constantinople. Ce qui arrive toutefois dans ces tristes circonstances, c'est que les Turcs ne se piquent pas entre eux d'une grande sincérité dans leurs rapports. Un jour nous rencontrâmes une caravane qui nous demanda si la peste était à Tocate; l'un de nous assura que non, bien qu'elle y fît d'affreux ravages, et sur ce que je voulais lui donner un démenti, mes compagnons me dirent : « Que voulez-vous ; ces gens doivent aller à Tocate ; pourquoi troubler leur tranquillité et leur causer de la frayeur ? S'ils attrapent la peste, tant pis pour eux, ils sauront toujours assez tôt cette mauvaise nouvelle, et *il n'est pas d'un bon augure pour nous d'annoncer des choses fâcheuses.* » A Tocate, les Turcs n'avaient pas été les derniers à fuir à la campagne; ils y vivaient des fruits qui abondent dans le pays, et ne sortaient pas hors de leurs propriétés. Ces propriétés sont à peu près semblables aux bastides de Marseille. Ce sont de petites maisons isolées et séparées par des murs; il y en a un grand nombre, et presque tous les habitans ont la leur. Des gardes, payés par les

particuliers, les parcourent pendant la nuit pour empêcher qu'on ne vole les fruits.

Lorsque je présentai ma lettre à mon hôte, il ne voulut pas la lire avant de l'avoir fait purifier dans le vinaigre; il prit, pour me parler et me recevoir, toutes les précautions usitées dans les lazareths, et je n'en fus pas étonné lorsque j'appris que son fils aîné avait fait, l'année précédente, un voyage à Rome où il s'était trouvé au moment du jubilé. C'était un véritable pèlerinage, tel qu'on l'entendait autrefois, entrepris par les conseils d'un prêtre du mont Liban, qui lui avait assuré que ce moyen seul lui restait pour avoir des enfans. Il était privé de ce bonheur, et en accusait une jeune et jolie femme à laquelle il était uni depuis plusieurs années. Les deux époux me firent séparément l'honneur de me consulter, et je crois que je leur donnai des réponses tout aussi satisfaisantes que celles que l'on fait en pareil cas dans notre Europe, bien que d'ailleurs je ne fusse pas obligé d'employer de circonlocutions. Comme la jeune femme s'était fait accompagner par le prêtre qu'elle appelait Vertabet-Effendi, celui-ci ne manqua pas de lui dire que probablement elle avait commis quelque grand péché, et il lui imposa une

contribution de vingt-cinq piastres pour l'église, plus un cierge pour une madone qu'il avait dans sa maison. Après quelques jours de résidence, je reprochai au desservant cette espèce de trafic. « Ah! » dit-il, « vous ne connaissez pas ce pays; l'Église ici n'a aucune propriété; je ne puis vivre que de ce que je prelève de la manière que vous avez vu. Les prêtres de l'Église de Rome reçoivent des indemnités, mais nous, nous devons nous tirer d'affaire. J'ai une famille à nourrir, et si la superstition ne venait un peu à notre secours, elle risquerait fort de mourir de faim. Que puis-je gagner d'ailleurs de cette manière? Quelques personnes riches me donneront vingt ou trente piastres; mais la plupart, loin de pouvoir me payer, viennent me demander l'aumône; il faut bien la faire, car enfin je suis le chef de la communauté; quand il y a quelqu'un à battre et à emprisonner, c'est toujours moi que l'on choisit; voyez, tous les ongles de mes pieds sont tombés sous le bâton; je n'ai d'autre bien que la robe que je porte, encore est-ce un présent de *Pambouchi-Oglou*, qui se charge même du vin pour la messe, de la décoration de la chapelle et des habits sacerdotaux. Je ne dirai pas qu'il me nourrit, qu'il me loge, car

c'est là un faible service. Je dors aussi bien sur la dure que dans un lit, et tant qu'un de mes paroissiens aura un morceau de pain, il n'osera m'en refuser la moitié.» Le pauvre homme disait vrai ; l'église catholique de Tocate n'était pas autorisée ; c'était clandestinement que l'on disait la messe dans une chambre ; et quand les Turcs ou les Arméniens s'en apercevaient, ils ne manquaient pas de disperser les fidèles.

La maison de Pambouchi-Oglou était située sur le revers de la colline opposée à Tocate. On découvrait de là cette belle ville bâtie en amphithéâtre. La vallée entière offrait, au coucher du soleil, le coup d'œil le plus pittoresque ; d'un côté, tous ces minarets qui s'élevaient les uns au-dessus des autres ; une citadelle placée sur un rocher abrupte, puis une suite non interrompue de villages et de jardins qui se projetaient sur un espace de plusieurs lieues ; partout des maisons de campagne et des terres bien cultivées. Mes hôtes finirent par ne plus craindre que je leur communiquasse la peste ; alors ils fréquentèrent ma tente que j'avais dressée sous des arbres à l'extrémité du jardin. Nous y prenions même nos repas, en jetant des regards curieux vers le cimetière où l'on transportait

les victimes. Souvent aussi nous envoyâmes compter le nombre de fosses pratiquées pendant le jour ; elles étaient de cent cinquante la première fois, cent quatre-vingt-dix la seconde, deux cent cinquante la troisième, puis la progression diminua ; le sixième jour, on n'avait enterré que quarante personnes. Nous n'avions comparativement qu'un bien petit nombre de malades dans notre village. Dans un autre village qui avec Tocate formait un triangle équilatéral, il n'y en avait pas un seul, bien qu'il eût les mêmes relations avec la ville, et que l'on y prît moins de précautions que chez nous. Les deux villages avaient une égale population. Je considérai ce fait comme très-important, et je pris tous les moyens de le vérifier.

La ville de Tocate compte dix-sept mille maisons ; il y a en outre mille familles armeniennes et cinq cents catholiques. En supposant cinq individus par famille, la population serait de 92,500 âmes. Ce calcul est trop peu considérable, et comme on peut appliquer ce qui suit à toutes les évaluations de population en Turquie, j'entrerai dans quelques détails. Un particulier ne parvient jamais à se faire nommer gouverneur d'une ville, sans avoir acheté son

emploi ; c'est une véritable spéculation pour laquelle on doit calculer les charges et les bénéfices. On compte donc à peu près le nombre de maisons que renferme la résidence, pour savoir quel produit on pourra en tirer, car le droit établi par le Coran, que l'on nomme *miri*, n'atteint que la propriété foncière, et ne s'étend ni aux habitations de la ville, ni à celles de la campagne. Mais ce recensement n'est jamais qu'approximatif, parce que, d'un côté, le gouverneur est intéressé à le restreindre autant que possible, et que, de l'autre, les particuliers se trouvent dans le même cas par rapport au gouverneur. Aussi on ne dénombre les nouveaux ménages et les nouvelles maisons que long-temps après leur établissement. Plusieurs individus, bien que mariés, restent toujours dans la maison paternelle, et si l'on considère le nombre de domestiques qu'on entretient avec leur famille, il est évident que le mode de compter cinq individus par famille, bien qu'applicable à l'Europe, ne peut convenir à ce que l'on appelle en Turquie une maison, puisqu'il y en a toujours trois ou quatre réunies. Chez Pambouchi-Oglou, par exemple, il y avait au moins trente personnes;

il en était le chef, payait l'impôt, le miri, le karatch, et ne comptait que pour un sur les registres de la commune. Il en était de même pour la plupart des familles. Je crois que, faute de faire entrer ces considérations dans les statistiques, on a de la population de la Turquie une idée bien au-dessous de ce qu'elle est reellement. Quand je pris mes informations sur Tocate, il s'éleva entre les assistans une discussion sur la population ; bien que personne ne contestât le nombre de 18,500 maisons, les uns la portaient à 200,000, les plus modérés à 150,000 âmes.

Il existe encore un autre moyen de calculer la population, mais je ne le crois pas plus exact que le premier ; c'est d'évaluer la quantité de subsistances consommées. Le général Andréossy en a fait à la ville de Constantinople une application plus ingénieuse que vraie. Il s'est fondé sur la quantité de grains nécessaire pour nourrir annuellement cette capitale ; et comme base de son calcul, il a affecté une quantité donnée de pain à chaque individu. Cependant, on peut faire deux observations qui renversent ses conclusions : la première, c'est que les Orientaux mangent

généralement beaucoup moins que les Européens; la seconde, c'est que le pain n'est pas pour eux un aliment obligé. Cette dernière est surtout vraie par rapport à la ville de Constantinople; les Arabes, qui y sont en grand nombre, se contentent de quelques poignées de riz; les Curdes sont d'une extrême sobriété, et certainement ils ne consomment pas autant que nous. Il est évident que ce moyen d'évaluation pourrait être utilement appliqué, si, prenant une population asiatique donnée, on tenait compte des vivres dont elle a besoin. Jusque-là on ne peut émettre sur ce point que des conjectures, et, selon moi, celles que l'on a faites sur la plupart des villes d'Asie sont de beaucoup restées au-dessous de la réalité.

La ville de Tocate fait partie du domaine de la couronne; elle était l'apanage de la sultane Validé; mais, à sa mort, elle est rentrée dans le genre de propriétés nommées de khasné ou de trésor particulier. Les habitans prétendaient que l'avantage d'être régis par un agent de la sultane leur donnait quelque liberté, mais les exposait à de trop grandes dépenses. La commune devait, disait-on, à plusieurs particuliers jusqu'à deux mille bourses, (un million de pias-

tres). Les pachas, à leur passage, ne manquaient pas de la frapper d'une contribution proportionnée à la richesse qu'ils lui supposaient, et dernièrement encore, *Mehemed-Pacha* de Sivas etait venu prélever 200,000 piastres, quoique la ville lui en eût offert 100,000 pour ne pas avoir sa visite.

Les archevêques arméniens sont en trop grand nombre dans ces pays pour qu'il n'y en ait pas un à Tocate; il habite dans un monastère situé près du village où nous demeurions. Nous allâmes le voir un jour, et il me céda quelques médailles, entre autres un beau Mithridate Eupator et un Polémon. Il prétendait que ces médailles avaient été trouvées près des cavernes que l'on voit aux environs de Tocate, lorsque l'on vient par la route directe de Cara-Hissar. Ces cavernes ont, dit-on, servi de retraite à saint Jean Chrysostôme. L'archevêque faisait la quarantaine comme les catholiques, mais avec moins de soin et de discernement. Il avait habité pendant quelque temps en Russie, et comme il avait pu y exercer son ministère sans beaucoup d'obstacles, il faisait un grand éloge de ce pays, et soutenait vivement son opinion contre un gendre de Pambouchi-Oglou qui y

avait perdu sa fortune. « Aman ! aman ! (grâce ! grâce !) » disait ce dernier en secouant son manteau. « Le gouvernement turc vaut bien mieux que celui des Russes qui ne fait servir des lois sévères qu'à protéger la noblesse et à l'enrichir aux dépens du peuple ; je préfère mille fois la franche barbarie de nos contrées à ces formes judiciaires, à cette administration vexatoire que l'on décore du titre de civilisation. Un Turc, qui nous donne ostensiblement des coups de bâton, me paraît plus honorable que tous ces agens qui m'auraient dépouillé de mes vêtemens en me faisant force réverences. Chez nous, la justice est prompte et sévère ; du moins elle est quelquefois équitable ; là, au contraire, on l'achète, afin d'avoir le droit de l'acheter de nouveau. » J'avoue que j'étais assez de l'avis du négociant.

La vallée de Tocate abonde en toute espèce de fruits. La vigne y est fort bien cultivée ; on commence à récolter de la soie, mais en petite quantité. Partout où la terre est fertile, les habitans vivent dans l'abondance et peuvent se procurer le superflu. Aussi les maisons de la ville et des villages voisins sont-elles commodes et spacieuses ; plusieurs d'entre elles ont dû

CHAPITRE XV.

DÉPART DE TOCATE. — HUSSEIN-PACHA — ARMÉNIENS D'ERZEROUM. — RENÉGAT. — DELHI-BACH. — CAFETIERS — GÉOGRAPHIE ET GÉOLOGIE. — AMASSIA.

J'ÉTAIS demeuré six jours à Tocate sans que mes hôtes me permissent de visiter la ville. Je regrettai vivement de ne l'avoir pas fait, mais je ne pouvais les compromettre pour satisfaire ma curiosité. Je me décidai à continuer ma route par Amassia, et cette fois je ne cherchai pas à suivre une nombreuse caravane, car il n'y avait plus aucun danger à craindre; nous devions traverser des pays fertiles, habités par des populations agricoles, amies de l'ordre et de la tranquillité. En route, je devais remettre une ttre à un homme assez extraordinaire, qui tendait avoir fait partie de l'expédition gypte. Devenu prisonnier des Turcs, il s'é- fait mahométan, et suivait Hussein-Pacha

en qualité de médecin. Ce pacha avait été un des principaux employés dans la guerre contre les Persans, que commandait en chef le séraskier actuel Kosrew-Pacha. On l'avait accusé d'avoir détourné à son profit les sommes consacrées à cette guerre. Chose remarquable, des villageois arméniens avaient contribué à sa disgrâce, car il vivait à Tocate, et ne s'était établi sous des tentes que pour éviter la peste.

Lorsque le courageux Sardar d'Érivan, à la tête de six mille hommes, eut tenu pendant vingt jours soixante mille Turcs en échec, il opéra sa jonction avec l'armée du prince Abbas Mirza. Une bataille eut lieu, et la tactique européenne, employée à propos par le prince, mit la victoire de son côté. Alors ce ne fut plus qu'un pillage; des troupes nombreuses de partisans se précipitèrent dans les pachaliks de Kars et d'Erzeroum, massacrèrent les habitans et traînèrent en esclavage les femmes et les enfans. Un certain respect s'attache toujours au caractère mahométan; mais les Arméniens furent traités sans miséricorde. Quelques villages de cette nation s'armèrent et parvinrent à repousser l'ennemi; d'autres s'enfuirent dans la province de Pambak, appartenant aux Russes. Le grand-seigneur,

toujours généreux en pareille circonstance, fit des présens considérables aux courageux villageois, les releva de toute espèce d'impôts, et se vengea des résultats fâcheux de la guerre sur les pachas qui la commandaient. Ce furent ces villageois eux-mêmes qui se plaignirent de la conduite des chefs, et leurs plaintes furent entendues. J'en ai vu plusieurs qui étaient fiers de leur triomphe et des faveurs de la Porte; ils raillaient les habitans d'Erzeroum sur ce qu'ils s'étaient mis en défense contre un troupeau de chèvres que de loin ils avaient pris pour de la cavalerie persane.

Ce fut après deux heures de marche dans la vallée où nous suivions la rive droite du *Tocat-leu-Sou* que je me trouvai près des tentes du pacha. Je m'y rendis immédiatement; c'était l'heure du déjeûner, et les domestiques portaient à chacun des officiers les portions auxquelles ils avaient droit; le pacha en faisait tous les frais. Les principaux avaient chacun leur tente et leurs serviteurs particuliers. Je vis d'abord deux beaux jeunes gens assis sur des tapis, et revêtus de fourrures; des domestiques, des faucons et des chiens de chasse les entouraient; c'étaient les fils du pacha; ils me firent

donner une tasse de café en attendant le rètour du médecin qui se trouvait chez son excellence. Dès que je l'aperçus, je m'empressai d'aller à lui; mais il tourna dédaigneusement la tête, et me conduisit en silence jusqu'à sa tente. Là il dépouilla sa gravité, et me demanda excuse de la réception qu'il était obligé de me faire devant les mahométans, qui autrement auraient eu des doutes sur la sincérité de sa conversion. Misérable condition que celle qui force un homme de dissimuler toujours ses sentimens, de montrer une froide indifférence envers des compatriotes que l'on rencontre avec tant de plaisir à de si grandes distances! Et quand je pense que l'on ne peut échapper à cet esclavage, que la moindre tentative de fuite, le moindre geste suspect, le moindre discours équivoque, peut faire tomber la tête de ces renégats, je considère comme une bien faible compensation les honneurs dont on les entoure, les richesses dont ils jouissent, le pouvoir qu'ils exercent. Tel était le sort de celui que je vis, et je fus heureux de m'assurer qu'il n'était pas Français, mais Italien. Son nom même de *Manjioun-Agassi* était une injure, puisqu'il venait d'un opiat honteux employé seulement

dans ce pays où la luxure est un besoin et un honneur. Il faut avoir habité le Levant, et connaître les usages mahométans pour concevoir le dégoût que doit inspirer un renégat, surtout quand il joint de l'esprit à une bonne éducation, et malheureusement c'est ce que je trouvais chez *Manjioun-Agassi.* L'apologie qu'il faisait de sa conduite le rendait plus méprisable encore, car il disait qu'il se moquait de toutes les religions, et qu'il n'agissait que par un vil intérêt. Cependant il jouissait d'un grand crédit et d'une haute réputation de piété. Combien peu il la méritait et combien on aurait été désabusé en le voyant boire l'eau-de-vie à longs traits pour y noyer ses souvenirs et ses remords! Dans la religion musulmane cependant, une règle toujours suivie est d'accorder plus de considération à ceux qui s'y convertissent qu'à ceux qui y sont nés.

Ce fut avec un sentiment penible que je fis ma visite, et je me sentis soulagé lorsque je pus continuer ma route. Nous nous dirigeâmes vers un petit village à l'extrémité de la vallée de Tocate; nous y passâmes la nuit plutôt que de nous rendre à *Topra-Kalé*, qui est à mi-chemin d'Amassia. La peste étendait ses ravages dans ces deux endroits. *Topra-Kale* (forteresse de

terre) se trouve dans les montagnes qui forment le côté nord de la plaine de Tocate. Ces montagnes sont entièrement calcaires. La ville est baignée par le *Tocatleu-Sou*, dont l'eau sert à faire tourner plusieurs moulins; on commence à trouver là de ces roues à chapelet, destinées à élever l'eau pour les irrigations. Je n'ai pu concevoir pourquoi cette ville avait reçu le nom qu'elle porte; je n'y ai pas vu de construction de terre, mais bien une citadelle en assez mauvais état. A la vérité, on trouve, à quelque distance dans la vallée de Tocate, un monticule conique en forme de tumulus. On prétend qu'il avait été élevé par les troupes turques, lorsqu'elles allèrent combattre le roi de Perse Nadir-Schah. Le pacha qui les commandait avait ordonné à chacun de ses soldats de prendre une charge de terre, et de la jeter au même lieu, afin de donner une idée de sa puissance, et de transmettre à la postérité le souvenir de son expédition.

A peine sortions-nous de Topra-Kalé, où nous nous étions reposés, que nous aperçûmes de la cavalerie qui s'avançait; nous fûmes un moment indécis, ne sachant si nous devions avancer ou retourner sur nos pas. Nous usâmes d'un moyen terme, et forts du voisinage de la

ville, nous nous arrêtâmes. Bien nous en prit, car ces cavaliers n'étaient autres que des Delhi-Bâch (Têtes-Folles), qui prétendent à l'honneur d'être les plus grands pillards de la Turquie ; ils se distinguent par un bonnet en feutre d'une hauteur démesurée, qu'ils entourent d'un turban. Ce sont de véritables aventuriers, ne possédant au monde que leurs armes et leur cheval. Leur métier consiste à se louer en temps de guerre; ils ne reçoivent que rarement une paie, et savent se dédommager par le vol. Un pacha en a-t-il besoin, il les appelle à son service, puis il les renvoie et ils vont chercher fortune ailleurs. Ceux-là avaient entendu dire que l'on se battait en Perse, et ils accouraient du fond de l'empire pour participer au pillage. Ils me demandèrent conseil, ne sachant s'ils devaient offrir leurs services aux Russes ou aux Persans. Je leur conseillai de s'adresser aux derniers, bien convaincu qu'ils n'étaient pas gens à les laisser retourner chez eux chargés d'un riche butin. Après leur avoir donné cet avis charitable, nous partîmes au petit pas, non sans crainte de rencontrer quelqu'autre troupe de ces braves gens, ou qu'il ne prît fantaisie à ceux-là de revenir nous questionner.

Pendant quatre heures, la route continue à

[redacted]

travers un charmant paysage, toutefois la population est peu considérable. Arrivés à un étroit passage que l'on appelle *Derbend*, terme formé de deux mots persans (porte fermée), et qui signifie défilé, nous trouvâmes un joli kiosque construit par les soins d'un Tartare qui parcourait souvent la route de Bagdad. Un homme était préposé à la garde de ce lieu, et y avait établi un café. Il est à noter qu'en Turquie un cafetier a une grande autorité; il demande aux voyageurs tous les renseignemens qu'il juge lui être utiles, et rarement on ose les lui refuser. Il a ordinairement son habitation dans un des villages voisins, et quand il reconnaît des malfaiteurs ou des personnes suspectes, il va, par des chemins détournés, avertir son village; dans ce cas, il y a une levée en masse, et il est difficile d'échapper, tant le lieu de garde est bien choisi. Le meilleur moyen de se rendre suspect est de passer devant les cafés sans s'y arrêter, et ce cas arrive rarement. Quelquefois aussi les cafetiers s'entendent avec les voleurs et leur donnent des avis. C'est la seule mesure de sûreté publique que j'aie vu prendre en Turquie, encore est-elle facultative. Si le désir de vendre pour quelques paras de café n'amenait pas ceux qui

s'établissent dans ces lieux, l'autorité ne prendrait jamais sur elle d'en placer aucun. Celui que nous vîmes était fort glorieux du poste important qu'il occupait. « Voyez-vous, » disait-il, « si je le veux, je puis arrêter ici une armée entière. Je me place sur mon rocher avec mon fusil, et, comme je suis sûr de ne pas manquer le premier qui s'avancerait, il est évident qu'aucun ne voudrait l'être; or, s'il n'y en avait pas, personne ne passerait. » Il nous annonça ensuite qu'on l'avait invité à demander les *teskérés* des voyagéurs, mais qu'il ne se conformerait pas encore à cet ordre, parce qu'il n'était pas partisan de la régularité.

Ce n'est que quatre heures avant d'arriver à Amassia que l'on trouve les jardins qui dépendent de cette ville. Alors c'est un magnifique spectacle que la suite non interrompue de maisons de campagne, de mûriers, d'arbres fruitiers qui se succèdent jusqu'à ses portes. Sur le penchant des montagnes sont de vertes forêts dans lesquelles les meilleurs fruits naissent sans culture, tandis que sur le plateau on récolte les céréales.

Pour abréger la route, nous gravîmes par une pente assez douce la colline au pied de laquelle la ville est située; de là nous voyions la

route ordinaire suivre les sinuosités du Tocat-leu-Sou. En descendant le revers abrupte qu'elle présente, j'aperçus un de ces canaux qui, d'après le rapport de Strabon, portaient l'eau dans la ville. Nous ne pûmes y arriver qu'après avoir marché pendant près d'une heure dans une gorge étroite au fond de laquelle elle est située. C'était la patrie du fameux géographe que je viens de citer, et j'étais curieux de vérifier dans sa ville natale l'exactitude des descriptions qu'il nous avait transmises. Je ne regretterai pas les quinze journées que j'ai été obligé d'y passer malgré moi. C'était jusque-là seulement que mon muletier devait me conduire; il était effrayé par le nouveau règlement qui obligeait les voyageurs à se munir d'un teskéré ou passe-port pour aller plus loin, et il prit le parti de retourner sur ses pas. La plupart des caravanes ne s'engagent pas dans la vallée qui conduit à la ville; elles restent en dehors, et, quand une fois on est entré, on ne trouve pas aisément l'occasion d'en sortir. Dans ce temps surtout la peste faisait d'horribles ravages, et l'on évitait avec soin les grandes villes.

CHAPITRE XVI.

AMASSIA. — PARATJI. — SARRAF DU KASNÉ. — DÉPRÉCIATION DE LA MONNAIE. — GOUVERNEMENT CADI. — EXILÉS FANARIOTES. — PESTE. — FEMME TURQUE. — ÉTAT DES FEMMES.

On compte dix-huit heures de Tocate à Amassia, et je pense qu'elles ne font guère que vingt lieues. On entre dans cette dernière ville par une longue rue, à droite et à gauche de laquelle on voit de larges pierres qui ont probablement servi à d'anciens monumens. Nous allâmes loger dans un beau kan ou caravansérail placé au centre. Cet édifice était à deux étages; au rez-de-chaussée demeuraient de riches négocians qui s'y établissaient pendant le jour, et le soir se rendaient à leur domicile. C'était alors l'époque de la vente des soies, et les habitans des villages voisins venaient se défaire de leur récolte. Je pris un appartement près de celui

qu'occupait un Arménien auquel j'étais recommandé, et j'avais là pour voisins un Turc chargé par le Khasné (trésor) de prélever le caracth sur les chrétiens, et un Arménien venu avec un firman de la Porte pour faire rentrer au trésor les anciennes pièces de monnaie, et pour forcer les détenteurs à les échanger contre de nouvelles. Je m'occuperai de ces deux personnages, parce que leurs fonctions se rapportent à l'administration générale de l'empire.

On sait que le droit de caratch porte sur tous les chrétiens; là où la Porte n'a pas une grande autorité, elle est obligée, pour le percevoir, de s'en rapporter aux agas et aux petits gouverneurs. Ceux-ci le prélèvent d'après l'usage et le tarif établis dans les différentes localités; ils donnent pour reçu un petit billet sur lequel ils apposent leur cachet, puis ils font passer l'argent au trésor. C'est d'après ces reçus que la Porte peut juger du nombre de rayas que contient l'empire; et ce nombre est toujours porté en moins, parce que les collecteurs retiennent une partie du produit. Dans les parties, au contraire, où le gouvernement peut exercer son pouvoir, il place un homme nommé caratji; celui-ci s'établit dans le

lieu de la ville le plus fréquenté; il est chargé de percevoir cet impôt et de viser les reçus que doivent toujours porter les sujets non musulmans. Alors le détenteur peut aller sans entraves partout où il doit rencontrer des collecteurs du gouvernement; car ceux-ci connaissent le cachet de leurs confrères, et d'ailleurs on ne demande le billet qu'à ceux qui résident dans le pays. J'ai vu plusieurs fois mon voisin Mahmoud-Aga remplir ses fonctions, et il ne m'a point paru employer des formes trop sévères; il demandait aux paysans qui arrivaient de la campagne de payer leur impôt, et ceux-ci lui répondaient souvent qu'ils n'avaient pas d'argent. — « Et quand me paieras-tu? » — « Dieu le sait. » Il restait ainsi plusieurs mois sans régler, et ce n'était jamais qu'après les avoir souvent pressés qu'il se décidait à recourir au bâton. Cependant, lorsqu'il avait fait dans la journée une mauvaise recette, il employait quelquefois cet argument sans explication antérieure. Il saisit ainsi un malheureux Arménien de la Perse qui nous suivait à pied, lui donna la bastonnade, et, sur la remontrance que nous lui fîmes que c'était un pauvre diable qui n'avait même pas de quoi louer un mulet, il paya pour lui,

lui donna un billet, le fit manger, puis le chassa d'un coup de pied.

Les Arméniens ont en Turquie le monopole de la profession de banquiers; ils sont chargés à Constantinople de la direction de la monnaie; chaque pacha en a un pour son trésor particulier, et les gens qui se trouvent assez riches les emploient pour administrer leurs fonds. Chacun sait que chaque année il y a une détérioration dans la monnaie turque; on s'empare des anciennes pièces, et on les remplace par de nouvelles qui sont d'un titre inférieur. On estime que la dépréciation est par année de six pour cent, c'est-à-dire que de l'argent placé à Constantinople à intérêt rapporte six pour cent, s'il est inscrit comme valeur européenne, et douze s'il l'est en piastres. En 1821, à mon premier passage, la piastre valait quatorze sous; elle n'en vaut plus aujourd'hui que huit. J'ai examiné plusieurs fois ce que disent les économistes à ce sujet, et si leurs raisonnemens sont bons en ce qui concerne les états européens qui ont besoin de crédit, je ne crois pas qu'ils puissent s'appliquer à un pays qui ne fait pas d'emprunt et qui ne s'empresserait certainement pas de restituer l'argent qu'on lui prêterait, à un pays qui n'a ni

ne demande de crédit. Il faut partir de ce principe, aujourd'hui généralement admis, que la monnaie d'or et d'argent n'étant qu'un signe représentatif, une marchandise, il importe peu qu'il y en ait beaucoup là où l'on a des valeurs pour s'en procurer. Dans le calcul du gouvernement, il n'y avait d'erroné qu'une dépréciation trop exagérée qui faisait que les étrangers trouvaient du bénéfice à acheter les anciennes pièces au prix demandé par la Porte, et à les expédier en Europe pour y être fondues, bien qu'ils eussent à payer des frais assez considérables pour le transport, les assurances et la fonte. Je sais tel bâtiment européen qui a exporté d'une seule fois des groupes pour la valeur de cinq millions. C'est là la véritable cause de la disparition d'une bonne partie du numéraire, et ce n'est pas un bien grand malheur, car la terre n'en est pas moins fertile, les productions moins abondantes; et quelques années d'une administration prudente feraient promptement refluer l'or et l'argent dans un pays favorisé par la nature, où l'on ne connait pas de dette publique. Dans les détails, voici ce qui arrivait: la petite monnaie appelée para ne diminuait pas en proportion de la piastre, qui avait toujours une valeur réelle de

quarante paras; les objets de nécessité, étant fixés par le gouvernement, n'augmentaient pas de valeur; ainsi, celui qui achetait des piastres pouvait appliquer une somme plus considérable de paras à ses besoins particuliers. La mesure prise par le gouvernement ne pouvait donc blesser immédiatement le peuple; mais il en résultait, comme pour les pièces d'or et d'argent, que l'on cherchait à s'emparer des paras, et que la rareté de cette monnaie commençait à se faire sentir. Cependant ceux qui avaient d'anciennes pièces, et qui savaient qu'elles contenaient plus de métal que les nouvelles, ne s'empressaient pas de les restituer et d'en accepter d'autres en échange. Au contraire, ils les cachaient soigneusement, et l'administration de la monnaie était obligée d'envoyer des agens chargés du recouvrement. C'était un de ces agens qui était établi près de moi; il était venu de Constantinople avec un firman, portait les pantoufles jaunes, et pouvait demander main-forte à l'autorité; il faisait même des visites dans les coffres des particuliers, et ses perquisitions s'étendaient jusque dans les maisons. Il trouvait honneur et profit dans l'exercice de ses fonctions, que d'ailleurs il ne remplissait pas avec plus d'intégrité qu'il n'est

d'usage dans le pays. Quand on lui dénonçait un receleur, il composait avec lui pour lui laisser son argent, et se bornait à prendre celui des personnes avec lesquelles il n'avait pas pu s'arranger. Il avait établi un petit bureau au milieu du khan, et il donnait là son avis sur les pièces que les campagnards venaient soumettre à son estimation. Quand il y en avait de prohibées, il s'en emparait et en donnait de nouvelles en échange; en faisant ce trafic il s'était acheté un beau cheval, de belles armes, et vivait noblement.

La ville d'Amassia est régie par un musselim dépendant du pacha de Sivas; cet agent n'a cependant que la haute main sur la commune, qui se gouverne par un conseil où sont admis les ayans ou grands propriétaires terriens. Ce sont eux qui conseillent les mesures administratives, qui partagent l'impôt, qui avisent aux moyens de satisfaire aux demandes du pacha; les délibérations sont prises chez le musselim, qui est une manière de président. La cour du musselim est composée comme celle d'un pacha; comme lui il a un divan-effendi ou secrétaire, un sarraf, des cawas, mais tous sont au petit pied. Quand il a de quoi payer un grand nombre de serviteurs, il pèse sur la ville de toute son autorité,

et prélève autant qu'il peut de contributions. Au cas contraire, il n'est que le délégué de la commune, et l'oppression vient de la commune, car, dans ces pays, il faut toujours que quelqu'un opprime. C'était le cas à Amasia; non-seulement les ayans ne payaient aucune taxe, mais ils en prélevaient pour eux-mêmes et n'en donnaient qu'une petite part au musselim, qui de son côté donnait au pacha le moins possible. J'avais obtenu à Sivas une lettre de recommandation du pacha lui-même pour ce gouverneur, et aussitôt après mon arrivée je la lui avais transmise; il s'était empressé de m'envoyer chercher pour m'assurer de sa protection et du désir qu'il aurait de m'être agréable. J'avais eu soin de mon côté de faire écrire que l'on me permît de monter dans la citadelle. Je voulais y copier une inscription qui est à la porte d'entrée, et visiter les statues et les vieilles armures qui s'y trouvent encore; il me promit de m'y faire accompagner. Le lendemain, il n'osa tenir sa promesse sans avoir pris l'avis du conseil, et cet avis ne me fut pas favorable; il fut arrêté que je ne pouvais être qu'un espion qui désirait voir si les fortifications étaient en bon état, que le pacha non plus que le musselim

n'avaient aucun droit d'introduire des étrangers dans la forteresse des Amassiotes, que pour cela il fallait un firman spécial de la Porte. Les instances que je fis ne servirent qu'à me rendre plus suspect encore, et j'en eus la preuve quelques jours après. Il se trouvait à Amassia un cadi de Constantinople qui me pria de passer chez lui pour lui donner quelques conseils sur une ophtalmie dont il était atteint. Je profitai de cette circonstance pour lui demander des renseignemens sur quelques manuscrits orientaux; comme il était fort lettré, et qu'il trouvait rarement des auditeurs bénévoles, il pritquelque goût à ma société, et m'engagea à l'aller voir pendant mon séjour. Je me rendais assez régulièrement chez lui; mais un jour il me pria de ne venir qu'à la nuit, de peur de se rendre lui-même suspect aux habitans. « Vous ne pouvez, » disait-il, « comprendre la barbarie et l'ignorance de ce pays, et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le quitter. Les habitans me considèrent moi-même comme un étranger, parce que, habitué aux douceurs de la vie de Constantinople, je ne me fais pas aisément à leurs manières rudes et sauvages. A peine osé-je remplir les devoirs de ma charge, et ma con-

science doit souvent fléchir devant la nécessité. De trop fréquentes relations avec vous ne peuvent que rendre ma position plus difficile, et si on vous laisse en paix, c'est parce que vous êtes porteur du bouyourdou le plus énergique que l'on ait jamais donné. » En effet cet ordre, que j'avais été obligé d'exhiber, rendait les autorités du lieu responsables de tout événement fâcheux qui m'arriverait.

Parmi les autres personnes que je voyais à Amassia, je ne puis omettre les exilés des familles princières du Fanar qui y étaient renfermés. Il y avait deux membres de la famille des Soutzo, dont un avait été drogman de l'arsenal, et l'autre interprète de la Porte et prisonnier des Autrichiens dans la dernière guerre; un troisième était le beau-père du hospodar Morouzi; le quatrième, vieillard de quatre-vingts ans, avait été lui-même hospodar d'une des principautés, et cachait son nom. Tous parlaient facilement plusieurs langues d'Europe, et étaient plus versés que les Turcs eux-mêmes dans la littérature orientale. A leur arrivée à Amassia, il s'en était fallu de peu qu'ils n'eussent été massacrés par la population; dès qu'ils paraissaient hors de leur maison, ils étaient assaillis. Cette

haine s'était ensuite graduellement affaiblie, et ils pouvaient se promener sans danger jusqu'à une lieue hors de la ville. Ils étaient protégés près du musselim par un apothicaire de leurs compatriotes, exilé comme eux de la capitale, et qui exerçait la profession de médecin. Ce dernier venait, quoique exilé, d'acheter le monopole du tabac à priser, et gagnait assez d'argent. Les autres vivaient de leurs revenus, et ne craignaient pas de porter les couleurs éclatantes, marques de leurs anciennes dignités. Ils étaient bien déchus de leur grandeur, et pourtant ils n'avaient rien perdu de la vanité qui les caractérisait pendant la bonne fortune. Le titre de prince que leur donnait toujours la Porte, ce droit précieux de porter des pantoufles jaunes et un schall sur la tête, leur faisaient supporter patiemment leur malheur. Combien ils soupiraient cependant après le moment de leur délivrance! Combien il leur tardait de rentrer dans leurs palais du Bosphore, et d'abandonner la masure dans laquelle ils étaient renfermés! Souvent ils en ont conçu l'espérance, et, je le dis avec peine, ils auraient voulu rentrer tels qu'ils étaient avant leur exil. Les infortunes bien plus grandes de leurs compatriotes les touchaient

peu; la domination des Turcs leur était chère, et ce n'était pas parmi eux que l'affranchissement national aurait trouvé des partisans. Dans le réçit qu'ils faisaient de leur malheur, ils ne manquaient pas d'incriminer la Russie. « Quand la révolution éclata, » me disait Soutzo, « je remplissais encore mes fonctions de drogman; le capitan-pacha me fit venir pour la dernière fois, et c'était pour répondre à l'interprète de Russie. Je me présentai en tremblant; le massacre de mes compatriotes me faisait craindre que ma dernière heure n'eût sonné. Quel fut mon étonnement d'entendre l'agent russe déclarer que son ambassade n'était pour rien dans la révolte, qu'elle ne l'avait pas fomentée, qu'elle ne voulait pas la soutenir. Et pourtant c'était dans son palais que se réunissaient les principaux conjurés, c'était de là qu'était parti cet employé chargé d'attiser le feu dans les provinces, de recueillir des sermens pour l'empereur. Ainsi donc on nous abandonnait une fois encore; la crainte salutaire que l'on pouvait inspirer n'existait plus et nous devînmes des victimes sur lesquelles la vengeance put impunément s'exercer. Chien, me dit le capitan-pacha, je ne veux pas te tuer, parce que tu m'as servi; tu seras exilé. Là-dessus

on m'incarcéra, puis on me fit partir pour ce pays; heureux d'avoir eu mon père pour compagnon d'infortune! »

On a trop peu estimé le mérite de ces Grecs du Fanar et les services qu'ils rendaient aux ambassades de Constantinople et aux particuliers. Habitués, dès leur enfance, à vivre avec les Turcs, connaissant parfaitement leur langue et leurs préjugés, il était rare qu'ils ne fissent pas adopter les mesures qu'ils proposaient. Ils servaient de véritable intermédiaire entre les Européens et les Asiatiques. Chaque ambassadeur à Constantinople cherchait à se faire parmi eux des partisans; ils aplanissaient les obstacles que les Francs n'auraient pu franchir, et dévoraient en silence les humiliations auxquelles sont exposés tous ceux qui communiquent directement avec les Turcs, quels que soient leur rang et leur caractère. La destruction du Fanar a apporté à la politique européenne de grandes difficultés, et si, depuis qu'elle a eu lieu, les négociations ont rarement été heureuses, on ne doit pas s'en étonner, mais on doit, au contraire, admirer qu'elles aient pu être honorables.

Amassia était, comme Tocate, ravagée par la peste; mais les habitans, attirés par le désir de

faire leur commerce de soieries, ne suivaient pas l'exemple de la première ville, ils n'habitaient pas leurs jardins. Un jour j'étais dans ma chambre quand un cawas ou garde, revêtu de son costume, entra chez moi brusquement. « Lève-toi, » me dit-il, « et marche; l'aga te demande. » Je répondis que je voulais savoir quel était le motif de cette visite, mais il ne voulut pas me le dire, et réitéra son ordre d'une manière encore plus péremptoire. Je me rappelai alors l'anecdote de Bruce, qu'un pacha avait mandé, et que le garde, chargé du message, avait conduit à coups de bâton près de son excellence, qui ne voulait que le voir et renouveler amitié avec lui. Je partis, et nous nous dirigeâmes vers une maison située près de la rivière. En entrant dans la chambre, je vis, étendu sur un matelas, un jeune homme de quinze ans, les yeux fixes, immobiles, brillans comme des escarboucles. Sa figure n'était altérée en aucune façon, mais il ne pouvait plus parler. Il s'était plaint, deux jours auparavant, de douleur dans les lombes et de céphalalgies violentes; puis il était tombé dans l'état où je le voyais, et y était resté vingt-quatre heures dans la plus parfaite immobilité. Deux de ses parens étaient accroupis près de

son lit, et sa mère avait passé la main sous son cou. Deux sœurs, plus âgées, étaient dans l'appartement. Aussitôt que je crus reconnaître la peste, je me hâtai de demander si les bubons avaient déjà paru. On me dit que non, et peut-être aurais-je pris le bras du malade, tant l'incurie est contagieuse, si je n'avais aperçu un bandeau qui passait sous l'aisselle. C'était sa mère qui l'y avait placé à l'insu de la famille. Aussitôt que l'on connut la cause de mes appréhensions, tous ceux qui se trouvaient dans la chambre se hâtèrent de partir, et je fus obligé de m'enfuir moi-même pour échapper au courroux de la mère, qui m'accusait d'ôter à son fils une compagnie si douce dans les derniers momens. Le lendemain de cette visite, les vomissemens commencèrent, et le malheureux jeune homme mourut.

Le triste mérite d'avoir prédit une mort que je n'avais pu empêcher, me donna une grande réputation, et j'étais assailli de visiteurs de tout âge et de tout état : l'un d'entre eux me proposa d'aller voir sa femme qui était malade, et la curiosité l'emporta encore sur la prudence. Les femmes d'Amassia passent pour être les plus belles de la Turquie, et celle-là avait, parmi elles, une grande réputation de beauté. Son mari se nom-

mait Youssouf-Aga; il avait habité Constantinople et s'était fait nommer musselim d'Amassia, sa patrie; mais, le pacha qui l'avait institué ayant été changé, il avait perdu son emploi, et n'était plus qu'Ayan. En même temps qu'il avait perdu le commandement dans la ville, il avait aussi perdu l'autorité dans sa maison, où sa femme régnait en souveraine. Elle était Turcomane, et l'ambition l'avait portée à s'unir au musselim, qui lui avait fait un riche douaire, encore augmenté par la fortune que lui avait laissée son père. Le musselim, au contraire, avait été dépouillé de ses biens, et sa femme ne lui donnait que peu pour se soutenir. Je la vis brillante de pierreries, bien que le pauvre époux n'eût qu'un vêtement sale et en mauvais état. Plusieurs esclaves nègres la servaient, tandis que celui-ci n'avait pas même un valet pour porter sa pipe. Avant d'entrer dans le harem, le patron eut la précaution de me faire rester dans la cour, et ce ne fut que lorsque tout était prêt dans l'intérieur que l'on m'introduisit. Cet appartement des femmes était administré précisément comme celui des hommes : une balustrade était à l'extrémité, et là les servantes se tenaient debout;

la maîtresse était assise au coin du sofa, près de la fenêtre d'une chambre carrée; à l'entrée était un petit espace où l'on déposait ses pantoufles. La dame ne se dérangea ni pour son mari ni pour moi; il était difficile de voir une femme plus belle; ses bracelets et son collier étaient garnis d'émeraudes; elle portait une robe de velours brodée en or; sa pipe était enrichie de diamans. Une multitude de pierres précieuses ornaient ses doigts et le fermoir de sa ceinture. Dès que j'eus pris place, elle ordonna à ses négresses de m'apporter la pipe et le café, et se plaignit de ses maux, qui me parurent plus imaginaires que réels. Je lui conseillai l'exercice et le changement d'air. « C'est cela, » me dit-elle: « je suis la fille d'un Curde, d'un soldat, je sais gravir les montagnes, dompter un coursier; jadis j'errais librement dans la campagne, je n'avais pas besoin de ce voile pour sortir; et que peut servir un voile à une femme honnête? Aussi je vivais, je respirais. Maintenant il faut se cacher, marcher avec gravité, se faire suivre par une troupe d'esclaves pour voir de stupides femmes turques, avec lesquelles je suis obligée de vivre! Oui, l'air me fera du bien, et surtout la liberté. »

Le mari n'écoutait pas mes conseils avec une satisfaction, à beaucoup près, aussi vive que sa femme : elle s'en aperçut, et lui dit brusquement d'aller commander encore du café, et de revenir quand on l'appellerait. Il sortit et nous laissa seuls. Alors la femme me dit : « Tu vois bien ce vieux animal ; c'est lui qui est la véritable cause de ma maladie, et cette maladie n'est que l'ennui de le voir. Il est malheureux, et quel plaisir de vivre avec un homme qui reste à la ville sans pouvoir et sans autorité, qui n'a rien à manger ? Mon âme, n'y aurait-il pas un moyen de ne plus l'avoir sous mes yeux ? Tu es le chef des médecins, la crème des docteurs ; n'aurais-tu pas quelque médicament qui, avec l'aide de Dieu, pût m'en délivrer ? Alors je retournerais à la campagne, où je me porte si bien, je mènerais la vie que j'avais accoutumée dans ma jeunesse, et j'abandonnerais cette ville, que je prie Dieu de renverser. » Quoiqu'il soit toujours pénible de refuser à une femme qui joint à la beauté une voix touchante et un gracieux sourire, je ne fus pas tenté d'aider celle-ci dans son pieux projet : je me contentai de recommander de nouveau à son mari de la conduire à la campagne. Je rapporte cette anecdote

non-seulement pour montrer combien peu, en Turquie, il en coûte d'empoisonner; mais encore, pour faire voir combien sont erronées les idées que l'on a de l'état des femmes de ce pays. J'ai eu souvent l'occasion de pénétrer dans les harems, et je ne me suis aperçu ni qu'il y eût de la part des maris une défiance extrême, ni que les femmes fussent traitées en esclaves; elles ont dans leur maison la même autorité que chez nous; elles dominent ou obéissent, suivant la force de leur esprit et de leur caractère. Le fait de rester voilées n'est même pas, pour elles, une nécessité désagréable; c'est un usage dans lequel elles sont élevées, et qui ne paraît pas les contrarier beaucoup. Je me rappellerai qu'un jour j'étais entré dans la maison d'un Turc d'une petite ville : je causais avec sa femme et lui, lorsqu'un mahométan vint et se plaça en face de la maîtresse de la maison. Le maître le pria de sortir, en lui disant qu'en ma qualité d'Européen il n'y avait pas d'inconvénient à ce que je visse sa femme, puisqu'il en était ainsi dans mon pays, mais qu'il serait honteux pour lui de la laisser voir à un Turc. Il en serait tout autrement si on s'introduisait furtivement dans un harem, et encore la vengeance que tirerait

l'époux offensé ne serait pas le résultat de la jalousie, mais des mœurs et de la religion; en supposant qu'il voulût faire grâce, les parens de la femme s'y opposeraient. En cas d'adultère, si le coupable est mahométan, c'est au mari à se venger de l'affront qu'il en a reçu; s'il est raya, il est obligé de se faire musulman, et encore court-il risque de la vie: s'il ne change de religion il est inévitablement mis à mort. Dans l'un ou l'autre cas, la femme est sacrifiée; ordinairement on la place dans un sac et on la jette dans l'eau. Les Grecs et les Arméniens de l'intérieur, qui ont été offensés, suivent le même procédé, à moins que le coupable ne soit en position de faire respecter sa complice, et c'est presque toujours le cas lorsque c'est un mahométan qui a outragé un chrétien. Aussi, dans les confidences que j'ai pu recevoir des Turcs, les femmes des rayas se trouvaient toujours compromises en plus grand nombre. J'ai reconnu, du reste, que la plupart des femmes ne se plaignaient pas de leur sort; ne voyant guère que leurs parens, le désir de plaire et de briller les tourmente peu, et leur plus grand défaut sans doute est la passion des ajustemens. Elles sont, en général, bonnes femmes de ménage, s'occupent constamment de leur intérieur

et de l'éducation de leurs enfans. Je ne suis pas seul de cette opinion, qu'en supposant qu'on leur donnât la liberté elles la refuseraient : elle est partagée par un auteur célèbre, lady Montague, que son sexe mettait à même de voir souvent les femmes turques. Je pourrais fournir encore une preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Géorgie, où la domination russe existe depuis trente ans, où le gouvernement a cherché à introduire les mœurs européennes, il n'a pu réussir à faire disparaître l'usage des voiles, et cependant la population est chrétienne et disposée à la civilisation. Tant est grande la force des préjugés et des habitudes populaires !

[redacted]



1 Rivière du ...
2
3 Grotte
4
5 Tombeaux de Princes Mahometans
6 Vieille Mosquée
7 Citadelle
8 Murs antiques
9 Casernes
10 Palais de l'Ayan Soleiman
11 Mosquée du Sultan Bayazid
12 Residence ... des Princes ...
13 grand ...
14 Grande eglise grecque convertie en Mosquée
15 Temple Antique
16 Ancien canal et Mosquée
17 Residence du Musselim
18 Ponts
19 Route de Trebizonde
20 Anciennes ...
21 Grande Caverne
22 Jardins plantés de Muriers et de Vignes terres cultivées



CHAPITRE XVII.

POPULATION. — ANTIQUITÉS. — CAVERNES — INSCRIPTIONS. — PEINTURES. — CITADELLE. — PRISONNIERS FRANÇAIS. — TOMBEAUX DES ROIS. — MOSQUÉE *DU* SULTAN BAYAZID. — MANUFACTURES. — COMMERCE. — GÉOLOGIE.

On compte à Amassia dix mille maisons, sur lesquelles il y en a mille arméniennes et une centaine de grecques. Cette ville est, comme je l'ai dit, située au fond d'une gorge qui a une lieue de longueur avant de s'élargir, et resserre les eaux du Tocatleu-Sou (l'Iris des anciens). La ville est encore placée comme elle l'était du temps de Strabon; seulement les maisons qui étaient construites sur la citadelle inférieure n'existent plus, et l'on n'y trouve que des ruines. Les murs qui entouraient cette citadelle et bordaient le fleuve sont en partie debout; j'ai vu aussi les deux canaux dont parle l'ancien géo-

graphe. L'un d'eux conduit encore l'eau à la ville et descend de la montagne de Lokman, au pied de laquelle elle est située; le second, creusé dans le roc parallèlement au cours du fleuve, en venait probablement. Les mahométans ont inventé, sur ce canal, une histoire évidemment tirée d'un conte persan. Ils disent qu'un Turc, très-riche, devint éperdument amoureux de la fille d'un meunier arménien; celle-ci lui promit de l'épouser s'il voulait faire, dans le rocher, un canal qui pût conduire l'eau jusqu'au moulin de son père; mais ce travail était si considérable, que la fortune du Turc fut absorbée avant qu'il fût achevé : la jeune fille resta chrétienne, et abandonna l'amoureux à la risée et au mépris de ses camarades.

Les restes d'un temple antique se trouvent au sommet de la ville, près d'une fontaine d'ancienne construction. Malgré mes recherches, je n'ai pu y découvrir aucune inscription. Vers l'entrée du bazar, on voit encore deux monumens, mélange d'antique et de moderne. A gauche, une espèce de temple où sont des tombeaux de princes mahométans est surmontée d'un minaret recouvert des mêmes briques vernissées que j'avais remarquées à Sivas. A

droite, est une vieille mosquée dont la porte a été murée, et qui sert de magasin. Dans l'intérieur de la ville est une ancienne église convertie en mosquée; il y a, dit-on, quatre statues, dont l'une représente une femme caressant un enfant; ce lieu est saint, suivant les Grecs. L'Arménien, qui gardait le caravansérail où j'habitais, m'assura que pendant la nuit on entendait dans cette église un grand bruit, et que, le samedi, les esprits ne manquaient pas de s'y rassembler. Cette croyance avait du crédit, même parmi les Turcs; et, quand la peste faisait de trop grands ravages, ils restituaient la mosquée à son ancienne destination, et forçaient à coups de bâton les Arméniens et les Grecs d'aller y faire leur prière et d'y pratiquer leurs cérémonies.

Des maisons sont bâties à Amassia sur les deux rives du fleuve, que l'on peut traverser sur deux ponts d'un travail élégant. Je ne crois pas que ce soient ceux dont parle Strabon, d'autant plus que j'ai vu de vieux piliers encore debout qui probablement les avaient supportés. Sur l'une et l'autre rive, dans la ville comme dans la campagne, on trouve de ces roues à chapelet, que l'on meut à l'aide d'un cheval, et qui sont

destinées à l'irrigation. Le rayon en est très-grand; ce qui nécessite la petite capacité des godets que l'on fait en terre cuite. Le nombre de ces roues est bien plus considérable que dans aucune autre partie de l'Asie. On voit aussi sur le fleuve des moulins à eau tout-à-fait semblables à ceux d'Europe, et construits sur le même modèle. La meule est d'une brèche de calcaire et de grès que l'on apporte d'une montagne située à deux lieues sur la route de Trébizonde. Quant aux tombeaux des rois dont parle Strabon, je crois qu'ils ont pu exister sur le côté droit de la ville, là même où se trouvent la mosquée et le monument funéraire dont j'ai parlé. C'est là seulement que j'ai vu des vestiges assez considérables pour justifier le passage du géographe. Toutefois, il me semble que leur place pourrait être reportée ailleurs, et je dirai sur quoi est fondée ma supposition.

Pendant mon séjour à Amassia, j'avais été l'objet d'une grande défiance, et depuis long-temps mon voisin, Arménien, m'avait promis de me conduire à une maison de campagne près de laquelle se trouvait un monument merveilleux à son gré, et qu'il appelait Tach-Ain (Pierre-Miroir). Après la résolution du conseil

communal, il ne voulut plus tenir sa promesse, et se contenta de m'indiquer la route que je devais suivre pour m'y rendre. Je dis à mes domestiques de m'accompagner ; mais tous me refusèrent, parce que, disaient-ils, si on n'osait rien me faire à moi-même, ce n'était pas une raison pour qu'on ne les punît pas de m'indiquer les lieux où étaient cachés des trésors. Je m'échappai donc tout seul de la ville, disant que j'allais faire une visite au musselim qui demeurait à l'extrémité, et je rencontrai un bon campagnard turc qui consentit à venir avec moi pour une modique récompense. Nous suivîmes pendant une heure le côté gauche du fleuve, traversant une chaussée et de petits ponts construits sur des marécages et des sources abondantes. A droite et à gauche nous avions des plantations de vignes avec des murs de clôture bien entretenus ; enfin, nous arrivâmes au pied d'un rocher où l'on avait pratiqué une caverne, dont la construction avait dû coûter bien du travail. On aurait pu supposer une maison de trente-cinq pieds de hauteur sur trente de largeur, placée dans une montagne à laquelle on aurait fait une excavation. Un corridor régnait tout autour, et l'on s'y introduisait en montant

trois marches taillées dans le roc. La maison n'avait qu'une ouverture assez élevée pour qu'on ne pût y entrer sans échelle, et au-dessus était gravée l'inscription ΤΗΣ ΑΡΧΙΕΡΕΙΣ. Tout ce monument était pratiqué dans un rocher de marbre que l'on avait poli, et c'était pour cela que les habitans le nommaient Pierre-Miroir. En se plaçant convenablement, on voyait des restes de peintures faites sur ce marbre même; une figure seule était fort apparente et d'un dessin plus correct qu'il n'appartenait à l'époque. C'était un homme revêtu d'une robe retenue par une ceinture; il portait un turban blanc et sa tête était couronnée d'une auréole; les couleurs paraissaient avoir eu de l'éclat et de la vivacité. Dans l'intérieur il y avait, disait-on, douze images pareilles, mais dans un meilleur état de conservation. Je ne pus les voir, et ce ne fut pas sans l'opposition de mon guide que je copiai l'inscription placée au-dessus du monument, et une autre que je vis en revenant, gravée à l'extrémité de la montagne, mais d'un caractère beaucoup plus moderne. Les Turcs n'ont pas manqué, suivant leur usage, de dégrader ce monument autant qu'il était en leur pouvoir; pour cela, ils y ont fait un feu continuel pen-

dant trois jours. Comme la pierre résistait à leurs efforts, ils l'ont attaquée à coups de ciseau, opération qui les eut bientôt fatigués. En cela du moins ils avaient un but d'utilité : lorsqu'ils passaient sur la route, leurs montures ne manquaient pas de s'arrêter devant l'image que le marbre leur présentait, et les cavaliers malhabiles se trouvaient démontés. Ils attribuaient ces accidens au diable, qu'ils prétendaient faire sa résidence dans la caverne. Ce qui les confirmait dans cette opinion, c'était ce phénomène des pays chauds et marécageux, nommé *feux follets*, qui se voit souvent dans la campagne d'Amassia. M. Morier, dans son voyage en Perse, a déjà décrit les autres cavernes qui se voient sur la montagne au-dessous de la citadelle ; elles sont dans le même genre, mais n'ont d'autre inscription que celle qu'y grava un français, M. Millias, détenu comme prisonnier dans ce lieu pendant la guerre d'Égypte. Ses compagnons de captivité étaient au nombre de vingt, on les avait d'abord placés dans la citadelle où ils se construisirent de petites maisons qui font encore aujourd'hui l'admiration des Turcs. L'un d'eux y prit une femme après s'être fait mahométan ; mais, à l'échange, il abandonna sa nou-

velle religion et sa compagne. Il avait cependant laissé un fils que l'on nommait *Francis-Aga*. Ce M. *Francis-Aga*, grand garçon, et l'un des Turcs les plus rébarbatifs que j'aie vus, vint me rendre visite, et me pria de lui faire un cadeau en qualité de compatriote; l'usage était de l'accorder; il me demanda ensuite des nouvelles de son père, en gémissant sur le malheur qu'il avait eu de rentrer dans l'Église catholique, après avoir eu l'ineffable bonheur d'être musulman.

Quand on fait le tour de la ville, on trouve encore deux cavernes situées au pied du rocher, et qui n'ont pas été décrites; toutes sont faites sur le même modèle, mais de moins grande dimension; la pierre, d'ailleurs, n'en a pas été polie.

Il est fort probable que ces cavernes n'étaient que des lieux de refuge, et qu'elles devaient servir à placer des sentinelles; c'est du moins l'induction que l'on doit tirer de leur position à l'entrée des défilés. Quant à l'époque de leur construction, je ne sais s'il faudrait la rapporter à celle de la persécution des chrétiens lorsqu'ils étaient obligés de fuir et de se cacher dans des cavernes. On pourrait encore dire que c'étaient là les an-

ciens sépulcres des rois, convertis depuis à un autre usage; cette opinion paraîtrait plus probable encore, si on les comparait avec ceux du midi de la Perse, auxquels ils sont tout-à-fait semblables.

Comme je l'ai dit, je ne pus voir la citadelle, mais je pris des informations sur ce qu'elle renfermait. On m'assura qu'il y avait des statues représentant des guerriers; il y avait encore des armes antiques, et j'ai vu un casque en fer et à visière qui en provenait, ainsi qu'une cuirasse formée de lames de fer superposées et retenues entre elles par une étoffe de coton bleue, tout-à-fait pareille à celle que l'on fabrique encore en Perse et en Turquie.

Il est fâcheux de ne pouvoir faire à Amassia des recherches et des fouilles de quelque importance; peu de villes contiennent d'anciennes ruines dans un meilleur état de conservation. En comparant l'ensemble de ses monumens avec ceux de Sivas, je n'ai pu m'empêcher de croire que lorsque les Arabes s'établirent en Caramanie, lorsqu'ils poussèrent leurs reconnaissances jusqu'à Constantinople, il y eut entre le peuple conquérant et les anciens possesseurs des momens de trève, des intervalles de paix, marqués

par la construction d'édifices publics, et que ce repos donna aux barbares le temps de s'instruire dans les arts de la Grèce, ou du moins celui d'en profiter. Cette partie de l'histoire mériterait d'être examinée, car, jusqu'à ce jour, elle est bien obscure et bien incomplète.

Je dus au courage d'un enfant arménien de trouver une inscription gravée sur des pierres qui formaient le portique d'un petit collége; malheureusement elle était tout-à-fait sans intérêt; mon *cicerone* me conduisit jusqu'à ce lieu sacré, me montra l'inscription du doigt, puis s'enfuit à toutes jambes. Probablement il crut avoir fait aux Turcs un bien mauvais tour, et son père partageait son opinion, car il le châtiait de son imprudence lorsque je rentrais. Il ne doutait pas que si l'autorité était instruite de l'équipée de son fils, elle n'en profitât pour lui faire quelque avanie, et d'après ce que j'ai vu ses craintes étaient fondées, car il donna trente piastres à son domestique pour ne pas être dénoncé.

Le plus beau monument moderne que renferme Amassia, est sans contredit la mosquée, construite par le sultan Bayazid : on la voit dans la plaine, à l'entrée de la ville; les minarets s'é-

lèvent au milieu des cyprès et des mûriers. Il avait, en outre, fondé un couvent, un collége, une bibliothéque et un hôpital, attenans à la mosquée. A certains jours on donnait des alimens aux pauvres et aux voyageurs. Ces établissemens ne sont pas aujourd'hui en très-bon état.

La soie forme la principale richesse d'Amassia. On en récolte environ la valeur de cent charges de mulet. J'ai calculé que le produit devait être environ de deux millions de piastres par année. La plus grande partie est blanche et inférieure en qualité à celle de Brousse et du Guilan. Dans le pays on n'en fait que des chemises; le reste alimente les manufactures de Diarbekir, d'Alep, de Damas. Des negocians de ces pays viennent chaque année s'établir dans le caravansérail pendant la récolte, et achètent peu à peu ce que les paysans apportent du village. C'est le vendredi que ce marché a le plus d'activité. J'ai souvent été témoin alors de l'honnêteté des vendeurs et des acheteurs. Lorsque l'on criait le midi, et qu'il fallait se rendre à la mosquée, chacun des villageois déposait sa marchandise dans la première boutique, courait faire sa prière, puis revenait prendre son dépôt, sans que jamais il y eût la moindre contestation.

Les fruits se trouvent en grande abondance à Amassia, et proviennent des jardins qui entourent la ville. Il est impossible de concevoir à quel vil prix on les achète : trois livres de bonnes poires ne se vendent qu'un demi-liard, et les cerises sont à la moitié de ce prix ; aussi est-ce là la principale nourriture des habitans. Il paraît que l'on trouve même du bénéfice à les envoyer à Tocate. On y porte aussi du vin, non que celui de Tocate ne soit meilleur, mais il est plus cher et n'a pas ce goût douceâtre qu'aiment les Orientaux. On en fabrique de l'eau-de-vie, et la jeunesse turque préfère cette liqueur parce qu'elle enivre plus aisément, et que l'ivresse seule plaît à tout mahométan qui boit du vin.

Les manufactures d'Amassia ont peu d'importance et de réputation : on y fabrique des toiles de coton peintes ; pour l'impression, on se sert de formes en bois, on les trempe dans la couleur voulue, puis on les applique sur la toile ; si le fond est de couleur, on trempe le bois dans de l'acide. Lorsque ce fond est bleu, et c'est la couleur ordinaire, les peintures sont en rouge ; mais souvent le fond est blanc et le procédé de teinture peu compliqué. Il n'y a de remarquable que la justesse du coup d'œil

des ouvriers et la régularité qu'ils donnent à leurs dessins, sans prendre jamais aucune mesure. Ces toiles sont faites au métier et à la navette dans presque toutes les maisons.

Toutes les montagnes qui entourent Amassia sont calcaires et susceptibles de poli. Ce marbre prend à l'air une couleur noirâtre, mais en le cassant on le trouve un peu jaunâtre et à grains fins. Celui dans lequel est pratiqué le grand monument est d'un blanc sale semé de noir.



CHAPITRE XVIII.

DÉPART D'AMASSIA — PRIVILÉGE DE VOL. — QUERELLE. — ARCHEVÊQUE ARMÉNIEN. — AGA TURC — MUSSELIM — POPULATION — MINES D'AGGI-KEUI — CONSIDÉRATIONS SUR LA PESTE

Le muletier qui me conduisit d'Amassia à Osmandjik est devenu pour moi un personnage trop important pour que je ne m'occupe pas immédiatement de lui. Il était de Bitlis, dans le Curdistan, avait une figure sévère, était allé à la Mecque, et passait pour un bon mahométan. Le marchand arménien qui me suivait toujours, lui avait en vain demandé un cheval pour le conduire; il fallut que je fisse de son départ une condition *sine quâ non* pour qu'on lui en donnât un; nous partîmes pour Marcivan, en suivant d'abord la vallée d'Amassia, puis nous franchîmes les montagnes bien boisées qui la séparent de celle de Marcivan. On compte huit

heures de l'une à l'autre ville. On ne trouve sur le chemin que quelques Curdes qui conduisent là leurs troupeaux · on n'y voit pas un seul village. Mon nouveau conducteur me demanda si j'avais eu soin de prendre à Amassia un *teskère* contre le vol ; je ne savais ce qu'il voulait dire, lorsqu'il m'expliqua qu'au nombre des priviléges d'Amassia était celui d'envoyer, jusqu'à une certaine distance, battre la campagne et piller les voyageurs qui ne prenaient pas la précaution de payer un droit d'assurance avant de partir. Je demandai d'autres renseignemens, et tout le monde s'accorda à me dire que ce droit de pillage entrait dans les franchises de la ville d'Amassia, et ne laissait pas d'être fructueux pour le gouverneur. Heureusement nous ne rencontrâmes personne, et nous arrivâmes sans encombre à notre destination. Toutefois je ne mis pas les pieds dans la ville où régnait la contagion, mais je me rendis dans un couvent arménien, au supérieur duquel j'étais recommandé. Le muletier conduisit ses mulets à la ville, promettant de me prendre le lendemain. J'appris avec assez d'étonnement, qu'ayant trouvé des marchandises à transporter, il était retourné sur ses pas et ne reviendrait que dans deux

jours; alors je me décidai à parcourir les environs, et, à cet effet, je dis à mon domestique de voir si mon fusil était en bon état. Il tira un coup en l'air et le replaça dans la chambre que j'occupais et devant laquelle je déjeûnais. Tout à coup un Turc se présente, parcourt, sans autre formalité, l'appartement de l'archevêque, puis entre chez moi et se saisit de mon fusil sans me dire un mot. Je veux le reprendre, et mon domestique venant à mon secours, nous parvenons à le lui arracher; mais alors il présente son pistolet et nous sommes obligés de lui montrer les nôtres. Cependant la terreur était à son comble parmi les moines; on avait fermé les portes du couvent, et le Turc était allé chercher main-forte pour en faire le siége et en extraire, disait-il, un espion russe qui s'y cachait. Le village entier s'était ameuté lorsque l'archevêque, qui était sorti, rentra avec le chef de l'endroit : j'exhibai mon firman en demandant justice, mais l'aga le jeta par terre avec mépris. Je reconnus qu'il fallait partir au plus vite et chercher refuge à la ville. Pendant le temps nécessaire pour préparer les chevaux, l'archevêque, tremblant de frayeur, avait fait servir à manger à l'aga, et s'efforçait de lui faire com-

prendre quel malheur résulterait pour le village de la disparition d'un Franc, que l'on ne manquerait pas d'envoyer un capidgi-bachi, qu'il faudrait payer des sommes énormes. « Et que m'importe? » répondait l'aga; « s'il faut payer, c'est toi qui paieras. Serait-ce, par hasard, les musulmans? Tu as trop d'argent! Tu es un vieux chien, un vieux avare! tu caches ton or. Si je faisais fouiller ta maison, Dieu sait combien j'en trouverais! mais cela viendra avec l'aide du Tout-Puissant. »

Aussitôt que j'arrivai à la ville, je me rendis chez le musselim. Je vis un homme âgé, de mauvaise mine, accroupi sur une natte et mangeant du raisin. « Effendi, » lui dis-je, « je suis étranger, et je viens demander votre protection. » — « Que fais-tu ici? » — « Je suis voyageur. » — « De quel pays? » — « Français. » — « Qu'est-ce que les Français ont à faire ici? Est-ce ton pays? Que ne restes-tu chez toi? » — « Je suis porteur d'un firman. » — « Que m'importe? Montre-le-moi, et dis d'abord ce que tu viens faire. » — « Quand on m'a donné le firman, on savait ce que je venais faire, et si vous voulez en être instruit, vous n'avez qu'à le lire. » — « C'est vrai. Mange du raisin. » — « Je

viens de déjeûner. » — « Le raisin ne fait jamais de mal ; je connais les Francs, j'ai été à Belgrade ; les chiens, il faut les maltraiter ou ils crient toujours. Fumes-tu ? Prends-tu du café ? » — « Oui. » — « A la bonne heure ; tes compatriotes n'ont pas autant d'esprit que toi ; ils ne savent pas fumer. » Il prit alors lecture de mon firman, puis s'enquit du motif qui m'amenait. Je lui exposai mes griefs, et voici littéralement ce qu'il me répondit : « Écoute, tu as repris ton fusil, et tu n'as rien perdu, tandis que si on t'avait tué, il n'en aurait été ni plus ni moins ; qu'est-ce qu'un homme, et surtout un infidèle ? Restes-en là, et promets-moi de ne pas faire de plaintes quand tu seras à Constantinople ; on ne manquerait pas de me tourmenter, et on n'attend pour cela qu'un prétexte. Si tu étais venu une heure auparavant, j'aurais pu te faire justice ; j'avais chez moi le fils de l'aga chez lequel tu as été insulté, je l'aurais retenu, et j'aurais tiré au moins deux mille piastres de lui ; mais il est parti, et ne reviendra probablement pas tant que tu seras ici. Pour moi, je n'ai pas envie d'aller, pour te venger, faire la guerre à un village, et de débourser plus d'argent qu'il ne pourrait m'en rendre. Envoie

chercher les effets que tu as laissés, et si les habitans les retiennent, Dieu est grand, et tu t'arrangeras comme tu pourras. Demain, sur ta route, tu trouveras un village nommé Haggi-Keuï; mon frère y commande, il est malade; n'oublie pas de l'aller voir en passant. » Lorsque je rentrai chez moi après cette singulière réception, je vis avec plaisir que le bon archevêque m'avait envoyé tout ce que j'avais laissé chez lui. J'attendis encore un jour que mon muletier revînt de son expédition; enfin nous partîmes, et nous allâmes effectivement coucher à Haggi-Keuï, grand village situé à huit lieues dans la plaine de Marcivan, et adossé à de hautes montagnes dont la direction était au sud-ouest.

On compte à Marcivan quatre mille maisons, onze mosquées, quatre colléges, deux cents maisons arméniennes. Là commencent à venir les négocians grecs de Cahissarié et de Tarsous. Ils s'y rendent pour exploiter le commerce de cuivre des mines d'Haggi-Keuï.

Les mines d'Haggi-Keuï sont situées dans les montagnes à deux lieues à l'ouest du village; il y avait là un petit pacha sous les ordres de celui de Sivas. Il venait de donner asile au cadi de Marcivan, qui avait été obligé d'abandonner sa

résidence. Voici comme le fait s'était passé : Les habitans voulaient faire rendre une sentence, et le précédent cadi n'ayant pas voulu y consentir parce qu'elle était contraire à la loi, on l'avait tué à coups de fusil ; son successeur, craignant de subir le même sort, avait fait préparer ses chevaux, et lorsqu'il vit, pendant l'audience à laquelle tout le monde a droit d'assister, que l'on manifestait du mécontentement, il partit au galop, et se réfugia près du pacha.

Je n'ai pas pu voir les mines d'Haggi-Keuï, parce que j'etais arrivé trop tard ; mais j'ai quelques raisons de croire que c'est de là que l'on extrait ce cuivre qui seul peut faire de bonnes cymbales. La fabrication de cet instrument n'exige pas seulement une préparation, mais une qualité particulière de cuivre ; il faut même un charbon à part.

Peu de pays renferment un aussi grand nombre de mines que la Turquie d'Asie. Celles de cuivre y sont surtout abondantes. Voici les localités que je trouve indiquées sur mes notes. — Près de Sivas, à *Mesched-Uzun* ; *Joldi-Zélé* ; *Azziva* ; *Jermoga* ; *Zélé* ; *Sonousa* ; *Nixar* ; *Palou*, près d'*Amassia* ; *Jenikdé* près *Samsoun* ; *Jumada* ; *Marcivan* ; *Caaben* sur la

route de *Malathia*; *Maaden* en Caramanie; *Maaden* en Arménie; *Arkené* près *Trebizonde*; *Emné-Bazar*. Les mines d'argent ou plutôt de plomb argentifère sont à *Garcoutch*, *Hussein-Abad*, *Artegabad*, *Eilbegli*, *Gumuch-Khané*.

Le cuivre que l'on tire des mines de l'Asie-Mineure passe pour être de meilleure qualité que celui qui vient de la Sibérie, aussi en fait-on un grand commerce, et n'est-il pas de famille si pauvre qui ne s'en serve pour ustensiles. C'est cependant un grand malheur pour les habitans d'une partie quelconque de l'empire que de posséder chez eux de pareils trésors; la rapacité des pachas et du gouvernement ne connaît alors aucune borne; ils exagèrent les richesses que doivent produire les mines, et en font un prétexte pour leurs extorsions. Partout où l'on me voyait considérer des roches, on pensait que j'y cherchais de l'or et de l'argent; et souvent les habitans me conjuraient de ne jamais instruire les autorités de mes découvertes. Celles-ci, de leur côté, me faisaient de magnifiques promesses, si j'étais assez heureux pour trouver un moyen aussi simple de satisfaire leur cupidité.

La peste se manifestait à Haggi-Keui de même que dans toute la contrée. Comme je devais partir

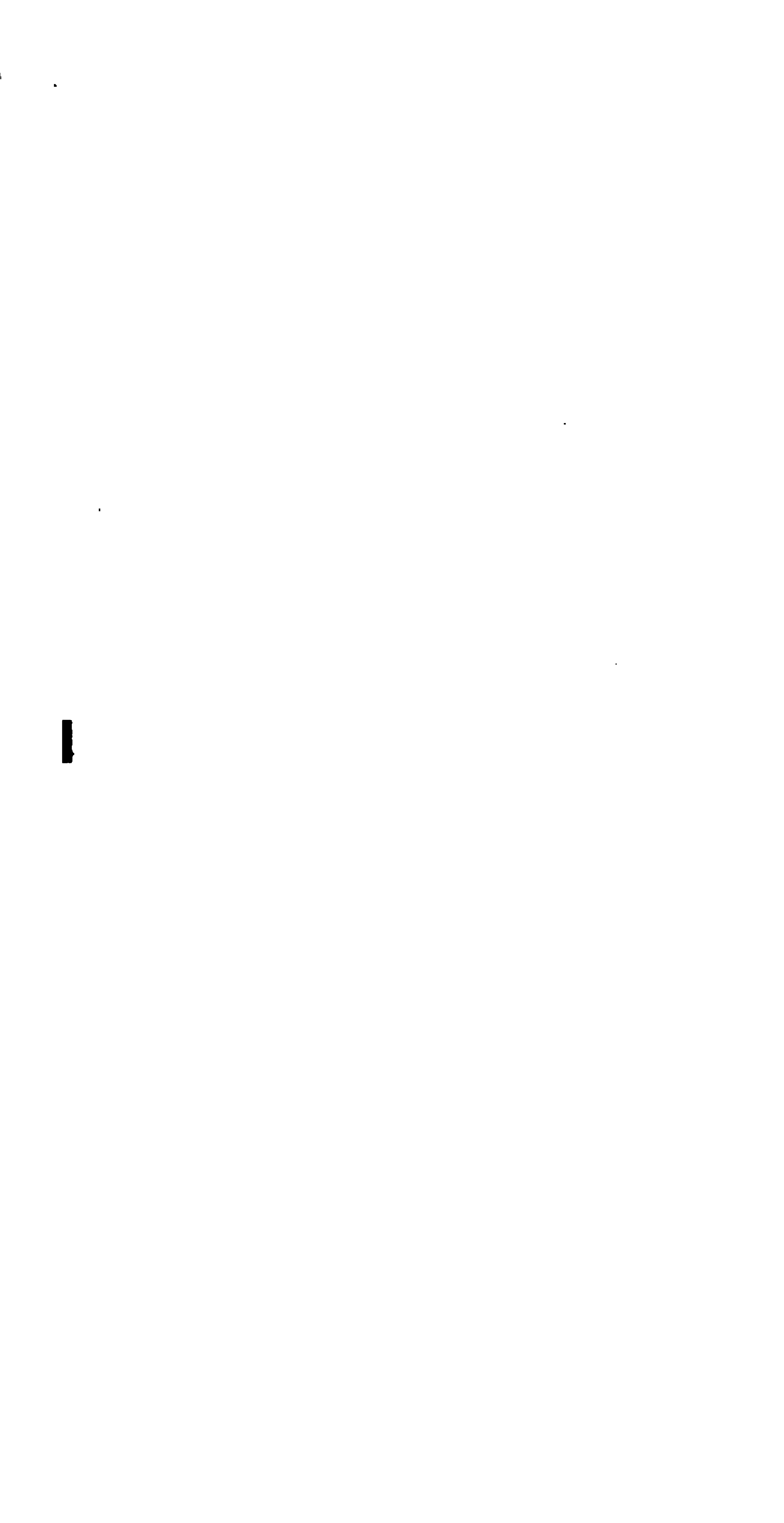
le lendemain, je me hasardai à faire une véritable expérience *in animâ vili*. Un homme était dans la maison où je logeais, se plaignant de maux de tête, de douleurs dans les lombes, de vertiges; ses yeux étaient brillans, ses mouvemens lents et difficiles. J'avais avec moi une grande quantité de sulfate de kinine; je lui en donnai sans mesure; en même temps je le fis envelopper d'un drap, en laissant toutefois sortir la tête pour qu'il pût librement respirer. Je fis chauffer de l'eau sous son siége pendant une heure. Au bout de ce temps, il lui vint à l'aine un petit bubon de la grosseur d'une noisette; mais il dormit tranquillement, et le lendemain il était débarrassé de ses douleurs; ses yeux avaient perdu leur éclat, la tumeur seule le faisait un peu souffrir. Je ne sais s'il se sera entièrement rétabli, car je l'abandonnai pour continuer ma route.

Quand je pense que jusqu'à Bolo j'ai toujours voyagé à travers un pays ravagé par la contagion, que, malgré mes remontrances, il était impossible de n'avoir aucun rapport avec les habitans, que nous avions formé des caravanes nombreuses communiquant forcément avec les villes et les villages, et que ce-

pendant personne n'a été atteint de la peste, j'ai peine à m'expliquer la nécessité de ces règles minutieuses que l'on se croit obligé de suivre dans les lazareths. Je suppose que l'on parviendrait au même but en mettant moins d'entraves aux opérations du commerce et aux affaires des voyageurs. On ne craint pas en Europe, sous le moindre prétexte, de tenir les arrivans trente ou quarante jours à l'écart, tandis que s'ils sont malades, huit jours sont plus que suffisans pour s'en apercevoir, et que, s'ils ne le sont pas, il est inutile de les retenir. Peu de personnes, je le sais, osent prendre sur elles de changer des règles que l'on croit préservatrices de la santé publique; mais on ne considère pas qu'en les établissant, on s'en rapporte exclusivement aux gens de l'art, qui pour se donner de l'importance veulent toujours tout prévoir, même ce qui n'est pas probable; ils s'inquiètent ordinairement fort peu de ce qui est étranger à la science, et poussent toujours les précautions à l'excès. Je reviendrai plus tard sur ce sujet, et je montrerai que si notre commerce languit dans le Levant, cet état de choses est dû en grande partie aux règlemens sanitaires.

En partant d'Haggi-Keui, on entre dans les

montagnes que l'on est obligé de traverser pour se rendre à Osmandjik ; la distance est de dix lieues. Je suppose que lorsqu'on en sort, on se trouve dans la plaine que les anciens nommaient Chiliocomon, et que la rivière que l'on suit est le fleuve Amnias, qui se jette dans l'Halys. Telles doivent être en effet les frontières de la Synopide, où l'on voit une montagne élevée, traversée par le fleuve Amnias. C'est là que Mithridate envoya un de ses généraux qui battit Nicomède, roi de Bithynie, et pénétra ensuite en Lycie et en Phrygie. La description de Xénophon s'applique encore à ce pays : *Siquidem imperium Medicum ac Lydium disterminabat fluvius Halys, qui, Boream adversus tendens, Cappadoces Paphlagonesque interfluit, Cappadoces à dextrâ, Paphlagones à sinistrâ perstringens.* Nous nous trouvions donc aux confins de la Cappadoce, quand nous arrivâmes à Osmandjik, et nous allions entrer dans la Paphlagonie.



CHAPITRE XIX.

OSMANDJIK. — ÉTAT DE LA VILLE. — DISPUTE — PROCÈS — CADI. — VAÏVODE. — DÉPART POUR TOSSIA.

Je n'ai que peu de détails à donner sur Osmandjik, où j'étais occupé d'affaires tout autres que des observations. Je me rappelle seulement que les environs de la ville sont bien cultivés, qu'elle est baignée par le *Kizil-Ermaq*, qui là du moins mérite son nom; qu'il y a sur ce fleuve un pont très-long en pierre; on le traverse lors des grandes eaux, autrement on passe à gué par le chemin le plus court. Les caravanes se réunissent à son extrémité; c'est une espèce de rendez-vous pour ceux qui ne veulent pas s'aventurer isolément. Au-dessus de la ville et sur un rocher abrupte, est construite une citadelle. De vieux murs, des fortifications ruinées ne

permettent pas de douter qu'en faisant des recherches on ny découvrît des antiquités.

Lorsque j'arrivai dans cette ville, j'avais marché dix heures depuis Haggi-Keui; j'étais accablé par la fatigue et par la chaleur, je me trouvais dans cet état d'irritation et de mécontentement, connu de tous ceux qui, dans le Levant, ont été obligés d'entendre les mille et une absurdités des habitans, de souffrir leur mépris, sans rencontrer personne à qui communiquer leurs idées. Je m'établis en dehors d'un café élevé un peu au-dessus du sol, et je m'emparaï d'une des divisions que l'on y pratique au moyen de balustrades. Mon domestique vint m'annoncer alors que le muletier ne voulait pas aller plus loin, parce qu'il avait pris des engagemens à Marcivan. J'étais convenu qu'il me conduirait à Tossia, et je lui fis dire que s'il pouvait trouver un remplaçant aux mêmes conditions, il pouvait partir, qu'autrement j'allais envoyer au khan où il avait remisé ses mulets, et que je rendrais le maître de la maison responsable de leur départ. J'étais, d'après l'usage, tout-à-fait dans mon droit, et on me répondit que l'on ne permettrait pas au muletier de s'en aller. Tout à coup cet homme se

présente en me disant : « Crois-tu que je ne sache pas que tu es un espion? Que tu es venu pour apprendre où étaient nos mines et nos trésors; que tu écris et demandes des renseignemens? Si l'Arménien n'avait pas été avec toi, je t'aurais fait un joli tour! Et pourtant tu parles comme un pacha, tandis que tu n'es qu'un chien, un m.......! » Quelque habitué que je fusse à ces aimables épithètes, je n'étais pas alors dans une disposition d'esprit à les supporter. Je tenais à la main une grosse pipe en bois de cerisier, et je lui en déchargeai un coup sur la tête en employant toute la force que Dieu m'avait donnée. Aussitôt les rayas s'élancent par les fenêtres pour n'être pas pris à témoin; les Musulmans, assis dans le café, baissent la tête en disant : Allah! Allah! tandis que mon antagoniste s'accroupit pour se remettre du coup que je lui avais porté. Je m'aperçus trop tard de mon imprudence, et pourtant il fallait soutenir le caractère que je venais de prendre. J'entrai dans le café, et m'adressant au maître, je lui demandai si je n'avais pas bien agi en ne permettant pas qu'on m'insultât. « Cela s'est-il vu? » disais-je. « Ne suis-je pas un hôte, un *momussafir*? Doit-on me dire des

[redacted]

injures? Cet homme lui-même est-il un vrai Musulman? N'est-ce pas plutôt un Curde, peut-être même un Yézidi, car il est de Bitlis. Un bon *Osmanleu* se serait-il conduit comme lui? Après avoir fait un marché, l'aurait-il rompu sans motif? Aurait-il insulté un voyageur, un voyageur franc, qui a un firman du sultan Mahmoud, notre seigneur; un bouyourdou de Mehemed-Pacha, notre seigneur, qui est l'ami particulier de Galib-Pacha, du musselim et du cadi d'Amassia; un grand médecin qui a sauvé la vie à tous ses malades? » Tels étaient les raisonnemens qu'il fallait employer; et si jamais j'ai été content de mon éloquence, ce fut lorsque le maître du café, ayant jeté les yeux sur l'assemblée, me répondit: « Ne crains rien, si tu as un firman *bien long*, on n'osera rien te faire, d'ailleurs je me mêlerai de tout cela. Tu es descendu chez moi; je parlerai pour toi plutôt que pour cet homme qui n'a pas même pris une tasse de café dans ma boutique. » Un moment après, la garde du cadi vint me chercher, et on me conduisit dans la maison du vaïvode, où il rendait justice pour le moment. On commença par un procès d'un autre genre, entre une femme et son mari qu'elle

accusait d'infidélité. La femme se plaignait de ce que son époux ne lui donnait pas la quantité de chandelle, de sel, de bois voulue par la loi; de ce qu'il la négligeait, et, pour expliquer ce dernier cas, elle avait eu soin de placer ses pantoufles en sens inverse de celles qui étaient à la porte. Le mari fut menacé de la bastonnade, disputa pendant quelque temps sur l'amende de cinquante piastres à laquelle on le condamnait, et parvint à la faire réduire à quarante. Pour rendre ce jugement, le cadi se tenait au coin de la salle, et tous ceux qui n'étaient pas intéressés au procès s'asseyaient sur le divan qui régnait tout autour; chacun d'eux donnait son avis sans en être prié. Sur un des côtés il y avait une balustrade derrière laquelle les parties restaient debout. C'est là que je comparus avec mon muletier. Celui-ci prit la parole. « Je suis un bon Musulman, je me nomme Ahmed de Bitlis; je suis d'ailleurs un pauvre homme, qui n'a que dix mulets pour gagner sa vie; mais, grâces au ciel, les grands comme les petits sont égaux et pauvres devant Dieu, et nous sommes en pays mahométan. Cependant j'ai eu la honte d'être frappé par un infidèle. Cela restera-t-il impuni? » — « Allah! Allah! » dit l'auditoire.

injures? Cet homme lui-même est-il un vrai Musulman? N'est-ce pas plutôt un Curde, peut-être même un Yézidi, car il est de Bitlis. Un bon *Osmanleu* se serait-il conduit comme lui? Après avoir fait un marché, l'aurait-il rompu sans motif? Aurait-il insulté un voyageur, un voyageur franc, qui a un firman du sultan Mahmoud, notre seigneur; un bouyourdou de Mehemed-Pacha, notre seigneur, qui est l'ami particulier de Galib-Pacha, du musselim et du cadi d'Amassia; un grand médecin qui a sauvé la vie à tous ses malades? » Tels étaient les raisonnemens qu'il fallait employer; et si jamais j'ai été content de mon éloquence, ce fut lorsque le maître du café, ayant jeté les yeux sur l'assemblée, me répondit: « Ne crains rien, si tu as un firman *bien long*, on n'osera rien te faire, d'ailleurs je me mêlerai de tout cela. Tu es descendu chez moi; je parlerai pour toi plutôt que pour cet homme qui n'a pas même pris une tasse de café dans ma boutique. » Un moment après, la garde du cadi vint me chercher, et on me conduisit dans la maison du vaïvode, où il rendait justice pour le moment. On commença par un procès d'un autre genre, entre une femme et son mari qu'elle

accusait d'infidélité. La femme se plaignait de ce que son époux ne lui donnait pas la quantité de chandelle, de sel, de bois voulue par la loi; de ce qu'il la négligeait, et, pour expliquer ce dernier cas, elle avait eu soin de placer ses pantoufles en sens inverse de celles qui étaient à la porte. Le mari fut menacé de la bastonnade, disputa pendant quelque temps sur l'amende de cinquante piastres à laquelle on le condamnait, et parvint à la faire réduire à quarante. Pour rendre ce jugement, le cadi se tenait au coin de la salle, et tous ceux qui n'étaient pas intéressés au procès s'asseyaient sur le divan qui régnait tout autour; chacun d'eux donnait son avis sans en être prié. Sur un des côtés il y avait une balustrade derrière laquelle les parties restaient debout. C'est là que je comparus avec mon muletier. Celui-ci prit la parole. « Je suis un bon Musulman, je me nomme Ahmed de Bitlis; je suis d'ailleurs un pauvre homme, qui n'a que dix mulets pour gagner sa vie; mais, grâces au ciel, les grands comme les petits sont égaux et pauvres devant Dieu, et nous sommes en pays mahométan. Cependant j'ai eu la honte d'être frappé par un infidèle. Cela restera-t-il impuni? » — « Allah! Allah! » dit l'auditoire.

Puis le cadi demanda : « Qui t'a frappé ? » — « C'est cela, » répondit-il en me montrant. Je m'avançai alors pour avouer le fait et établir mes griefs contre mon muletier. « As-tu un teskéré ? » me dit le cadi. — « Non, mais j'ai un firman, et de plus un bouyourdou du pacha Mehemed, notre seigneur. » — « Montre-le. » Il le prit, puis s'écria : « Crois-tu que Mehemed-Pacha, que le fils de l'esclave lui-même puisse te protéger quand tu frappes un vrai croyant ? Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ne sais-tu pas que tu es un infidèle, un chien, un animal immonde, quelque chose de hideux et de sale devant la loi ? » L'auditoire entier paraissait approuver ces paroles, lorsque le vaïvode entra et s'enquit de la discussion. Lorsqu'il sut de quoi il s'agissait, il dit froidement : « Il n'y a qu'à le punir et à le battre. » On faisait les préparatifs de mon supplice; je les connaissais d'avance, mais la nécessité de figurer comme acteur me les faisait trouver plus affreux encore. La lumière vacillante que jetaient des torches de sapin portées par les domestiques ajoutait à l'horreur de cette scène. Je vis apporter le morceau de bois auquel était attachée une corde destinée à me lier les pieds.

Les gardes s'armaient de bâtons pour le supplice; mais mon fidèle cafetier ne m'abandonnait pas; il s'écria : « Aman! aman! (grâce! grâce!) » et l'exécution fut suspendue. Je profitai de cet instant pour m'approcher du cadi. « Je veux mon firman et mon bouyourdou, » lui dis-je, « parce qu'ils sont à moi; si tu oses me frapper, tu en es le maître; mais sois sûr que je ne t'oublierai pas! Tu es cadi, et tu n'ignores pas qu'il y a une ville nommée Stamboul. » — « Ah! tu écriras! et moi aussi je saurai écrire. Va, chien! retourne chez toi; demain je te ferai venir au Mekémé; car, dans le fait, ce n'est pas ici le lieu de rendre la justice. » Avec quelle satisfaction je m'empressai d'obéir et de rentrer à mon domicile! Mon hôte ne tarda pas à revenir, et m'assura que, comme témoin, il avait arrangé l'affaire à mon avantage. « C'est un grand malheur, » disait-il, « pour un vrai croyant que d'avoir été frappé par un infidèle; c'est une tache qu'Ahmed ne pourra jamais effacer. Mais il était sans armes; et je puis penser que c'est un Yézidi, car il ne m'a pas salué et n'a pas pris de café chez moi.

Le lendemain, de bonne heure, le cadi m'envoya chercher de nouveau; mais cette fois, du-

moins, ce fut son secrétaire qui remplit sa commission, et y mit une grande politesse. Dès que j'arrivai, le juge me fit asseoir, et ordonna que l'on m'apportât une pipe et du café. «Eh bien!» me dit-il, «tu as fait hier une belle expédition, et surtout dans un endroit bien choisi! Crois-tu être ici à Smyrne ou à Constantinople? Tu es en pays turc, chez des Turcs, chez des sauvages, chez des diables incarnés qui, chaque jour, me font des frayeurs pareilles à celle que je t'ai faite hier. Crois-tu que je ne connaisse pas les priviléges des Francs? Je suis de Smyrne; j'y ai fréquenté de tes compatriotes, et pourtant j'étais obligé de te traiter comme je l'ai fait. Tu as vu tous ces hommes armés qui remplissaient la chambre; si j'avais pris tes intérêts, j'aurais été compromis comme toi. Heureusement ton cafetier a osé se charger de ta défense; je ne pouvais le faire. Descends dans mon écurie; regarde mes chevaux, ils sont toujours préparés pour le départ, car d'un moment à l'autre je serai obligé de suivre l'exemple de mon confrère de Marcivan. Cependant ton affaire n'est pas terminée: le muletier demande justice, et je ne puis la lui refuser. Il veut *que je te livre à lui* pour te conduire devant le pacha. Écoute,

tu es médecin, ainsi tu gagneras assez d'argent, sur ta route, pour te rendre à Constantinople. Donne-moi celui que tu peux avoir, afin d'indemniser ton antagoniste, puis tu seras libre de partir. » Je me refusai à cette dernière clause, prétendant que je ne voulais rien payer. Sur ces entrefaites le plaignant arriva. Pendant que le cadi l'entretenait, il m'envoyait dans la chambre où étaient ses domestiques; puis il me rappelait, et envoyait le muletier prendre ma place. Je consentis enfin à payer trois cents piastres, à titre d'indemnité, pour guérir la blessure que j'avais faite. Alors le juge nous fit venir ensemble : « Toi, muletier, » dit-il, « es-tu content? Oui. Salue ton adversaire. Toi, médecin, es-tu content? Salue Ahmed. Donnez chacun une pièce de douze piastres à mes domestiques, et c'est fini; je me charge de recevoir l'argent et de le remettre. » — « Mais, » disait Ahmed, « j'ai la marque d'un coup donné par un chrétien! quelle honte ne sera-ce pas pour moi! Comment avouer que j'ai été frappé! » — « Tu trouveras un mensonge : tu mettras la faute sur tes chevaux; car effectivement il n'est pas décent que tu avoues avoir été battu par cet infidèle. »

Avant de partir, le cadi me donna encore quelques avis, et m'annonça qu'il avait fait enlever mes hardes du café où elles se trouvaient; que mes chevaux étaient prêts; qu'il me donnait deux de ses gens pour m'accompagner par un chemin éloigné de la route, parce qu'il ne voulait pas que je traversasse le bazar. Il prétendait que la population, instruite de ce qui s'était passé, pourrait fort bien me faire un mauvais parti. Je payai les trois cents piastres convenues, et, après avoir remercié le cadi, je me mis en route fort satisfait de m'être tiré de ce mauvais pas.

CHAPITRE XX.

HAGGI-KAMSÉ — PENDU. — EXÉCUTIONS. — GÉOGRAPHIE. — PRODUCTIONS. — POPULATION. — TOSSIA. — GRECS. — CAMPAGNE TURQUE — OPIUM, — ARSENIC ; LEURS EFFETS. — AHMED LE MULETIER.

Nous traversâmes le pont jeté sur le Kizil-Ermaq, puis nous passâmes deux fois ce fleuve à gué pour éviter de suivre la route qui faisait un trop long détour. Nous la voyions de la plaine se dessiner sur le penchant d'une montagne qui domine le fleuve, et bien des fois on avait été obligé de la creuser dans le roc. Sur les deux rives étaient quelques villages assez rares. Les habitans avaient achevé la récolte des raisins, qui sont abondans dans ce pays, et ils les faisaient sécher sur des claies. Ce fut après six heures, qui pouvaient faire environ huit lieues, que nous arrivâmes à Haggi-Kamsé, petite ville où nous passâmes la nuit. Lorsque nous étions

près d'arriver, je voulus prendre un peu les devans, et je me heurtai contre un voleur que l'on avait pendu près d'une fontaine, afin que tous ceux qui passeraient fussent effrayés de cette punition. Les exécutions se font là avec peu d'appareil et de solennité. Le patient n'était suspendu qu'à un pied au-dessus de terre. La corde qui servait à l'opération pouvait à peine le supporter, et on n'avait choisi ni l'arbre ni la branche qui offraient le plus de résistance.

Je n'ai vu que trop souvent des exécutions en Turquie, et on ne saurait comprendre avec quelle impassibilité on y procède. S'agit-il de couper une tête? les spectateurs regardent avec le même sang-froid que si l'on égorgeait un mouton; ils ne craignent pas de donner leur avis sur la méthode à suivre pour exécuter avec plus de grâce et de dextérité. Pendant que j'étais à Tossia, on empala un chrétien qui avait tué un Turc d'un coup de poignard. Pour cet abominable supplice, on plaça le condamné sur le ventre, et on lui enfonça un morceau de bois pointu dans les entrailles. Des cawas le retenaient, et l'un d'eux, armé d'un maillet, frappait à coups redoublés sur le bois. Un menuisier trouva que l'exécuteur ne s'acquittait pas convenable-

ment de cette besogne, et s'offrit pour le remplacer. Quand ce fut fini, on planta le morceau de bois dans un trou préparé d'avance, et le patient demeura élevé à deux pieds au-dessus du sol. C'était pour les enfans un spectacle fort divertissant. Ils s'armèrent de pierres et les firent pleuvoir sur ce malheureux; cependant cette fois ils s'abstinrent, comme il est assez d'usage, de prendre de petits couteaux et de les enfoncer dans son corps.

Je viens de citer des faits qui, je le sais, ne sont pas agréables à la plupart des lecteurs. Je crois pourtant devoir entrer dans d'autres détails sur l'administration générale de la justice, car il y aurait conscience à ne pas chercher à détruire cette réputation de bonne foi et de loyauté que dans ces derniers temps on s'est plu à faire aux Turcs. Je ne nierai pas que ces qualités ne se trouvent assez fréquemment dans les relations entre particuliers, mais je soutiendrai qu'elles ne sont pour rien dans les actes des agens du gouvernement. S'agit-il, par exemple, d'un coupable qu'un pacha veut punir? on commence par l'effrayer, en le menaçant; on délibère pour savoir si on lui tranchera la tête, si on le mettra dans un canon, si on le mutilera,

si on lui fera subir la torture. Alors un compère du pacha vient lui proposer d'intercéder en sa faveur moyennant une somme répartie de cette manière : tant pour le pacha, tant pour ses officiers, tant pour le suppliant. Si le marché convient, la grâce est prononcée. On donne à l'accusé une robe d'honneur; il se promène en triomphe, et reçoit les félicitations de ses amis; mais si l'on s'est trompé dans l'évaluation de sa fortune, s'il ne peut remplir ses engagemens, si l'on ne peut en tirer ce qu'on espérait, alors on ne met plus de proportion entre le crime et le supplice. J'ai vu des malheureux auxquels on avait enlevé des morceaux de chair avec des tenailles; j'en ai vu à qui l'on avait arraché le nez, les yeux, les oreilles, sous les prétextes les plus futiles, et cela parce qu'on n'avait pu leur extorquer de l'argent. A Bolo, un Grec avait été ainsi traité pour avoir rendu un coup à un Turc qui le frappait.

On n'ignore pas que, parmi les devoirs que se créent les maîtres de l'Orient, se trouve celui de se déguiser de temps en temps, et de parcourir la ville pour s'assurer que l'ordre n'est pas troublé. Pour cela, les pachas et le grand-seigneur lui-même adoptent le costume d'un

corps qu'ils veulent honorer ; tantôt ils s'habillent en cawas, tantôt en tchiaous, quelquefois en muletiers, en marchands. Cependant ils sont loin de conserver entièrement l'*incognito*, car ils savent se faire accompagner de leurs gardes, et prévenir les chefs des quartiers où ils passeront. Telle est néanmoins la confiance qu'inspire ce déguisement, que, lorsque les petits marchands en sont instruits, ils desertent leurs boutiques et y placent quelques malheureux chargés de les remplacer. Cependant le gouverneur parcourt le bazar, et manque rarement de s'introduire chez les marchands de comestibles, et spécialement chez les boulangers. Là il achète du pain et en vérifie le poids. Rarement il retourne sans avoir pris quelqu'un en defaut et sans avoir fait suspendre par les oreilles l'individu loué à cet effet. Mais à peine le pacha est-il en marche, que l'un de ses gardes s'approche du patient ; il s'établit alors un véritable marché, et l'on compose à un certain taux, ou pour être decroché, ou pour avoir sous les pieds un appui plus ou moins élevé. On croirait qu'après le supplice, la douleur et la honte obligent ceux qui l'ont subi de fuir et de se cacher ; au contraire, ils restent là avec leurs bourreaux, et se mettent à causer

et à fumer avec eux. J'en ai vu qui riaient de tout leur cœur, parce qu'ils n'avaient pas payé une somme aussi forte qu'ils s'y attendaient. Telle est la manière de punir les crimes et les délits. Quand il ne s'agit que de pécadilles, de paroles insolentes, de manque de respect ou de déférence, on emploie le bâton et on frappe les condamnés sur la plante des pieds; rarement on donne moins de cent coups. Celui qui est châtié, promet, pendant le supplice, des sommes de plus en plus considérables pour que l'on finisse ou qu'on frappe avec moins de force. A peine a-t-on terminé, que les gardes s'avancent et ne manquent pas de dire au malheureux : « Tu as vu, je t'ai épargné, malgré les ordres du maître; je ne t'ai frappé que juste ce qu'il fallait pour ne pas être puni moi-même; ainsi tu vas me récompenser : de mon côté, je te ferai boire du café, car tu n'ignores pas que nous sommes les meilleurs amis du monde. » Et en effet ils causent de la meilleure intelligence, et se plaignent tous ensemble du patron. La peine de la bastonnade n'est infligée en Turquie que fort rarement en comparaison de ce qu'elle l'est en Russie. On a du moins toujours soin d'alléguer quelque motif, et on ne frappe pas avec la

même brutalité; peut-être, comme je venais de ce dernier pays, où donner des coups est une véritable habitude, un simple passe-temps, ai-je trouvé les Turcs fort discrets sous ce rapport.

D'après ce que je viens de dire, on ne doit pas s'étonner que les condamnations n'attachent jamais à ceux qui les ont subies un caractère infamant; la probité est pourtant nécessaire dans les relations de famille et de commerce, qui autrement seraient impossibles : aussi n'est-elle que là, et ne l'y trouve-t-on que parce qu'elle est un besoin et non un devoir; parce qu'elle est elle-même le résultat d'une spéculation, une affaire d'intérêt, et non pas une conséquence de la morale; car la morale n'existe nulle part sans la justice, sans des lois. Voilà pourquoi on verra un homme voler sur le grand chemin, sans aucun scrupule, et remplir religieusement ses obligations; on trouvera encore d'autres anomalies : tel sujet de la Porte pourra être honnête avec les siens, qui ne le sera pas avec des étrangers; tel individu, fripon dans une ville, sera ailleurs un homme respectable.

De ce que la honte ne s'attache pas aux

hommes pris de justice, il résulte une espèce d'incurie qui se concilie parfaitement avec l'idée du fatalisme reçue en Orient. La condamnation n'est considérée que comme un malheur. Aussi quand un homme a eu la tête tranchée, quand on l'a pendu, torturé, mutilé, ses parens, ses amis n'en font aucun mystère; ils cherchent au contraire à conserver le souvenir de cette catastrophe. Généralement les Asiatiques se donnent peu de peine pour échapper au supplice. Plusieurs fois des Turcs, des Arméniens, des Grecs, dont on devait prendre la tête, ont continué leurs affaires comme s'ils apprenaient une nouvelle indifférente. Des pachas, surpris par des capidjis-bachis, les ont souvent priés de se rafraîchir, de fumer avec eux avant de procéder à l'opération à laquelle ils se résignaient avec le même sang-froid qu'ils l'ordonnaient auparavant pour leurs administrés.

Quant à l'homme qu'on avait pendu, il était exposé à l'air, et ne pouvait être enseveli qu'après trois jours. Son crime était d'avoir volé un âne et un mulet. On l'avait dépouillé de tous ses vêtemens; il ne conservait que sa chemise et son caleçon. Il parait qu'il avait été frappé avant de

subir le dernier supplice, car il avait la tête meurtrie, et le sang lui était sorti par le nez et par les oreilles.

Nous arrivâmes trop tard à Haggi-Kamsé pour que je pusse prendre beaucoup de renseignemens sur cette ville. Elle était peuplée, disait-on, de six mille âmes, et on n'y comptait que des mahométans. Nous en partîmes le lendemain matin pour nous rendre à Tossia. Les gens du cadi m'accompagnaient toujours, parce que nous étions dans la juridiction du pachalik. C'est un usage en Turquie que, lorsqu'une action a eu lieu sur un territoire, on n'est pas justiciable de l'autorité voisine. Tel homme pourra assassiner dans un district qui sera protégé par la population du district limitrophe. Je ne pouvais toutefois m'expliquer la soumission, la politesse, les prévenances de mes nouveaux guides; ils donnaient partout de moi une idée telle, que des Turcs eux-mêmes se levaient pour me saluer; sans cesse ils m'offraient des fruits et des rafraichissemens en me faisant force *téménés*. J'en trouvai l'explication dans les habitudes d'un pays, où il faut toujours être oppresseur ou opprimé, enclume ou marteau. J'avais frappé impunément un Turc, on en concluait que je

devais être un personnage chrétien de la plus haute importance, du plus grand crédit. Cette opinion ne fit que s'accroître avec la distance, et quand j'arrivai à Constantinople, les muletiers qui me conduisaient assuraient que j'avais tué six mahométans.

C'est à deux lieues d'Haggi-Kamsé que l'on quitte le Kizil-Ermaq pour ne plus le retrouver. C'est là qu'il prend sa direction au nord, tandis qu'on marche à l'ouest. Alors on entre dans la plaine où croît le riz que l'on nomme riz de Tossia; il est semblable à celui de la Perse, et on l'estime plus que celui d'Égypte. Il est aussi plus cher, et c'est la raison qui empêche de le porter à Constantinople. A notre gauche nous voyions quelques bouquets de l'arbuste qui produit la graine jaune; nous en avions déjà trouvé deux jours auparavant sur la route d'Osmandjik.

Nous suivîmes pendant quelque temps un ruisseau, limite des pachaliks, puis nous passâmes une colline pour entrer dans la plaine de Tossia. Nous avions à notre gauche une rivière que l'on appelle encore Karassou, qui sert aux irrigations nécessaires à la culture du riz. Au-delà étaient des montagnes élevées et couvertes

de riches forêts. On y voyait une multitude de villages.

Lorsque j'ai parlé de la population en Turquie, j'ai prétendu qu'elle était beaucoup plus considérable que ce qui est porté sur les relevés; beaucoup de voyageurs ont de leur côté prétendu qu'en route ils traversaient souvent des pays incultes et déserts. Peut-être n'ont-ils pas fait entrer en considération que les habitans des campagnes ne se croient jamais assez éloignés des grandes routes, afin d'échapper aux avanies et aux exactions des voyageurs distingués. Un pacha qui traverse un territoire pour se rendre à son poste, le ravage tout aussi bien que si c'était un pays ennemi. D'Haggi-Kamsé jusqu'à Tossia on compte neuf heures. Partout la campagne est bien cultivée, et cependant on ne trouve qu'un mauvais café sur la route; on n'aperçoit de maisons que dans le lointain. Un marchand grec, qui avait l'habitude de colporter des toiles dans ce pays, m'assura qu'il y faisait d'assez bonnes affaires, et qu'il y avait derrière les collines bon nombre de villages. Il s'y rendait pendant que nous allions à la ville. On compte à Tossia trois mille maisons turques, trente de Grecs, dix mosquées; l'une d'entre-

[redacted]

elles est remarquable par son élégante construction.

Je fus obligé d'attendre quatre jours à Tossia avant de trouver de nouveaux conducteurs. La plupart des habitans n'osaient pas aller à Constantinople, de peur d'être obligés de prendre des *teskérés*. Toutes les mesures de police que l'on introduisait dans ce pays, où il n'y en eut jamais, les effrayaient beaucoup et les tenaient dans de continuelles alarmes. Pendant mon séjour, il ne m'arriva aucune circonstance digne d'être rapportée. Je vis seulement une des connaissances que j'avais faites en Perse, sir Henri Willock. Il se rendait en toute hâte en Angleterre. Le reste dè mon temps fut employé à causer avec des Grecs qui résidaient dans le même khan; c'étaient pour la plupart des tailleurs qui apportaient eux-mêmes l'étoffe brune que l'on fabrique en Bulgarie près de Varna, puis en faisaient des habits que l'on vendait tout confectionnés. Je fus aussi invité par le propriétaire du caravansérail à me rendre à une petite campagne située près de la ville, dans un lieu parfaitement choisi. J'aurais pu croire qu'il s'agissait d'une partie de plaisir si j'avais eu affaire à un compagnon plus aimable; mais à peine

fut-il arrivé, qu'il me plaça dans un appartement extérieur, en me conseillant de me bien divertir ; il me donna une pipe, et pensant que je n'avais rien à désirer, puisque je me trouvais dans un endroit frais, près d'un ruisseau, étendu sur un tapis, et muni de tabac et de feu, il me quitta pour aller chez ses femmes, et me laissa pendant cinq heures jouir de la vie, puis il me reconduisit à la ville. J'avais de cette manière goûté une des plus douces jouissances des Turcs. J'en ai vu bien des fois qui, accroupis sur leurs talons, un chapelet d'une main, la pipe de l'autre, regardaient pendant plusieurs heures couler un maigre filet d'eau, et ne réflechissaient certainement à rien. Mon hôte ne cessait, après notre expédition, de se récrier sur le plaisir qu'il m'avait procuré, et, pour récompense, il me pria, sans préambule, de lui céder un jeune garçon arménien qui pansait mes chevaux. Cette négociation lui paraissait une chose si simple entre amis, qu'il ne concevait pas pourquoi je lui refusai. De même que ses compatriotes, il n'attachait aucune espèce de honte aux sentimens qui dictaient sa demande, mais en revanche il rougissait un peu de l'habitude qu'il avait contractée de prendre de l'opium; il en

consommait à peu près six grains par jour; aussi avait-il le teint blême, les yeux égarés; ses joues étaient creuses, et, quoique jeune, il avait toute l'apparence de la décrépitude. C'était en vain qu'il avait cherché à perdre cette habitude, car il n'ignorait pas combien elle était nuisible à sa santé; mais il prétendait que le besoin de prendre ses pilules l'emportait sur la raison.

Les Turcs n'usent plus aujourd'hui d'autant d'opium qu'il y a quelques années; plusieurs l'ont remplacé par l'arsenic, qui est plus à la mode; quelquefois on le mêle aux pilules d'opium, d'autres fois à la thériaque, en augmentant successivement la dose. Il y a des individus qui vont jusqu'à trois grains sans inconvénient. Ils prétendent éprouver le même plaisir qu'avec l'opium, mais ils pensent qu'ils sont moins affaiblis. Je n'ai pas pu m'assurer de l'effet de cette substance; quant à ceux qui se contentent d'opium, ils tombent d'abord dans une espèce de stupeur, puis leur pupille se dilate, ils fredonnent des airs, s'agitent sur leur siége, gesticulent, rient, ensuite reviennent à l'état de somnolence. Un café de Constantinople, près de la mosquée de Solimanié, est spécialement fré-

quenté par eux. Quand on s'y présente, il faut le faire avec précaution, car s'ils entendent un bruit inusité qui les trouble dans leurs rêves, ils entrent en fureur, et sont capables de se porter à des excès.

Tossia est la première ville où l'on fabrique les étoffes recherchées dans le Levant pour la finesse et le moelleux de leur tissu. Elles sont connues sous le nom de *chali* d'Angora, et sont fabriquées avec la laine des chèvres de ce pays. Des négocians de plusieurs parties de la Turquie viennent en acheter là, parce qu'elles y sont à assez bon compte. Ils arrivent souvent seuls, la tranquillité des environs ne les obligeant pas à se réunir en caravane. Quelquefois même ils apportent des sommes considérables pour faire leurs emplettes. La ville est gouvernée par un musselim; elle fait partie du pachalik de Bolo.

J'avais enfin trouvé deux hommes qui consentaient à m'accompagner à Constantinople et à me louer leurs chevaux. L'un était un Curde qui se rendait à la capitale pour y acheter quelques colifichets qu'il vendait dans son pays, et louait sa monture, pour économiser son argent; l'autre, un Turc de Tossia, qui voulait

se promener. Déjà j'avais fait mes préparatifs de voyage, lorsque je vis arriver mon ancien ennemi, Ahmed de Bitlis. Je ne le craignais en aucune manière, par les raisons de distance que j'ai indiquées; nous causâmes donc amicalement ensemble. Il me rapporta que notre juge d'Osmandjik avait gardé les trois cents piastres que l'on m'avait arrachées, et que loin de les lui remettre, il lui avait fait administrer la bastonnade pour avoir manqué à ses engagemens. Bien entendu qu'il avait été obligé de payer de sa poche les frais de l'exécution. C'était pour cette raison que ce cadi avait mis tant d'obligeance et de hâte à me faire partir; il craignait que je ne pusse témoigner de l'argent que j'avais payé pour une autre fin. Ahmed me pria de ne pas parler de ce qu'il considérait comme un malheur, et surtout comme une honte. Ce n'était pas les coups qu'il avait reçus du cadi qui l'avaient offensé. *Cela pouvait*, disait-il, *arriver à tout mahométan*, *sans porter atteinte à son honneur; mais avoir été frappé par un chrétien, et ne pas avoir obtenu vengeance, c'était là un malheur, c'était là un outrage à la religion.* Il m'annonça qu'il avait fait vœu de ne plus passer par

mandjik, et qu'aussitôt qu'il serait arrivé ns son pays, il couperait sa barbe, signe de a indépendance et de sa liberté. Un homme shonoré ne pouvait plus se permettre de la orter.

———

CHAPITRE XXI.

DÉPART DE TOSSIA. — EUMERLY. — CHÈVRES D'ANGORA. — GÉOLOGIE. — FÊTE DE VILLAGE. — CHERKÈS. — BAYANDOUR. — GUÉRÉLÉ. — BOLO.

Partis de Tossia, nous employâmes neuf heures pour arriver à Eumerly; pendant ce temps, nous gravîmes d'abord de petites collines couvertes de jardins bien entretenus, et en descendant du côté opposé, nous nous trouvâmes dans la jolie plaine de Koulé-Hissar. Cette ville est assez éloignée de la rivière nommée Karasou, et paraît contenir de trois à quatre mille âmes; elle se trouve dans une riante position, et les campagnes sont bien cultivées. Nous fûmes joints là par deux cawas qui avaient été au service du pacha de Diarbekir, et qui, ayant gagné quelque chose, retournaient dans leur pays. Ils avaient quelque habitude des

Européens, car ils étaient nés sur le rivage opposé aux Dardanelles, près de Gallipoli. Je leur demandai quelques détails sur leur position et sur le motif de leur retraite; ils me dirent l'un et l'autre qu'étant indépendans, pouvant acheter une petite maison de campagne et y vivre tranquilles, ils seraient bien fous de rester au service; que lorsque l'on pouvait être un homme libre, il ne fallait pas être serviteur. Il n'entrait aucunement dans leurs idées qu'un agent de l'autorité fût jamais un homme aussi respectable que celui qui vivait de ses rentes ou de son industrie. Cette opinion est générale en Turquie, et c'est sur elle qu'est fondée la liberté extrême des particuliers et l'esclavage des employés; aussitôt qu'un homme se met au service d'un pacha, il y entre corps et bien, et le pacha peut faire de lui presque tout ce qu'il veut. Il en est de même des grands par rapport au sultan. Les autres mahométans sont justiciables seulement de la loi, quoique souvent victimes de la force, comme il arrive aux grands négocians et aux riches propriétaires; mais ces abus de pouvoir n'ont aucun caractère de légalité; souvent même des révoltes en sont la conséquence immédiate; tandis qu'il y a une régularité parfaite

dans l'emploi de cette force contre les fonctionnaires attachés à la maison d'un chef, qui a sur eux la même autorité que sur ses enfans et ses domestiques. Les deux cawas qui nous avaient joints ne nous donnèrent pendant toute la route aucune espèce de désagrément, et ne se permirent aucune parole qui pût nous offenser. Je dois faire cette remarque, car il est bien rare qu'un chrétien isolé n'ait pas à se plaindre de la conduite des Turcs avec lesquels il se trouve en voyage et en relation.

Avant d'arriver à notre destination d'Enmerly, nous trouvâmes plusieurs troupeaux de chèvres d'Angora. Des nuées de sauterelles, qui s'étaient répandues dans les plaines d'Angora, avaient obligé de les conduire dans le district de Koulé-Hissar; elles paissaient sur des monticules couverts de gazon raz, et on les baignait dans les eaux du *Tossia-Karasou.* Les fabricans se plaignaient déjà du changement qu'avait apporté à leur toison la différence du climat et des pâturages. Ces chèvres sont en effet enfermées à Angora dans un circuit de neuf lieues de rayon; partout ailleurs leur poil devient d'une qualité inférieure. Elles sont plus petites que celles de nos contrées, bien que leur ressemblant

entièrement, elles ont les yeux rouges, le poil d'une extrême blancheur; quand on le voit au soleil, on lui trouve un reflet argentin; il est légèrement frisé et un peu plus long que dans la variété du midi de l'Europe.

Voici l'ordre des roches de Tossia à Eumerly: Au-dessus d'un bois de sapin, à trois lieues de la ville, on trouve le grès grossier, puis le schiste micacé, le schiste chlorite; une roche ayant l'apparence de la serpentine, et composée de quartz et de chlorite, renferme des morceaux de quartz blanc en couches d'un pouce d'épaisseur. Ce quartz, se décomposant moins vite que la roche, se montre à nu et forme plusieurs pointes assez proéminentes. Vient enfin le grès à grains fins siliceux servant de passage au granit que l'on trouve à Eumerly. Les montagnes ont leurs croupes arrondies, et l'inclinaison des couches est de 25° à l'est.

Il y a douze heures d'Eumerly à Cherkés. On marche encore sur le côté droit de la rivière, qui a sa direction d'abord vers l'ouest un quart sud, puis ouest un quart nord. On trouve d'abord le grès dans lequel j'ai vu des cornalines de différentes couleurs en masses assez considérables, ensuite du grès secondaire noirâtre, du grès

jaunâtre à grains moyens alternant avec le calcaire. Toutes les montagnes étaient peu élevées, mais on voyait une haute chaîne suivre la direction ouest un quart nord de la rivière, sur son côté gauche. Les roches de cornaline ont paru à M. Cordier appartenir aux produits volcaniques, cependant je n'ai pas vu d'autres débris qu'on pût leur rapporter.

Nous traversâmes pendant cette route trois villages considérables, nommés Caradjar, Caradjoular et Caracontar. Dans le second, on célébrait une noce. Les hommes étaient séparés des femmes, et jouaient aux mêmes jeux qu'elles. Je n'assurerais pas, vu la petite distance qui les séparait, qu'ils observassent strictement la loi de Mahomet qui leur défend de se regarder. Les femmes qui ne prenaient pas part au divertissement portaient seules leur voile, et se cachaient la figure; les autres jouaient à l'escarpolette et à la bascule; les deux groupes dansaient chacun de leur côté aux sons de la même musique. Toutes ces femmes étaient vêtues de robes de soie de couleur éclatante. Leur danse consistait à se prendre par le bras et à s'élever toutes en même temps; c'était une espèce de ronde à pas lents et compassés. Je ne sais si

des préjugés qui dans tous les pays sont le partage du peuple. En Turquie les idées les plus folles et les plus extravagantes se trouvent dans la classe supérieure comme dans les rangs inférieurs de la société. Les gens bien élevés ne se distinguent des autres que par une connaissance plus ou moins approfondie des lois religieuses et des langues orientales; mais tous, sous le rapport de la philosophie et des sciences, sont d'une égale ignorance. Les rares exceptions que l'on pourrait faire ne se rencontreraient que chez quelques hommes qui sont venus en Europe et qui ont fréquenté les Francs, et encore ceux-là sont-ils vus de mauvais œil par leurs compatriotes, qui ont pour eux plus de mépris que de considération. Un mahométan ne fait guère sa société d'un Européen que pour boire du vin, autrement il s'abstient de le voir; il tient ses relations aussi secrètes que possible, et, s'il avait pour lui de l'estime, il n'oserait la manifester en public, quel que fût d'ailleurs le rang de son ami.

Quand nous eûmes passé la dernière des fontaines que l'on trouve hors de Cherkés, nous arrivâmes à un café où l'on demandait les passeports de route. Cette mesure de police, la pre-

mière qu'on eût jamais prise, contrariait singulièrement la population. Nombre de personnes s'abstenaient de voyager pour ne pas s'y soumettre ; l'exécution n'en était pourtant pas bien rigoureuse. Les uns mettaient leur cheval au galop sans que l'on cherchât à les arrêter, d'autres prenaient des sentiers détournés, quelques-uns enfin, plus prudens, donnaient quelques paras au gardien pour n'être pas retenus. Comme j'avais un firman, tous ceux qui étaient arrêtés dirent qu'ils étaient attachés à ma personne, et l'on ne mit aucun obtacle à leur passage. Suivant l'usage, le poste était établi dans un défilé au pied d'une montagne calcaire que nous devions franchir. Quand nous fûmes arrivés à son sommet, nous découvrîmes une immense étendue de terrain ; à nos pieds coulait le Tossia-Karassou, que nous fûmes obligés de traverser sur un pont en bois ; il allait vers le nord se jeter dans la mer Noire. Nous continuâmes notre route à l'ouest, traversant d'abord une forteresse ruinée près d'un village nommé Hamamly ; cette forteresse s'était pendant long-temps défendue contre les troupes de Chappan-Oglou ; enfin le chef révolté qui y commandait, Hadji-Ahmed-Oglou, ayant été forcé de capituler, son adver-

saire lui avait tranché la tête et s'était approprié ses femmes et ses trésors. Nous suivîmes la plaine pendant une lieue avant d'arriver à Bayandour. C'était alors la saison pendant laquelle on conduit à Constantinople les moutons destinés à la consommation de cette capitale. Ces moutons appartenaient à différens propriétaires, qui abandonnaient un certain droit en nature aux bergers. Ceux-ci devaient payer toutes les taxes et les péages.

De Bayandour on compte huit heures jusqu'à Guerédé (l'ancienne Fluviopolis); on entre dans des forêts de sapin, puis dans un défilé au milieu duquel est un café d'une construction élégante, et supporté par des colonnes qui autrefois ont servi à des monumens. On y voyait des inscriptions que j'ai relevées. Cette route est à l'ouest quart nord avant d'arriver à Guerédé, on laisse à sa gauche deux petits lacs situés au sommet de la montagne en pente douce sur laquelle on s'élève. C'est du côté opposé que se trouve la ville. Nous étions près d'y entrer, lorsque nous rencontrâmes notre ancien conducteur, Ali-Aga, qui déjà était allé à Constantinople, s'était procuré de nouvelles marchandises, et avec le bénéfice qu'il avait fait, avait augmenté sa caravane de

six mulets. Il avait le même accoutrement que par le passé, et son maintien n'avait rien perdu de son aisance et de sa dignité. La ville de Gueredé n'offre rien de remarquable que des fabriques de maroquin et de toiles peintes, en assez grande activité.

Les roches que nous trouvâmes étaient de calcaire secondaire; au-dessous, le granit décomposé. Quelques colonnes à inscriptions étaient répandues sur la route. On me dit qu'il y avait des ruines considérables à trois lieues de distance du café dont je viens de parler.

On a neuf heures de trajet à faire de Gueredé à Bolo. On suit deux grandes chaînes de montagnes toutes boisées, courant vers l'ouest un quart nord. Quand on arrive au sommet, on est obligé de descendre et de traverser un ruisseau peu considérable. Là est un café, ensuite on se trouve dans la grande plaine de Bolo. Elle est semée jusqu'à la ville de colonnes sur lesquelles sont gravées des inscriptions grecques. Ce sont des monumens funéraires; j'en ai copié un grand nombre.

CHAPITRE XXII.

BOLO. — PACHALIK. — TROUPES RÉGULIÈRES. — ORGANISATION. — RECRUTEMENT. — FORCE MILITAIRE. — SARRAFS.

Bolo est la capitale du pachalik du même nom; cette ville peut avoir de quarante à cinquante mille âmes de population. Elle est située dans une fort belle plaine, fertile en blé et en fruits, et régie par un pacha. Celui qui y était lors de mon passage venait d'arriver tout récemment de Constantinople. On conçoit qu'à une si petite distance de la capitale, il ne pouvait pas jouir d'une grande indépendance; mais qu'au contraire il devait être en tout soumis aux ordres de la Porte; il était plutôt préfet que souverain. Aussi avait-il déjà institué des troupes régulières revêtues d'un uniforme. Aussitôt qu'on avait un peu exercé les jeunes soldats, on les envoyait vers la capitale, et on les remplaçait par

de nouvelles recrues. Voici quel était le mode de recrutement : Le pacha, déjà à la tête d'un corps de troupes assez considérable, imposait une levée de tant d'hommes par village de son gouvernement. Les habitans, effrayés par les derniers coups d'état, n'osaient refuser d'exécuter ses ordres, bien qu'ils ne cherchassent pas à dissimuler la répugnance qu'ils avaient à s'y soumettre. Ils se rassemblaient sous la présidence de leurs chefs, et désignaient d'après les motifs de convenance les jeunes gens qui devaient partir. Ils leur donnaient en outre les moyens de se rendre au chef-lieu. On ne les recevait dans les troupes qu'après les avoir examinés, et on réformait ceux qui paraissaient peu propres au service militaire. En général les conscrits cherchaient peu à s'évader, et leur amour-propre était offensé de ne pas être admis. On avait l'excellente précaution de ne prendre que des jeunes gens au-dessous de vingt-deux ans, de peur qu'ils n'eussent déjà des relations avec les janissaires ou de l'attachement pour leur institution. En cela comme dans presque toutes les circonstances, on pouvait remarquer l'habileté du divan quand il s'agit d'administration intérieure. Quant au système général

d'organisation militaire, il devait être suivi partout d'après les mêmes principes qu'à Bolo.

Si on veut considérer que tout musulman naît soldat, que les lois religieuses lui imposent l'obligation de porter les armes et de combattre les infidèles qui ne paient pas le tribut, on aura quelques raisons de redouter la puissance militaire du sultan, lorsqu'une discipline sévère aura pu régulariser un nombre considérable d'hommes que l'habitude de la domination a déjà rendus braves et qui sont guidés par le fanatisme. Les résultats fâcheux qui peuvent suivre pour l'Europe de l'organisation nouvelle ne sont pas à craindre dans ce moment, car cette organisation est encore fort imparfaite; mais quand elle sera terminée, quand d'habiles officiers auront pu être formés, aucun souverain ne pourrait avoir une armée composée de soldats plus courageux, plus patiens, plus sobres, plus disposés aux conquêtes que ceux du grand-seigneur. Ajoutons à ces avantages celui de se recruter facilement dans une population toute militaire, et de renouveler ses troupes aussi souvent que l'on voudra dans un pays où combattre pour la religion est un devoir et un honneur, où toute guerre contre les infidèles est une guerre sainte, où la

mort, loin d'être un malheur, n'est qu'un moyen de jouir plus tôt des biens que le Coran promet à tous ceux qui périssent pour la cause de l'islamisme.

Je ne crois pas que l'on doive supposer qu'une puissance aussi redoutable que le serait la Turquie, si jamais elle parvenait à s'organiser, demeurât inoffensive; la guerre contre les chrétiens est le premier besoin, le premier devoir du peuple turc. Elle lui est ordonnée par la religion, et ce n'est pas un gouvernement mahométan qui aura assez de modération pour s'y opposer. Je sais que, pour introduire avec plus de facilité la discipline de l'Europe, on avait fait espérer la guerre et des conquêtes; il n'était pas un Turc qui ne dît : « Le sultan Mahmoud doit, après une année, commencer la guerre; s'il plaît à Dieu, nous allons prendre le Franguistan, châtier le chef des Russes et les autres Krals. »

Pour la facilité du recrutement dont j'ai parlé, je puis en donner une preuve. A Bolo, après trois mois, on avait déjà envoyé neuf mille hommes tout formés à la capitale; il en restait encore trois mille. C'était donc douze mille dans un des plus minces pachaliks de l'empire. Quant

à l'activité, toutes les personnes qui se sont trouvées en Turquie à cette époque peuvent dire si les exercices ne duraient pas plus qu'en Europe ; elles peuvent dire si les troupes n'étaient pas entretenues avec plus de facilité, et sans cet attirail nécessaire chez nous. Des troupes qui se contentent au besoin de pain et d'eau, qui dorment constamment sur la dure, dont la solde est payée lorsqu'on le veut, ne sauraient jamais être méprisables. Aussi des militaires distingués prétendaient-ils que le soldat turc est bien plus tôt formé que le soldat européen, qu'il met quelque zèle à être promptement instruit. Ceux que j'ai vus à Bolo faisaient l'exercice pendant près de dix heures, et souvent ils le répétaient entre eux, lorsqu'on leur permettait le repos. On les logeait dans un khan d'où on avait chassé les voyageurs. Leur nourriture était du pain, du riz et de la viande. D'abord la solde était de huit sous par jour, puis on l'avait réduite à quatre, enfin à rien. Le gouvernement fournissait l'habit et les armes.

Sans doute le manque d'ordre et de régularité dans l'administration est un obstacle, et empêchera d'avoir un nombre de troupes régulières aussi considérable qu'il serait possible en

Europe avec les mêmes élémens; mais il faut considérer que les troupes régulières sont peu de chose en Turquie, si on les compare aux volontaires. Dès que l'on publie que le territoire ottoman est attaqué, chaque vrai croyant doit prendre les armes; s'il est marchand, fonctionnaire, campagnard, peu importe, il s'enrôle sous le premier baïrac qu'il rencontre. Tant que celui qui l'a planté a de l'argent, il paie sa troupe; mais quand il n'en a plus, ce n'est pas une raison de déserter; plus le danger est grand, plus les recrues se lèvent avec facilité. La guerre qui a lieu dans ce moment nous en offre un exemple. Les revenus de l'empire ne s'élèvent pas à cent millions de piastres par an, et ce que l'on appelle les trésors du sérail se réduit à bien peu de chose. Lorsque Mahmoud Ier. mourut, il laissa quinze millions de piastres dans ses coffres. Mustapha III, prince économe de son argent, doubla ensuite cette somme; mais tout fut dépensé dans la dernière guerre contre les Russes. Il y a deux ans que l'on a détruit les janissaires, et on n'a pu parvenir à ce coup d'état sans puiser dans le trésor. Depuis, on a entretenu une armée régulière de trente mille hommes environ; on a équipé des flottes et soutenu une

guerre, pendant que tout commerce extérieur se trouvait suspendu. Il est bien évident que le trésor public, le trésor du sérail et probablement le trésor des riches particuliers sont épuisés. La Porte montre-t-elle cependant le moindre découragement? Les Turcs, toujours battus, toujours malheureux, font-ils quelque soumission? C'est une véritable absurdité que de supposer que la résistance dont nous sommes témoins tienne à l'inflexibilité du grand-seigneur. Comme si un seul homme pouvait s'opposer si long-temps aux vœux d'un peuple tout entier! Non, cette résistance tient à l'esprit mahométan; tout autre Turc à la place du sultan agirait comme lui, comme lui il dirait avec la même insouciance et la même résignation : « Que m'importe qu'on me chasse de la Moldavie et de la Valachie? Si on m'expulse de l'Europe, j'irai en Asie; me poursuivra-t-on jusqu'au fond de mon empire? Que la volonté de Dieu soit faite! Que le destin s'accomplisse, j'aurai suivi notre sainte loi, et une terre, arrosée du sang des vrais croyans, n'aura pas été abandonnée sans défense. »

Le lendemain de mon arrivée à la ville, j'assistai à la revue; l'officier qui la commandait, et

qui à Constantinople avait été instruit par des prisonniers allemands, ne manqua pas de me demander mon avis sur les manœuvres qu'il faisait exécuter et sur la qualité du fusil qu'il portait. J'étais fort ignorant en pareille matière; je ne manquai pas toutefois d'approuver tout ce qu'il voulut. « Captan, » me dit-il alors, « nous sommes de véritables animaux, nous faisons ce que nous pouvons, mais nous ne réussissons que difficilement. A Constantinople, à la bonne heure! tout marche régulièrement; mais ici nous sommes en pays turc, les habitans ne comprennent rien et ne peuvent nous apprécier. » Je ne sais si les habitans qui l'écoutaient et considéraient avec étonnement son singulier uniforme étaient bien flattés de ce compliment. Après la revue, les officiers du pacha firent l'exercice du pistolet; ils se divisaient en deux bandes commandées chacune par un chef, et simulaient des attaques avec cette arme. Chacun des combattans courait sur son adversaire, déchargeait son pistolet, puis se retirait en arrière pour faire place à un autre. Quelquefois ils attaquaient tous ensemble, puis s'enfuyaient. C'était une image vraie de la manière de guerroyer des Turcs. Je ne sais si l'on devait admirer

davantage la beauté des chevaux ou l'habileté des cavaliers.

Bolo présente un exemple de ces populations qui se régissent en Turquie d'après des lois et des franchises particulières. Près de la ville est un faubourg entièrement peuplé de chrétiens. Ceux-ci ont le droit de se renfermer dans des murailles, d'avoir des portes; aucun Turc ne peut pénétrer chez eux. Aussi y jouissent-ils d'une grande liberté; leur nombre s'élève à cinq cents, et ils ont une église. Lors des guerres intestines qui désolèrent la Perse après la mort de Nadir-Schah (Thamas Kouli-Khan), des familles arméniennes prirent le parti de s'expatrier et de demander asile à la sublime Porte. Celle-ci leur concéda un territoire près de Bolo, et elles y construisirent un village, avec les priviléges dont j'ai parlé. Leur contribution était seulement le caratch, car on les avait relevées du *miri* pour un certain temps. C'était dans ce village que se retiraient tous les chrétiens, même ceux qui étaient au service du pacha. Il devait, comme de raison, s'y trouver un médecin franc; celui-là était un Grec catholique de Tinos, qui avait fait quelques études médicales en Italie, et qui pour cela se présentait comme Français, car

c'est une chose remarquable que, dans la quantité de personnes que l'on rencontre dans le Levant, il n'y a guère que les Français et les Anglais qui conservent leur nationalite. Tous les Italiens se disent Français; les habitans des Iles Ioniennes sont Anglais. Ce n'est pas la vanité qui porte à s'associer à des peuples étrangers, mais l'ignorance des habitans, qui ne connaissent guère que l'Angleterre et la France, parce que ces nations ont davantage été mêlées à leurs affaires et qu'elles ont des représentans connus à Constantinople. On ne saurait d'où peut venir un homme qui se dirait Suisse, Italien, Suédois; il faut que tous les Francs entrent dans deux classes bien distinctes, les Français et les Anglais. Peu de particuliers russes voyagent dans la Turquie d'Asie, et il serait peu prudent à eux d'y conserver leur caractère. Quant aux Allemands, ils ne sont connus que dans la Turquie d'Europe.

Le médecin m'invita à mon passage à dîner chez son hôte, le sarraf ou banquier du pacha. C'était un catholique de Constantinople, jouissant d'une grande réputation, et que l'on disait fort riche. Sa maison était en effet très-belle, et meublée avec une espèce de magnificence. Voici

quelle est la situation de ces sarrafs auprès des pachas. Lorsqu'à Constantinople un homme sollicite un pachalik, il est obligé de faire des présens aux membres influens du divan; souvent sa fortune ne lui permettrait pas d'en supporter les frais, et il s'adresse à un Arménien quelconque pour lui procurer de l'argent. Celui-ci, fort au courant des intrigues et des chances de succès, se charge, s'il y a lieu, d'en trouver, et devient sarraf du pacha. Il a ses correspondans à Constantinople, fait les avances pour son patron, gagne sur tous les marchés qu'il peut entreprendre, retient un droit sur toutes les sommes qu'il doit payer; ce droit est de trois pour cent pour la peine seule de compter l'argent. Souvent même il se charge du commerce de la fausse monnaie et du placement des pièces rognées. Au bout de quelques mois, il est ordinairement rentré dans ses fonds, et devient par le fait maître des revenus du pachalik, car il a soin de se rendre barataire de la Porte, ce qui le soustrait à l'autorité de son maître. Alors il met en réserve une somme considérable qui ne figure aucunement sur le budget, et ne fait aucune avance qui puisse le mettre à découvert de cet argent; et quand le pacha

perd sa place, il se trouve, lui, serraf, un homme fort opulent. Quelquefois, il est vrai, la Porte lui fait rendre gorge ; mais ce cas n'advient pas souvent, et il est rare qu'il soit obligé de payer tout ce qu'il a soustrait. C'est ainsi qu'avaient été faites la plus grande partie des fortunes immenses que l'on trouvait chez les Arméniens de la capitale. C'étaient eux qui possédaient la fortune publique ; il leur est souvent arrivé, lorsque leur existence était assurée, d'employer l'argent de leur maître à le faire renverser.

Les attaques que ma bourse avait eu à supporter de la part de mon voleur de Sivas et du procès d'Osmandjik l'avaient un peu diminuée. Depuis plusieurs jours nous nous rendions dans les lieux habités, au lieu de camper en plein air ; ainsi je pensais à me défaire de ma tente, qui désormais m'était inutile ; dès que le Curde qui me conduisait fut instruit de ma résolution, il la combattit de tous ses efforts. Avoir une tente ou ne pas en posséder constituait pour lui la différence entre un homme du peuple et un voyageur distingué. Quand il vint pour me dissuader, il m'offrit sa bourse en me disant qu'ayant été en relation avec moi, nous étions désormais

frères de route, et qu'il était de son devoir de donner son argent plutôt que de permettre que je me privasse de ce qui m'était nécessaire, et surtout de ma tente. Je suivis cependant mon opinion; mais je ne pus me rappeler sans plaisir la franchise et la bonhomie qu'il mettait à une offre si obligeante. Ce pauvre homme avait deux cents piastres, qui composaient toute sa fortune, et il voulait m'obliger à les prendre. Je fus sur le point de ne pas l'emmener, parce qu'il n'avait pas de ces teskérés nouvellement ordonnés. Pour lui en procurer un, je me rendis chez le cadi, qui seul les accordait; après avoir entendu mes raisons, il me répondit : « J'ai ordre de ne pas donner de teskérés à des Curdes, il y a déjà assez de vagabonds à Constantinople; mais comme tu es venu me le demander à moi avant de te présenter chez le pacha, bien que tu eusses pu le faire, je te l'accorde; autrement je te l'aurais refusé. » Cette indépendance de la justice est rare, on ne la trouve guère qu'aux portes de la capitale. Dès que nous eûmes nos ordres, nous pensâmes à quitter la ville.

Près de Bolo il y a des ruines que l'on dit être celles d'Adrianopolis; je n'ai pas pu les voir. Mais elles sont mal placées sur les cartes; elles

se trouvent vers le sud-ouest, à deux lieues de distance, et non vers le nord-est où on les a indiquées. Les montagnes qui s'élèvent au-dessus de Bolo sont d'un calcaire blanc veiné de noir et susceptible de poli; elles sont couvertes d'arbres de haute futaie ; on y prépare une grande quantité de charbon de bois.



1 ΣΥΝΙΗΙΛΟΙΧΙΤΟΚΕΖΙ
ΚΑΙΙΕΚΝΟΑΙΕΝΕΟΥΣΙΥ
ΖΟΝΟΝ

2 ΙΟΚΛΙΑΝΟΣΑΛΕΖΑΝΘΙΟ
ΑΝΕΟΣΟΦΟΣΕΝΟΛΕΜΙΜΝΟ
ΣΥΝΣΕΜΝΗΑΛΟΧΟΛΓΛΙΗΤ
ΑΝΑΜΠΟΘΗΤΗ

3 ΖΙΧΙΑΙΖ ΣΕΥΘΗ
ΤΟΦΡΕ ΧΑΝΤΙ
ΚΑΙΟΥΣΙΚΟ
ΓΑΠΡΙΜΝΗΜΟΣ
ΚΑΙCΥΣ ΒΞΙΑΣ
ΧΑΡΙΣ

4 ΔΙΟΝΥΣΙΟΣΚΑΙ
ΗΠΙΖ

5 ΔΙΟΦΑΝΟΙC
ΑΝΤΟΜΗΔωΥ
ΕΑΥΤωΖωΝΠΧΑΙΦ
ΡΟΝωΙΝΤΙΚΑΙΧΡΙCΑΤΗ
ΓΥΝΑΚΜΝΗΜΑCΧΑΡΙΝ

6 ΧΑΡΙΤωΝΚΑΓΚΑΛΝΙ
ΘΝΙ
ΜΑΤΡΟΝΗΠΡΟЄΝωΟ
ΓΑΤΡΙCΤωΝΙΓΜΝΗΜΗΟ·
ΧΑΡΙΣ

7 ΧΙΡΙΣΤΟΠΕΝΕΣ
ΟΕΟΓΕΝΟΥΣ
ΖΟΝΦΟΥΝΟΝ
ΕΣΤΗΣΑΤΟΝΒΟΜΟΝ

Inscriptions copiées sur les colonnes de la plaine de Bek.

CHAPITRE XXIII.

DÉPART DE BOLO. — MODOURLY. — TORBALI. — TEREKLI. — GUÉVÉ. — SABANJA. — JANISSAIRES. — ISMIT. — DANSEURS GRECS. — GÉBIZE. — SCUTARI. — CONSTANTINOPLE

DEUX routes peuvent être suivies lorsqu'on se rend de Bolo à Constantinople; l'une va directement au sud-ouest, l'autre tourne plus au sud. La première passe à travers d'immenses forêts dans lesquelles se rassemblent souvent les mauvais sujets qui viennent de la capitale; aussi les voyageurs sont-ils exposés à y être dépouillés. Ce fut cette considération qui nous engagea à prendre la seconde; elle nous conduisit par la vallée de Bolo à un lieu nommée Modourly, qui est une misérable bourgade, où se trouvent, dit-on, les ruines de *Modernæ.* J'ai bien vu çà et là quelques débris antiques, mais rien qui annonçât un grand monument, aucune inscrip-

tion. La ville est au fond d'une gorge étroite, bâtie en amphithéâtre sur un rocher de calcaire jaunâtre à grains fins. Elle est baignée par un petit ruisseau qui a sa direction au nord. Nous comptâmes huit heures de marche depuis Bolo.

De Modourly nous vînmes à *Torbali*, bourgade de sept cents maisons, où l'on fabrique des sacs en crin. Avant d'y arriver, nous fûmes obligés de suivre les sinuosités du ruisseau qui passe à Modourly; la route était couverte de sapins, et nous vîmes une grande quantité de moulins à scie destinés à les couper en planches; à mi-chemin, nous montâmes sur un pic très-élevé où l'on avait établi un piquet de gardes chargés de maintenir la police et de demander les passe-ports. Nous avions constamment marché sur le granit; on comptait neuf heures de distance, et nous en mîmes douze à la parcourir. La ville était déserte à notre arrivée, parce qu'une grande partie de la population s'était rendue à la foire que l'on tenait à *Terekli*, ville voisine où nous devions aller coucher le lendemain.

Terekli est fameux par ses manufactures de peignes; c'est de ces peignes que lui est venu son nom. Cette ville est sale et assez mal bâtie; on y compte cinq cents maisons. Nous fûmes

encore obligés, avant d'arriver, de traverser plusieurs montagnes fort élevées et couvertes de bois. En descendant dans la vallée, je vis le passage du granit à la serpentine. Les arbres avaient, vers le pied de la montagne, beaucoup plus de vigueur qu'à son sommet. Nous vîmes, en passant, le cadavre d'un homme qui avait été assassiné par des bandits cachés dans la forêt. Nous apprîmes ensuite que c'était un habitant de Torbali, qui était accompagné de trois autres personnes. Les camarades avaient pris la fuite à l'approche des voleurs qui les avaient attaqués. Sachant fort bien que les coupables n'étaient pas restés sur le théâtre de leur crime, nous marchâmes sans crainte jusqu'à la ville. Cependant nous ne pouvions nous empêcher de faire des réflexions sur cet événement, et je remarquai, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, combien les Turcs, bien que naturellement courageux, sont peu enclins à faire les braves hors de propos. Mon cawas, qui était jeune, et dont la profession consistait à faire le coup de feu dans l'occasion, disait, sans aucun scrupule, que, s'il apercevait des bandits, il tremblerait de tous ses membres, et que comme il était le mieux monté d'entre nous, il espérait

qu'avec l'assistance de Dieu et les bonnes jambes de son cheval, il pourrait échapper pendant qu'on nous attaquerait. Nous employâmes sept heures pour venir jusqu'à Terekli.

Les montagnes diminuaient toujours de hauteur, nous descendîmes au milieu de forêts épaisses, et nous traversâmes une chaussée pratiquee sur la route vers la plaine de Guevé. Nous marchions sur le granit, et nous ne parvînmes à la plaine qu'après avoir descendu une côte rapide, au bas de laquelle était un torrent qui va se jeter dans le Sangarius, et dont la direction est au sud. En face de nous était une colline couverte de maisons en amphithéâtre, où résidaient les Grecs de Guevé; nous laissâmes la ville à gauche et côtoyâmes la colline. Je vis sur la route des débris de chapiteaux avec des feuilles d'acanthe, mais sans inscriptions. Je ne sais si ces monumens avaient été transportés là, ou s'ils provenaient de ruines situées dans les environs. M. Jouanin, qui est allé à Guevé, pourrait donner quelques renseignemens à ce sujet. La vallée de Guevé est fertile en toutes sortes de fruits; partout on voit des jardins et de grandes plantations de soie. On cultive le mûrier comme dans une grande partie de l'Asie,

en petits bosquets, sans permettre à l'arbre de s'élever à une grande hauteur. On prétend par ce moyen économiser la main d'œuvre et se procurer des feuilles plus tendres et plus appropriées à la nourriture de la chenille. A une grande distance, on voit sortir le Sangarius ou Sakaria du pied de l'Olympe, et traverser l'immense plaine qui s'étend au sud-ouest de Guevé. On passe ce fleuve sur un beau pont, près duquel on retrouve le calcaire secondaire à grains fins en couche d'un demi-pied. Sur le pont on remarque une grande inscription arabe sur une pierre élevée. Je quittai là mes compagnons de voyage, qui craignaient d'aller à Constantinople, et préféraient passer par Brousse et les Dardanelles. L'Arménien qui m'accompagnait depuis Erzeroum partit également pour Smyrne ; il avait accompli son pèlerinage d'Utch-Klesia près de Mouch ; il avait entendu sonner les cloches de son église, et comme il avait su mener de front un petit commerce de brocantage et ses devoirs religieux, il se proposait de vivre désormais tranquille. Pour moi, j'étais entré dans le système montagneux de l'Olympe, après avoir laissé les chaînes arides du Taurus s'incliner vers le sud-ouest. Une vé-

montagnes verdoyantes qui se déployaient à l'horizon. Nous pressâmes un peu le pas, afin de trouver un logement et d'arriver avant les hôtes que l'on attendait. Enfin nous entrâmes dans la ville, et je m'installai dans un café, seule hôtellerie de ces pays. Là, après avoir arrangé mon tapis, après m'être assis sur mes talons, tenant ma pipe d'une main et de l'autre le café obligé, je liai conversation avec le maître de la maison, qui ne tarda ni à me dire que j'étais le bien-venu, ni à m'adresser une série de questions auxquelles j'étais accoutumé et dont les réponses étaient prêtes. Qu'y a-t-il? que n'y a-t-il pas?—D'où venez-vous? où allez-vous?—Avez-vous un teskéré (passe-port)? — Avez-vous beaucoup d'argent? — Êtes-vous un espion?

Quatre ou cinq voyageurs turcs, séparés de moi par une balustrade en bois qui divisait l'estrade du café en divers compartimens, écoutaient avec indifférence, et fumaient avec une imperturbable gravité. Puis chacun d'eux, sans autre effort d'imagination, m'adressa les mêmes questions dont il venait d'entendre les réponses. C'était pour moi une affaire de mémoire, et surtout de patience; car, s'ils eussent été vingt, il

aurait fallu vingt fois répéter la même chose. Mes interrogatoires terminés, j'offris du café, moyen infaillible, dans ces pays, d'établir la bonne harmonie et le droit d'hospitalité. Je leur demandai en même temps ce qui s'était passé à Constantinople. Notre hôte leva un peu la tête, en frappant sa langue contre le palais; et, d'après ce signe, nous dûmes attendre en silence, ne sachant s'il se tairait ou s'il daignerait prononcer ses oracles. « Mon âme, » dit-il enfin, sans cesser de faire chauffer son café et d'arranger ses charbons, « le sultan Mahmoud, notre seigneur, ne veut plus de janissaires. — Qu'allons-nous devenir lorsque les pachas et les grands pourront *manger* le pays à leur aise? Il faudra fuir, et nous faire Curdes. — Nos rayas se réjouissent aujourd'hui; mais il faudra toujours qu'ils paient le caratch, l'ispench, le miri. — On augmentera les impôts; peut-être même (Dieu nous en garde!) en établira-t-on sur les musulmans. — Si ces changemens sont bons, Dieu le sait! — Mais le chef des chiens de Moscovites a profité de l'occasion pour se révolter contre le fils de l'esclave (le grand-seigneur), parce qu'il n'a pas voulu le faire roi, non plus que son frère Constantin-le-Fou. — Les six

autres rois infidèles se révolteront aussi; ils ne paieront plus de tribut, et forceront les vrais croyans à les châtier. — Le sultan Mahmoud est devenu un infidèle; il prend les usages et l'exercice des infidèles; on dit qu'il établira des quarantaines, comme s'il n'y avait plus de destinée! C'est ce chien, fils de chien, Mehemed-Ali-Pacha, qui a suggéré tout cela. Dieu permette qu'on lui crève les yeux! » *Inch Allah! inch Allah!* répétèrent en chœur tous les assistans, qui, après cette imprécation, retombèrent dans leur silence habituel.

Cependant la nuit approchait, et chacun songea à ses affaires particulières. Les uns se firent raser, tandis que d'autres apportaient leurs provisions pour manger, et préparaient leurs tapis et leur toilette de nuit. Pour moi, je ne pouvais m'empêcher d'admirer le bon sens caché dans les phrases décousues et grossières que je venais d'entendre. Le peuple tout entier regrettait les janissaires : il sentait, comme par instinct, que la seule digue du pouvoir absolu venait d'être renversée, que sa liberté était détruite sans qu'il l'échangeât de longtemps contre les bienfaits de la civilisation. Le cours de mes réflexions fut interrompu par

l'arrivée d'un des Turcs, qui s'écria d'un air de triomphe : « Les musulmans parlent encore à Constantinople. » Et il nous montra un évêque et quelques prêtres grecs entourés de gardes, qui devaient les conduire à Angora, lieu de leur exil. C'était de bon augure pour nos commensaux; ils espéraient que Sa Hautesse chasserait les infidèles, et qu'il s'appuierait de nouveau sur eux. Mais l'arrivée du détachement des janissaires annoncés leur fit bientôt perdre cette espérance. Je remarquai cependant que, lorsque les nouveaux venus cherchaient à s'établir dans la maison, leur ami, le maître du café, s'empressait de leur dire qu'il n'y avait plus de place pour les recevoir.

Nous avions mis, par des chemins affreux, onze mortelles heures à venir de Terekli à Sapanja, bien que nous eussions marché avec beaucoup de célérité. Le lendemain, nous ne nous hâtâmes pas de partir, parce que nous n'avions que quatre heures jusqu'à Ismit. Nous en employâmes cependant cinq, et là il nous fallut encore demander le visa des teskérés. Je fus obligé d'intervenir pour qu'on laissât passer notre Curde, qui, d'après les ordres de Constantinople, n'avait pas droit de se rendre à la capi-

tale. J'aurais été fâché de me séparer de ce brave homme sans pouvoir lui témoigner ma reconnaissance pour tous ses bons procédés. Pour arriver à Ismit, nous avions côtoyé pendant un temps le lac de Sapanja, et constamment traversé une immense forêt d'où on tire le bois de construction pour Constantinople. Cet endroit est fort marécageux, et on est obligé de passer sur une chaussée qui y est pratiquée. Nous préférions cependant, lorsqu'il n'y avait pas trop de boue, nous éloigner du chemin tracé; nos chevaux se fatiguaient moins que sur le pavé. On compte à Ismit ou Nicomédie cinq mille maisons turques, une centaine de grecques et le double d'arméniennes. Les démarches que j'eus à faire pour les passe-ports m'empêchèrent de parcourir la ville, sur laquelle on a déjà tous les renseignemens que je pourrais donner. Avant de terminer, cependant, il est important de dire que le lac de Sapanja communique parfois à la mer; il n'en est séparé que par une langue de terre assez étroite, et quand les temps sont pluvieux, son niveau s'élève et il se déverse dans le golfe de Nicomédie.

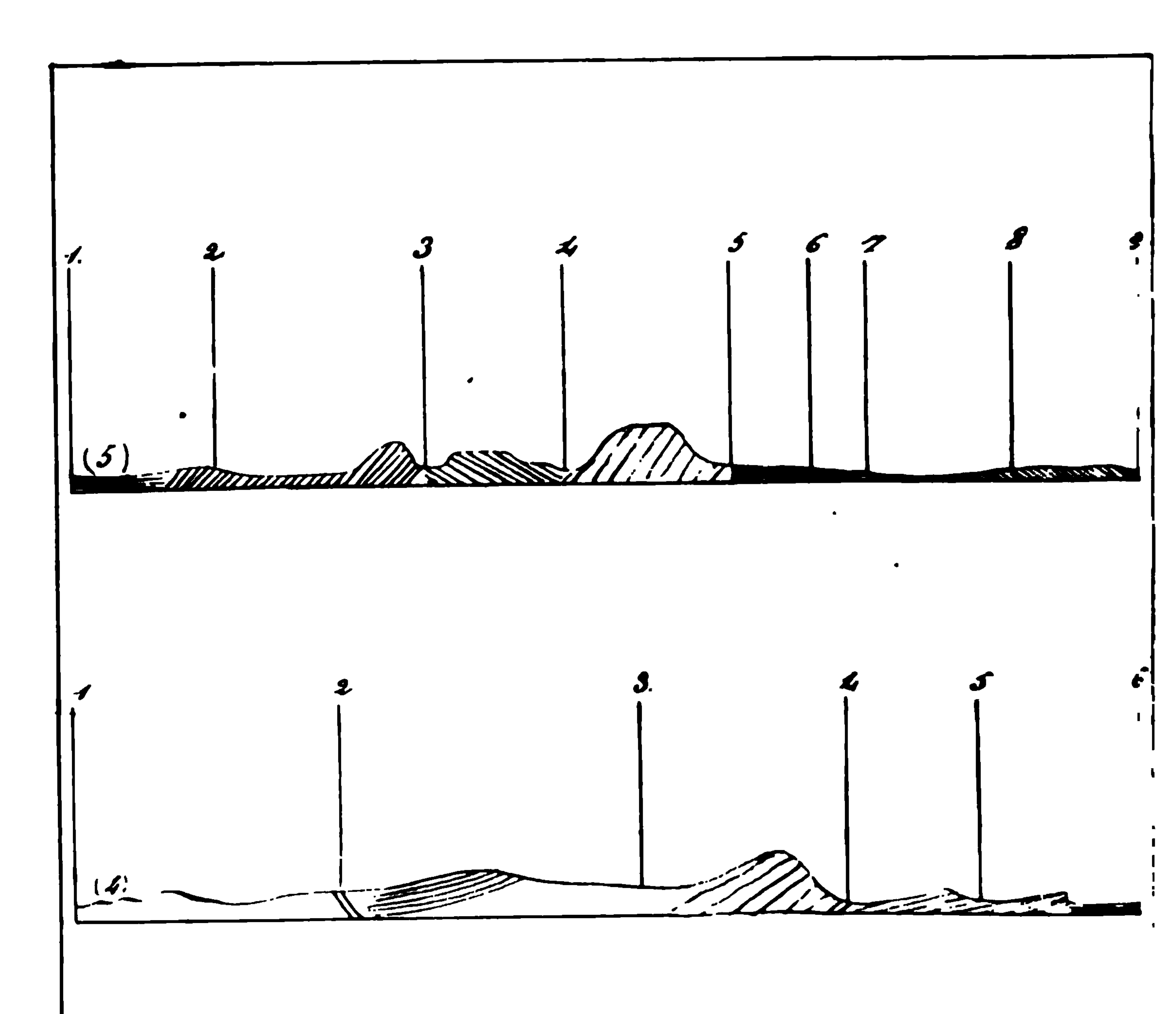
Le canal d'Ismit présente un de ces beaux spectacles si communs en Turquie. Ces mon-

tagnes élevées et chargées de forêts qui le bordent, cette mer que les orages parviennent difficilement à soulever, cette suite d'îles que l'on voit jusqu'à Constantinople, la beauté des sites, ces villages semés sur les côtes, l'activité dans les ports, la variété des costumes, tout concourt à la magnificence du coup d'œil. On sent que l'on approche de l'ancienne capitale du monde, de cette ville où sont pêle-mêle les nations civilisées et les peuples barbares, où chacun se régit par ses lois, où règne la plus parfaite liberté et le plus affreux despotisme ; séjour enchanteur que regrettent ceux qui l'ont habité, et dont personne ne voudrait faire sa patrie. Combien il me tardait d'y arriver! et pourtant nous avions encore deux jours de marche. Le premier, nous allâmes à Gebizé, où nous arrivâmes pendant la nuit; nous avions marché dix heures sur un terrain de calcaire schisteux. En chemin nous nous étions arrêtés à un khan, où se trouvaient rassemblés ces jeunes garçons qui servaient dans les tavernes de Constantinople; un firman les avait exilés, et ils exerçaient sur la grand'route leur abominable profession. Lorsque nous arrivâmes, ils étaient entourés d'un détachement de janissaires pareils à

ceux que nous avions rencontrés deux jours auparavant. Ces malheureux fugitifs ne pensaient pas à leurs infortunes, ils se contentaient de regarder les danseurs, et quelquefois leur donnaient des pièces d'or qu'ils appliquaient sur leur front en leur faisant un gracieux sourire. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à faire avancer mon muletier turc; il voulait à toute force passer la nuit dans le khan, et jouir d'un divertissement aussi curieux qu'agréable pour lui. Ces danseurs étaient de jeunes Grecs réduits en esclavage lors du sac de Chio; ils avaient été vendus dès leur enfance à leur maître, qui retenait le prix de leur prostitution. Ils étaient vêtus comme les femmes; leur barbe naissante était rasée, de longs cheveux tombaient en tresses sur leurs épaules, leurs joues étaient peintes de vermillon.

Dans un seul jour nous vînmes de Gebizé à Scutari. J'arrivai assez à temps pour passer immédiatement à Constantinople. Nous avions marché sur un terrain calcaire recouvert de grès, tantôt schisteux, tantôt en masses, coloré de rouge et de jaune; près de la mer il avait été remanié et formait une espèce de poudingue dans lequel on voyait des cailloux roulés de





Suite des coupes des terrains entre Cara hissar et Constantinople.

4. de Torsia à Bolé. 23 Lieues.
5. de Bolé à Scutari 53 d°.

DE TOSSIA A CONSTANTINOPLE.

Planche troisième, coupe nº. 4.

De nº. 1 à 2, de Tossia à Emmerly, monticules calcaires reposant sur le granite.
2 à 3, d'Emmerly a Tcherkès, granit, roches de cornaline, grès a gros grains, plaine.
3 à 4, de Tcherkès à Bayandour, calcaire secondaire.
4 a 5, de Bayandour a Guérédé, gres et granite.
5 a 6, de Guérédé a Bolo, granit et plaine calcaire de Bolo.

Coupe nº. 5.

De nº. 1 à 2, de Bolo à Modourly, calcaire et granite.
2 à 3, de Modourly à Torbali, granite
3 a 4, de Torbali à Terekli, alternances de calcaire et de serpentine.
4 à 5, de Terekli a Guévé, granite et plaine.
5 a 6, de Guévé a Sapanja, terrain d'alluvion, sable, petites collines de grès.
6 a 7, de Sapanja a Ismit, plaine, sables et forêts
7 à 8, d'Ismit a Gebizé, calcaire secondaire schisteux.
8 a 9, de Gébizé a Scutari, grès, calcaire, poudingues, grès rougeâtre, calcaire secondaire.

calcaire et de granit. Nous vîmes le village de Tuzla et la petite ville grecque de Pantiki. Puis nous trouvâmes un poste gardé par la nouvelle milice, où l'on nous demanda nos passe-ports. Je fus grandement étonné de voir que l'on avait établi une manière de police. Le chef avait un grand registre sur lequel il inscrivait le nom de tous les passans, leur âge, leurs affaires, leurs motifs de voyage. Quelques commis relevaient chaque jour les inscriptions et les envoyaient à Constantinople. De cette manière on savait, comme en Europe, quels individus entraient dans la capitale ou en sortaient. En suivant une pareille méthode, on ne saurait douter que, des formes régulières gagnant de proche en proche, l'empire n'eût fini par s'organiser, et peut-être aurait-on vu une nation civilisée là où régnaient le désordre et la barbarie.

C'est aux personnes qui ont passé cinq mois sans voir un compatriote, obligées de coucher sur la dure, de garder jour et nuit le même vêtement, que je m'en rapporte pour apprécier la joie avec laquelle je me trouvai au milieu d'une société européenne, et que je pus reprendre les habitudes de mon pays.

FIN

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN, RUE RACINE, N° 4, PLACE DE L'ODÉON.



